

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.  
DÉDIÉ  
A MONSIEUR,  
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delect dies, naturæ judicia confirmat  
CIC. De Nat. Deor.*



A. PARIS,  
Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur  
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HOPITAUX CIVILS.

N° 1.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

*ARTEM experientia fecit* ; c'est une vérité de tous les âges & de tous les pays ; mais on n'a jamais aussi bien connu que

Aij

dans ce siècle , quelle est la véritable acception du mot *expérience en médecine*, & combien il est nécessaire de distinguer la fausse expérience de la véritable. L'assurance que donne un empirisme imitateur, l'apparence imposante qui naît de l'étalage d'une vaine érudition, ne sont plus regardés aujourd'hui que comme les attributs de la fausse expérience. La véritable expérience, loin d'être une routine aveugle, loin d'être cette facilité de retenir une grande quantité de formules, est appuyée sur une longue suite de faits observés avec sagesse & médités avec réflexion.

Cette expérience, qui fait voir chaque objet ce qu'il est, exige des connoissances, de l'attention, & un esprit juste; des connoissances, pour distinguer & classer convenablement les maladies; de l'attention, pour les examiner sous tous leurs rapports; & un esprit juste, pour les considérer sous leur point de vue essentiel. *Hippocrate* avoit, à un degré très-éminent, ce génie observateur. Profondément versé dans la philosophie de son siècle, parfaitement instruit de tout ce qui avoit été enseigné avant lui dans les écoles de *Rhodes*; de *Cnide* & de *Cos*, il a soumis toutes ces connoissances à l'observation; &, après avoir recueilli des faits



avec une simplicité admirable, il n'en déduit des conséquences qu'avec la plus grande circonspection. Les successeurs d'*Hippocrate* s'écarièrent bientôt du plan simple, mais lumineux que ce grand homme avoit tracé; mais, malgré les révolutions qu'a éprouvées la médecine dans l'espace de deux mille ans, l'esprit d'observation n'a jamais cessé d'être connu, & on le retrouve dans chaque siècle, combattant contre les systèmes introduits par la philosophie régnante. Parmi les empiriques, plusieurs ne différoient guères d'*Hippocrate*, que par le nom de leur secte; tels étoient *Philinus* & *Sérapion*. Chez les Romains, *Arétée* de Cappadoce nous a laissé le tableau de la plus parfaite observation; elle est moins sensible, & comme noyée dans les ouvrages volumineux de *Galien*; mais elle brille dans les écrits de *Celse*. A Alexandrie, nous trouvons *Alexandre de Tralles* & *Paul d'Ægine*, dignes de figurer parmi les meilleurs observateurs. Les Arabes nous offrent leur *Rhasès*, leur *Albucasis*, dont *Freind* a fait connoître tout le mérite. *Guy de Chauliac*, plus étonnant encore, déploya toutes les qualités propres à un observateur, dans des siècles de ténèbres, où l'esprit humain ne se nourrissoit que

de recherches absurdes ou futiles. A la renaissance des lettres , c'est l'esprit d'observation qui guida ces hommes illustres, qui partageoient leur temps à interpréter les médecins Grecs, & à suivre leurs sages préceptes auprès des malades. Deux cents ans après , sur la fin du dix-septième siècle, lorsque de nouvelles erreurs , nées du sein des sciences, eurent de nouveau obscurci la médecine, en substituant la fausse expérience à la véritable, les observations simples & judicieuses de *Sydenham* , dissipèrent tous ces préjugés. Enfin, si la chimie, la mécanique & les mathématiques ne peuvent plus dominer aujourd'hui la médecine, si depuis *Boerhaave* cette science est enseignée & pratiquée dans l'Europe d'une manière uniforme, c'est que la médecine systématique l'a cédé par-tout à la médecine d'observation, & que cette médecine est également cultivée de tous les côtés.

Ce seroit cependant peindre la médecine de ce siècle sous des couleurs trop favorables, que de représenter les observations nombreuses dont elle peut s'honorer, comme exemptes de défaut, ou comme suffisantes pour porter au dernier période, les progrès de l'art de guérir. Le défaut de lumières, la prévention, l'amour

du merveilleux , ou bien une mauvaise logique de la part des observateurs , ont fait perdre au public le profit d'un grand nombre de faits intéressans. Ces défauts , on ne sauroit se le dissimuler , régneront toujours jusqu'à un certain point , parce qu'ils tiennent à des foiblesses naturelles à l'esprit humain : cependant , en multipliant les observations , & en les classant de manière à établir entre elles différentes comparaisons , les fautes qui peuvent s'y glisser , deviendront moins fréquentes ; elles feront du moins facilement apperçues & assez promptement corrigées , pour qu'il n'en résulte aucune conséquence dangereuse.

Il n'y a donc pas de meilleur moyen de cultiver & de perfectionner la médecine , que de recueillir des observations bien faites. Selon *Sydenham* , deux conditions sont nécessaires pour leur donner l'intérêt & le mérite qu'elles doivent avoir. La première est de rejeter tout système philosophique ; la seconde , de décrire simplement & avec candeur les faits qui se présentent. C'est en ne se conformant pas à la première de ces règles , que des médecins recommandables par leur science & par leurs travaux , ont été

de mauvais observateurs ; & c'est en obéissant à la seconde, que des esprits justes, quoique peu ornés de connoissances brillantes, ont enrichi l'art de guérir. Qui ne lit pas avec autant d'intérêt que d'instruction, les observations du chirurgien *Lamothe*, si recommandables par leur clarté & par leur véracité ?

Il n'est donc aucun ministre de santé, qui ne soit redevable à la médecine du tribut de ses observations. Les savans doivent mettre de l'ordre, de la correction, de la clarté dans ce qui a été fait, & diriger leur vue sur les sujets les moins connus, ou les plus difficiles à pénétrer. Ceux qui ne sont pas nés pour ce genre de travail, ou qui en sont détournés par un exercice non interrompu de la médecine clinique, sont propres à recueillir les faits qui leur paroissent les plus dignes de remarque ; & ces observations ne doivent avoir d'autre ornement, que l'ingénuité qui les garantit. Les premiers, connoissant bien tout le pays qui a été parcouru avant eux, & munis des ressources nécessaires pour se reconnoître dans celui où ils veulent porter leurs pas, peuvent se hasarder à faire des découvertes. Les seconds plus timides, mais aussi plus sûrs

dans leur marche, ont l'avantage de présenter des résultats plus certains, faits peut-être pour rectifier un jour les assertions des premiers.

Tous les lieux sont propres à seconder le médecin observateur : dans les villes, il verra les maladies que le luxe & la mollesse font naître, les complications que les passions suscitent dans les affections les plus simples, la source trop féconde de ces accidens spasmodiques, devenus aujourd'hui si communs, & la reproduction de ces virus multipliés, inconnus aux anciens. A la campagne, il remarquera un autre ordre de maux; produits par le besoin ou par la mauvaise nourriture; & ce qui est plus triste encore, il y verra souvent la nature peu capable de lutter contre le mal, parce qu'elle est épuisée par un travail pénible & prématuré. C'est-là principalement qu'il faut étudier les maladies épidémiques, soit parce que les habitans de la campagne ne peuvent se soustraire aux vices de l'atmosphère, des eaux & des alimens; soit plutôt, parce que l'ignorance & les préjugés y proscrivent des précautions sages, propres à les corriger, & fomentent ainsi, chaque année, la régénérescence & la propagation des maladies qui en dérivent.

Mais s'il est un endroit où toutes les circonstances se trouvent réunies pour favoriser l'observation médicinale, ce sont les hôpitaux. C'est dans ces asyles élevés par la charité pour le soulagement des malheureux, que le médecin peut étudier véritablement l'histoire des maladies, & la valeur des remèdes; c'est-là qu'il peut distinguer les cas où la nature se suffit à elle-même, ceux où elle a besoin d'être secondée, & ceux enfin où sa marche trop impétueuse doit être reprimée. Divers préjugés, qu'il seroit trop long d'analyser, ont en vain obscurci cette vérité; les hôpitaux seront toujours l'école des médecins, comme une galerie de tableaux est l'école des peintres. Les Arabes, si long-temps dépositaires de la médecine, étoient si persuadés de cette vérité, qu'ils n'élevoient jamais une mosquée, sans bâtir à côté un hôpital & un collège. Mais, arrêtons-nous un moment sur les avantages que promettent les hôpitaux aux médecins observateurs.

Dans les hôpitaux, on ne juge pas des maladies sur quelques faits vagues ou isolés, mais sur une suite continue de faits analogues ou disparates, dont on peut à chaque instant faire le rapprochement ou la comparaison; ainsi, bien loin de conclure du

particulier au général, on est naturellement porté à conclure du général au particulier. Sans aucun autre intérêt que le bien des malades, le médecin d'hôpital n'est point exposé aux préventions que les passions humaines suscitent au dedans de nous, même à notre insçu; & rien ne l'empêche de faire sur la terminaison des maladies, les réflexions que la vérité doit dicter. Dans les lits des hôpitaux, les symptômes parlent pour le malade; quelques questions simples & courtes acheminent d'instruire sur ce qui n'est pas évident; & sans craindre l'illusion d'un faux rapport, ou le trouble d'un babil fatigant, le médecin va droit au point essentiel de la maladie. Dégagé des accessoires qui ne sont souvent propres qu'à égarer, il se borne à un petit nombre de combinaisons; & dirigeant en conséquence un petit nombre de remèdes, il est beaucoup plus sûr de la vérité de ses résultats. D'un autre côté, les pauvres des hôpitaux sont en général peu troublés par leurs passions; peu agités par les inquiétudes qui aggravent les maladies des gens aisés, ils attendent la mort ou la guérison avec une résignation inconnue par-tout ailleurs, & ils ont ainsi la disposition morale la plus

propre à favoriser les efforts de la nature & les effets des remèdes.

Dans un hôpital, le grand nombre de faits qui passent journellement sous les yeux, dépouillent l'observateur de cet amour du merveilleux qui fait regarder comme extraordinaire ce qu'on ne rencontre pas souvent. C'est-là, que celui qui pousse la crédulité jusqu'à la minutie, & celui qui porte le septicisme jusqu'à l'incrédulité, doivent venir prendre des leçons. Le premier y verra que les remèdes n'ont pas besoin d'être si nombreux & si recherchés pour guérir, & que la médecine consiste dans le sage emploi d'un petit nombre d'instrumens, propres à opérer un changement favorable dans l'économie animale ; le second apprendra, par des exemples frappans & multipliés, que la nature a souvent besoin d'être aidée ou réprimée, & qu'il est des remèdes dont l'efficacité est prouvée en certaines circonstances.

Objetera-t-on que les ordonnances sont mal exécutées dans les hôpitaux, & que tous les soins ne répondent pas aux vues que les médecins desireroient de remplir ? Malgré les heureux changemens faits depuis quelques années dans les hô-



pitaux, les médecins ont encore des desirs à former sur cet article, on ne peut se le dissimuler ; mais ces desirs ne sont-ils pas les mêmes, que ceux qu'ils font tous les jours auprès des malades les plus éloignés, soit par leur éducation, soit par leur fortune, de ceux qui sont reçus dans les hôpitaux ? Que de négligence, que de petitesse, que de mauvaise foi dans la manière dont les gens du monde se soumettent aux conseils de leurs médecins ! Si des vices pareils ont existé autrefois dans les hôpitaux, ils y deviennent de jour en jour plus rares ; tandis que les gens du monde sont toujours également traversés dans leur confiance, par leur inquiétude naturelle, & par celle de tous ceux qui les entourent. Du côté des attentions, les malades d'un hôpital bien conduit auront peut-être encore l'avantage ; les soins y sont, proportionnellement aux circonstances, plus ou moins vifs, plus ou moins prolongés, plus ou moins délicats ; ils ne sont ni tumultueux, ni précipités, ni continuels & accablans, & capables, comme on le voit souvent, d'ôter aux malades ce repos & cette douce quiétude dont ils ont besoin.

On reproche encore aux médecins d'hôpitaux, de n'accorder à leurs malades que quelques minutes ; & l'opposition

que l'on fait de ces minutes avec les heures qui se perdent auprès des gens du monde, fait conclure qu'on ne peut ni connoître, ni traiter les maladies dans les hôpitaux. Ce n'est pas celui qui reste le plus longtemps auprès d'un malade, & qui le fatigue le plus de questions, qui connoît le mieux la maladie; mais celui dont le coup d'œil plus juste, fait le mieux la saisir. *C'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit*, dit Zimmerman. Or souvent un trop long examen détruit cette aptitude à concevoir promptement un objet, & cette prestesse de jugement qui caractérise l'observateur. Ce n'est pas à dire que le médecin d'hôpital pénètre toujours dans un instant la nature & les complications de toutes les maladies qu'il examine; mais le doute où il reste sur l'état de tel ou tel malade, & le jugement provisoire qu'il en porte, sont souvent plus avantageux pour ce malade, qu'une décision trop hardie.

A l'appui de ces assertions, nous pourrions citer nombre d'autorités. Les meilleurs ouvrages de médecine ont été recueillis ou vérifiés dans les hôpitaux; la plupart des médecins célèbres de ce siècle, ont été formés dans les hôpitaux civils ou dans ceux des armées; & presque tous ceux qui tiennent le premier

rang dans les principales villes de l'Europe, on a consacré au moins plusieurs années à ce genre d'observation. Enfin, si le Journal de Médecine est de plus en plus accueilli du public, & forme un ouvrage de médecine clinique intéressant, il doit principalement cet avantage aux travaux des médecins & des chirurgiens des différens hôpitaux du royaume: c'est sans doute à cause de ces motifs, que le Gouvernement a voulu que ce Journal devint le dépôt des observations recueillies depuis plusieurs années dans les hôpitaux civils.

On donnera tantôt des observations générales, telles que des topographies & des constitutions; tantôt des observations particulières, sur les différens genres de maladies, soit aiguës, soit chroniques: l'ordre des matières sera plus observé que celui des temps & des lieux; mais il y aura cependant une suite naturelle entre les différens articles. Partout, l'agréable sera sacrifié à l'utile; & c'est dans cette vue, que l'on se permettra quelquefois d'éclairer & de développer le texte, soit par des rapprochemens propres à le faire valoir, soit par des remarques faites pour en rendre l'application plus directe & plus frappante.

L'époque où commencent les observations, que l'on nous a chargé de communiquer, est celle où l'Administration a imprimé une nouvelle activité dans le service des hôpitaux civils, époque honorable à l'humanité de notre auguste Souverain, qui a signalé sa justice par des réformes salutaires, & par des établissemens utiles aux citoyens pauvres & malades : ainsi nous commencerons par le tableau d'un établissement qui alors fixa tous les regards, l'hospice S. Sulpice, qui n'a pas cessé de mériter l'attention du public par l'ordre & l'intelligence avec laquelle on y fait le bien.

*Description topographique de l'hospice de S. Sulpice ; institution, règles & usages de cette maison.*

Cet hôpital a été institué par ordre du Roi, sur la fin de l'année 1778, dans la vue de soulager les malades indigens de la plus forte paroisse de Paris, mais encore plus dans le dessein de faire connoître jusqu'à quel point l'ordre & la discipline pouvoient concourir au soulagement des malades dans les maisons de charité. On a formé cet établissement dans l'ancien couvent de *Notre-Dame de*

*Lieffe*, situé au-dessus de la barrière de Sèves ; on a mis en usage toutes les précautions que le local pouvoit permettre, & on a disposé cette maison de la manière la plus salubre & la plus commode pour recevoir cent vingt malades, & tout ce qui est nécessaire pour leur secours.

Le terrain consacré à cet hôpital contient environ trois arpens ; la porte ouvrant sur la rue de Sèves, est au nord, & donne entrée dans une cour quarrée, ornée d'arbres. Au fond de la cour, & à gauche, est l'église ; à droite, est un corps de logis destiné aux différens offices de la maison. Entre l'église & ce corps de logis, se trouve un vestibule fermé qui mène aux salles destinées aux malades. Ces salles, placées à rez de chaussée, & au premier, se prolongent du nord au midi. La porte d'entrée est au nord ; il n'y a point de portes du côté du midi, mais il y a plusieurs portes de sortie au couchant, & toutes ces portes s'ouvrent à deux battans. Les croisées des salles, opposées & correspondantes, répondent à l'orient & à l'occident ; les unes sur un jardin de botanique, les autres sur un corridor, dont l'air peut être renouvelé à volonté. La largeur des salles n'est que de dix-huit pieds. On auroit pu l'augmenter de

six pieds , mais on a préféré d'employer cet espace à former un corridor régnant le long de la salle ; ce qui présente un double avantage : le premier est que le service se fait sans odeur & sans bruit ; le second , que dans les mauvais temps l'air froid & humide de l'atmosphère se trouve corrigé avant de pénétrer dans les salles. La hauteur des salles n'est pas considérable ; il n'a pas été possible de leur donner plus de treize pieds & demi ; mais on a prévenu les mauvais effets qui pourroient en résulter par des *Was-ist-das* placés au milieu de chaque salle , & une grande ventouse qui , s'ouvrant à chaque extrémité , y verse une masse d'air , qui se renouvelle à chaque instant. Deux poëles économiques servent encore à entretenir une chaleur égale dans les salles , & à en purifier l'air , dans la saison où l'on peut moins profiter des croisées. En effet , ces poëles sont placés à l'extrémité & au milieu de la salle d'en bas , l'un près de la porte d'entrée , l'autre vis-à-vis une porte latérale , & ils attirent , pour leur aliment , l'air extérieur dont ils favorisent ainsi la circulation. La salle d'en bas est destinée aux hommes ; celle d'en haut est pour les femmes. Dans cette dernière , le local n'a pas permis de faire ouvrir les fenêtres du côté occiden-

tal sur le corridor ; & dans l'intérieur de cette salle, l'économie a fait substituer aux poëles, des repos de chaleur répondans aux poëles d'en bas, mais qui suffisent pour donner à cette salle la température nécessaire.

A certaine distance de chacune de ces deux grandes salles, se trouvent deux petites salles destinées aux malades qu'on veut isoler ; tels sont ceux qui sont affectés de maladies contagieuses ; mais on n'a pas pu donner à ces petites salles toute la salubrité dont elles auroient besoin. En 1782, on a ouvert une nouvelle salle collatérale, construite depuis l'établissement de l'hôpital. Cette salle a quatorze pieds de haut sur vingt-quatre de large, & ne laisse rien à désirer.

A droite du corridor se trouvent la cuisine & un grand escalier qui mène à la salle des femmes. Cette cuisine, qui a vue sur un jardin potager très-vaste, est remarquable par sa grandeur, par sa propreté, par le soin qu'on a eu d'en bannir les ustensiles de cuivre, & par plusieurs détails économiques, dans lesquels nous ne pouvons pas entrer. Près de la cuisine sont placés divers autres offices nécessaires, tels que la boucherie, un lieu destiné à faire rafraîchir le bouillon, le bû-

cher, la buanderie, &c. Ces différens lieux donnent sur une petite cour particulière, où l'on rencontre une pompe qui fournit de l'eau à toute la maison, & un hangard sous lequel est une pierre à laver très-grande, dont on se sert pour passer le linge dans plusieurs eaux, avant que de l'envoyer à la lessive, qui se fait hors de la maison.

Au bout du corridor en haut & en bas, sont placées les fosses d'aisance, dont l'odeur n'est presque jamais sensible, par les précautions qu'on a prises pour empêcher l'air qui s'en exhale, de pénétrer dans le corridor. Autrefois ces précautions consistoient seulement dans la construction des latrines, au fond desquelles on a placé des ventouses, & dans l'élévation d'un mur de refend, parallèle aux latrines & perpendiculaire au corridor. On a depuis peu perfectionné ces moyens, en fermant hermétiquement l'ouverture des lunettes à la manière angloise.

Les lits, larges de trois pieds & demi, sont garnis de deux matelas, d'une paille, de deux couvertures & d'une courtepointe; les rideaux sont de siamoise pour l'été, & de toile écrue pour l'hiver. Les malades y sont couchés seuls; ils sont séparés par un intervalle de trois pieds, oc-



cupé par des chaises fermantes, de manière à donner infiniment peu d'odeur.

On reçoit les malades sur un billet du curé de S. Sulpice, ou de celui du Gros-Caillou. Leur entrée est constatée par un enregistrement chez le portier, & par celui que la supérieure & le médecin font chacun de leur côté, sur des registres particuliers. En outre, on donne à chaque malade deux cartes; la première portant son nom, & la seconde indiquant le jour de son entrée: une de ces cartes est attachée au pied du lit du malade, l'autre est attachée à ses habits; & quand la maladie est terminée par la guérison ou par la mort, ces deux cartes sont distribuées, l'une à la supérieure, l'autre au médecin, qui achevent sur leur registre la notice relative à ce malade; en constatant sa guérison ou sa mort.

Douze sœurs ont suffi au service de cette maison pendant près de trois ans; elles se partageoient le travail de cette manière. Deux sœurs à la lingerie, deux à la cuisine, deux à l'apothicairerie, cinq au service des salles, & la supérieure veillant à toutes les parties de l'administration. Depuis deux ans l'hôpital étant augmenté de dix lits, on a ajouté deux sœurs. Il y a en outre deux infirmiers, deux infirmières.

res, un jardinier, un sacristain & un portier.

Le service des sœurs se fait avec la plus grande régularité. Elles sont levées dès quatre heures du matin, & à sept heures tout est en ordre dans les salles, dans la pharmacie, à la cuisine. Toutes les trois heures, on donne du bouillon aux malades. Entre neuf & dix, on distribue le pain & le vin aux convalescens; & à dix heures & demie, on donne le bouillon & la viande. A onze heures & demie, les sœurs se rendent au réfectoire, & elles sont rentrées à midi un quart. A cette heure, excepté le vendredi, l'on permet aux malades de recevoir la visite de leurs proches parens, qui ne peuvent rester que jusqu'à deux heures. Pour éviter les inconvéniens, que ces visites n'apportent que trop souvent dans les hôpitaux, le portier prend bien garde que personne n'introduise des alimens solides ou liquides, & les sœurs redoublent d'attention dans les salles. Le souper des malades se fait à cinq heures; celui des sœurs à six. L'attention est continuellement partagée entre l'administration des remèdes, & la distribution des alimens, la propreté des salles & la tranquillité qui y régnent en tout temps, sont des preuves non équi-

voques de la discipline salutaire qui s'observe dans cet hôpital.

Le régime est exact, & conforme aux ordonnances du médecin. Les malades qui sont à la diète, ont du bouillon toutes les trois heures ; ceux qui sont à la soupe en ont deux fois par jour, & une collation vers le milieu de la journée. La demi-portion consiste à ajouter aux soupes & à la collation quatre onces de viande & huit onces de pain, deux fois par jour ; & la portion entière est le double de celle-ci. Pour éviter toute erreur, chaque malade a au pied de son lit des marques indicatives de l'espèce de régime auquel il est soumis, & le vin ne se distribue que sur une marque particulière qui s'attache aussi au pied du lit.

Il y a pour officiers de santé, un médecin, un chirurgien-major, & un chirurgien élève. Le médecin fait deux visites par jour ; l'une à sept heures du matin, l'autre à trois heures du soir : il est de plus chargé de tenir plusieurs registres, par le moyen desquels il a un journal exact de l'état de son hôpital. Dans un de ses registres, il inscrit les malades à mesure qu'ils entrent ; & il ajoute, lorsqu'ils sortent, ou lorsqu'ils meurent, une courte notice de la maladie & de sa ter-

minaison : dans l'autre, il recueille les observations qui lui paroissent les plus intéressantes ; enfin un troisième lui sert à noter le rapport qu'il y a eu chaque mois entre la constitution de l'air, & les maladies qui ont régné. D'après le résultat de ces différens registres, le médecin donne chaque mois à l'administration un tableau nomenclologique, contenant 1°. la température de l'air ; 2°. la nature & le caractère des maladies qui ont régné ; 3°. le dénombrement des malades guéris, ou morts ; 4°. une indication des faits les plus extraordinaires, & des notes sur les maladies des morts.

La propreté, la vigilance qui règnent à l'hospice S. Sulpice, les soins répétés du médecin, & l'obligation où il est de rendre un compte exact de ses malades, doivent donner la plus grande confiance dans les observations qui y sont recueillies. Le public regrettera donc avec nous de ne pouvoir avoir qu'une notice imparfaite de ce qui s'est passé pendant les premiers quinze mois de cet établissement. Le médecin qui étoit alors à la tête de cet hôpital, n'a laissé que des notes pour chaque mois de l'année 1779, notes exactes à la vérité, mais très-courtes ; cela nous suffira cependant pour donner une idée  
des

des maladies observées à l'hospice de S. Sulpice pendant l'année 1779.

Nous ferons précéder ce court tableau de quelques réflexions générales sur le genre de vie des pauvres qui sont reçus à l'hospice, & sur les maladies auxquelles ils sont particulièrement exposés : réflexions sans lesquelles la topographie médicale d'un hôpital seroit imparfaite.

*Réflexions sur le genre de vie des malades qui sont reçus à l'hospice S. Sulpice, & sur les maladies auxquelles ils sont le plus fréquemment exposés.*

On jugeroit mal des hôpitaux, si on les considéroit tous sous le même point de vue. En supposant que ces hôpitaux fussent égaux en grandeur, & régis par la même administration, il se trouve toujours dans leur constitution & dans les usages qui y sont établis, des différences trop grandes, pour permettre de les envisager de la même manière. En effet, les uns sont destinés uniquement aux hommes; les autres aux femmes : ceux-ci sont consacrés aux bourgeois; ceux-là aux militaires. Ici le petit nombre de lits semble autoriser un choix parmi les malades : là on est obligé de recevoir indistinctement tous ceux qui

se présentent. Certains hôpitaux sont fondés pour une classe de maladies ; dans quelques autres, on refuse ces mêmes maladies. Enfin, le relâchement qui s'introduit dans les meilleurs établissemens, l'usage qui semble autoriser les mauvais effets qui en résultent, ont mis tant de différence entre les différens hôpitaux, que chacun d'eux présente des maladies d'un caractère différent, & des malades d'une constitution particulière. On peut le voir à Paris en comparant les malades de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, des Hospitales & de l'hospice S. Sulpice, dont nous nous occupons maintenant.

A l'hospice S. Sulpice, comme à l'Hôtel-Dieu, on reçoit toutes les espèces de maladies aiguës, chroniques & contagieuses, les maladies incurables & les vieillards caduques ; mais cependant la plupart des maladies de cet hôpital ont un caractère différent de celles qu'on voit à l'Hôtel-Dieu, 1°. parce que la discipline établie à l'Hospice en écarte cette foule de vagabonds & de paresseux, dont l'Hôtel-Dieu n'a pu encore être débarrassé ; 2°. parce que le plus grand nombre des malades qui entrent à l'Hospice, sont pris dans une certaine classe de pauvres, dont les travaux, la constitution, les mœurs,

ont des particularités qui les différencient d'une manière très-sensible.

On reçoit chaque année à l'hospice S. Sulpice environ 1900 malades, dont les deux tiers sont des hommes; cette différence ne vient pas de ce que les lits destinés aux femmes sont en plus petit nombre, ou restent vides, mais de ce que les lits sont beaucoup plus long-temps occupés par les malades du sexe féminin.

Les femmes de la classe du peuple, peu sujettes aux maladies aiguës, sont fréquemment exposées à des infirmités de plusieurs espèces, infirmités souvent graves, mais toujours longues à guérir, ou faciles à renaître par la débilité naturelle qui les foment, & par les fautes contre le régime qui en renouvellent les principes. La révolution qui amène l'âge de puberté, celle qui a lieu au temps critique, & les langueurs attachées à une vieillesse prématurée, sont les causes les plus fréquentes des maladies dont sont affectées les femmes qui sont transportées à l'hospice S. Sulpice. Les filles cachectiques, à l'époque de la menstruation, sont le plus souvent des ouvrières, pour la plupart nouvellement arrivées à Paris, ou de jeunes personnes dont la constitution est fort affoiblie, faute d'un régime convenable

dans le commencement de leur adolescence. Celles qui souffrent le plus vers le temps critique sont de pauvres filles, exerçant un métier sédentaire & triste, ou des femmes épuisées par le travail, la détresse ou la mauvaise conduite. La phthisie & l'hydropisie sont une terminaison, malheureusement trop fréquente, des maladies des unes & des autres. Les affections lacteuses sont aussi assez communes; elles ont lieu presque toujours chez des mères de famille actives, qui ont négligé les soins nécessaires dans les premiers jours de leur couche, ou chez des nourrices mal gouvernées, pendant & après le temps de leur nourriture. On voit encore, au nombre de ces maladies des femmes, des obstructions, des jaunisses, plus fréquemment des hémiplegies fœreuses, des anasarques & des maux de jambes qui tiennent presque toujours à une disposition humorale. Les maladies aiguës, peu communes dans la classe des femmes, sont des catarrhes, des fluxions de poitrine, des fièvres aiguës, différemment compliquées. Les cuisinières, les filles travaillant au jardinage, les femmes qui revendent dans les rues, ou qui portent dans les marchés, sont celles qui sont le plus souvent atteintes de ces maladies.



C'est sur-tout parmi les femmes du peuple qu'on a occasion d'observer, jusqu'à quel point le travail & la misère détruisent la constitution, & accélèrent la vieillesse. A moins d'un peu d'habitude, on se trompe de beaucoup sur leur âge ; & il n'est pas rare de leur donner douze ou vingt ans de plus qu'elles n'ont : cependant il meurt tous les mois à l'hospice quelques femmes septuagénaires, & même plus âgées. Ces femmes ne sont pas toujours celles qui ont vécu avec le plus de modération ; mais quelquefois des femmes de la halle, nées avec une forte constitution, ordinairement assez bien nourries, & qui ont pris de bonne heure l'habitude de la fatigue & de l'irrégularité dans le régime.

Si les femmes qui entrent à l'hospice S. Sulpice présentent plutôt des infirmités, que des maladies vivés ; les hommes au contraire sont presque tous affectés de maladies aiguës, graves & d'un aspect effrayant. Il est facile d'en voir la raison : d'un côté, le nombre des lits d'hommes répond à peine à la quantité des malades de la paroisse S. Sulpice & de celle du Gros-Caillou ; de l'autre, la police qui règne dans cette maison en écarte les faux malades ; & ceux qui sont véritablement

guérés, n'y trouvent aucune de ces licences qui pourroient les solliciter d'y prolonger leur séjour. Les malades que l'on reçoit à l'Hospice sont presque tous de la dernière classe du peuple; ils vivent habituellement du travail de leurs mains, & ils ont une constitution originairement peu robuste, qui se trouve encore altérée par la fatigue, par les chagrins ou par la mauvaise conduite, suivant le travail auquel ils se livrent. Il y a des différences remarquables, d'après lesquelles on peut en faire différentes classes; & nous en établirons trois.

Dans la première classe sont ceux qui travaillent aux carrières de la plaine de Grenelle ou de Gentilly. Ils sont presque tous sujets aux catarrhes, aux fluxions de poitrine, à l'hydropisie, & plus particulièrement à l'hydropisie de poitrine, & aux rhumatismes de différentes espèces. En général ces hommes sont peu robustes; c'est le défaut de ressources qui les force à un métier si pénible; aussi les uns sont âgés, & ont fait différens métiers; les autres plus jeunes, mais éloignés de leur patrie, & privés d'un état par inconduite, ont encore moins de force pour supporter ce genre de travail. Les plus robustes de ces ouvriers ont des flux

xions de poitrine & des rhumatismes aigus; les plus foibles deviennent promptement hydropiques (a).

Dans la seconde classe, on trouve 1°. des manœuvres ou manouvriers, presque tous jeunes, & nouvellement arrivés à Paris. Nés dans les campagnes, & ayant de bonnes mœurs, ils sont d'une assez bonne constitution; mais la fatigue d'un voyage quelquefois long & forcé, la mauvaise nourriture dont ils usent à leur arrivée, la privation du vin, *la maladie du pays*, & le peu d'attention qu'ils font à leurs maux dans les commencemens, ont souvent énérvé leurs forces quand on les apporte à l'hôpital. Leurs maladies sont des fièvres putrides & malignes, des affections vermineuses, des fluxions de poitrine humorales & des dyssenteries. Ces malades sont sur-tout en grand nombre

---

(a) Ces malades se trouvent à l'Hospice pendant toute l'année, mais plus fréquemment pendant la mauvaise saison. Il n'est pas permis de passer sous silence les soins que MM. les inspecteurs des carrières mettent à prévenir & à guérir leurs maladies, soit en les envoyant de très-bonne heure à l'hôpital, soit en assurant leur convalescence par des gratifications qui leur permettent de reprendre des forces avant de recommencer leur travail.

pendant l'été, parce que c'est dans cette saison qu'il se rencontre ici une beaucoup plus grande quantité de manœuvres, & que les causes propres à altérer leur santé sont plus communes & plus actives. 2°. Des Savoyards très-jeunes nouvellement sortis de leur pays, & qui ne vivent en partie que d'aumônes : ils sont exposés aux mêmes maladies que les manouvriers, & ces maladies les attaquent ordinairement en hiver. Leur épuisement est extrême, & ils n'ont pour ainsi dire besoin que de cordiaux & d'une nourriture douce. 3°. Des vidangeurs, des mendiants & des gens sans aveu : leurs maladies sont de la même espèce que les précédentes. On remarque seulement qu'il y a chez ces derniers plus de putridité que de foiblesse.

La troisième classe des malades reçus à l'Hospice n'a rien du tout qui la distingue des malades des autres hôpitaux. Dans cette classe, les bouchers forts & vigoureux sont sujets aux érysipèles & aux fièvres ardentes. Leurs maladies sont vives, mais se terminent heureusement quand elles sont prises à temps, ou quand elles n'ont rien de contagieux. Les menuisiers ont différentes sortes de maladies aiguës, mais plus fréquemment des fluxions de poitrine. Leur tempérament est bon, &

la nature a souvent chez eux des ressources inespérées. Les maréchaux sont sujets à des fièvres inflammatoires, dont le siège est au ventre; singularité qu'on peut attribuer à l'usage de leurs marteaux, comme on attribue la sécheresse & l'aridité de leur tempérament au feu dont ils sont toujours entourés. Les garçons jardiniers, les crocheteurs, sont attaqués de différentes espèces de fièvre & de maladies aiguës, parmi lesquelles les fluxions de poitrine & les rhumatismes aigus sont très-fréquens. Leur fibre est forte, mais il semble qu'elle est en même temps trop roide, & qu'elle ne se prête pas facilement aux mouvemens critiques. Si trop d'énergie & d'activité dans le genre nerveux nuit à la coction, on diroit, en observant ces malades, qu'ils sont trop engourdis & trop empâtés pour pouvoir s'y prêter avec la souplesse convenable. Les domestiques bourgeois, depuis quelque temps sans condition, n'ont que l'apparence de la force; il faut leur ménager les remèdes héroïques, sans quoi ils courent risque de tomber dans l'affaissement, ou dans la langueur: ces malades sont d'ailleurs sans courage, & d'une exigence qui les rend incommodes aux autres & à eux-mêmes.

Les maux de jambes, les affections de poitrine & les hydropisies, forment presque toutes les maladies chroniques des hommes ; & il est fâcheux d'être obligé d'avouer que l'ivrognerie , le libertinage & un abandon crapuleux , sont la cause de ces maladies ordinairement peu curables. On voit fréquemment dans cet hôpital combien il est dangereux de laisser fermer des plaies anciennes chez des hommes dont les humeurs sont corrompues. Après une guérison apparente , il survient une fièvre maligne si grave, qu'elle est souvent contagieuse. La phthisie est la maladie la plus ordinaire aux perruquiers qui , dans toutes les autres affections , ont une tendance singulière à avoir la poitrine malade. Les tailleurs paroissent encore plus sujets à la phthisie & à l'hydropisie de poitrine que les perruquiers. Il périt à l'Hospice beaucoup de tailleurs Allemands , presque tous jeunes , & leur maladie fait des progrès très-rapides. On dit que les Européens ne peuvent pas aller en Amérique & dans certaines contrées de l'Asie , sans y faire une grande maladie ; peut-être que si on calculoit exactement le nombre d'étrangers jeunes ou encore vigoureux , qui tombent malades à leur arrivée à Londres ou à Paris, on trou-

veroit, qu'il se paye en Europe un tribut aussi rigoureux de la part de ceux qui quittent les provinces pour venir s'ensevelir dans les grandes villes.

La phthisie, l'hydropisie, la dissolution causée par une vieillesse prématurée, la caducité ou l'extinction naturelle des forces à un âge très-avancé, donnent chaque mois plus de la moitié de la mortalité de l'hôpital de S. Sulpice. Sans entrer ici dans de plus grands détails, réservés pour le temps où l'on pourra présenter le résultat de la mortalité des différens hôpitaux, & expliquer les différences énormes qui s'y rencontrent, (cette différence va de quatre à quinze,) nous ferons ici deux remarques; la première, que la mortalité des femmes est presque égale à celle des hommes, quoiqu'on reçoive un tiers plus d'hommes que de femmes; la seconde, que les maladies des femmes étant presque toutes chroniques, & celles des hommes presque toutes aiguës, on doit voir que la mortalité est beaucoup plus forte dans les maladies chroniques, que dans les maladies aiguës.

La plupart des malades reçus à l'Hospice, étant plus ou moins exposés pendant toute l'année à toutes les vicissitudes de l'air, incapables par le besoin ou par

l'ignorance de prendre les précautions propres à se garantir de la mauvaise influence de l'atmosphère & des alimens, doivent présenter dans leurs maladies le tableau fidèle de la variation des saisons. Il faut avoir tenu en même temps le journal d'un hôpital, & la note des observations météorologiques, pour savoir à quel point est remarquable le rapport qui existe entre l'état d'un hôpital & l'état de l'atmosphère. On voit constamment les mêmes maladies se développer, quand les mêmes dispositions de l'air se renouvellent. Chaque saison a une influence particulière & marquée. En hiver, les maladies catarrhales sont très-communes; en été, ce sont les dyssenteries; le printemps amène des fièvres intermittentes en très-grand nombre; en été, on en voit à peine quelques-unes; & en hiver, à l'exception de la fièvre quarte, il n'en existe plus. Les fièvres continues sont très-communes au printemps; elles sont plus rares en été; & en hiver, elles prennent un caractère différent. L'équinoxe & les solstices sont marqués dans les salles des hôpitaux en caractères invariables. L'on fait l'époque à laquelle les maladies aiguës doivent être en très-grand nombre, celle où l'on doit craindre les maladies épidémiques; & on



connoît le temps où les maladies chroniques & les infirmités doivent dominer dans les hôpitaux.

Il suit de ces réflexions , 1°. que les malades reçus à l'hospice S. Sulpice s'y succèdent sans interruption , parce que l'administration de cet hôpital en écarte tous ceux qui n'ont pas besoin de secours. 2°. Que la plupart de ces malades sont pris dans la dernière classe du peuple , & disposés par conséquent à avoir en même temps les maladies les plus graves , & le moins de force pour les soutenir. 3°. Que cet hôpital est non-seulement un asyle où le malade vient chercher la guérison , mais un refuge où l'infirmité vient demander des secours , & où la caducité vient expirer. 4°. Que les maladies incurables forment les trois quarts des maladies des femmes ; ce qui fait qu'il y a beaucoup plus de mortalité sur les femmes que sur les hommes , relativement au nombre des unes & des autres. 5°. Que parmi les hommes , qui forment les deux tiers des malades entrans à l'hôpital , il y a peu de maladies chroniques & incurables , mais beaucoup de maladies aiguës. 6°. Que ces maladies sont , non-seulement analogues à la différente constitution des saisons , mais encore au genre de vie & aux différens métiers de ces malades , qui pour la plu-

part sont les plus propres à affoiblir leur tempérament.

*Précis des maladies qui ont régné à l'hospice de S. Sulpice pendant l'année 1779 (a).*

En 1779, l'hiver fut doux & humide; des brouillards fréquens pendant le mois de janvier; en février, une température plus sèche, assez agréable, sans être plus froide: dans le commencement de mars, quelques jours de gelée, suivis promptement d'une chaleur précoce, (état de l'atmosphère moins analogue à l'hiver, qu'à la saison qui le précède,) firent persévérer l'influence automnale, & les maladies furent beaucoup plus fréquentes & plus variées qu'elles ne le sont communément pendant l'hiver. En janvier, il y avoit beaucoup de catarrhes, les uns avec fièvre, & les autres sans fièvre; les hommes les plus foibles, & les femmes avoient des diarrhées, produites par la même cause, c'est-à-dire, par l'inégalité de la transpiration & l'acrimonie des humeurs; les fièvres continues, ordinairement si rares dans cette saison, étoient alors assez communes, & plusieurs se sont compli-

---

(a) Cet article est extrait des notes de feu M. Galatin, qui a été médecin de cet hôpital, depuis son origine jusqu'à la fin de l'année 1779<sup>e</sup>

quées de la manière la plus grave. La malignité a eu lieu chez les malades qui avoient été sans secours pendant les premiers jours de la maladie, & chez ceux dont la fibre s'est trouvée trop peu énergique pour travailler à la coction d'une manière victorieuse. Ce qui démontroit sur-tout cette disposition à la cachexie & à l'atonie, c'étoit le grand nombre d'affections scorbutiques, d'anasarques & d'apoplexies séreuses qu'on observoit alors. En février, la fièvre continue étoit plus bénigne, & la diarrhée moins fréquente. Plusieurs catarrhes se changèrent en fluxions de poitrine, cependant peu inflammatoires, & qui n'exigeoient que des saignées modérées; il y eut quelques fièvres tierces. Le mois de mars offrit moins de catarrhes, mais un très-grand nombre de maladies fébriles, dans lesquelles le caractère inflammatoire paroissoit augmenter de jour en jour; l'angine, l'érysipèle, furent assez fréquens; la rougeole se montra sur plusieurs individus, & chez quelques-uns assez vivement. Pendant ces trois mois, la mortalité a été grande; elle enleva quelques fiévreux, mais elle tomba principalement sur les hydropiques & les phthifiques, dans lesquels la dissolution devoit être accélérée par un air humide & pourissant.

Le printemps dont on avoit senti la douceur dès le commencement de mars, se développa avec la plus grande rapidité dans le courant du mois d'avril. La température étoit chaude & sèche ; le baromètre déjà constamment élevé depuis un mois, monta à une hauteur extraordinaire. Toutes les maladies étoient plus ou moins inflammatoires. Les dyssenteries, les péripneumonies, les fièvres continues, les maux de gorge, la rougeole, étoient les maladies régnantes. Si la saignée étoit requise dans les péripneumonies, il y avoit aussi des cas dans lesquels il falloit faire usage des évacuans, à cause du caractère de putridité que prenoient ces maladies. Les fièvres continues ont eu toutes une terminaison heureuse, à l'exception de celles où il s'établissoit un cours de ventre dyssentérique. Deux femmes accouchées à l'Hôtel-Dieu sont venues mourir dans cet hôpital d'un dévoïement dyssentérique, survenu après la suppression de leurs lochies. On a trouvé les intestins ulcérés avec un épanchement purulent dans le ventre (a). La rougeole étoit bouton-neuse, & accompagnée d'une fièvre vive ;

---

(a) C'étoit la fièvre puerpérale, bien moins connue alors qu'aujourd'hui.

il a presque toujours fallu saigner après la dessiccation, suivant le précepte de *Sydenham*, car sans cela la poitrine paroissoit très-disposée à s'enflammer. Sur les derniers jours du mois d'avril, le temps devint subitement humide & froid, & cette disposition persévéra jusques vers la fin du mois de mai. Pendant cet intervalle, qui fit un tort considérable à tous les arbres, les maladies aiguës furent très-violentes & très-compiquées, & l'humour morbifique avoit la plus grande tendance à se porter au cerveau. Trois phrénétiques sont morts en un jour, malgré les saignées les plus répétées & le traitement le plus actif à tous égards. Dans les fièvres ardentes, les malades succomboient plus ou moins promptement; ils périssoient absolument desséchés, ce qui est conforme à l'observation d'*Hippocrate*.

Le 22 mai, la chaleur & la sécheresse, qui ranimèrent la végétation, semblèrent opérer une heureuse révolution sur les malades. Les maladies eurent un cours plus régulier; il y eut peu de maladies de poitrine, & la malignité devint rare. Cet état persévéra dans le mois de juin.

L'été plus humide & plus variable encore que le printemps, fut remarquable

dans le mois de juillet par des pluies fréquentes & froides, interrompues quelquefois tout-à-coup par des jours d'une chaleur extrême; les maladies fébriles ont été très-communes & très-complicquées, mais se sont terminées presque toutes heureusement : on a vu quelques crachemens de sang, des érysipèles, des rhumatismes aigus. Les rhumatismes traînoient en longueur, plusieurs érysipèles étoient de mauvais caractère. En août, il y eut de grandes pluies pendant la moitié du mois, & beaucoup de sécheresse dans l'autre moitié. La fièvre continue fut assez bénigne jusqu'au 14; mais la chaleur ayant acquis vers le 15 ou le 16 un grand degré d'intensité, la disposition inflammatoire est devenue générale au commencement des maladies aiguës. Il étoit dangereux alors de débiter par un émétique; & ce remède ne convenoit qu'après avoir été précédé de saignées plus ou moins nombreuses. L'inflammation du cerveau exigeoit d'abord plusieurs saignées du pied; & la matière inflammatoire se portant de la tête au ventre, il étoit assez souvent nécessaire de faire au bras les dernières saignées. Ceux qui ont été traités de cette manière, ont été enlevés au danger le plus éminent; mais ceux qui avoient été traités chez eux par

l'émétique, sans avoir été saignés préalablement, sont morts d'un engorgement inflammatoire dans les entrailles, que des saignées trop tardives n'ont pu prévenir. Dans le mois de septembre, la température constamment humide & variable a effacé tout souvenir de l'été. Les maladies fébriles paroissent tenir essentiellement à la constitution bilieuse; il étoit peu de sujets cependant qu'on pût se dispenser de saigner au commencement de la maladie. La fièvre continue se présenteoit quelquefois sous l'aspect d'une péripneumonie, c'est-à-dire qu'elle étoit accompagnée d'un point de côté, joint à une difficulté de respirer. Mais, malgré l'analogie apparente de cette fièvre péripneumonique avec les fièvres inflammatoires, il falloit prendre une marche différente pour la traiter. L'expérience a prouvé que les malades atteints de ces péripneumonies supportoient beaucoup moins la saignée dans l'automne, que dans le printemps. Dans les sujets vigoureux, l'émétique réussissoit à merveille, & enlevoit promptement le point de côté; mais les sujets foibles; sur-tout les femmes, devoient être traités plus doucement, quoique d'après les mêmes principes. Chez un homme attaqué d'une fièvre inflam-

matoire bilieuse , la disposition au spasme a été si grande , qu'il n'a pu supporter les purgatifs les plus doux , & qu'on a été obligé d'avoir recours à l'opium qui a produit une sueur critique & salutaire.

En septembre , on voyoit déjà quelques dyssenteries ; mais elles devinrent très-fréquentes dans le mois d'octobre , dont la température fut toujours douce & humide. Plusieurs de ces dyssenteries ont été dangereuses ; cependant il n'a péri qu'une femme , chez laquelle les humeurs étoient tellement appauvries , qu'il n'a pas été possible de prévenir la gangrène des intestins. On a eu un succès constant dans plusieurs angines gangreneuses par le moyen de l'émétique ; mais on n'a pas eu le même bonheur dans le traitement des fièvres. Elles étoient fréquemment accompagnées d'affections spasmodiques , qui ont porté sur le cerveau avec une violence marquée. Les saignées du pied & de la gorge étoient indiquées , & ont été utiles ; elles dissipoient les accidens ; mais , ne détruisant pas la cause du spasme , elles ne prévenoient pas toujours le retour du délire : les vésicatoires ont paru avoir le plus grand avantage pour procurer la dérivation de l'humeur morbifique , & par-là favoriser la crise de la



maladie. Le même caractère spasmodique s'est manifesté dans les fièvres de novembre, avec cette différence que les fièvres n'étoient pas aussi inflammatoires que dans le mois précédent. Le pouls qui paroissoit fort & dur au premier moment, n'avoit que la concentration due à l'étranglement du système artériel, & on a eu rarement besoin de réitérer la saignée. Les indices de matière turgescence dans les premières voies, n'étoient pas fréquens; aussi a-t-on pu employer l'émetique, & jamais les purgatifs; mais on a mis en usage les boissons abondantes, les vésicatoires, & quelquefois un peu d'opium; cette méthode expectante a réussi chez tous les malades qui ne sont pas arrivés dans un état trop avancé. La matière morbifique a été atténuée & éliminée à certains périodes par des évacuations critiques qu'il auroit sans doute été téméraire de provoquer. Presque tous ces malades sont devenus sourds. Ce symptôme a été constamment d'un présage heureux, lors même qu'il se présentoit dans les commencemens. Il se dissipoit pour l'ordinaire aux approches de la convalescence. Il n'en étoit pas de même d'une espèce de manie qui, dans quelques cas, a duré bien plus long-temps, & pendant laquelle on a vu les malades

perdre à différentes reprises la faculté de parler ; cependant ces accidens ont cédé pour la plupart à la méthode douce que nous venons d'exposer. On a vu le délire phrénétique durer trente-cinq jours, & se terminer par une douce moiteur & un cours de ventre critique. Il y avoit en même temps, à l'Hospice, des fièvres intermittentes, des rhumatismes aigus & chroniques, des gangrènes internes, des angines compliquées, quelques petites-véroles confluentes, mais bénignes. La dyssenterie étoit d'une nature moins grave que celle du mois précédent, & bien différente de cette dyssenterie putride qui avoit ravagé la moitié des campagnes de la France depuis quelques mois. Sur la fin de cet automne, la pluie, les vents, la tempête, se succédèrent sans interruption, & le thermomètre descendit à un point où on le voit rarement. En décembre, les fièvres aiguës devinrent plus rares ; mais les petites-véroles & les rougeoles furent communes & dangereuses. Il y eut beaucoup d'affections rhumatismales aiguës & chroniques, des catarrhes en grande quantité, quelques fièvres intermittentes, quelques diarrhées.



## MAGNÉTISME ANIMAL.

*LETTRE DE M. MESMER,  
à M. le comte de C.\*\*\*, en date du 31  
août 1784 ; suivie d'une Requête à  
NOSSEIGNEURS de Parlement en la  
Grand'Chambre. In-4<sup>o</sup> de 11 pag.*

Un homme à secret étonne & captive certains esprits ; il n'excite chez les autres que la plaisanterie & le mépris. De cette diversité d'opinions naissent les brochures, les louanges & les brocards ; viennent les huées & les *bravo* ; bien attaqué, bien défendu ; c'est un plaisir, c'est un tourment ; on ne sait qui a tort, qui a raison.

Les partisans de M. Mesmer soutiennent avec chaleur que sa Requête au parlement, ainsi que ses autres écrits, prouvent aussi-bien l'existence du magnétisme animal, que la franchise, la fierté, la noblesse, la fermeté inébranlable, en un mot, le grand caractère de M. Mesmer.

Les incrédules, les renégats, & il y en a parmi toute espèce d'initiés, s'en expliquent avec une liberté qui blesse les oreilles des bons frères.

Les incrédules prétendent que M. *Gafner* (a) a servi de modèle à M. *Mefmer*, & que toute l'invention de celui-ci se réduit à la fortunée conjonction de deux mots, *magnétisme animal*.

M. *Mefmer* a été, disent-ils, témoin oculaire des miracles opérés en Souabe par M. *Gafner*. L'occasion étoit belle, pour un homme intelligent ; il trouvoit à la fois à faire son profit de deux vérités bonnes à savoir ; la première, *l'imagination, l'attouchement & l'imitation, peuvent produire des effets très-multipliés, & capables de surprendre*. La seconde, *ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre : l'un, par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves ; & l'autre ne l'est que d'un genre tout différent*.

Ce système de connoissances une fois conçu, & fortement médité, tant il est général, vrai, lumineux, les corollaires coulent de source. Qui ne voit pas quel genre d'étude il restoit à faire ? Il falloit pour trouver des partisans, pour faire

---

(a) M. *Gafner* est, comme la renommée nous l'a appris, un curé qui a fait des miracles : quelques milliers de témoins les ont vus & attestés ; & M. *Gafner* feroit encore des miracles, s'il n'avoit reçu avis de bonne part, qu'il ne falloit plus s'en mêler.

une secte, imiter encore M. *Gafner*, s'aviser, & convenir de certaines rubriques, fingeries & pantalonades : en tout temps elles ont suffi, & elles suffissent encore pour donner le change ; la contagion de l'exemple, la force de l'habitude, la sympathie de l'esprit humain avec le merveilleux, feront toujours attribuer à des chimères, à des agens phantastiques, à des êtres supposés, les effets résultans de causes connues depuis des siècles. M. *Mesmer*, ainsi que son *prototype* M. *Gafner*, devoit donc être mystérieux, inintelligible, bizarre ; & c'est à tort qu'on a blâmé les faits & gestes de M. *Mesmer*. On voit clairement que sa conduite, telle qu'elle a été & telle qu'elle est, a été & est telle de première nécessité.

Enfin, comme le veulent encore les incrédules, la théorie du *magnétisme animal*, ainsi que celle de toute autre superstition, est simple & immuable ; mais, pour la mettre en vogue & en pratique, il falloit être un peu lutin, oser se rendre justice, s'armer de mépris pour l'estime des hommes instruits ; & , comme on ne pouvoit absolument éviter l'apparence de la cupidité, c'étoit une raison de plus pour se vanter soi-même du plus grand désintéressement, & pour mettre toujours en

avant le seul intérêt de l'humanité souffrante. Avec ces talens & ces qualités, on ne craint point de faire des promesses ; & , à coup sûr, le public vient vous prier d'accepter son argent :

..... *Labor omnia vincit  
Improbis.*

Il n'y a que le premier pas qui coûte ; le magnétisme animal , réfugié de Vienne à Paris, y a circulé pendant plusieurs mois dans les sociétés, & il n'excitoit de sensations ni morales, ni physiques : quelque temps après, l'*harmonica* & des romances ont dissipé ou occasionné des grouillemens, des éternuemens, des borborygmes ; la compagnie est devenue plus nombreuse & plus brillante, les bâquets se sont dressés ; enfin sont arrivés les convulsions, & les convulsions ont amené les arbres, les forêts, les étangs magnétisés, tout aussi facilement qu'un coup de sifflet fait arriver les châteaux, les fleuves & les montagnes à l'*opéra*.

O *Michel Cervantes* ! tu ne vis plus, mais l'ame de ton héros embrasse l'univers entier, anime & régit une postérité immense. Courage, M. *Mesmer* ! l'homme de bien ne doit jamais se rebuter ; dans le malheur, il fait se réfi-

gner; & enveloppé dans le manteau de sa vertu, il souffre ce qu'il ne peut empêcher. Les incrédules sont toujours persifleurs : ainsi que vous êtes fécond en merveilles, ils le sont en épigrammes; ils sont même désobligeans, jusqu'à vouloir nous faire croire que le bon-homme *La Fontaine*, l'homme de tous les temps; avoit trouvé son *Mefmer* parmi les animaux ses bons amis; le *renard* & les *dindons* sont de trop dans son livre; & , malheur à ceux qui, avec leur esprit de mémoire, se souviennent de pareilles fables! Ne soyons pas érudits, soyons polis; la politesse gagne les cœurs; elle est de toute saison; elle réussit en toute circonstance. Vous, M. *Mefmer*, que la nature a taillé sur un patron tout différent des autres hommes, vous avez le privilège exclusif de recommander la politesse, & de dire des injures. Il est vrai, vous ne vous les permettez qu'à l'égard des savans honnêtes & distingués, à l'égard des corps les plus recommandables. Mais à quoi bon rudoyer ce bon M. *Deslon*? La verge toujours levée sur lui (a)! quelle est donc

---

(a) Voy. la Requête de M. *Mefmer*, & ses Lettres à M. *Franklin*, à M. *Vicq-d'Azyr*, à M. M. les auteurs du Journal de Paris, & à M. *Philipp*.

son offense? M. *Deslon* a-t-il hésité de croire en vous, de vous prôner, de tout sacrifier pour vous? Et vous, après l'avoir affectueusement, & long-temps caressé, après avoir éveillé son amour-propre, après lui avoir donné le sentiment de tout son mérite, vous le repoussez avec outrage; & M. *Deslon* revient toujours à vous: il n'est pas comme ces enfans, forts d'un bon lait, qui mordent le sein de leur nourrice; si par hasard il lui échappe quelque plainte, il est constamment tendre & respectueux.

M. *Mesmer* deyroit donc être moins violent: ses déclamations sont vaines; il ne persuadera jamais que M. *Deslon*, qu'il a présenté au public comme *une ame pure & un cœur droit, aimant la vérité, & la considérant sans rougir*, soit devenu un visionnaire, un hypocrite, &c. M. *Deslon* ne s'est-il pas fait, ainsi que M. *Mesmer*, des disciples & des prosélites? N'a-t-il pas aussi donné des pouvoirs & des missions pour magnétiser? Mais, bien qu'il y ait eu autant de carrosses & d'embarras à la porte de M. *Deslon*, qu'il y en a eu à celle de M. *Mesmer*, bien qu'il y ait eu dans les appartemens de M. *Deslon*, une chambre obscure & matelassée, des prévôts de



falle , des criseurs & des criseuses (a), des feaux d'eau & de la crème de tartre , de la musique, & trois baquets pleins de bouteilles cassées, néanmoins M. *Mesmer* a déclaré dans différens manifestes, qu'il est effectivement vrai, que pour servir l'humanité, il a transmis son secret, non exclusivement à des médecins qu'il connoissoit à peine ; mais aussi à d'autres personnes de tout état , & seulement pour le prix de cent louis , & même de cent pistoles : que cependant il n'a pas communiqué son secret à M. *Deslon* , son intime ami , son premier disciple, qui *accueille la vérité avec candeur* ; & nonobstant qu'il ait reconnu & vanté cette belle qualité en M. *Deslon*, il ne nous invite pas moins à nous méfier du même M. *Deslon* , à qui il avoue avoir laissé entrevoir une portion du système de ses connoissances , après avoir exigé sa parole d'honneur qu'il garderoit un silence absolu.

Fondé sur ces raisons, comme « *ministre*

---

(a) Nouveaux mots scientifiques, dont le magnétisme animal a enrichi la langue française. Les *criseurs* & les *criseuses* sont d'ordinaire de jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe qui, devenues pour un temps convulsionnaires & somnambules, découvrent le siège du mal, y portent la main, & le guérissent assez souvent.

*Et défenseur de l'humanité, à l'effet de prévenir le danger qu'il y auroit que le magnétisme animal ne soit inconsidérément rejeté, avant que le développement, les progrès (les produits nets) en soient assurés, en invoquant les loix protectrices de la propriété, attendu le nombre de trois cents élèves environ qu'il a formés, complices ou dupes d'un charlatanisme dangereux, vu le système de bienfaisance universel ; de plus les remords cruels & profonds, & commandé de sortir de son repos pour s'occuper du bien de ses semblables. En conséquence le Suppliant, considérant toute l'étendue de ses devoirs, & quelle que soit la destinée qu'on lui prépare, déterminé à les remplir, a recours à votre autorité, NOSSEIGNEURS, & met sous la protection de la loi, dont vous êtes les dispensateurs les plus augustes, une doctrine qu'il est temps de soustraire au caprice des jugemens & des intérêts particuliers. »*

*« Ce n'est pas sa propre cause que le Suppliant entreprend de défendre ici ; aucune vue d'intérêt personnel ne le détermine : il n'aspire pas, comme on pourroit le croire, comme on le dira peut-être, à l'exercice de la médecine dans Paris : quand on parle au nom de l'humanité,*

*tous les motifs qui font agir sont grands comme l'objet qu'on se propose. »*

*« La cause que le Suppliant abandonne à votre décision , est la cause du monde entier : c'est donc au tribunal de l'Europe le plus respecté, qu'il lui convient de la soumettre. Si sa doctrine n'est pas une erreur, si elle embrasse dans son étendue la plupart des institutions physiques auxquelles nous obéissons , si elle doit opérer dans ces institutions une réforme salutaire ; s'il résulte de ses progrès la destruction de cette science fatale , la plus ancienne superstition de l'univers , de cette médecine tyrannique qui, saisissant l'homme dès le berceau, pèse sur lui comme un préjugé religieux , fatigue le développement de toutes ses facultés , & exerce , bien plus qu'on ne le croit , sur toutes ses affections morales , une influence aussi profonde que funeste ; si à cette médecine incertaine & conjecturale doit succéder une médecine plus simple , plus naturelle , plus vraie , plus appropriée à notre organisation ; en un mot , si pour les générations présentes & les générations futures , la doctrine du Suppliant est un grand bienfait , c'est à vous , NOSSEIGNEURS , qu'il appartient de déterminer l'opinion qu'il faut en avoir , & d'assurer les avantages qu'on en doit attendre. »*

« Alors le Suppliant, échappant aux vexations publiques & secrètes dont il est depuis trop long-temps l'objet, osera espérer que le Prince éclairé qui gouverne cet Empire, ne verra pas sans intérêt s'organiser sous ses yeux le système d'utilité publique qui résulte de l'application & de l'usage de sa découverte ; & il sera consolé de toutes ses peines, si dans les Etats du souverain le plus aimé de ses peuples, le plus cher à l'humanité, il peut commencer à faire aux hommes tout le bien que sa doctrine, sagement développée, doit produire. »

« Ce considéré, NOSSEIGNEURS, il vous plaise ; Vu par la Cour, les protestations que le Suppliant a faites en 1782, 1783, 1784, que le sieur DeAon ne connoît qu'imparfaitement sa doctrine, & qu'il est hors d'état de l'enseigner, protestations consignées dans les lettres adressées par le Suppliant au sieur Philipp, doyen de la Faculté, aux rédacteurs du Journal de Paris, & à M. Franklin, desquelles lettres copie est à annexée à la présente requête : »

« Donner acte au Suppliant de la dénonciation qu'il fait desdites protestations, & qu'il réitère aujourd'hui, en tant que de besoin, en la Cour. »

« Et attendu que l'importance de la doctrine du Suppliant, exige que l'état des malades une fois constaté par les médecins,

*la manière de les traiter, les certificats qu'ils pourront donner des progrès de leur maladie & de leur guérison, soient vérifiés par des personnes à qui la confiance du public soit nécessairement dûe, telles que des magistrats supérieurs, ou ceux qu'ils commettront; que cette précaution a déjà été jugée convenable par le Roi, lorsqu'en 1781 il nomma M. Bochart de Saron, président du parlement, M. le comte d'Angiviller, les sieurs de Montigny, d'Aubenton, pour suivre avec les sieurs Bercher, Grandclas, Lorri & Mauduyt, médecins, le traitement des malades qui seroient soumis au magnétisme animal; nommer tels de Messieurs qu'il vous plaira choisir, par-devant lesquels le Suppliant sera autorisé à se retirer, à l'effet de soumettre à leur examen un plan qui renfermera les seuls moyens possibles de constater infailliblement l'existence & l'utilité de sa découverte, pour, ledit plan communiqué à M. le Procureur-Général, & rapporté en la Cour, être par M. le Procureur-Général pris les conclusions qu'il jugera convenables, & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & vous ferez bien.»*

*Signé MESMER.*

CUIGNARD, procureur.

C v

M. *Mesmer*, toujours M. *Mesmer*, a battu la caisse pour donner avis qu'il pouvoit & vouloit guérir. On lui a donné des Commissaires, & il n'a plus voulu guérir. M. *Mesmer* renouvelle son offre de guérir, & consent à ce que l'état des malades soit constaté par des médecins. Le plan qui renfermera les seuls moyens possibles de constater infailliblement l'existence & l'utilité de sa découverte, doit être communiqué à M. le Procureur-Général, & rapporté en la Cour. En attendant que ce plan, ou les résultats qu'il doit avoir, deviennent publics, nous félicitons M. *Mesmer* d'être moins difficile, d'être enfin parvenu à corriger un peu son naturel revêche & mutin. Pour prouver que nous ne complimentons M. *Mesmer* qu'à juste titre, nous avons à citer M. *Mesmer* lui-même. C'est ainsi qu'il s'exprime, en rapportant ses conditions à faire avec le Gouvernement (a).

*« Que la froideur avec laquelle on avoit vu la conduite de la Faculté de médecine à mon égard, avoit passé jusqu'à moi. Que depuis ce temps-là, je consentis bien que l'on estimât ma découverte, mais que je*

---

(a) Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, imprimé en 1781, pag. 194.

*ne prétendois plus y forcer personne. »*

*« Que je verrois sans doute avec satisfaction que l'on s'occupât à vérifier les faits existans , mais que je n'en ferois pas une affaire essentielle pour moi ; que moins encore je me porterois à faire éclore de nouveaux faits : en résumé , qu'on pourroit se convaincre , mais que je ne voulois plus convaincre. »*

*« Que les preuves nécessaires pour constater en forme authentique l'efficacité du MAGNÉTISME ANIMAL , dans la guérison des maladies , quoique éparses , pouvoient se rassembler en quantité suffisante. »*

*« Qu'il ne s'agissoit que de vouloir , & qu'on trouveroit des moyens propres à lever toutes les difficultés. »*

*« Que le Gouvernement pouvoit nommer des Commissaires , non pour examiner mes procédés , non pour se concilier avec moi ; mais pour prendre connoissance des faits notoires , & en rendre compte. »*

*« Que , ce parti pris , il étoit de présomption que je ne me refuserois pas à toute complaisance ; des gens vraiment honnêtes devant trouver nécessairement un retour d'honnêteté dans un homme qui pense. »*

*« Que , si je m'y refusois , cela reviendroit au même , puisqu'en effet il n'importoit pas de mon consentement pour sa-*

*voir à quoi s'en tenir ; que je n'étois pas le maître que ce que j'avois fait ne fût pas fait. »*

*« Que les Commissaires du Gouvernement pourroient choisir dans le nombre des faits , ceux qui leur paroîtroient les plus remarquables, & que la vérification pourroit s'en faire par des moyens jugés raisonnables. »*

*« Que si ses soins à lui , M. d'Ellon , étoient jugés nécessaires, soit pour retrouver les personnes ou les papiers relatifs , soit pour engager les malades à se présenter , soit pour accompagner les plus timides, &c. on le trouveroit toujours prêt. »*

*« Que les faits ainsi constatés , le Gouvernement sauroit à quoi s'en tenir , & pourroit apprécier les moyens de faire jouir l'humanité des avantages annoncés , en me fixant en France. »*

*« Que , lorsque je me refusois constamment à prouver l'action du MAGNÉTISME ANIMAL, par des expériences instantanées , je paroïssois , d'après les errements ordinaires , en agir déraisonnablement ; mais que cette façon de penser n'est pas exacte , parce que le résultat de ces expériences ne pouvant être assuré , il seroit au moins indiscret d'en faire dépendre aucune conclusion au désavantage de la décou-*



verte. En effet, le résultat dépend de l'organisation actuelle du malade sur lequel l'expérience a lieu, en sorte que si l'état du malade change de la veille au lendemain, l'effet doit être différent, ou nul; qu'on m'avoit vu hasarder plusieurs fois quelques essais envers des personnes non avouées, & qui par conséquent auroient pu tirer des inductions très-dangereuses de résultats peu concluans; mais que le fruit de ces complaisances n'avoit pas été encourageant; qu'ayant fait nominément des expériences très-extraordinaires pour la conviction de quatre médecins connus qui suivoient mes traitemens, & ceux-ci s'étant refusés à l'évidence, je pouvois bien sans humeur ne pas courir de pareils risques; dans des momens où cela pourroit tirer à la plus grande conséquence. »

« M. d'Esion finissoit son Mémoire, en indiquant le genre d'interrogations que les Commissaires du Roi pouvoient faire aux malades. Comme je serai obligé d'en parler ci-après, j'en supprime ici le détail. »

« Lorsque M. d'Esion me communiqua ce Mémoire, je l'autorisai à dire de vive voix à M. de Lassone; que par les raisons alléguées, il ne m'étoit pas possible de s'engager formellement à faire des expé-

*riences devant les Commissaires du Roi ; mais que ne doutant pas qu'on n'usât enfin envers moi d'honnêteté, de décence & de bonne-foi, je m'engageois verbalement à donner à ces Messieurs les satisfactions qui pourroient être raisonnablement désirées. »*

*« Il ne restoit plus à débattre que la nature du commissariat. M. de Lassone trouvoit fort difficile de transgresser les règles ordinaires : règles qui veulent des commissaires inspecteurs, & non des commissaires enquêteurs. »*

*« De mon côté, je prétendois qu'une commission donnée par le Roi étoit honorable en elle-même, & que dès qu'il en auroit réglé la forme, la forme en seroit convenable. »*

*« Je soutenois en outre que les prétendues règles qu'on opposoit, étoient imaginaires, puisqu'elles n'étoient pas connues en France dans les occasions où il s'agissoit de la vie des citoyens. Voici ce que je disois à cet égard, parlant à M. de Lassone : Je prie d'observer que mon raisonnement, quoique bizarre au premier aspect, est cependant très-sérieux, & très-sérieusement applicable à la question. »*

*« Lorsqu'un voleur est convaincu de vol,*

*on le pend : lorsqu'un assassin est convaincu d'assassinat , on le roue ; mais pour infliger ces terribles peines , on n'exige pas du voleur qu'il vole de nouveau , afin de prouver qu'il sait voler : on n'exige pas de l'assassin qu'il assassine une seconde fois , afin de prouver qu'il sait assassiner : on se contente d'établir , par des preuves testimoniales & le corps du délit , que le vol ou l'assassinat ont été commis ; & puis , l'on pend ou l'on roue en sûreté de conscience. »*

*« Eh bien ! il en est de même de moi. Je demande d'être gracieusement traité comme un homme à rouer ou à pendre , & que l'on cherche sérieusement à établir que j'ai guéri , sans me demander de guérir de nouveau , pour prouver que je sais dans l'occasion comment m'y prendre pour guérir. »*

M. Mesmer portoit alors ses prétentions jusqu'à vouloir avec des pancartes , avec des certificats , nous réduire à croire des choses incroyables : il se contentoit de dire qu'il avoit guéri , que cela suffisoit , & il ne vouloit plus guérir. Ah , M. Mesmer ! où est le temps passé ? C'étoit un besoin pour vous de sacrifier votre vie au bonheur de l'humanité : pour satisfaire votre cœur & votre goût , il falloit vous présenter des mourans à soulager , des

*proies à arracher au tombeau* (a); & tout-à-coup, vous alarmez le public, vous déclarez que vous ne voulez plus guérir, à moins qu'on ne vous donne sept à huit cents mille livres comptant, ou la terre de \*\*\* *en toute propriété* ! Certaines gens qui substituent la réflexion à la complaisance, & qui affomment le cercle le plus choisi avec quatre mots de raison, soutenoient que, pour le moment, vous étiez en contradiction avec *votre cœur & votre goût* ; mais ceux qui connoissent *votre cœur & votre goût*, n'ont jamais cessé de vous rendre justice : ils sont bien convaincus que vous avez toujours raison, & trois fois raison, quand vous paroissez inconséquent. Ne falloit-il pas éloigner les commissaires ? Vous auriez manqué à votre plan, en admettant des juges ; vous ne laissez pas d'équivoque à cet égard : vous dites expressément que vous demandez *des élèves & non des juges* ; & cela est prudent, conforme aux grands principes. Comme les prodiges ne précèdent pas la

---

(a) Voyez la Lettre de M. Deslon, à M. Philipp, La Haye, 1782, in-8° de 144 pages, pag. 124 & suivantes.

Voyez le Journal de Médecine, janvier 1783, pag. 79.

crédulité, mais la suivent toujours, il est aussi dans l'ordre le plus naturel, qu'avant de faire & de renouveler vos prodiges, vous exigiez une confiance aveugle, que vous parliez en Mahomet :

Loin de moi les mortels assez audacieux  
 Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs  
   yeux !  
 Quiconque ose penser, n'est pas né pour me croire.

*Montagne* a dit quelque part, que ce qui pouvoit arriver de plus heureux à un homme ; c'étoit d'être né à propos. Il manque à *M. Mesmer* d'être né cent ans plus tôt. Les Parisiens si bons, si confians, vouloient bien admirer l'inventeur & le possesseur du *moyen universel de préserver & de guérir* ; mais le siècle actuel les a assez avancés du côté de la logique, pour ne voir qu'avec indignation la menace qui leur a été faite de ne plus guérir. Que signifie cette comparaison d'un voleur, d'un assassin, ces idées qu'il faut toujours éloigner, de roue & de gibet ? Qu'est-ce que tout cela a de commun avec le magnétisme animal, la manière de le vendre & de le pratiquer ? *M. Mesmer* a l'air de se traiter mal en fait de comparaison. N'est-il pas permis de vendre son secret ? *M. Mesmer* ne le vend que quand il a trouvé un

acheteur ; il le vend le prix convenu , & bon marché. Quant aux malades qu'il a magnétisés , a-t-il quelque chose à se reprocher sur leur mort ? Ne devoient-ils pas mourir ? N'y avoit-il pas chez M. Mesmer des anatomistes assez intelligens pour prouver aux morts, les pièces à la main , qu'ils ne pouvoient en revenir ? Mânes de *Gébelin* , auteur du *Monde primitif* , vous avez eu beau faire l'illuminé de votre vivant , le rayon de lumière n'a éclairé que votre tombe.

D'après cela , ne doit-on pas conclure que M. Mesmer ne doit jamais dire : *Je demande à être gracieusement traité comme un homme à rouer ou à pendre ?* Et bien , quoique l'on sache qu'on pend un voleur , & qu'on roue un assassin , sans obliger encore l'un de voler & l'autre d'assassiner ; les partisans mêmes de M. Mesmer estiment qu'on pouvoit exiger de lui de nouvelles guérisons , parce qu'il n'y avoit que le risque à courir de le voir guérir encore. Mais quelquefois on n'est pas en état de grace : on ne fait pas tous les jours des miracles ; & il est bon de se reposer un peu , quand on en a fait. M. Mesmer a donc vu qu'il étoit convenable d'éluder les Commissaires qu'il avoit demandés. Tout ce qu'on a à lui reprocher , c'est de

s'être par trop pressé de les rejeter, & d'avoir vu une insulte dans la proposition flatteuse de guérir encore. Il falloit plâtrer cette conduite, & M. Mesmer a fait entendre une voix gémissante; il a crié à la persécution; il s'est donné pour le martyr de l'humanité. On auroit presque imaginé qu'on lui présentait la ciguë, comme on vient de l'écrire tout nouvellement; & cet homme, admirable dans ses procédés comme dans ses découvertes, qui ne vouloit plus guérir en présence des Commissaires, n'a pas demandé mieux qu'à guérir tout seul, & même à mettre les autres en état de guérir (a). Pour-lors il a vendu au premier venu son secret, qu'il n'avoit pas, pour dix mille écus de rente, voulu vendre au Gouvernement, dans la crainte qu'on n'en abusât (b). Mais qu'a-t-il appris

---

(a) On peut voir le détail de ses cures dans un ouvrage qui a pour titre : *Anti-magnétisme, ou Origine, Progrès, Décadence, &c. du magnétisme animal*. A Londres, 1784, in-8° de 252 p.

Et dans un autre écrit, qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la jonglerie, &c.* in-8° de 47 pag. A Paris, chez Méquignon, rue des Cordeliers.

(b) « Je cherche, dit M. Mesmer, un Gouvernement qui apperçoive la nécessité de ne pas laisser introduire légèrement dans le monde une vérité qui, par son influence sur le physique des hommes, peut

à ceux qui l'ont acheté ? Qu'importe à vous qui ne l'avez pas payé ? C'est un secret, & un secret bien gardé. M. Mesmer a répondu aux initiés, qui l'ont trop vivement poussé de questions : *Messieurs ; Messieurs, lisez mes ouvrages, & vous verrez dans mon Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, que je ne trompe personne. N'ai-je pas imprimé en caractère de cicero, que L'OBJET QUE JE TRAITE ÉCHAPPE à L'EXPRESSION POSITIVE ?* Il a bien fallu que MM. les initiés, quelque curieux qu'ils fussent, se

---

*opérer des changemens que, dès leur naissance, la sagesse & le pouvoir doivent contenir & diriger dans un cours & vers un but salutaire. Les conditions qui m'ont été proposées, ne remplissant pas ces vues, L'AUSTÉRITÉ DE MES PRINCIPES ME DÉFENDOIT IMPÉRIEUSEMENT DE LES ACCEPTER.* »

« Dans une cause qui intéresse l'humanité au premier chef, l'argent ne doit être qu'une considération secondaire ; quatre ou cinq cents mille francs de plus ou de moins, employés à propos, ne sont rien : le bonheur des peuples est tout. Ma découverte doit être accueillie, & moi récompensé avec une munificence digne de la grandeur du Monarque auquel je m'attacherai. Ce qui doit me disculper sans réplique de toute fausse interprétation à cet égard, c'est que depuis mon séjour en France, je n'ai tyrannisé aucun sujet. Page 217 du *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal.* »



contentaient positivement du dernier mot de M. *Mesmer*. Quant aux indiscrets qui l'ont deviné, M. *Mesmer* les a mal-menés, en paroissant tout étonné de n'avoir point obtenu leur estime & leur approbation. Il n'a pas manqué d'afficher, qu'il traite tous les savans d'égal à égal ; & il continue à faire valoir le *magnétisme animal*, tout ainsi qu'un escamoteur renforcé se met au niveau des physiciens, sans que cela l'empêche de faire des propos & des turlupinades, de les varier & de les répéter jusqu'à ennuyer ou fasciner les spectateurs. Leur attention étant déroutée, le tour se fait ; il est bon, & chacun s'en va aussi content d'avoir à conter ce qu'il a vu, que ce qu'il n'a pas vu. On n'y comprend rien, & cela suffit.



---

## R É F L E X I O N S

### PRELIMINAIRES (a).

A l'occasion de la Pièce intitulée  
*Les Docteurs modernes*, jouée  
sur le théâtre italien, le 16 no-  
vembre 1784.

« *Voici un pouvoir terrible & d'un  
nouveau genre, qui s'élève dans  
l'Etat* ».

« *M. Mesmer a des ennemis puis-  
sants, & en a même qui sont revêtus  
d'une grande autorité.* »

« *Il a fait une découverte; il pro-  
pose une doctrine; il a beaucoup d'é-  
lèves, plus distingués les uns que les  
autres par leur rang, leurs lumières,  
leur existence personnelle.* »

« *Ses ennemis n'osent pas atten-*

---

(a) Ces Réflexions préliminaires ont été im-  
primées & distribuées; &, comme on le voit,  
très à propos, à l'occasion des DOCTEURS  
MODERNES.

*ter à sa vie : le temps des Auto-da-fé passe par-tout ailleurs ; il n'a jamais existé en France. »*

*« Forcé de ménager sa personne , ils l'attaquent dans son honneur. On l'a joué sur le théâtre italien de la manière la plus indécente & la plus calomnieuse ; lui directement , & indirectement ses élèves & ses malades. »*

*« En attendant que M. Mesmer le demande aux loix , on ose demander aujourd'hui aux pères de famille , aux citoyens honnêtes , en un mot au public impartial : »*

*« S'il est bien convenable que dans un Etat policé , une autorité quelconque s'arroge le droit de disposer sur un théâtre , de l'honneur d'un individu ? »*

*« Aristophane jouoit Socrate , & l'a conduit à la ciguë. Est-ce là l'intention des ennemis de M. Mesmer ? Ils se trompent. L'honorable cortège dont M. Mesmer est entouré portera , quand il en sera temps , aux pieds du trône & dans le sanctuaire de la*

*justice, les témoignages de son savoir  
& de sa vertu. »*

*« Si les ennemis de M. de la  
Chalotais avoient imaginé la res-  
source des théâtres, ils auroient pu  
mener loin ce grand homme, & la  
magistrature françoise. »*

*« Le lecteur est prié de peser ce  
petit nombre de réflexions dans l'in-  
térieur de son foyer. »*

*« L'auteur de cet écrit se nommera  
un jour : connu par son respect pour  
la puissance du Roi, l'autorité des  
loix & la vérité, il a toujours fait  
profession de ne craindre, ni les rail-  
leries, ni les intrigues, ni l'abus du  
pouvoir. »*

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS,

*Du vingt-six novembre 1784.*

M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

*Découverte du véritable secret du magné-  
tisme animal.*

Avant de publier le mot de cette grande  
énigme, j'ai cru devoir présenter quelques  
*Réflexions*

*Réflexions préliminaires :* je supplie de les lire avec attention , & je me flatte que les Lecteurs feront dédommagés de cette petite peine par la satisfaction qu'ils éprouveront , fans doute , en voyant enfin sans nuage cette sublime découverte , qui fera époque dans l'histoire de notre siècle.

Commençons par mettre le Public à portée de juger si j'ai bien saisi l'état de la question.

1°. Il existe un fluide également répandu dans toute la nature , qui influe sur les mouvemens des astres comme sur les mouvemens de l'économie animale. Il est la cause de cette influence des astres sur le corps humain , qui est reconnue de tous les hommes éclairés. Personne , avant M. *Mesmer* , n'a bien connu ce fluide , & lui seule a su en développer les étonnantes propriétés.

2°. Ce fluide échappe à tous les sens ; il n'est pas pesant , & traverse tous les milieux. Newton doutoit que les rayons de la lumière fussent un corps ; ce doute seroit encore mieux fondé relativement à ce nouveau fluide.

3°. En employant les procédés de M. *Mesmer* , ou des procédés analogues , on peut produire sur le corps humain des effets singuliers , faire tomber quelques personnes en convulsion , réveiller la douleur dans les uns , la calmer dans les autres , soulager sensiblement quelques malades , en guérir un grand nombre.

4°. Ce fluide universel est le véritable agent de tous ces effets ; l'imagination sans lui ne pourroit les produire.

5°. Le secret du Magnétisme pourroit devenir nuisible , s'il étoit confié à des personnes qui manquassent de lumières & de probité.

Tels sont, à ce qu'il me semble, les principes & les principales assertions de M. Mesmer & de ses Disciples.

J'ai découvert un fluide qui possède toutes les propriétés que je viens d'énoncer ; & la manière d'en faire usage est d'une simplicité qui étonnera ; mais le succès dépend du Médecin & du malade, de l'habileté de l'un dans la manière de traiter, & de la disposition de l'autre à éprouver les effets du traitement.

Il faut du tems pour bien saisir l'ensemble de la doctrine de M. Mesmer, quoiqu'elle dépende d'un seul principe, parce qu'on n'a pas encore donné à la méthode de l'enseigner toute la clarté dont elle est susceptible ; cela est si vrai, que, parmi les Elèves de M. Mesmer, il y en a un grand nombre qui jusqu'ici ne se doutent pas du véritable secret. La découverte de la méthode d'enseigner, est tout ce que je réclame ; je reconnois, sur tout le reste, l'antériorité des droits de M. Mesmer.

## M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

*Suite de la découverte du secret du magnétisme.*

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Messieurs, la lettre ci-jointe qui vous a été adressée pour moi, en vous priant de l'imprimer avec ma réponse, & je remets à demain l'exposition de ma doctrine,



*Lettre à l'Auteur de la Lettre sur le magnétisme, insérée dans le Journal de Paris, du 26 de ce mois.*

» Monsieur, permettez-moi de témoigner quelque doute sur la découverte que vous annoncez. Je crois, sans peine, que votre fluide a quelque analogie avec celui de M. Mesmer. Ils ont, sans doute, des propriétés communes, mais je doute que ce soit absolument la même chose. »

» Il peut y avoir plusieurs fluides du même genre. En mon particulier j'en ai découvert trois : l'un, qui ne peut faire que du mal ; un autre, qui est, à la vérité, fort indifférent pour la santé, mais qui n'est pas sans utilité, ni aussi sans quelque inconvénient ; le troisième ne fait ni bien ni mal. »

» Les deux premiers peuvent donner des convulsions. Le troisième a moins de pouvoir ; cependant il cause quelquefois un état extatique, une espèce de catalepsie incomplète : cet effet n'a rien de fâcheux. »

» Les convulsions causées par le second fluide ne laissent aucune suite inquiétante ; mais celles du premier fluide peuvent être funestes, non seulement à ceux qui les éprouvent, mais même à d'autres personnes & à une très-grande distance. »

» Peut-être y a-t-il un beaucoup plus grand nombre de ces fluides. Qui sommes-nous, pour calculer & borner les forces de la Nature, & pour oser resserrer sa puissante énergie dans les bornes étroites de notre intelligence ? Ces réflexions ne sont peut-être pas neuves ; mais

on ne doit pas craindre de les répéter, quand on propose à croire quelque chose d'extraordinaire & de nouveau. C'est ce que je développerai dans un Ouvrage important que je compte publier bientôt. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Journal de Paris, 27 novembre 1784.*

### R É P O N S E.

M O N S I E U R ,

Je conviens avec vous qu'il y a plusieurs de ces fluides invisibles, & je connois ceux que vous annoncez. Il seroit téméraire de vouloir en borner le nombre; mais je crois avoir découvert qu'ils ne sont tous qu'une modification du fluide universel. J'ajouterai même que l'homme a reçu le pouvoir de modifier, à volonté, ce fluide, qui, étant diversement combiné, produit des effets différens, mais conserve toujours la même nature. Je doute que M. Mesmer ait poussé aussi loin ses découvertes. Je n'ai pas voulu d'abord parler de tous ces fluides, pour ne pas me donner l'air d'un Charlatan; mais vous m'arrachez ce secret: demain tout sera révélé; mais je ne puis vous dire encore si je me nommerai ou si je ne me nommerai pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Journal de Paris, 27 novembre 1784.*





## M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

*Dernière Lettre sur la découverte du secret  
du magnétisme.*

Quel est donc le mot si attendu de cette grande énigme?

R I E N.

C'est ce qu'il faut développer par l'exposition de la doctrine.

Il est évident que cet être extraordinaire qu'on vient de nommer, est précisément ce qu'on voit au bout des doigts de MM. Mesmer & Bonnefoy, pour peu qu'on ait des yeux exercés.

Ce fluide n'est arrêté par aucun milieu; il ne pèse point; en un mot, il est impossible d'être moins matière.

Il n'a aucune action par lui-même; il n'agit que lorsqu'il se combine avec l'imagination; & le secret de cette combinaison consiste surtout à lui donner un nom approprié aux effets qu'on veut lui faire produire.

La sage antiquité a cru à l'influence des noms, tout aussi fortement qu'à celle des astres. Chez les anciens peuples, on cachoit scrupuleusement le nom sacré du Dieu protecteur d'un pays ou d'une ville, de peur que des étrangers, en prononçant ce nom, ne détruisissent la puissance du Dieu; ou ne l'obligeassent à s'en aller. N'est-ce pas une allégorie du véritable Magnétisme, dont la tradition s'étoit malheureusement perdue?

Si, au lieu de RIEN, véritable nom de notre fluide, nous l'appellons *fluide du Magnétisme animal*, ne voyez-vous pas qu'il doit affecter une direction; qu'il aura des pôles; qu'il pourra se concentrer dans un baquet, dans un arbre, &c. qu'on pourra diriger, augmenter, modérer son activité? Et c'est au seul mot MAGNÉTISME, qu'il devra ces propriétés utiles, nécessaires même pour remuer efficacement les malades, augmenter leur mal, s'il est réel, & le guérir, s'il ne l'est pas.

L'appelle-t-on *fluide électrique, magnéto-électrique, émanation*? Bleton aura le frisson en passant à cent pieds au dessus d'un courant d'eau ou d'une mine de charbon, pourvu qu'il y pense; l'Hydroscope Parangue verra distinctement de l'eau à travers la terre & les rochers, sans voir la terre & les rochers qui couvrent l'eau; de riches curieux se ruineront à faire faire des fouilles, qui feront vivre les sourciers & les journaliers qu'on y emploiera.

Nommez-le *magic, sortilège, souffle diabolique*, alors il effraiera les femmes & les enfans; par son moyen, un berger apprendra à nouer l'aiguillette, & à faire maigrir le troupeau de son voisin; un autre se déguisera la nuit en loup-garou pour aller dévorer de petits enfans; une servante, montée sur un manche à balai, ira au sabbat baiser la cuisse d'un bouc, &c. Si l'on me demande des preuves de ces prodiges, je renverrai au greffe criminel de tous les tribunaux de l'Europe. Six cents Sorciers brûlés dans la même année par la même Cour de Justice; des milliers de vieilles femmes jettées au feu pour avoir été au fond de l'eau quand on les jetoit dans un étang,

sont des témoignages bien aussi imposans, que ces certificats de malades, produits & com-  
merités par l'opérateur qui les a traités.

Des gens plus pacifiques appellent-ils notre fluide universel *éther*, *matière subtile*? alors les Philosophes tombent en enthousiasme; ils s'amuse-  
ment à faire courir ou tourner les planètes; & c'est assurément le plus innocent de tous les usages qu'on peut faire de ce fluide.

L'esprit familier de Socrate y avoit aussi quelque rapport; & c'est pour cela vraisemblablement qu'un savant Magnétiseur n'a pas cru rabaisser M. Mesmer, en le comparant à Socrate.

Des mots, combinés avec l'imagination, voilà donc le grand mobile des choses de ce monde, le véritable fluide universel; on se croit malade ou guéri, possédé du diable ou inspiré par le génie; on découvre des sources ou l'on crée des mondes; on soulève la populace dans une guerre civile, ou on l'attroupe devant les tréteaux d'un saltimbanque. Le célèbre Arnout enfermoit le fluide dans des sachets de taffetas.

Quand la combinaison est heureuse, comme celle du Magnétisme, & c'est ce qui distingue la découverte particulière de M. Mesmer, on aura beau dire que ce n'est RIEN; la révélation du nom sacré ne détruira pas le charme, & le Dieu protecteur n'abandonnera pas la Cité.

Maintenant le public impartial, auquel je soumetts toujours mes écrits, jugera si j'ai rempli ma promesse.

*Journal de Paris, 29 novembre 1784.*

## S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE ITALIEN.

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS.

*Du 27 novembre 1784.*

*Les Docteurs Modernes*, Comédie-Parade en un acte en vaudevilles, suivie du Baquet de fanté, divertissement analogue mêlé de couplets; représentée pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 16 novembre 1784. A Paris chez *Brunet*, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne. In-8°. de 69 pages.

Voilà donc enfin le Magnétisme à la Comédie Italienne! & l'on voit triompher ceux qui l'ont toujours regardé comme une *Parade*. D'abord les raisonnemens de juges compétens en Physique & en Médecine; ensuite le ridicule; cette arme d'un effet si sûr parmi nous! Quand le remède seroit bon, il résisteroit bien difficilement à tant d'attaques: cela devient à présent le secret de la Comédie.

Nous ajouterons peu de chose au compte que nous avons rendu de cette pièce, le lendemain de la première représentation. Nous nous contenterons d'observer que la cérémonie de magnétiser un arbre, auroit pu en augmenter la gaieté; & nous citerons quelques-uns des Couplets les plus piquans. Monsieur *Cassandre* promet de donner quelques leçons de magnétisme à son valet *Pierrot*:

Air: *Du haut en bas.*

Autant que moi ,  
 Tu feras célèbre peut-être ,  
 Autant que moi :  
 Chacun aura recours à toi.  
 Ici tu te feras connoître.

P I E R R O T.

Quoi ! je serai savant , mon Maître ?

C A S S A N D R E.

Autant que moi.

*Air: Des Portraits à la mode.*

Saigner & purger , dans tous événemens ,  
 Employer en vain de noirs médicamens ,  
 Et sans les guérir , rebuter tous les gens ,  
 Des autres c'est la méthode.  
 Suppléer à cela par un tact vainqueur ,  
 Flatter & les sens & l'esprit & le cœur ,  
 Tel est , mon ami , le remède enchanteus  
 Que je prétens mettre à la mode.

P I E R R O T.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

Que diront Messieurs vos Confrères ,  
 Et nos savans Apothicaires ?

C A S S A N D R E.

Mon enfant , conçois mon dessein :  
 Peu m'importe que l'on m'affiche  
 Par-tout pour pauvre Médecin ,  
 Si je deviens Médecin riche.

Cassandre explique sa méthode au Docteur  
 qu'il veut s'associer.

D v

## 82 MAGNÉTISME ANIMAL.

L E D O C T E U R.

Air: *Des Billets doux.*

Mon ami, que dites vous là ?

Eh ! quoi ! cette baguette là

Vous feroit si propice ?

C A S S A N D R E.

Oui, Docteur.

L E D O C T E U R.

Mais si j'ai bonne mémoire :

C'est à peu près comme cela,

Que Circé métamorphosa

Les compagnons d'Ulysse.

*Aglæ*, un jeune Abbé & un Financier, viennent chez M. *Cassandre*. L'Abbé prétend que la nature lui a aussi donné le talent du magnétisme.

A G L A É.

Vous vous faites peut-être, Monsieur l'Abbé, plus savant que vous n'êtes.

C A S S A N D R E.

Air: *Non, je ne ferai pas.*

L'Art de magnétiser n'est pas ce que l'on pense :

Il vous éblouira : mais malgré l'apparence,

Quand vous le connoîtrez, Messieurs, en vérité,

Vous serez étonnés de sa simplicité.

## S P E C T A C L E S.

T H É A T R E I T A L I E N.

*Aux Auteurs du Journal de Paris.*

M E S S I E U R S,

Nous voyons avec peine qu'une partie du Public nous attribue le dessein d'avoir voulu

jouer M M. *Mefmer* & *d'Eslon*, dans la petite Comédie des *Docteurs Modernes*. Nous protestons que notre intention n'a jamais été de mettre sur le Théâtre une fatyre personnelle. *Ludere, non ladere*, a été notre devise, & nous avons cherché à égayer sur la chose & non sur les personnes. La doctrine de M. *Mefmer* a fait tant de progrès; ses Elèves & ses Imitateurs sont tellement multipliés aujourd'hui, & à Paris, & dans les Provinces, qu'en peignant nos Docteurs modernes, nous avons peint une classe d'hommes, & non pas un, ni deux hommes; c'est ce qu'on a permis de tout tems à la Comédie. Si l'on veut bien écouter, ou lire notre pièce avec attention, on y verra que *Cassandre* dit positivement, *qu'on lui a enseigné ce secret admirable, & qu'il l'a payé en beau louis d'or*; ce n'est donc pas l'Inventeur du secret qu'on a voulu désigner; ce n'est pas même clairement un de ses Elèves, car d'autres que lui, dans Paris, ont enseigné le prétendu secret du Magnétisme pour de l'argent. Il n'y a pas d'ailleurs, dans le rôle de *Cassandre*, & dans celui de l'autre Docteur, un seul trait qui puisse caractériser particulièrement ni M. *Mefmer*, ni M. *d'Eslon*. Nous défions qui que ce soit enfin, de citer un mot qui ne convienne indistinctement à tout Médecin magnétisant, & il y en a un grand nombre dans le royaume. Nous ne pouvons dissimuler que le public n'ait vu dans nos *Docteurs Modernes* la caricature de M M. *Mefmer* & *d'Eslon*, parce qu'en parlant du Magnétisme, c'est d'eux seuls qu'il s'occupe depuis quelque tems. C'est un inconvénient attaché à leur célébrité; mais, encore une fois, on ne peut

## 84 MAGNÉTISME ANIMAL.

pas nous reprocher de les avoir désignés au public.

Un rapport public, fait au nom du Gouvernement par les Savans les plus éclairés de la Nation, a déclaré que la doctrine du Magnétisme étoit illusoire, & que *sa pratique étoit dangereuse* : nous avons cru qu'il étoit permis de rire un peu d'une *illusion*, & utile d'attaquer une nouveauté regardée comme *dangereuse* ; nous n'avons employé le ridicule, que lorsque les plus savans hommes de l'Europe avoient employé contre le même objet les lumières de la plus saine physique.

Nous soumettons ces réflexions à toute personne impartiale, & nous espérons que les personnes prévenues nous rendront à la fin plus de justice.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

Signé, les Auteurs des Docteurs Modernes.

*Journal de Paris*, 28 novembre 1784.

## M É M O I R E

DE M. DEMOURS. fils,

*Docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin-oculiste du Roi, en survivance. Lu à l'Assemblée, dite primâ Mensis, le premier novembre 1784.*

MESSIEURS,

Si l'opération de la cataracte est brillante, elle est en même temps délicate,



MÉMOIRE DE M. DEMOURS, 83  
& souvent très-difficile. La plus grande difficulté de cette opération consiste dans l'incision de la cornée; & cette difficulté vient de l'extrême mobilité de l'œil, qui fuit du côté opposé à celui par lequel on introduit le bistouri dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.

Tous ceux qui se sont occupés de cette partie importante de l'art de guérir, ont également senti combien il seroit avantageux de parvenir à fixer l'œil pendant l'incision de la cornée. Ils ont vu que l'extrême mobilité de l'œil, étant la plus grande difficulté que présente l'incision de cette membrane, cette difficulté une fois vaincue, on éviteroit plus facilement de blesser l'iris, accident qui entraîne quelquefois la perte de l'œil.

Vous savez, Messieurs, qu'on est obligé de faire un point d'appui à l'angle interne avec le doigt, lorsqu'on introduit le bistouri dans la cornée par l'angle externe, suivant la méthode aujourd'hui le plus généralement adoptée.

Si on ne peut refuser des éloges à une manière si simple & si naturelle d'empêcher l'œil de fuir du côté du nez devant la pointe du bistouri, on ne peut en même temps s'empêcher de lui reprocher plusieurs inconvénients. La surface du globe,

continuellement lubrifiée par une humeur légèrement visqueuse, glisse facilement sous le doigt; ce qui rend ce point d'appui quelquefois insuffisant: d'ailleurs cette compression, en déterminant le corps vitré, le cristallin & l'iris à se porter en avant, force l'humeur aqueuse à s'échapper avant que la pointe du bistouri ait traversé la chambre antérieure: il est bien difficile alors de ne point blesser l'iris qui, en s'avancant pour remplacer l'humeur aqueuse, se présente devant la pointe de l'instrument. Ceux qui n'ont pas la plus grande habitude de cette opération, prennent dans ce cas le parti d'achever l'incision de la cornée avec des ciseaux; méthode qui doit être rejetée, parce que les ciseaux ne coupent jamais la cornée aussi nettement que le bistouri, & on reconnoît facilement dans la suite les endroits qui en ont été mâchés.

Feu M. *Petit* avoit imaginé un instrument connu sous le nom de *Speculum oculi*, & M. *Lecat* en avoit fait exécuter un autre d'après la même idée. Ces instrumens, qui ne remplissoient qu'imparfaitement les intentions de leurs auteurs, ont été abandonnés à raison de la compression qu'ils exerçoient sur le globe de l'œil. J'ai eu l'honneur de vous faire ob-

server, Messieurs, qu'on devoit éviter avec le plus grand soin toute espèce de compression sur cet organe pendant l'incision de la cornée.

L'inflammation que caufoit inévitablement la double errhine de M. *Berenger*, dont il se servoit pour saisir la conjonctive, l'a fait rejeter. Tout instrument dont le but sera de piquer ou pincer la conjonctive, causera nécessairement de la douleur & de l'inflammation à une membrane qui jouit d'une sensibilité aussi exquise. Il n'y a que cette membrane transparente, connue sous le nom de *cornée*, qui puisse être entamée sans douleur.

On ne s'est point servi d'une espèce de tenettes que M. *Pope* implantoit aux extrémités supérieure & inférieure du diamètre vertical de la cornée.

M. *Poyet* a proposé une aiguille tranchante par ses deux bords, & percée auprès de la pointe pour le passage d'une soie. Il a cru qu'on pourroit, après avoir traversé la chambre antérieure avec cet instrument, dégager la soie par le moyen d'un petit crochet, en soutenir les deux extrémités en forme d'anse d'une main pour avoir un point d'appui, & de l'autre achever la section de la cornée avec le tranchant inférieur de l'aiguille. La théo-

rie de ce procédé est ingénieuse ; mais , lorsque son inventeur a voulu mettre cet instrument en usage sur le vivant , il est convenu lui-même qu'il ne pouvoit être d'aucune utilité.

M. *Pamard*, qui exerce la chirurgie à Avignon de la manière la plus distinguée, a senti que le point d'appui devoit être fait du côté opposé à celui par lequel on introduit le bistouri dans l'œil. Il a imaginé en conséquence un instrument dont il implante l'extrémité, faite en forme de trefle, à l'endroit où la cornée s'unit avec la sclérotique du côté du grand angle ; tandis qu'il commence son incision du côté du petit angle. La tige de cet instrument a une courbure pour s'accommoder à la convexité du nez. Le trefle de M. *Pamard* mérite des éloges ; mais aujourd'hui son inventeur est presque seul à s'en servir. On lui a reproché que pour une opération si délicate, on étoit obligé de le tenir de trop loin, puisqu'on ne pouvoit le saisir qu'au-delà de la courbure destinée à recevoir le nez ; & que plus la force employée à faire agir un instrument étoit éloignée de son extrémité, plus son action étoit incertaine. On saigneroit moins sûrement, si on se servoit d'une lancette fort longue, que l'on tiendrait à deux ou

trois pouces de la pointe, qu'en la tenant à dix ou douze lignes. Ajoutons à cette difficulté, que la main employée à le tenir, se trouvant occupée, on est obligé de faire abaisser la paupière inférieure par un aide, ce qui est très-gênant pour celui qui opère.

M. *Guerin* a imaginé un instrument qui fait la section de la cornée par le moyen d'un ressort, & qui en même temps fixe l'œil à l'aide d'une pointe. Cet instrument est très-ingénieux; mais on a trouvé qu'il étoit plus prudent de faire soi-même une section aussi délicate, que de l'abandonner à un instrument mis en action par un ressort.

J'ai senti, Messieurs, qu'il seroit avantageux d'avoir un instrument qui pût être tenu fort près du point où il doit agir, & qui n'empêchât pas d'abaisser la paupière inférieure avec l'extrémité du doigt *index* de la main qui le dirigeroit. Je m'estimerois trop heureux, si celui que j'ai eu l'honneur de vous présenter, vous paroissoit réunir ces deux avantages (a).

---

(a) Dans le Journal prochain, se trouvera la description de l'instrument, avec la gravure qui le représente.



*MALADIES qui ont régné à Paris  
pendant le mois de novembre 1784.*

Pendant ce mois, le mercure s'est élevé à 28 pouces 5 lignes, & il est descendu à 27 pouces 6 lignes; il s'est tenu treize jours au dessous, & dix-sept jours au dessus de 28 pouces.

Le degré de la plus grande chaleur a marqué au thermomètre 11 au dessus de 0; ce degré s'est montré trois fois pendant ce mois. Le terme du plus grand froid a été 0; il ne s'est manifesté que le 21 au matin, l'ouest soufflant. Les degrés du thermomètre les plus communs ont été de 6 à 10.

L'hygromètre a marqué l'humidité tout le mois, sur-tout du 24 au 30; pendant ces sept jours, il ne s'est point élevé au dessus de 0. Le moindre degré d'humidité a marqué  $1\frac{1}{2}$  au dessous de 0. Le terme ordinaire a été 2 au dessus de 0.

Le ciel a été couvert pendant vingt-quatre jours; il y a eu douze fois de la pluie, sept fois du brouillard, six fois du vent, une fois gelée à glace portante, le 21 au matin.

Les vents sud-ouest ont régné vingt-quatre jours. Le nord-nord-ouest ont soufflé six jours.

Il est tombé six lignes trois dixièmes d'eau pendant ce mois.

Il résulte de cet exposé que la température n'a point été froide pour la saison , & que l'humidité qui a régné n'a point été en raison de l'eau qui est tombée à Paris.

Cette température peut donc être regardée comme humide & tempérée, laquelle communément est saine & salutaire.

Les maladies régnantes sont des rhumes , des fluxions , des affections rhumatismales , des dévoiemens , quelques maladies catarrhales. Depuis la fin de septembre , il y a beaucoup de fièvres putrides. Vers le 14, quelquefois plus tôt , il se manifeste des hémorrhagies par dissolution , qui font périr promptement les malades. Quelques-unes se compliquent avec une affection gangreneuse. Le quinquina, les acides minéraux, le camphre , sont les moyens qui ont paru les mieux indiqués ; cependant ils n'ont pu arrêter que difficilement les progrès de cette maladie ; ces fièvres ont paru n'attaquer que le peuple , & sur-tout des sujets foibles , délicats , cacochymes.

Les petites-véroles continuent de régner , & d'être bénignes, pour la plus grande partie.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## N O V E M B R E 1784.

| Jours<br>du<br>mois. | THERMOMETRE.                       |                                       |                                       | BAROMETRE.       |             |                |             |                 |             |
|----------------------|------------------------------------|---------------------------------------|---------------------------------------|------------------|-------------|----------------|-------------|-----------------|-------------|
|                      | <i>Au<br/>lever du<br/>Soleil.</i> | <i>A deux<br/>heures<br/>du soir.</i> | <i>A neuf<br/>heures<br/>du soir.</i> | <i>Au matin.</i> |             | <i>A Midi.</i> |             | <i>Au soir.</i> |             |
|                      | <i>Dégr.</i>                       | <i>Dégr.</i>                          | <i>Dégr.</i>                          | <i>Pouc.</i>     | <i>Lig.</i> | <i>Pouc.</i>   | <i>Lig.</i> | <i>Pouc.</i>    | <i>Lig.</i> |
| 1                    | 4, 5                               | 6, 16                                 | 6, 8                                  | 27               | 9, 1        | 27             | 8, 10       | 27              | 8, 7        |
| 2                    | 4, 18                              | 7, 19                                 | 6, 9                                  | 27               | 8, 6        | 27             | 8, 10       | 27              | 10, 3       |
| 3                    | 5, 7                               | 9, 12                                 | 5, 15                                 | 27               | 10, 6       | 27             | 10, 6       | 27              | 10, 0       |
| 4                    | 3, 10                              | 7, 8                                  | 5, 15                                 | 27               | 9, 9        | 27             | 7, 9        | 27              | 7, 2        |
| 5                    | 4, 18                              | 7, 19                                 | 4, 7                                  | 27               | 6, 2        | 27             | 5, 8        | 27              | 4, 6        |
| 6                    | 4, 12                              | 6, 12                                 | 4, 7                                  | 27               | 4, 3        | 27             | 4, 6        | 27              | 5, 5        |
| 7                    | 2, 10                              | 4, 16                                 | 2, 3                                  | 27               | 6, 7        | 27             | 7, 7        | 27              | 9, 3        |
| 8                    | 1, 16                              | 5, 3                                  | 3, 6                                  | 27               | 10, 6       | 27             | 10, 11      | 27              | 11, 3       |
| 9                    | 1, 18                              | 5, 2                                  | 1, 19                                 | 27               | 10, 6       | 27             | 9, 7        | 27              | 8, 10       |
| 10                   | 3, 1                               | 5, 18                                 | 5, 1                                  | 27               | 8, 3        | 27             | 8, 0        | 27              | 8, 0        |
| 11                   | 8, 1                               | 12, 4                                 | 10, 0                                 | 27               | 7, 2        | 27             | 7, 0        | 27              | 7, 3        |
| 12                   | 9, 5                               | 10, 13                                | 10, 16                                | 27               | 7, 7        | 27             | 7, 8        | 27              | 8, 2        |
| 13                   | 6, 17                              | 9, 19                                 | 7, 12                                 | 27               | 9, 11       | 27             | 10, 3       | 27              | 10, 10      |
| 14                   | 7, 10                              | 11, 3                                 | 10, 12                                | 27               | 11, 9       | 27             | 10, 10      | 27              | 11, 0       |
| 15                   | 6, 17                              | 11, 11                                | 7, 5                                  | 27               | 10, 7       | 27             | 10, 0       | 27              | 9, 11       |
| 16                   | 6, 6                               | 8, 9                                  | 6, 14                                 | 27               | 10, 5       | 27             | 10, 10      | 27              | 11, 5       |
| 17                   | 7, 0                               | 9, 1                                  | 4, 15                                 | 27               | 10, 9       | 27             | 10, 1       | 27              | 11, 0       |
| 18                   | 3, 16                              | 6, 3                                  | 7, 0                                  | 27               | 11, 1       | 27             | 10, 7       | 27              | 7, 5        |
| 19                   | 3, 2                               | 4, 6                                  | 0, 2                                  | 27               | 7, 11       | 27             | 9, 7        | 27              | 11, 2       |
| 20                   | 1, 12                              | 2, 13                                 | 0, 12                                 | 27               | 10, 5       | 27             | 10, 5       | 27              | 11, 10      |
| 21                   | 0, 7                               | 4, 9                                  | 0, 10                                 | 28               | 1, 2        | 28             | 1, 7        | 28              | 2, 2        |
| 22                   | 1, 2                               | 2, 12                                 | 1, 17                                 | 28               | 2, 0        | 28             | 1, 6        | 28              | 1, 0        |
| 23                   | 3, 10                              | 5, 2                                  | 4, 2                                  | 28               | 0, 0        | 28             | 0, 0        | 28              | 0, 5        |
| 24                   | 3, 16                              | 5, 9                                  | 4, 5                                  | 28               | 1, 0        | 28             | 0, 10       | 28              | 0, 9        |
| 25                   | 4, 15                              | 5, 0                                  | 6, 0                                  | 27               | 11, 3       | 27             | 10, 8       | 27              | 10, 7       |
| 26                   | 4, 18                              | 8, 7                                  | 6, 2                                  | 27               | 11, 7       | 28             | 0, 1        | 28              | 1, 5        |
| 27                   | 2, 2                               | 5, 4                                  | 4, 0                                  | 28               | 3, 0        | 28             | 3, 2        | 28              | 3, 6        |
| 28                   | 0, 2                               | 4, 5                                  | 2, 7                                  | 28               | 2, 6        | 28             | 1, 0        | 27              | 10, 1       |
| 29                   | 4, 10                              | 5, 8                                  | 4, 10                                 | 27               | 7, 3        | 27             | 9, 4        | 27              | 11, 6       |
| 30                   | 1, 4                               | 3, 3                                  | 2, 13                                 | 28               | 0, 2        | 27             | 11, 7       | 27              | 10, 7       |



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours<br/>du<br/>mois.</i> | <i>Le matin.</i>                  | <i>L'après-midi.</i>      | <i>Le soir à 9 heures.</i>      |
|-------------------------------|-----------------------------------|---------------------------|---------------------------------|
| 1                             | S-O. cou. froid.                  | S-O. co. fra. pl.         | S-O. c. frai. pl.               |
| 2                             | S-O. id. neige.                   | S-O. idem.                | S-O. idem.                      |
| 3                             | S-O. cou. frais.                  | S-O. cou. doux.           | S-O. couv. frai.                |
| 4                             | E. nuag. froid.                   | E. idem.                  | E. idem.                        |
| 5                             | E. couv. frais.                   | E. idem.                  | E. fer. froid, v.               |
| 6                             | E. cou. froid. pl.                | E. couv. frais.           | S. couv. froid.                 |
| 7                             | N. couv. froid.                   | N. couv. fro. v.          | N. idem, vent.                  |
| 8                             | N-E. idem.                        | E. couv. froid.           | N-E. couv. froi.                |
| 9                             | S-O. idem.                        | S-O. idem.                | S-O. idem, v.                   |
| 10                            | S. cou. frais. v.                 | S-O. idem.                | S. couv. froid.                 |
| 11                            | S-O. doux, tem-<br>pête.          | S-O. cou. doux.<br>vent.  | S-O. c. tempér.<br>tempête pl.  |
| 12                            | S-O. cou. froid.                  | S-O. c. d. temp.          | S-O. cou. temp.                 |
| 13                            | S-O. idem.                        | S-O. couv. d.             | O. couv. frais.                 |
| 14                            | S. brouil. frais.                 | S-O. idem.                | S-O. c. doux, v.                |
| 15                            | S. nuages. frais.                 | S-O. fer. doux,<br>vent.  | N. fer. frais aur.<br>borale.   |
| 16                            | S. couv. frais.                   | S-O. co. do. pl.          | S-O. co. frai. pl.              |
| 17                            | S-O. bro. fra. pl.                | S-O. co. do. ve.          | O. co. fro. v. pl.              |
| 18                            | S-O. n. fro. v.                   | S-O. cou. frais,<br>vent. | S-O. cou. froid.<br>vent. brui. |
| 19                            | S-O. idem pl.                     | S-O. ferein. id.          | S-O. fer. fro. v.               |
| 20                            | N. cou. froid. n.                 | N. couv. froid.           | N. idem.                        |
| 21                            | N. couv. fro. v.<br>plu. blanche. | N. nuag. froi. v.         | N. ferein, froid.               |
| 22                            | N. nuag. idem.                    | N. couv. froid.           | S. c. froi. bruine.             |
| 23                            | S-O. co. fro. v. p.               | S-O. idem.                | S-O. brou. froi.                |
| 24                            | E. brouil. froid.                 | S-O. idem.                | S-O. cou. froid.                |
| 25                            | S-O. cou. fro. v.                 | S-O. idem. pl.            | S-O. idem. pl.                  |
| 26                            | N. couv. froid.                   | S-O. co. doux.            | S-O. cou. froid.                |
| 27                            | E. brouil. froid.                 | S-E. couv. fro.           | S-E. idem.                      |
| 28                            | S. idem.                          | S. brouil. froid.         | N-E. fer. froid.                |
| 29                            | S-O. idem.                        | S-E. cou. froid.          | N-E. cou. froid.                |
| 30                            | N-E. idem.                        | E. brouil. froid.         | S-O. brou. fro.                 |

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 12, 4 deg. le 11

Moindre degré de chaleur... 1, 2 le 22

Chaleur moyenne..... 5, 4 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*  
mercure..... 28, 3, 6, le 27

Moindre élév. du mercure. 27, 4, 3, le 3

Elévation moyenne. 27, 10, 3

Nombre de jours de Beau.... 3

de Couvert... 25

de Nuages... 2

de Vent..... 9

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 8

de Pluie..... 9

de Neige.... 2

Aurore boréale.... 1

Quantité de Pluie..... 13 2, lig.

Evaporation..... 10 8

Différence..... 2 6

Le vent a soufflé du N..... 13 fois

N-E.... 5

N-O.... 0

S..... 6

S-E.... 3

S-O.... 44

E..... 14

O..... 2

TEMPÉRAT. froide &amp; humide.

MALADIES: Point.

Plus grande sécheresse... 32, 4 deg. le 19

Moindre..... 4, 1 le 13

Moyenne..... 12, 9

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier décembre 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de novembre 1784;  
par M. BOUCHER, médecin.*

La cessation presque totale des pluies, durant tout le mois de septembre, & jusqu'au 20 d'octobre, avoit tellement desséché les terres, qu'on a eu beaucoup de peine à les préparer pour les nouvelles semailles : les pluies, qui ont eu lieu depuis, ont donné la facilité d'achever la remise. Elles ont été abondantes ce mois, sur-tout après le 10.

Le mercure dans le baromètre, depuis le premier du mois jusqu'au 20, ne s'est pas élevé jusqu'au terme de 28 pouces ; mais après le 20, il a presque toujours été observé au dessus de ce terme. Le 27, il étoit monté à 28 pouces  $3 \frac{1}{2}$  lignes.

Il n'y a pas eu de gelée ce mois. Les termes opposés du thermomètre ont été  $1 \frac{1}{2}$  degré, &  $9 \frac{1}{2}$  au dessus du terme de la congélation.

Le 15 au soir, on a apperçu une aurore boréale.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $9 \frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de  $1 \frac{1}{2}$  au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $3 \frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $8 \frac{1}{2}$  lignes.

# 96 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

13 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de novembre 1784.*

La maladie aiguë dominante de ce mois a été la fièvre continue bilieuse, qui dans le principe présentait des symptômes de phlogose, & ensuite dégénéroît en fièvre putride. Les saignées en conséquence, quoiqu'indiquées d'abord, devoient être ménagées, & souvent il convenoit de placer un émétique ou quelque apozème laxatif anti-phlogistique, immédiatement après la saignée. J'ai vu s'ensuivre un tétanos effrayant d'une seconde saignée, dans un sujet jeune & d'une bonne constitution, qu'une sueur modérée & suivie, jointe à des selles bilieuses, ont cependant amené à la guérison; une éruption miliaire blanche, survenue au quinzième jour, l'a confirmée.

La fièvre continue a été décidément putride, vermineuse & maligne dans quelques personnes du peuple.

Nous avons vu au commencement du mois quelques personnes, même entre les adultes, dans

MALADIES REGN. A LILLE. 97  
dans le cas de la rougeole ou de la fièvre  
rouge (a).

La petite-vérole persistoit sans être fort répandue. Elle étoit presque généralement de l'espèce discrète.

Les fièvres intermittentes étoient toujours fort communes, sur-tout dans le peuple.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ACADÉMIE.

*Mémoires de l'Académie de Dijon, année*  
1782.

#### Second Semestre.

##### 1. La suite des mémoires de l'académie de

---

(a) Nous croyons devoir répéter ici, à cet égard, ce que nous avons avancé ailleurs, que nous regardons la rougeole & la fièvre rouge, comme deux maladies très distinctes, en ce que l'éruption de la rougeole consiste dans des pustules plus ou moins saillantes, dispersées sur la surface de tout le corps, & particulièrement sur la face, en ce que l'oppression de poitrine & une toux opiniâtre accompagnent cette maladie, même assez souvent jusqu'à la parfaite guérison; au lieu que l'éruption de la fièvre rouge consiste dans des plaques de diverse étendue, & d'un rouge plus ou moins foncé, qui recouvrent la plus grande partie de la surface du corps; que c'est la gorge qui est ici principalement affectée, de préférence à la poitrine, &c., & qu'il se présente très-souvent des indications curatives différentes à remplir dans l'une & l'autre maladie.

Dijon est aussi féconde en savantes recherches, que la partie dont nous avons déjà présenté l'extrait. Nous serons également forcés de nous restreindre, dans l'extrait du second semestre, à ne parler que de quelques-uns de ces mémoires, comme nous l'avons fait dans celui du premier semestre, (journal d'octobre 1783, & de mars 1784).

*Mémoire sur les moyens de saturer les eaux-mères du nitre, sans perte de l'alkali, & pour éviter le mélange du muriate de potasse, ou sel de Sylvius avec le salpêtre ; par M. DE MORVEAU.*

Après avoir retiré tous les sels cristallisables dans le travail du salpêtre, on jetoit anciennement l'eau-mère ; maintenant qu'on sait qu'elle contient en quantité de l'acide nitreux tout formé, auquel il ne manque qu'une base alkaline pour donner encore des cristaux de salpêtre, on la recueille avec soin pour la décomposer par le moyen de la potasse & obtenir ainsi tout le nitre qu'elle peut fournir.

L'eau-mère est sur-tout composée de sels terreux déliquescents : ces sels sont, le nitre calcaire, le nitre magnésien, le muriate calcaire, le muriate magnésien ; tous ces sels sont décomposés par l'affinité supérieure de l'alkali, lorsqu'on en verse dans l'eau-mère une suffisante quantité ; mais le muriate de potasse que l'on forme dans cette opération, donne de l'embarras dans la cristallisation du nitre, & cause une perte inutile de la potasse qui s'est combinée avec l'acide muriatique.

Pour éviter ces deux inconvéniens il suffit de doser exactement l'alkali, de manière qu'il n'y en ait que pour l'exacte décomposition des sels nitreux ; parce que l'acide de ces sels étant plus puissant que l'acide muriatique, il s'empare de préférence de l'alkali.

Pour parvenir à la détermination de la quantité d'alkali nécessaire à la saturation de l'acide nitreux, il faut juger d'avance quelle est la quantité de cet acide contenu dans une eau-mère, & pour cet objet on prend une mesure de l'eau-mère : on en précipite les terres, & l'on détermine la quantité d'alkali nécessaire pour cette précipitation. On prend une mesure pareille de la même eau-mère, on en précipite l'acide muriatique par une dissolution de plomb dans l'acide nitreux : on détermine par la quantité de cette dissolution qui a été nécessaire, ou par le poids du précipité qui s'est formé, la quantité d'acide muriatique que contenoit la mesure d'eau-mère : on défalque de la quantité d'alkali qu'il a fallu pour décomposer les sels de la première mesure d'eau-mère, celle qu'il faut pour saturer l'acide marin dont on a reconnu la quantité par la seconde épreuve ; & l'on reconnoît par un calcul facile, quelle doit être la proportion de l'alkali, pour décomposer les sels nitreux d'une quantité quelconque de cette eau-mère. On trouvera dans le mémoire de *M. de Morveau* tous les détails de cette opération, décrits avec soin.



*Suite du Mémoire de M. DURANDE,  
sur les pierres biliaires.*

M. *Durande* prouve, par sept observations, l'efficacité du mélange d'éther vitriolique, & d'esprit de térébenthine dont il avoit recommandé l'usage, dans le premier semestre, pour dissoudre les concrétions biliaires.

M. *Maret* donne aussi dans ce volume une observation sur une colique causée par des calculs biliaires, & guérie par le dissolvant de M. *Durande*.

*Examen d'une mine de plomb, trouvée à  
Saint-Prix-sous-Beuvray; par MM.  
DE MORVEAU & CHAMPY.*

Cette mine de plomb est une galène à facettes brillantes, mêlée de galène décomposée en différens états, & de spath fluor. Il résulte des essais que les auteurs ont faits de cette mine, qu'on peut en tirer à la réduction de cinquante-cinq à soixante livres de plomb au quintal, & que le plomb qu'on en retire ne contient qu'une très-petite quantité d'argent.

Les auteurs ont trouvé dans les environs de Saint-Prix, où est située cette mine, le schiste corné de Wallérius, & des morceaux qui ont tous les caractères du porphyre : ils ont rencontré aux environs d'Autun la vraie hornblende noire de Cronstedt.

Puisque M. *de Morveau* a déjà découvert à Thôte, près de Sémur, le spath pesant, & que le spath fluor se trouve dans la mine dont il est



question , la Bourgogne est en possession des deux gangues les plus ordinaires dans tous les pays à mines ; ce qui doit faire présumer que cette province ne le cédera à aucune autre pour les richesses minérales.

*Mémoire sur la lampire , ou ver-luisant ;*  
*par M. GUENAU DE MONTRILLARD.*

Ce mémoire, qui contient un grand nombre d'observations curieuses, nous apprend que notre lampire commune, mâle & femelle, luit dans tous ses états & sous toutes les formes, depuis l'état d'embryon jusqu'à l'état adulte ; qu'elle luit non seulement pendant toute sa vie, mais quelque temps après sa mort ; & que lors même que sa lumière est éteinte, pourvu qu'elle le soit récemment, il est encore possible de la faire revivre par un frottement doux & ménagé. Il prouve en second lieu, que les œufs mêmes qui n'ont pas été fécondés, luisent comme ceux qui l'ont été, & que ceux-là seuls sont dépourvus de toute lueur, qui naissent d'un individu mal disposé.

L'auteur observe que les mers qui sont le plus sujettes à être lumineuses, c'est-à-dire ; celles de la zone torride, nourrissent un grand nombre d'animaux & d'animalcules luisans : il conjecture que leurs œufs possèdent comme ceux de la lampire, la propriété d'être luisans, & qu'ils contribuent beaucoup aux phosphorismes des mers.



*Analyse des eaux de Premeaux ; par M.  
MARET.*

Il résulte de l'analyse de cette eau, qu'elle contient à-peu-près dix pouces cubiques d'acide crayeux par pinte, & un peu plus de trois grains de matière fixe. L'auteur présume que ces eaux doivent être non seulement un délayant, mais encore un dissolvant efficace, un apéritif modéré, un absorbant des acides, &c.

---

Two introductory lectures, &c. C'est-à-dire, *Deux leçons préliminaires, par le docteur GUILLAUME HUNTER, à l'occasion de son dernier Cours de leçons anatomiques dans son amphithéâtre de Windmill-Street, telles qu'il les a préparées lui-même pour la presse, in-4°. A Londres, chez Johnson. 1784.*

2. Dans ces discours, feu M. Hunter donne un précis de l'anatomie, trace le plan qu'il se propose de suivre dans son cours, & indique à quoi il s'attend de la part de ses auditeurs.

« Dans la situation où je me trouve, & à mon âge, dit-il, on ne peut pas supposer que je prendrois la peine de donner des leçons, si je ne regardois pas cette occupation comme une dette envers le public. Tout homme qui renferme son talent, quel qu'il soit, devient criminel. La nature ne m'a accordé que des talens minces; mais à force d'application & de persévérance, je les ai développés à un point con-

fidérable. Jusqu'ici j'ai eu grand soin de les employer à l'avantage de mes concitoyens ; & , par ce moyen , je suis parvenu à me procurer les avantages que j'ambitionnois. J'ai rassemblé un cabinet d'anatomie , tel qu'on n'en a jamais vu dans aucun pays. Les morceaux où se voient imprimés les effets de la maladie , sont du plus grand prix , & doivent former un cours de leçons également instructif & utile à tout auditeur , dans quelque université qu'il ait fait ses études , ou quelques préparations qu'il ait vues. On peut encore présumer que , comme personne ne doit mieux connoître que moi ma collection , que d'ailleurs l'habitude de démontrer a dû me donner une grande expérience , je dois être estimé plus capable que qui que ce soit de tirer profit de cette collection. Cette considération m'a engagé à reprendre mes leçons , & me fait préférer un petit nombre d'auditeurs empressés de s'instruire , à un grand nombre de personnes indifférentes. Les premiers me donneront de la satisfaction , & me feront honneur ; tandis qu'un auditoire nombreux ne peut me procurer qu'une plus grande somme d'argent , incapable de me dédommager du chagrin de voir des jeunes gens qui perdent leur temps , & négligent une occasion qui ne reviendra peut-être jamais. »

/ On lit dans le précis de l'Histoire de l'Anatomie la remarque suivante , qui a échappé jusqu'ici à presque tous les historiens :

« En traçant la grande révolution dans les sciences , arrivée au quinzième siècle , je me trouve en état de reculer l'Histoire des progrès de l'Anatomie bien plus loin que ne l'ont fait la plupart de nos auteurs , & d'inscrire dans les

Annales de notre art un génie du premier ordre, *Léonard de Vinci*, qu'on a négligé, parce qu'il étoit d'une autre profession, & qu'il n'a rien publié sur ce sujet. Je crois fermement qu'il étoit, sans contredit, le meilleur anatomiste & le meilleur physiologiste de son temps; que son maître & lui furent les premiers qui ont introduit le goût de l'étude de l'anatomie, & l'ont mis en honneur; enfin, qu'il est le premier artiste connu qui ait fait des dessins anatomiques. »

*Vassari*, dans ses *Vies des peintres*, après avoir remarqué que *Vinci* s'étoit formé, pour son propre usage, un recueil de dessins anatomiques du cheval, dit: « Il s'appliqua ensuite plus assidument à l'anatomie humaine, & fut secondé dans cette étude par *Marc-Antoine della Torre*, philosophe excellent, qui donnoit des leçons anatomiques à Pavie, & écrivoit sur cette matière. Ce professeur, comme je l'ai appris, étoit le premier qui se servit des *doctrines* de Galien pour expliquer la médecine, & qui répandit un beau jour sur l'anatomie, couverte jusqu'alors des ombres épaisses de l'ignorance. Le génie & l'application de *Léonard* lui furent en cela d'un grand secours: cet habile homme fit un livre, de cartons dessinés avec de la craie rouge, & à la plume. Il avoit pris pour modèles, des sujets qu'il avoit disséqués lui-même. Il avoit d'abord dessiné les os, puis il y avoit ajouté les jointures, ensuite les nerfs; & enfin, il les avoit recouverts de leurs muscles; il y avoit joint des remarques sur toutes ces parties, écrites d'un caractère bizarre de gauche à droite, comme les Orientaux, en sorte qu'on ne put les lire qu'au moyen d'un miroir.

M. *François da Melzo*, gentilhomme Milanois, possède une grande partie de ces dessins d'anatomie humaine. Ce seigneur étoit un très-beau garçon du temps de *Vinci*, qui l'aimoit beaucoup, & est à présent un très-beau vieillard, fort gentil : il lit ces écrits, il les conserve précieusement comme des reliques de grand prix, ainsi que le portrait de *Léonard*, d'heureuse mémoire. Il paroît impossible que ce divin génie ait pu raisonner si juste sur les artères, les muscles, les nerfs & les veines, porter tant d'attention à toutes choses, &c. &c. »

Ces mêmes dessins & ces mêmes écrits, sont heureusement conservés dans la collection de dessins originaux de Sa Majesté. M. *Dalton*, bibliothécaire du Roi, m'en avoit informé, & à ma sollicitation, il m'a procuré la permission de les examiner. Je m'attendois à ne voir que des dessins utiles à un peintre pour l'exercice de sa profession ; mais j'ai vu avec étonnement que *Vinci* avoit été un homme très-versé. Quand je considère les peines qu'il s'est données à l'égard de chaque partie du corps, la supériorité de son génie universel, ses talens particuliers dans la mécanique & l'hydraulique, l'attention avec laquelle cet artiste a examiné les objets qu'il alloit dessiner, je suis pleinement persuadé que *Léonard* étoit le meilleur anatomiste qui existât dans ce temps. Il faut faire honneur au quinzième siècle des études de *Vinci* ; car il avoit cinquante ans à la fin de ce siècle (a).

---

(a) *Note de M. GOULIN.*

*Léonard de Vinci* naquit au château de Vinci, près Florence, vers 1443. & selon d'autres, en 1455. It

« J'espère un jour faire graver & publier les principaux dessins anatomiques de *Vinci*, dans la persuasion que j'obtiendrai pour cela la permission du Roi qui aime & protège tous les arts. Ce sera une acquisition curieuse & estimable pour l'histoire de l'anatomie. »

Il est fâcheux que la mort ait empêché M. *Hunter* d'exécuter un projet si louable. f

*Dissertatio de pulmonibus : Dissertation sur les poumons ; par M. GEORGE-FREDERIC HILDEBRANDT, de Hanovre, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez Barmeier ; à Strasbourg, chez Kœnig. 1783 ; In-4° de 42 pages.*

3. M. *Hildebrandt* donne une description détaillée des poumons ; il n'a rien omis de ce qu'il a pu trouver dans tous les auteurs d'anatomie, tant anciens que modernes. Quant à la partie physiologique de cette dissertation, nous en regardons comme nulle. Le jeune docteur examine pourtant la grande question de la respiration ; il pèse les avis pour & contre, mais il ne donne rien de bien positif.

*Bartholin*, *Blasius* & *Spigel*, avoient prétendu que la membrane extérieure des poumons étoit poreuse. M. *Hildebrandt* les réfute,

mourut en France entre les bras de *François I*, en 1518. M. *Ménageot* de l'Académie royale de peinture, a représenté ce dernier moment de la vie de *Léonard de Vinci*, dans un tableau qu'on a vu exposé au salon en 1781.

en disant qu'il a souvent rempli d'air les poulmons d'un cadavre, & que si l'opinion de ces anciens anatomistes étoit vraie, l'air n'auroit pas manqué de s'échapper par les pores; ce qui n'est jamais arrivé. Cette dissertation est dédiée au célèbre *Zimmermann*.

**METZGERS, &c.** *Vermischte medicinische schriften; &c.* C'est-à-dire, *Mélanges de Médecine; par M. JEAN-DANIEL METZGER, Conseiller de la Cour, docteur & professeur en médecine & d'anatomie, médecin pensionné de la ville & du cercle de Königsberg: premier volume, in-8° de 213 pages, sans la Préface & la Table des matières. A. Königsberg, chez Wagner & Dangel. 1782.*

4. Les articles réunis dans ce volume sont; 1°. les détails de quelques ouvertures de cadavres; 2°. des observations pratiques; 3°. des cas de Chirurgie; 4°. des expériences faites avec quelques remèdes nouveaux; 5°. des faits & des discussions relatives à la Médecine légale.

La première section présente, 1°. une transposition des viscères; 2°. les particularités observées dans un enfant mort de la néphrétique; 3°. l'état du cerveau d'une femme morte en démence; 4°. l'ouverture du cadavre d'une femme morte d'apoplexie. Nous ne nous arrêterons qu'à l'exposé de ce que *M. Metzger* a

observé de singulier dans le cadavre de la femme en démence. Le crâne de ce cadavre étoit très-mince par-tout : il y avoit au haut de la tête un endroit grand comme un écu , des deux côtés de la suture coronale, qui étoit aussi mince & aussi transparent que le papier le plus fin. Au près de cet endroit il y avoit à chaque côté de la future deux enfoncemens à la table interne ; capables de contenir chacun un gros pois. Dans ces enfoncemens la dure-mère étoit fortement attachée à l'os. En disséquant le cerveau , il a vu que les corps striés étoient sans raies ; la substance médullaire formoit un noyau oval , & étoit entourée de la substance cendrée.

Les sujets de la section intitulée *Observations pratiques* , sont 1°. la maladie vénérienne , laquelle est un des plus grands fléaux des pays prussiens , & étend ses ravages jusques dans les chaumières. M. Metzger a traité beaucoup de gonorrhées : il pense qu'il y en a de vénériennes & d'autres qui ne le sont pas. Ce sentiment est conforme à l'opinion des Médecins les plus célèbres & les moins prévenus , qu'il a consultés. Il a connu un homme sujet aux rhumes , qui a été attaqué deux fois d'une gonorrhée catarrhale & de phimosis. La matière de l'écoulement étoit verte.

Il y a des gonorrhées qui demandent nécessairement l'usage des mercuriaux : l'auteur se persuade qu'une gonorrhée virulente n'est pas guérie , si elle n'a pas été traitée avec le mercure.

Un autre symptôme vénérien aussi commun en Prusse , que celui dont nous venons de parler , est le mal de gorge vérolique. Pour le



guérir radicalement, il faut exciter un commencement de salivation, & ensuite détourner l'action du mercure.

2°. Le scorbut. M. Metzger croit que cette maladie ne doit son origine qu'à la négligence & au peu de soins qu'on a d'écarter des hommes les causes d'insalubrité.

3°. L'onanisme. L'auteur a traité un malade attaqué de convulsions à la suite des excès de masturbation. La moindre idée chagrinante lui procuroit des mouvemens convulsifs. Après l'avoir purgé, M. Metzger lui a prescrit un opiat composé d'extraits amers, de poudre d'arnica, de quinquina; & ensuite pendant quelque temps l'écorce du Pérou toute seule. Le malade ayant eu une rechûte, l'auteur a employé les fleurs de zinc, la racine de valériane sauvage & les absorbans: il a prescrit en même temps les bains froids. De tous ces remèdes, les plus efficaces ont été les substances terreuses mêlées à la rhubarbe & le kina. Les lotions de la tête avec l'eau froide ont très-avantageusement remplacé les bains de même température.

4°. Une fièvre intermittente irrégulière, changée en épilepsie. Cette fièvre dont une fille de treize ans fut assaillie, s'étoit d'abord déclarée tierce; elle avoit ensuite pris le type de quarte; au bout de quelque temps les paroxysmes ne revinrent que tous les cinq jours: puis elle étoit devenue irrégulière, accompagnée des symptômes de la fièvre étiq; enfin, elle a dégénéré en septénaire: ayant alors disparu tout à coup, elle a été remplacée par une épilepsie dont au commencement les accès prenoient tous les jours. L'éruption des pre-

mières règles & l'évacuation de vers strongles ; n'ont influé en rien sur la guérison de cette malade.

Les trois cas de Chirurgie qu'on lit dans la troisième section, sont 1°. une synchondrotomie, faite avec succès ; 2°. une grossefle singulière ; 3°. le panaris. Nous ne parlerons ici que du premier & du dernier.

La section de la symphyse a été faite par M. *Brodthag* le jeune, sur une dame qui, à l'âge de dix-neuf ans, étoit pour la troisième fois en travail d'enfantement. Les deux accouchemens précédens avoient déjà été difficiles ; mais dans celui-ci, l'enfant présentoit le bras. M. *Brodthag* s'étant assuré qu'il étoit mort, avoit fait amputer le membre, sans obtenir plus de facilité de terminer l'accouchement. Les douleurs expulsives étant trop fortes pour permettre d'amener l'enfant par les pieds, ou de l'extraire au moyen des instrumens, notre savant accoucheur, témoin des suites funestes d'une opération césarienne, & craignant le même sort dans le cas présent, n'a pas osé proposer cette opération ; il a mieux aimé conseiller la symphysiotomie. La section a été achevée en cinq minutes ; les os pubis s'éloignant peu à peu l'un de l'autre, ont formé un écartement de deux pouces. Au bout d'une heure & demie, la mère a été délivrée : la guérison de la plaie n'a demandé que vingt-deux jours, & cette dame a été dès lors en état de vaquer à ses affaires.

M. *Metzger* accompagne cette observation de réflexions très-instructives, qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

En parlant du panaris, l'auteur rapporte

une observation sur cette espèce que M. *Olof-Acrel* appelle panaris sec sans inflammation. Un jardinier sujet aux douleurs arthritiques fut attaqué d'une douleur insupportable, au milieu du bout du pouce droit, sans inflammation ni tuméfaction. M. *Metzger* fit enfoncer la pointe d'un bistouri jusqu'à l'os, à l'endroit de la plus violente douleur, & fit prolonger l'incision de la longueur d'un demi pouce. Le sang qui ruisseloit de la plaie, étoit d'un beau rouge. La suppuration s'établit promptement; on l'entretint pendant quelque temps, & après avoir laissé fermer la plaie, la guérison fut parfaite. Ce qu'il y a de singulier dans cette observation, c'est que depuis le moment de la guérison; & tant que l'observateur a été à même de voir le malade, c'est-à-dire, pendant trois ans, il a été exempt des douleurs arthritiques, auxquelles il étoit sujet auparavant.

Les nouveaux remèdes que M. *Metzger* a fournis à l'expérience, sont 1°. la résine du gaïac. Cette substance employée en même temps que les bains froids, a souvent réussi contre la goutte, quoiqu'elle ait échoué deux fois.

2°. *L'arsenic*. L'auteur ne lui a jamais vu produire de bons effets contre le cancer; il s'en est servi différentes fois contre celui du visage, plus fréquent en Prusse que le cancer au sein, sans en retirer d'autre utilité que le changement en mieux, de la suppuration. Une femme de soixante ans a été obligée de l'abandonner sur le champ, parce qu'il lui causoit des coliques affreuses, qui ont même continué après en avoir suspendu l'usage. Cependant à l'ou-

verture du cadavre on n'a rien découvert d'extraordinaire, ni à l'estomac, ni aux intestins.

3°. *Iss-fétida*. Cette gomme-résine a été annoncée comme très-efficace dans la carie des os : l'auteur l'a essayé, mais sans succès.

La dernière section contient deux mémoires : dans l'un, l'auteur établit la possibilité de procréer, quoique le membre viril soit perforé au dessous du gland. Un enfant avoit été exposé ; & le père supposé prétendant être impuissant, M. *Metzger* a fait l'inspection des parties : il a trouvé, à un doigt derrière le gland, une ouverture dans la verge, par laquelle la semence & l'urine s'évacuoient ; & comme cet homme avoit cohabité à plusieurs reprises avec la mère de l'enfant exposé, l'auteur a prononcé, d'après l'autorité de *Hebenstreit*, qu'il a pu engendrer malgré cette conformation vicieuse. Les exemples de pareille difformité ne sont pas absolument rares : nous connoissons un homme dans ce cas, qui est père de trois ou quatre enfans, sans qu'on puisse raisonnablement soupçonner l'infidélité de sa femme.

Le deuxième mémoire est consacré aux preuves tirées des poumons, pour décider si un enfant est venu au monde vivant. M. *Metzger* cherche à établir la solidité de ces preuves ; & pour en écarter tout reproche d'incertitude, il veut qu'on les fasse aussi complètes qu'il est possible. Il nie que la putréfaction du cadavre nuise à leur exactitude, & adopte le sentiment des auteurs qui rejettent les conclusions déduites des suffusions pour soutenir qu'un enfant a vécu au moment de sa naissance.

HOFFMANN, &c. vom Scharbock, &c.  
 C'est-à-dire, *Du scorbut, de la maladie vénérienne, des moyens de garantir le visage des boutons varioliques, de la dyssenterie, & de quelques remèdes particuliers; avec une notice de l'état & des progrès de la constitution médicale dans l'évêché de Munster durant le règne de sa grandeur électoral* MAXIMILIEN FRIEDRICH, archevêque de Cologne, prince évêque de Munster, &c. par CHRIST. LOUIS HOFFMANN, conseiller intime & médecin du Corps de sa grandeur électoral, directeur du collège de médecine des pays de Hesse-Cassel & de Munster, médecin des eaux de Hofgeismar, membre de la Société des antiquaires de Cassel. In-8° de dix-neuf feuilles. A Munster, chez Perrenon. 1782.

5. Avant d'entrer en matière, l'auteur fait différentes réflexions sur l'empirisme, sur la médecine rationnelle, & sur la constitution médicale des pays soumis à la domination de feu l'électeur de Cologne, à dater depuis son avènement, jusqu'à sa mort. Il s'attache ensuite à donner une physiologie du suc osseux, attendu que, selon lui, la cause matérielle du scorbut n'est rien autre chose que ce suc vicié, qui contracte une altération putride & âcre, non pas dans le sang, mais dans les

os mêmes, toutes les fois que des causes externes ou prédisposantes déterminent ce changement; & il conclut que le mélange de ces particules dégénérées avec le sang, rend celui-ci, ainsi que l'urine, plus putrescibles qu'ils ne le sont dans l'état naturel.

*M. Hoffmann* n'entreprend que de traiter du scorbut aigu, & prétend que celui-ci seul est quelquefois mortel, au lieu que le scorbut chronique, n'acquérant jamais une certaine intensité, laisse parvenir les malades à la vieillesse, & ne les tue que lorsqu'il y a complication avec quelqu'autre maladie grave.

On peut distinguer quatre périodes dans le scorbut chronique: le premier comprend les symptômes précurseurs, tel qu'un abattement extraordinaire, la pesanteur dans les membres, la perte de la couleur.

Le second période constitue le premier degré du scorbut: les malades ont l'haleine fétide, & le suc osseux vicié affecte les mâchoires, les dents & les gencives.

Dans le troisième période, le scorbut est parvenu à son second degré; tous les accidens ont empiré; les articles se roidissent, les cuisses sont parsemées de taches jaunes, livides; il s'y forme des ulcères, dont les bords, d'un rouge foncé, saignent au plus léger attouchement.

Le dernier période est celui dans lequel le scorbut a atteint son troisième degré, qui se distingue par l'augmentation de tous les symptômes: les douleurs deviennent insupportables, les muscles gastrocnémiens & ceux de la cuisse se durcissent singulièrement; les taches se répandent par tout le corps, &c. Comme

M. *Hoffmann* s'est trouvé à portée d'observer cette maladie dans la maison de force à Munster, il ajoute à ce détail des symptômes communs, ceux qui se sont présentés chez les malades qu'il a traités, tels que les douleurs vagues, errantes, les coliques, les saignemens spontanés des gencives, du nez, des ulcères.

La cause prédisposante la plus active est, selon l'auteur, un air humide, sur-tout s'il est chargé de particules putrides. Les personnes qui vivent dans une pareille atmosphère, ne peuvent point se garantir du scorbut, quand même elles feroient usage des meilleures eaux possibles & des alimens les plus sains.

Nous ne nous arrêterons pas à la manière dont M. *Hoffmann* rend compte des divers effets qu'il cherche à expliquer, afin d'établir plus solidement sa théorie. Nous passerons plutôt au traitement qu'il expose. Selon lui, tout se réduit à rendre au suc osseux sa qualité naturelle. On parvient à cette fin, 1<sup>o</sup> par un régime convenable; 2<sup>o</sup> en remédiant aux causes occasionnelles; 3<sup>o</sup> en faisant usage des antiseptiques, qui résistent à la putréfaction des liquides en général; 4<sup>o</sup> en employant les antiseptiques, spécifiques qui pénètrent dans les os & y corrigent la matière scorbutique.

La propriété de teindre en rouge les os qu'a la garance, a suggéré à l'auteur l'idée qu'il pourroit bien y avoir des remèdes antiputrides, dont l'activité porteroit principalement sur les os; & il a ensuite reconnu cette propriété à la sabine & au *calamus aromaticus*: par conséquent il a prescrit ces végétaux en bains & en cataplasmes contre la carie, & le succès a répondu à son attente.

M. Chavet a même fait des expériences comparatives , pour connoître le degré de force anti-septique respective de la sabine , du *calamus aromaticus* , du quinquina & de la garance. Il consiste par ces essais , que la garance préserve plus long temps que le quinquina de la putréfaction , & que ni l'une ni l'autre n'approchent, à beaucoup près , de la sabine & du *calamus aromaticus* , pour les vertus antiseptiques. Ceux-ci conservent le sang , le double du temps , dans l'état sain. M. Hoffmann n'a administré , dans son hôpital , que le *calamus aromaticus* ; il en a fait prendre six ou huit fois par jour un scrupule réduit en poudre , avec quantité suffisante de sucre , ou bien incorporé avec des syrops en forme d'opiat. Il en a fait d'ailleurs mêler dans la petite bière qui formoit la boisson ordinaire des malades. On en a ajouté par tonne une demi-livre , avant que la bière ait subi la fermentation.

Pour remédier à l'humidité de l'air , que l'auteur considère comme une cause très-active du scorbut , on a chargé de sable sec le plancher des chambres tous les matins ; le soir on a enlevé ce sable ; & on a ouvert les fenêtres pendant la nuit. Par ce moyen , M. Hoffmann est parvenu à faire cesser , dans cette maison , le scorbut qui y régnoit régulièrement tous les hivers.

Quant aux taches scorbutiques répandues sur les jambes , les cuisses & le dos , l'auteur les a fait laver avec de l'esprit de cochléaria : il a combattu les affections de la bouche avec un remède composé de miel , d'esprit de sel , d'esprit de *calamus aromaticus* , & d'une infusion de sauge : quelquefois il y a ajouté un peu d'alun.



Pour extirper la maladie vénérienne, *M. Hoffmann* propose d'en guérir d'abord toutes les femmes. Il croit qu'il suffit, pour cet effet, de rendre d'un usage facile & peu dispendieux les remèdes d'une efficacité reconnue ; tels sont dans le pays de Munster les pilules de l'auteur, composées avec le sublimé corrosif & la mie de pain : une poudre faite avec les mêmes pilules & le sucre ; enfin une solution de huit grains de sublimé corrosif dans huit onces d'eau. On lave avec cette eau une partie quelconque du corps, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge : ensuite on passe à une autre, & ainsi successivement de partie en partie, jusqu'à ce qu'on ait guéri tous les endroits affectés.

Cette liqueur, selon l'auteur, est encore très-utile contre la gale ; & si on la délaye avec suffisante quantité d'eau, on peut s'en servir avantageusement dans les ulcères de la gorge.

Bien que nous désirions très-sincèrement que la maladie vénérienne soit extirpée, nous n'osons pas souscrire au plan de l'auteur. Il nous paroît dangereux de mettre entre les mains de tout le monde un poison aussi puissant que le sublimé corrosif.

Dans la section consacrée à la petite-vérole, *M. Hoffmann*, d'accord avec *Sydenham*, quant à l'influence de l'état du visage sur le danger de cette maladie, assure qu'en agitant un air froid devant cette partie, & en la lavant souvent avec de l'eau de la même température, on peut empêcher l'éruption des boutons sur la face. Mais est-ce toujours impunément ? ne faut-il pas employer en même temps les moyens

propres à attirer ailleurs, & sur-tout aux extrémités inférieures, la matière variolique, tels que les pédiluves, &c.

M. *Hoffmann*, en parlant de la dysenterie, confirme ce que *Diemerbroeck* & *Vogel* avoient déjà remarqué, concernant l'usage de la cire. Il a administré cette substance sous différentes formes. 1<sup>o</sup> Il a échauffé suffisamment & séparément une livre de cire, & quatre livres de syrop commun; il les a ensuite mêlés peu à peu, & en agitant sans cesse, dans un vase placé sur un rechaud allumé. Il a donné pour dose de ce mélange une cuillerée à la fois; & lorsqu'il y avoit de la fièvre, il y a ajouté de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. Ce sirop, dit-il, dissipe ordinairement en peu de temps la douleur & l'irritation.

2<sup>o</sup>. Il a fait fondre dans de l'eau chaude la quantité de gomme arabique qu'il a voulu prendre de cire: il a incorporé cette solution encore chaude dans la cire fondue. Ce mélange, qu'on peut délayer à volonté dans de l'eau, peut très-bien être acidulé avec l'esprit de vitriol.

3<sup>o</sup>. Il a dissout la cire dans du jaune d'œuf; & cette espèce de looch, qu'on peut rendre aigrelet avec l'esprit de vitriol, est, selon l'auteur, très-agréable à prendre.

Le dernier article dont nous ferons mention, roule sur les fluxions de poitrine. Il paroît que le principal objet de M. *Hoffmann* est de recommander pour cette maladie, dans les cas très-graves, une poudre composée de quatre grains de fleurs de benjoin, & de deux grains de camphre, donnée toutes les deux heures. Il assure que ce médicament est très-effi-

cace dans les circonstances même où l'expectoration est supprimée, le pouls affaibli, la poitrine chargée jusqu'au râle, que le kermès minéral est sans effet, & que tout semble annoncer une mort prochaine.

*Dissertatio medica de anthropophago Bercano, &c. Dissertation de médecine sur l'anthropophage de Berg, section historique première; par M. FRANÇOIS-GUILLAUME - ANTOINE - JACOBI DE HATZFELD, docteur en médecine. A Jena, chez Maukian. 1781. In-4<sup>o</sup> de 28 pages.*

6. Cette dissertation, dédiée au comte de *Hatzfeld*, renferme quatorze paragraphes qui présentent l'histoire de l'anthropophage Jean-Nicolas *Goldschmidt*, garde de troupeaux près de Weimar. Voici une partie de ses forfaits. Une veuve avoit une jeune fille d'environ onze ans, qu'elle envoyoit tous les matins à l'école; un jour elle ne revint pas à l'heure ordinaire. Aussitôt la mère inquiète fait des recherches par-tout; elle demande à *Goldschmidt* lui-même, s'il ne l'a pas vue. Il répond qu'elle est allée pêcher. On court à la piscine publique, on ne l'y trouve pas: dès lors on conjecture, sur cet homme, quelques soupçons d'autant plus fondés, qu'on se souvint de lui avoir entendu prédire que la famine deviendrait si grande, que les pères & mères mangeroient leurs enfans. On lui demanda comment il seroit, puisqu'il n'en avoit pas? il répondit que ceux des autres ne lui manqueroient point. On fit des recherches

exactes : on trouva des indices certains de son crime, qu'il avoua lui-même. Tandis qu'il étoit en prison : l'on continua les enquêtes , & l'on trouva chez lui quelques vêtemens propres à faire soupçonner qu'il avoit déjà assassiné un jeune garçon. Le scélérat *Goldschmidt* interrogé, avoua ce nouveau crime, raconta qu'en faisant paître ses troupeaux, un jeune voyageur âgé d'environ vingt-quatre ans s'étant avancé vers lui, il avoit prétexté qu'en sifflant, il venoit d'épouvanter & mettre en fuite ses troupeaux ; que l'étranger l'ayant nié , ils se dirent mutuellement des injures ; qu'enfin, ils en vinrent aux mains. *Goldschmidt* donne un grand coup de bâton derrière l'oreille gauche à son adversaire qui, du coup, tombe mort sur la place, en versant beaucoup de sang ; les pieds du mourant trembloient encore ; l'homicide redouble ses coups jusqu'à ce que tout mouvement cesse. Alors il porte le cadavre dans une forêt épaisse, près du lieu où avoit été commis l'attentat ; il le déponille, découpe son corps en plusieurs parties : il les porte secrètement & à plusieurs reprises chez lui, cachées dans un sac couvert de feuillages ; il les fait cuire & les mange, donnant le reste à son chien qu'il tua ensuite pour le manger à son tour. Il en voulut aussi faire goûter à sa femme, lui disant que c'étoit du chien, du veau, du mouton ; mais à peine celle-ci eut-elle porté le morceau à la bouche, qu'elle le rejeta en s'écriant : il faut que ce mouton soit bien vieux, car il est si dur qu'on peut à peine l'entamer avec les dents ; ce qui fit rire son abominable mari.

A l'interrogatoire il avoua tout, ajoutant que

que depuis son premier meurtre , il se sentoît toujours une propension à en commettre de nouveaux. Après avoir entendu l'avocat , son défenseur , le tout mis en considération , le comité de la justice du lieu du délit , demanda encore avis à d'autres jurisconsultes : d'après des rapports unanimes , & un jugement sacré , *Goldschmidt* subit la peine due à ses crimes. Il fut roué vif , & périt lentement dans les plus cruels tourmens. Son corps nud fut exposé : l'on remarqua que son dos étoit couvert de longs poils hérissés. Parmi les interrogations qu'on lui fit , il rapporta que la chair humaine se pourrissoit très-promptement ; qu'elle étoit fade & nauséabonde ; que la fibre du foie , même après avoir enlevé la vésicule du fiel , étoit fort amère. Ce scélérat avoit toujours joui d'une santé robuste & vigoureuse. Son corps velu fit encore voir la plus grande force au milieu des plus violens supplices.

*M. Jacobi* rapporte à la fin de sa dissertation plusieurs autres exemples de ce genre ; il parle entre autres d'une petite fille à peine âgée de douze ans , laquelle accoutumée par son père à vivre de chair humaine , assassinoit les enfans. On la condamna à être enterrée vive : comme tous les spectateurs la regardoient d'un œil sans pitié , elle leur dit : Pourquoi m'avez-vous ainsi en horreur ? Croyez que si l'on savoit par expérience combien la chair humaine est agréable à manger , personne ne pourroit s'empêcher de manger ses enfans.

De morbis nervorum eorumque frequentissima ex abdomine origine ; C'est-à-dire , *Des maladies des nerfs & de leur*

*fréquente origine dans le bas-ventre ; par M. JEAN HEINEKEN , de Breme en Saxe, docteur en médecine. A Göttingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez Kœnig. 1783. In-8° de 70 pag.*

7. Il a déjà paru un écrit de M. *Rahn*, sur les maladies de la tête, qui ont leur origine dans le bas-ventre ; mais comme il s'est borné à une seule partie, il n'a pas épuisé le sujet. M. *Heineken* s'attache particulièrement aux affections du système nerveux ; il a été aidé dans ce travail par M. *Stromeyer*, son ancien maître, qui lui a communiqué tous les livres dont il avoit besoin, & qui lui a donné toutes sortes de marques de bienveillance.

On trouvera donc ici une indication de la plupart des maladies qui tiennent à l'empire des nerfs, exclusives & indépendantes de celles qu'a traitées M. *Rahn*, & dont les causes cachées peuvent provenir du bas-ventre. M. *Heineken* y joint quelques réflexions anatómiques, & donne en abrégé la manière de les guérir. Il renvoie ceux qui voudront plus de détail aux meilleurs écrivains sur cet objet.

Pour donner une idée de la manière de raisonner de M. *Heineken*, nous allons traduire ce qu'il dit de la rage.

« L'hydrophobie spontanée est une maladie accompagnée d'une grande soif, & en même temps d'une telle aversion pour tous les fluides, que leur déglutition & même leur aspect cause la plus terrible anxiété, & de violentes convulsions. Ce mal qui est souvent causé par la morsure d'un chien enragé, peut aussi venir

spontanément, comme le prouvent beaucoup de faits rapportés par les auteurs. En y prêtant attention, on observe que presque tous ceux qui ont été attaqués de la rage, ont éprouvé des nausées, le vomissement, des douleurs d'entrailles. Ces symptômes, continue M. *Heineken*, m'ont fait soupçonner que cette maladie pourroit bien aussi prendre son origine dans l'abdomen. Dans la phrénésie & les autres affections qui reconnoissent une cause semblable, on remarque également de l'aversion pour les boissons ; mais cet accident n'étant produit que par une matière très-âcre & vénéneuse, si nous réfléchissons à la nature dangereuse & stimulante de la bile corrompue, nous n'hésiterons pas à la regarder comme la cause fréquente de l'hydrophobie. En effet, les causes qui excitent la bile, & lui donnent de l'âcreté, la colère, l'emportement produisent aussi cette maladie, selon le sentiment de tout le monde ; & , dans les cadavres des enragés, on a souvent trouvé beaucoup de bile corrompue. Quelquefois après la mort, on a découvert l'inflammation des viscères du bas-ventre, & la gangrène sur-tout dans le foie & l'estomac : on pourroit bien aussi accuser de pareils vices d'être entrés dans la cause de la maladie : enfin, M. *Stromeyer* m'a communiqué l'histoire d'un homme qu'il a lui-même vu mourir dans la rage, & à l'ouverture duquel on a trouvé le foie très-enflammé, & une accumulation de bile corrompue dans l'estomac. Ces deux vices peuvent se trouver réunis pour rendre la maladie plus grave, quoique je croirois facilement que l'inflammation du foie a été l'effet de la grande âcreté de la bile.

*Dissertatio medica de sputis : Dissertation de médecine sur les crachats ; par M. CHRÉTIEN GOTTHELF FRÉDERIG WEBEL, bachelier en médecine. A Leipfick, chez Sommer. 1783. In-4<sup>o</sup>, de 42 pages.*

8. Dans un court avertissement, M. *Webel* prévient le lecteur en sa faveur par une modestie qui devient tous les jours plus rare parmi les jeunes gens. Il avoue que ne visitant des malades que depuis peu d'années, il n'est guère en état de donner pour son essai de bonnes observations sur les maladies. Il a préféré de composer une dissertation sur quelque objet particulier, afin de montrer à ses maîtres la manière dont son esprit s'est formé à leurs leçons. Il a donc choisi un sujet de sémiotique, parce que cette partie de la médecine paroît être le meilleur fondement d'une pratique sûre & facile, en conduisant le médecin à la connoissance des causes & de la nature des maladies.

Comme les crachats méritent l'attention du médecin dans un très-grand nombre des maladies, & que c'est quelquefois par eux seuls qu'il peut découvrir le vrai caractère du mal, & en tirer des pronostics certains, M. *Webel* a cru devoir en faire le sujet d'une dissertation.

Il donne d'abord la définition du crachat, en examine la source, en décrit les causes naturelles, ainsi que ses diverses espèces. Il s'étend spécialement sur ceux des personnes tourmentées de nausées, de douleurs de dents, d'aphthes, de catarrhe, de pleurésie, de péri-



pneumonie , d'esquinancie , d'hémoptysie , de phthisie , d'asthme , de petite vérole , de scorbut , d'hypochondriac , de vapeurs hystériques , & enfin des vers. Son travail annonce par-tout un homme instruit de ce dont il parle ; qui a lu avec fruit les bons livres de médecine , & dont l'esprit est méthodique.

M. *Webel* actuellement docteur en médecine de la faculté de Léipsick , a dédié cette dissertation à quatre savans médecins. On a imprimé à la fin de cet essai un discours sur la rupture de la matrice , par M. *Gehler* , vice-chancelier de l'université de Léipsick , professeur d'anatomie & de chirurgie. Il examine en homme habile & expérimenté , les causes d'un si cruel accident , & la manière de le reconnoître.

JO. G. ROEDERERI & CAR. G. WAGLERI, Tractatus de morbo mucoso denuo recusatus , annexaque præfatione de Trichuridibus novo vermium genere , editus ab HENRICO-AUG. WRISBERG ; professore medico & anatomico Goettengensi , cum tabulis æneis. *A Göttingue* , chez Boffiegel ; à *Straßbourg* , chez Kœnig ; & à *Paris* , chez Didot le jeune , 1783 , petit in-8° de 332 pag. Prix 3 liv. 10 s. broché.

9. Vers l'année 1760 on vit régner à Göttingue une maladie muqueuse , qui fit en cette ville les plus grands ravages. *Roederer* , professeur de médecine , suivit & observa cette épidémie avec le plus grand soin. Il faisoit

ouvrir les cadavres de tous ceux qui en mourroient par *Charles Gottlieb Wagler*, l'un de ses disciples chéris, très-versé dans l'anatomie. Ainsi naquit un traité particulier que le maître & le disciple composèrent conjointement sur ce mal contagieux, traité qui mérita dès lors l'estime publique, & qui eut un débit prodigieux.

L'illustre M. *Wrisberg*, savant professeur à Gottingue, formé également à l'école de *Roederer*, vient de donner lui-même au public une nouvelle édition de cet ouvrage, sortie de la plume de son maître, & d'un ami, son condisciple. Elle est dédiée à MM. *Hensler & Hansen* qui, avec lui & M. *Hirschfeld*, médecin à Lavenbourg, sont, parmi le grand nombre de disciples que *Roederer* avoit pris soin de former, les seuls qui vivent actuellement.

Pour enrichir cette édition, M. *Wrisberg* y a joint une préface uniquement consacrée à l'histoire d'une nouvelle espèce de vers nommés *trichurides*, aperçus pour la première fois dans le temps de l'épidémie muqueuse. Ce fut pendant deux hivers, que le hasard les fit découvrir. Un étudiant en médecine & en anatomie, occupé à disséquer le cadavre d'une petite fille de cinq ans, en donnant mal-adroitement un coup de scalpel, tandis qu'il préparoit la valvule du colon, fit sortir de cet intestin des vers *trichurides*, avec de l'eau & des restes de matières excrémentitielles. On les nomma *trichurides*, à cause de leur queue plus fine que les cheveux, & beaucoup moins grosse que le corps. On retrouva ensuite cet insecte dans d'autres cadavres. L'attention qu'on mit alors à les rechercher, démontra

qu'ils étoient bien plus communs qu'on ne le croyoit d'abord. M. *Wrisberg* décrit ici ces vers avec la plus grande exactitude, traite de leur histoire naturelle de cette manière claire & précise qui lui est propre.

PHILIPPI CONRADI FABRICII, medicinæ doctoris, sereniss. ducis Brunsvicensium & Luneburgens. à consiliis aulicis, medicin. professor. publ. ordin. in Academia Jul. Carolina, Facultat. medicæ Helmstädiensis præsidis, Acad. cæsar. natur. curiosor. collegæ, animadversiones varii argumenti medicas ex scriptis ejusdem minoribus collegit notisque adjunctis edidit D. GEORG. RUDOLPH. LICHTENSTEIN, medicin. profess. Prima pars. *Helmstad*, chez Kunhlin; *Strasbourg*, Koenig. 1783. In-4<sup>o</sup> de 150 pag.

10. Il paroît de temps en temps dans les lettres & dans les sciences, des génies plus favorisés de la nature, qui embrassent plus de parties que les autres hommes, & les cultivent avec le plus grand succès. La médecine sur-tout a produit des hommes non seulement très-instruits dans les différentes branches de leur art, mais encore très-versés dans la littérature. Sans parler des *Boerhaave*, des *Haller*, des *Astruc*, combien d'autres médecins se sont distingués par l'universalité de leurs connoissances! Mais souvent leurs places & la pratique de la médecine absorbant tout leur temps,

ils n'ont pu composer de grands ouvrages, ni faire connoître à l'Europe éclairée, leur mérite assez connu de tous ceux qui les approchoient. Tel a été *Philippe Conrad Fabricius*, célèbre professeur d'Helmstad. Il a professé successivement, avec distinction, l'anatomie, la physiologie, la pharmacie, la médecine pratique, & la botanique. Il a eu occasion de publier une infinité de dissertations, de programmes académiques, & d'autres opuscules, où brillent ses vastes connoissances; mais ce sont pour la plupart des feuilles volantes, éparpillées çà & là, qui se perdent facilement. M. *Lichtenstein* a cru rendre service au public, en rassemblant & en publiant les morceaux les plus intéressans. L'éditeur y a joint les dissertations que les élèves de *Fabricius* ont fait paroître sous sa présidence, & auxquelles il avoit toujours plus ou moins de part.

Ce recueil sera divisé en plusieurs parties: la première que nous annonçons est entièrement consacrée à l'anatomie: voici l'énumération des articles qu'elle contient:

1°. *Observations d'anatomie.* Ce sont trente-deux descriptions d'ouvertures de cadavres de personnes mortes de maladies.

2°. *De l'usage important de la connoissance des anastomoses des vaisseaux, & principalement des artères, dans l'exercice de la médecine & de la chirurgie tant clinique que légale.*

3°. *Examen des blessures mortelles de l'estomac, selon les principes de l'anatomie & de la médecine.*

4°. *Principales précautions à observer dans les dissections & les examens des cadavres humains, ordonnées par des officiers de justice.*

5°. *Considération anatomique & médicale de*

la maladie & de la guérison d'un jeune homme attaqué d'un très-grande inflammation des muscles du bas-ventre , & d'un épanchement dangereux de pus dans sa cavité , parfaitement rétabli par le moyen de la paracentèse.

6°. De la facilité de tirer l'enfant vivant & bien portant , dans les femmes grosses attaquées de chute de matrice sans inversion. Le baron de Haller a déjà fait réimprimer ce programme académique dans la collection de dissertations choisies.

7°. Discours sur la vie bien réglée , vrai conservatif de la santé , & moyen excellent pour parvenir à la longévité.

L'éditeur a joint par-tout où il étoit nécessaire des notes propres à éclaircir ou développer le texte de *Fabricius*.

**BILGUERS**, &c. versuche und erfahrung-  
gen uber die faulieber un ruhren, &c.  
C'est-à-dire, *Essais & Expériences sur les fièvres putrides & sur les dyssenteries, afin d'arrêter la mortalité qu'elles causent dans les armées & dans les hôpitaux de campagne ; par M. JEAN-ULRICH BILGUER, docteur en philosophie, médecine & chirurgie, & chirurgien général des armées de Sa Majesté Prussienne, &c. In-8° de 111 pages. A Berlin, chez Hesse, 1782.*

11. L'auteur, partant du principe que la cause des maladies, indiquées dans le titre, est la putridité des liquides qui affecte tellement

les solides, que les fonctions vitales sont d'abord lésées & ensuite interceptées, établit pour indication curative d'arrêter sur le champ les progrès de la putréfaction, en attendant qu'on pût y remédier entièrement. L'impossibilité d'administrer à l'intérieur une quantité suffisante d'antiseptiques, l'a déterminé à employer des bains composés avec une infusion de camomille, quatre livres d'écorce de jeunes chênes, & deux livres de nitre. Les malades préparés à l'usage de ces bains par des purgations convenables, y ont été plongés tous les jours une ou deux fois, & y sont restés depuis un quart-d'heure, jusqu'à une heure entière. De plus, pour rendre même l'air des hôpitaux médicamenteux, M. *Bilguer* a laissé non-seulement séjourner ces bains dans les salles, mais il a encore fait placer devant les lits des vaisseaux remplis d'infusion de camomille, de quinquina, de sel de nitre & de vinaigre. Les malades, penchés hors du lit, ont respiré la vapeur qui s'en élevoit, & on a entretenu cette évaporation au moyen de cailloux ou de briques rougis au feu, qu'on a jetés dans l'infusion. Tous les soirs, M. *Bilguer* a fait laver les malades par tout le corps, avec du vinaigre tiède; il a eu soin qu'ils fussent tenus dans la plus grande propreté. Il leur a permis de manger des fruits crus, lorsqu'ils étoient mûrs; ou cuits, lorsqu'ils n'étoient pas encore parvenus en maturité; leur boisson a consisté en une décoction de gruau d'avoine, rendue aigrelette avec l'esprit de vitriol ou du vinaigre, ou bien ils ont bu de l'eau panée acidulée: il ne leur a accordé un peu de vin & des bouillons acidules, que pendant la convalescence. L'auteur con-

seille l'usage des bains antiseptiques & des lutions avec le vinaigre, même dans les fièvres putrides, avec pétéchies, & termine son ouvrage par l'exposé d'une quarantaine d'observations faites sur des malades atteints de fièvres putrides très-graves.

---

*Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir; par M. MACQUART, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, associé ordinaire de la Société royale de médecine. A Paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinnet, quartier Saint-André-des-Arcs. 1783. In-8° de 476 p. & de 24 pour l'Avant-Propos.*

12. Une remarque qui se lit dans l'Avant-Propos de cet ouvrage, & qui avoit sans doute frappé l'auteur, semble lui avoir fait naître le projet d'exposer les propriétés de l'eau. Voici comme il s'exprime : « Il n'y a presque pas d'indication médicale à laquelle on ne puisse suffire avec l'eau, modifiée selon la circonstance : on pourroit citer plus d'un cas grave en médecine, où seule elle a suffi; d'autres où, si elle avoit été employée de même, le médecin, & sur-tout le malade, auroient vaincu la nature en défaut, au lieu de se voir accablés par des efforts impuissans & mal combinés. »

Cette idée générale sur les propriétés de l'eau une fois conçue, il falloit montrer en détail comment elle pouvoit être modifiée, &

devenir par ses différentes modifications autant de moyens utiles entre les mains du médecin. C'est en effet ce qu'on trouve dans l'ouvrage de M. *Macquart*, qui déclare avec franchise qu'il n'a fait que rassembler sous un seul point de vue les connoissances éparées dans un nombre infini de livres.

Ce *Manuel* est divisé en xvj chapitres.

Le premier est fort court; on y considère l'eau en général.

Le deuxième n'a pas plus d'étendue, bien qu'il soit intitulé, *Histoire naturelle de l'eau*.

On décrit dans le troisième les propriétés physiques de l'eau; telles que son incompressibilité, son élasticité, sa perméabilité, son inaltérabilité, sa pesanteur, sa fluidité; chacun de ces articles a très-peu d'étendue. Il parle ensuite de la solidité de l'eau, ou glace. Son usage en cet état est assez connu pour rafraîchir nos boissons dans la saison brûlante; il est utile, s'il est dirigé avec prudence; mais il peut nuire, si l'on n'écoute que la sensualité dans certaines circonstances: par exemple, lorsqu'on est en sueur; on s'expose alors à des inflammations violentes, sur-tout de la poitrine, & à d'autres accidens. M. *Macquart* expose ensuite les propriétés de la glace sur l'économie animale, comme moyen médical, & rapporte deux observations consignées dans le *Journal de Médecine*.

Le quatrième chapitre est employé à faire connoître les propriétés chimiques & pharmaceutiques de l'eau; ce qui donne lieu de parler de sa distillation, des eaux composées pharmaceutiques, de l'eau de chaux & de ses propriétés.



L'auteur examine dans le cinquième les avantages dont est l'eau pour l'homme sain, pour les animaux, &c. C'est ici qu'il recommande avec raison de ne donner pour boisson aux enfans que de l'eau pure, & proscrire l'abus qui s'est introduit de leur permettre du vin, & autres liqueurs fermentées. Il dit ensuite deux mots du choix des eaux, & des eaux potables; mais il s'étend davantage sur les moyens de purifier l'eau. Il insiste à cette occasion sur le danger des fontaines de plomb, où dont le couvercle seulement est recouvert de ce métal. Il est très-certain, dit-il, que l'eau a la faculté de le dissoudre, & qu'elle en forme une chaux très-dangereuse. *M. de Milly* de l'Académie des sciences (au moment où nous écrivons ceci, la mort vient de l'enlever) a inséré dans le *Journal de Physique*, qu'il avoit été empoisonné pour avoir bu de l'eau d'une fontaine dont le couvercle étoit garni de plomb, & qui avoit été altérée. Il faut donc absolument proscrire ces fontaines, & ne se servir que de celles de grès.

L'objet du sixième est particulièrement l'eau de la Seine, celle de l'Yvette, d'Arcueil, de Ville-d'Avrai.

Le septième est destiné à considérer les différentes espèces d'eaux qui sont à la surface du globe, & à examiner ce qu'elles présentent de particulier. Pour cela, il les divise en deux ordres, 1°. eaux douces communes ou simples; 2°. eaux salées minérales ou composées.

Il s'agit dans le huitième, de la mer & de ses eaux. On y parle fort succinctement des moyens employés pour dessaler l'eau de la mer; cet objet important auroit mérité d'être traité dans

un plus grand détail. On termine ce chapitre par un petit exposé de l'utilité qu'on peut retirer en médecine de l'eau de mer ; exposé tiré d'un livre de M. *Ruffel*, médecin Anglois.

Les eaux minérales occupent le neuvième ; on y trouve dans soixante-six sections une légère notion de leur histoire & de leurs vertus ; après quoi on parle de leur examen & de leur analyse ; c'est le sujet du dixième chapitre.

Le suivant, ou onzième, ainsi que le douzième, le treizième, le quatorzième & le quinzième, regardent les diverses espèces de bains. M. *Macquart* passe en revue tous les auteurs, tant anciens que modernes qui ont écrit sur cet objet ; il renvoie ceux qui voudront avoir plus de détail à un Traité considérable de *Thomas Junctæ*, qui lui paroît avoir à-peu près rassemblé tout ce que les anciens en ont dit. Son ouvrage a pour titre : *De Balneis antiquorum*, volume in-fol. de mille pages, fort rare, mais dans lequel, ajoute M. *Macquart*, on ne trouve pas à satisfaire complètement sa curiosité sur l'historique, l'architecture, & la manière dont les anciens prenoient leurs bains.

Ce *Thomas Junctæ* dont on parle ici, ne seroit-il pas cet imprimeur de Venise, qui en 1553 publia, in-fol. un Recueil sous ce titre ? *De Balneis omnia quæ extant apud Græcos, Latinos & Arabas, tam medicos, quam quoscumque caterarum artium probatos scriptores qui vel integris libris, vel quoque alio modo hanc materiam tractaverunt, nuper hinc indè accuratè conquesta & excerpta, atque in unum tandem volumen redacta, &c. Venetiis, apud Junctas, 1553.* Recueil fort rare en effet aujourd'hui.

Le seizième & dernier chapitre traite de l'usage intérieur de l'eau.

Ce Manuel n'est pas fait pour instruire les médecins , mais il peut être utile à toute autre personne. Au reste , la Société royale de médecine l'a jugé digne de son approbation.

---

*Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus désespérées ; recueilli par M. BUC'HÖZ, médecin de MONSIEUR, ancien médecin ordinaire de Monseigneur le comte d'ARTOIS, & de feu Sa Majesté le roi de Pologne. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, 1784. In-12 de 360 pag.*

13. M. Buc'hoz dans sa Préface , déclare qu'il publie une compilation de remèdes ; c'est-à-dire qu'il a copié des formules dans ces énormes & indigestes dispensaires , abandonnés aujourd'hui avec raison. Il ajoute qu'il a puisé parmi les auteurs les plus experts. Il auroit dû les citer. Mais ces auteurs sont-ils des médecins ? Nous voulons bien le croire. En ce cas , ils savoient dans quelles circonstances il faut administrer ces remèdes ; ceux pour qui ce choix nouveau est fait , peuvent-ils les appliquer dans le moment favorable ? Ce sont ces Recueils en langue vulgaire , qui ont multiplié les charlatans de tous les pays. Convient-il qu'un médecin fournisse des armes à ces gens dangereux ? Ne craint-il pas que cet ouvrage , qu'il nomme avec complaisance le neuvième de ses ouvrages économiques , ne devienne au contraire , dans certains cas , un ouvrage nuisible ? Une erreur de la part de ceux qui ne sont pas médecins , peut

devenir fatale ; n'en feroit-il pas coupable ? Et comment la réparer ?

Cette considération seule devoit lui faire abandonner le projet qu'il annonce de *rassembler en faveur de l'humanité tous les nouveaux remèdes*. Est-ce être utile à l'humanité , que de la mettre dans le cas de se tromper souvent à ses dépens ?

---

*Dissertatio medica de oleo Cajeput: Dissertation de médecine sur l'huile de Cajeput ; par M. JEAN-ANT. ADAMI, d'Osnabruck, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich ; & à Strasbourg, chez Kœnig. In-4° de 32 pag. 1783.*

14. Ce n'est que vers l'an 1720, que l'huile de Cajeput a commencé à être connue en Europe, par le moyen d'un ministre évangélique du duc de Brunswick, qui avoit été à Batavia. *Michel-Frédéric Lochner*, médecin impérial, est le premier qui en ait fait mention dans les éphémérides des curieux de la nature. Peu de temps après, quelques autres en parlèrent aussi.

Elle fut employée avec succès contre diverses maladies, & bientôt elle s'acquît une grande célébrité en Allemagne ; mais comme l'empire de la mode ne s'étend que trop, même sur les médicamens, celui-ci ne fut pas fort long-temps en vogue, & aujourd'hui on le met très-rarement en usage, quoiqu'il possède véritablement de grandes vertus. Les An-

glois & les François ont à peine parlé de cette huile. Les médecins de ces nations ont sans doute mieux aimé s'en tenir à des remèdes connus, & accrédités, que d'en admettre un nouveau qu'ils ne pouvoient connoître que par oui-dire. Cependant l'ancienne réputation de l'huile de Cajeput, ses diverses propriétés & son histoire encore très-peu connue ont engagé M. *Adami* à composer cette dissertation.

Les écrivains ne sont nullement d'accord sur la substance qui donne cette huile. M. *Adami* après avoir examiné les divers sentimens, se croit en droit de conclure qu'on l'extrait des feuilles d'un arbre des Indes orientales, appelé par le chevalier de *Linné*, *Melaleuca Leucadendron*. On en trouve ici la description & la synonymie.

Si les auteurs ne sont guère d'accord sur l'origine de cette huile, ils ne le sont pas davantage sur les signes qui caractérisent la véritable. M. *Adami* rapporte à ce sujet les différentes opinions; il enseigne le procédé chimique qu'il a employé lui-même pour purifier l'huile de Cajeput.

Il indique ensuite les maladies dans lesquelles elle peut être utile. Elle convient dans tous les cas où l'on emploie les autres huiles aromatiques. Mais il estime qu'elle l'emporte en excellence sur toutes celles du même genre. Il donne en abrégé les observations des médecins qui en font l'éloge, & montre par-tout une grande érudition. M. le professeur *Stomeyer* lui a raconté qu'une femme, née de parens sujets aux rhumatismes, tourmentée de douleurs de dents & de strangurie, causées par une matière rhumatismale, après avoir inuti-

lement tenté pendant un an toutes sortes de remèdes, fut enfin parfaitement guérie par l'usage de l'huile de Cajeput.

---

*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture & au jardinage; tels que les punaises, les poux, les puces, les fourmis, les cirons, les araignées, les cousins, les guêpes, les mouches, les buprestes, les taons, les frélons, les moucheron, les courtillières, les gribouris, les hannetons, les charançons, les pucerons, les teignes, les scorpions, les mites, les tiquets, les perce-oreilles, les gallinsectes; & toute espèce de chenilles & d'insectes: avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner. Troisième édition; par M. BUC'HOZ, auteur de différens ouvrages économiques. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, presque vis-à-vis la Sorbonne. 1784. In-12 de 376 pag.*

15. Cette histoire fut approuvée le 25 avril 1781, & la permission d'imprimer donnée le 20 juin de la même année. Il y a donc trois ans qu'elle voit le jour; & dans un si court espace de temps, il s'en est fait trois éditions. Il y a peu d'ouvrage qui ait eu un débit aussi

prompt. Il faut qu'il soit bien excellent, ou de la plus grande utilité : il doit donc être à l'abri de toute censure ; il sort d'ailleurs de la main la plus exercée à la composition. Au nom de l'auteur, la critique devient muette.

---

JOHANN. HUNCZOVSKY der Wund-  
artzeney, &c. C'est-à-dire, *Observa-  
tions faites en Angleterre & en France  
sur la médecine & la chirurgie, & par-  
ticulièrement sur les hôpitaux ; par M.  
JEAN HUNCZOVSKY, professeur pu-  
blic aux écoles de chirurgie militaire à  
Guinperdorf, chirurgien-major des  
camps & armées de Sa Majesté Impé-  
riale & royale, correspondant de l'Aca-  
démie de chirurgie de Paris, & des Aca-  
démies de Montpellier & de Bordeaux.  
In-8° de 325 pag. A Vienne, chez Ru-  
dolph Gruffer. 1783.*

16. C'est sous les auspices de M. *Brambilla* ; & aux frais de l'empereur que M. *Hunczovsky* a voyagé en France & en Angleterre, pour acquérir de nouvelles connoissances sur la chirurgie. Les observations qu'il vient de publier, sont un sûr garant qu'il méritoit cette faveur.

Notre auteur a fait ses observations en Angleterre dans les hôpitaux de S. Barthélemi, de S. Thomas, de S. Guy, de S. Luc, de Portsmouth, de Plymouth, & en France, à

l'hôtel-Dieu de Paris , à Bicêtre , à l'Hospice de charité , à la Charité , à l'hôtel des Invalides , à l'hôpital des Gardes Françaises , à l'hôtel-Dieu de Rouen , à l'hôpital général , aux hôpitaux de Brest , de l'Orient , de Vannes , de Rochefort , de la Rochelle , de Bordeaux , de Toulouse , de Montpellier , de Marseille , de Toulon & de Lyon.

M. *Hunczovsky* rapporte ce qu'il a observé de remarquable dans l'administration de ces hôpitaux , & il donne des précis historiques sur les faits de pratique les plus importants & les plus nouveaux.

Il y a joint ses réflexions sur la différence qu'il a observée dans le traitement des malades en Angleterre & en France.

## A N N O N C E S.

*Sentence du siège de la police du bailliage de Rouen, qui condamne plusieurs marchands de cidre à une amende, pour avoir introduit dans leurs cidres des corps étrangers.*

17. Cette sentence a été rendue d'après l'examen ordonné de différens cidres, auquel ont présidé MM. *Michel, Lepcq & Fleuri*, docteurs en médecine & agrégés au collège de médecine de Rouen. Il résulte de leur rapport, que ces cidres contenoient la quantité d'un gros & demi à trois gros de terre calcaire par chaque pot de liqueur ; & que l'homme de travail qui boit ordinairement trois pintes de cidre par jour , avale une liqueur caustique qui agace



& irrite ses entrailles, au lieu d'une boisson faite pour calmer sa soif & fournir en partie à sa nourriture.

*Dissertation sur la magnésie blanche, & son utilité pour préserver & rétablir la santé, par JOSEPH TEISSIER, auteur de divers ouvrages; & se trouve chez E. Van-Harrevelt, & autres libraires à Amsterdam, brochure de 39 pag.*

18. L'auteur dit que ce remède guérit *tutò*; *blandè & jucundè*, ce que ne font point les autres remèdes, attendu qu'il vend des boîtes de magnésie deux ducats, un ducat, trois florins, 12 sous de Hollande; & pour la commodité du public, de petites boîtes de f. 1-16.

*Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, onzième Cahier, octobre 1784.*

Le onzième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Sauge glutineuse*, L. *Sauge verbénacée*, L. *Utriculaire vulgaire*, L. *Utriculaire petite*, L. *Doradille Scolopendre*, L. *Doradille Cérac*, L. *Doradille Polytric*, L. *Doradille Rue des murs*, L. *Doradille Sauve-vie*, L. *Doradille Adiante noire*, L. *Orpin réfléchi*, L. *Orpin à feuilles drues*, L. Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois

# 142 PHYTONOMATOTECHNIE.

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ;  
DIDOT le jeune, quai des  
Augustins ;  
POISSON, cloître Saint-Ho-  
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

## A V I S.

La myologie de *Gautier*, in-fol. forme d'Atlas, annoncée à 24 liv. en feuilles, dans le journal de médecine d'août 1782, à Paris chez *Didot le jeune*, libraire, quai des Augustins, étant totalement épuisée, on a rassemblé ce qui restoit de figures de cet ouvrage sans discours. Les personnes qui désireroient en avoir de séparées, on les leur délivrera à 10 f. la planche: sur quinze, dont l'ouvrage étoit composé, on peut fourvir les nos. 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15. Les planches 1, 2, 6 & 12 manquent.

On trouvera aussi chez le même libraire quelques exemplaires du supplément au grand ouvrage d'anatomie de M. *Gautier* père; ce

supplément dont les figures sont au nombre de vingt, & au  $\frac{2}{3}$  de grandeur naturelle, avec explication, vaut en feuille 84 liv. & relié en carton 90 liv.

Le même libraire *Didot le jeune* vient de recevoir de l'étranger :

*JO AN. GOT. WATTERI, Observationes anatomicæ, in-fol. cum figur. Prix en feuilles, 42 liv.*

*Ejusdem autoris, Tabulæ nervorum thoracis & abdominis, cum fig. elegantissimis; Berolini, 1783, in-fol. forma atlantica. Prix broché en carton, 42 l.*

*Hippocratis opera genuina, recensuit & præfatus est ALB. HALLER; editio nova. Lausannæ, 1784. Quatre volumes in-8°, en feuilles 14 liv.*

Nos 1, M. BERTHOLET.

2, 4, 5, 11, M. GRUNWALD.

3, 6, 7, 8, 9, 10, 14, M. WILLEMET.

12, 13, 15, M. J. G. E.

16, M. B.

17, 18, M. ROUSSEL.

*Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1784.*

Page 649, ligne 32, *serum*, lisez *sebum*.

Page 652, ligne 22, *Engbrüstigkeit*, lisez *Engbrü-*  
*stigkeit*.

---

## T A B L E.

|  |        |
|--|--------|
| <i>Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils,</i>               | Page 3 |
| <i>Lettre de M. Mesmer, à M. le comte de C.***,</i>  | 47.    |
| <i>Réflexions préliminaires, à l'occasion de la Pièce intitulée Les Docteurs modernes,</i> | 70     |
| <i>Extrait du Journal de Paris,</i>  | 72.    |
| <i>Mémoire de M. Demours fils, médecin,</i>  | 84     |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre,</i>                         | 90     |
| <i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>                                     | 92     |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>  | 95.    |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>   | 96     |

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Mémoires de l'Académie de Dijon,</i>                 | 97  |
| <i>Anatomie,</i>  | 102 |
| <i>Médecine,</i>  | 107 |
| <i>Physique,</i>  | 131 |
| <i>Pharmacie,</i>                                       | 135 |
| <i>Matière médicale,</i>                                | 136 |
| <i>Histoire naturelle,</i>                              | 138 |
| <i>Annonces,</i>  | 140 |
| <i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i> | 141 |
| <i>Avis,</i>  | 142 |

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur, le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1785. A Paris, ce 24 décembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N<sup>o</sup> 2.

*Topographie de l'hôpital d'Etampes; par  
M. BONCERF, médecin de l'hôpital  
de cette ville.*

Etampes, petite ville du diocèse de  
Sens, & de la généralité de Paris, est  
*Tome LXIII.* G

située sur la pente d'une colline, qui s'élève au milieu d'une plaine agréable & variée. Sa longitude est de 19 degrés 45 minutes; sa latitude de 48 degrés 25 minutes. Son sol est sec & sablonneux; on tire de ses environs un sablon assez abondant: l'on peut dire en général, que ce pays est plus fertile que le terrain ne sembleroit l'annoncer.

L'eau y est pure & saine; elle est fournie par trois petites rivières, la Juine, la Louette & la Chalouette. L'air y est perpétuellement renouvelé par les différens courans qui abordent de tous côtés; mais cependant les vents dominans sont ceux du nord & du sud. Lorsque le vent du nord règne trop long temps, il donne de la roideur aux fibres, & dispose aux maladies inflammatoires: quand il est nord-ouest, comme dans les hivers froids, & au commencement du printemps, le nombre des malades est beaucoup plus considérable, sur-tout dans la classe du peuple. Les maladies qu'on observe alors, sont des catarrhes & des fluxions de poitrine de différente espèce. Le vent d'ouest est pluvieux, & accompagné d'ouragans. Le vent de sud & de sud-ouest amène souvent des nuées d'orage; & c'est ordinairement dans le temps qu'il souffle le plus

communément, c'est-à-dire avant & après la moisson, qu'on voit régner dans les campagnes voisines, des dyssenteries & des fièvres malignes.

Au reste, il y a peu de maladies à Etampes que l'on puisse attribuer à la variété des saisons. Les maladies sont rares chez les habitans de la ville ; elles y sont même, généralement parlant, douces & peu meurtrières. Les épidémies ne sont pas communes dans les villages des environs ; & quand elles ont lieu, elles sont plutôt dues au peu de soins des habitans, qu'à l'influence de l'atmosphère ; enfin, l'air qu'on respire à Etampes est si salubre, que la population s'y accroît sensiblement, & qu'on croit pouvoir assurer qu'il est peu d'endroits dans le royaume où il y ait autant de vieillards, relativement au nombre des habitans, & où ces vieillards jouissent d'une santé plus ferme, & d'une tête plus saine.

L'hôpital est situé à l'extrémité & au nord de la ville ; sa façade principale, & sa grande porte d'entrée, sont du côté du sud, sur une rue spacieuse. Au sud-est est placée l'église collégiale & paroissiale, ancien & vaste bâtiment, qui n'est séparé de l'hôpital que par une petite rue, mais sans qu'il y ait aucun obstacle pour le

courant d'air de ce même côté. Sur l'autre angle de la façade se trouve la chapelle servant au public, ainsi qu'aux religieuses de l'hôpital : au nord-ouest est une rue qui se prolonge jusqu'au rempart. Les bâtimens, de ce côté, en y comprenant la chapelle & la sacristie, ont environ 187 pieds de long ; la façade a 92 pieds de large.

On entre dans cet hôpital par une grande cour, au fond de laquelle on rencontre un bâtiment à un étage, qui a sept croisées au sud, & autant au nord. Autrefois il y avoit à droite le bâtiment du chapelain, qui a été rasé depuis quelques années.

A gauche de cette cour est la salle des hommes, élevée à six pieds du rez de chaussée, ayant 80 pieds de long, 21 de large, & 16 de haut.

A l'une des extrémités de cette largeur se trouvent la sacristie, & un autel entouré de balustrades qui y est adossé. On entre dans cette salle par un grand escalier près de l'angle qui unit cette aile au bâtiment qui est en face. Cet escalier sert pour le public & pour les religieuses : il y a au bout de cette salle deux autres portes, l'une pour se rendre à l'église & au chœur ; l'autre à la sacristie. Il y avoit



autrefois une porte qui s'ouvroit vers le milieu de cette salle, & donnoit sur un perron ; mais on l'a supprimée depuis quelque temps : ce qui a procuré deux avantages ; le premier, d'éviter l'air froid qui s'introduisoit souvent par cette ouverture ; le second, de gagner de la place pour deux lits. La salle est éclairée par six grandes croisées placées en opposition, les unes du côté du sud-est, les autres du côté du nord-ouest : autrefois cette salle étoit échauffée par une grande cheminée, qui servoit en même temps à favoriser la circulation de l'air. On y a suppléé nouvellement par un grand poêle, qui procurera les mêmes avantages, avec la certitude d'une chaleur plus constante & plus égale.

Cette salle contient vingt-un lits, douze du côté de la cour, & neuf de l'autre côté ; & chacun de ces lits a trois pieds de large.

A l'extrémité de cette salle, opposée à la sacristie du côté du nord, est un vestibule où se fait le service pour la distribution de la soupe, du pain & des viandes. Ce vestibule, bien éclairé par deux grandes croisées qui sont au nord-ouest, est voisin de l'apothicairerie, & sépare la salle latérale de la salle du fond.

Cette dernière salle a 48 pieds de long, sur 21 pieds de large ; elle a trois croisées sur la rue au nord-ouest, & deux au sud-est ; mais il se trouve de plus à son extrémité au nord est, une grande croisée d'environ cinq pieds & demi de large, sur quinze de haut ; ouverture la plus favorable à l'hôpital, parce qu'il ne se trouve aucun bâtiment vis-à-vis d'elle, & qu'elle porte un air pur dans les deux salles. On a également substitué un poêle à la cheminée de cette salle. Mais une réforme plus avantageuse est celle qu'on a faite aux latrines : elles étoient placées autrefois derrière le vestibule qui sépare les deux salles ; mais comme, malgré tous les soins qu'on avoit pris, elles répandoient de temps en temps des exhalaisons infectes, on les a placées au nord, à l'extrémité de cette seconde salle, & on y a pratiqué avec succès tous les moyens connus pour empêcher la mauvaise odeur de pénétrer dans les salles.

Cette salle est occupée par douze lits, également de trois pieds de large : elle servoit autrefois pour les femmes ; mais depuis quelques années l'administration, pour se conformer aux vues du Gouvernement, & pour ne mettre qu'un malade dans un lit, y a placé des hommes ; avec

le projet de construire au dessus une nouvelle salle pour les femmes, qui, en attendant que cette construction soit faite, sont placées dans une petite salle au nord-ouest, laquelle avoit été long-temps consacrée aux militaires, aux ecclésiastiques & aux passans honnêtes, que leur pauvreté obligeoit d'entrer à l'hôpital. Cette salle a trois lits : on s'en est servi plusieurs fois pour retirer des malades affectés des maladies contagieuses, comme la petite-vérole. . .

Une salle pareille est destinée aux femmes en couche. . . Ces deux petites salles ont chacune une cheminée, deux croisées au sud-est, & une au nord-ouest. Leur utilité a toujours été très-grande ; elles sont établies depuis 1748, & on les doit à la sage économie de l'administration, qui ne cesse pas de se conduire d'après les mêmes principes.

On reçoit dans cet hôpital toutes sortes de malades, excepté les galeux & les vénériens. Les vieillards & les incurables y trouvent un asyle momentané ; mais on ne pourroit les garder long-temps sans empêcher dans les salles la circulation nécessaire pour recevoir le plus grand nombre possible de malades affectés de maladies aiguës.

L'hôpital d'Etampes est fondé, en partie, pour les habitans de la ville & des environs; mais une fierté mal placée les prive souvent de cette ressource. Autrefois on s'écartoit rarement de l'intention des fondateurs; maintenant on reçoit dans cet hôpital presque tous ceux qui se présentent, lorsqu'il y a de la place. Les habitans des environs d'Arpajon, de Dourdan, de Pithyviens, d'Orléans, y fournissent plus de malades que le pays même; & la ville étant placée sur la grande route, les lits sont souvent occupés par des étrangers. Au mois de mars, par exemple, on y voit entrer beaucoup de soldats qui tombent malades en allant en semestre, ou en retournant rejoindre leurs régimens.

L'hôpital est éloigné de la rivière; l'eau dont on fait usage vient d'un puits de la maison, qui est sur un sol sablonneux; & cette eau est fort bonne.

Les lits sont presque toujours remplis; on est quelquefois encore obligé de mettre deux malades dans un même lit, sur-tout depuis quelques années que la cherté du blé a augmenté la misère. Le seul desir de secourir un plus grand nombre de malades les fait ainsi presser les uns à côté des autres; mais ceux qui sont affectés

de fièvres putrides ou de blessures graves, sont toujours couchés seuls.

En compulsant les registres de l'hôpital, on trouve que depuis trente ans le nombre des malades entrant s'est augmenté d'un tiers tous les dix ans; de sorte que l'on y reçoit aujourd'hui trois fois plus de malades qu'en 1755; & cependant la mortalité y a diminué progressivement. Cette proportion est même à tel point étonnante, qu'on ne peut l'attribuer qu'au grand nombre de passans ou d'étrangers qui entrent à l'hôpital plutôt fatigués, que malades.

Les malades sont tenus fort proprement. On donne aux convalescens de la soupe, du bouilli & du vin. Le soir ils ont du rôti.

On n'a point remarqué qu'il y eût aucun quartier de la ville qui fournit plus de malades qu'un autre; mais la classe des habitans qui en fournit le plus, est celle des compagnons de toutes sortes de métiers, de domestiques, des charretiers, &c. Les autres hôpitaux & les *renfermeries*, en donnent aussi quelques-uns. Il n'y a ordinairement de la ville que les plus misérables qui viennent à l'hôpital, & parmi ceux-là les tisserands y sont en plus grand nombre, & ont les maladies les plus graves.

Le soin des malades de la maison est confié à dix religieuses de l'ordre de S. Augustin, qui ont des domestiques pour les ouvrages les plus pénibles.

On apprend par les antiquités de la ville, que l'église collégiale a été bâtie par le roi *Robert*, au commencement du onzième siècle. L'aile qui est au sud, servoit d'hôpital, à l'imitation des cathédrales des premiers siècles. Les malades y avoient leurs lits; mais ensuite les chanoines établirent dans leur cour un commencement d'hôpital, qui étoit régi par un maître & par des frères; ces frères s'étant mal acquittés de leurs devoirs, furent renvoyés; & les maire & échevins de la ville, de concert avec monseigneur l'archevêque de Sens, mirent à leur place, en 1654, quatre religieuses non cloîtrées.

Cet hôpital est gouverné par dix administrateurs; savoir, monseigneur l'archevêque de Sens, qui est le président-né de cette administration, le lieutenant général du bailliage, le procureur du roi, les maire & échevins, un curé de la ville, (tous les curés sont administrateurs alternativement,) & trois habitants notables dont on fait choix. Il y a de plus un greffier & un receveur.

Le bureau se tient tous les quinze jours.

Il n'y a point de formules particulières pour les médicamens ; mais on suit ordinairement celles de l'Hôtel-Dieu & de la Charité de Paris.

### R É F L E X I O N S.

Ce que dit M. *Boncerf* sur les antiquités de la ville d'Étampes , rappelle l'origine d'un grand nombre de nos hôpitaux civils. Dans le commencement , les hôpitaux n'étoient que des maisons destinées à donner un asyle à des pèlerins ; mais , vers le onzième siècle , la charité chrétienne , déjà plus éclairée , s'occupa de secourir particulièrement les malades indigens. Ces malades furent d'abord recueillis sous les portiques des temples , où la pieuse libéralité des fidelles venoit déposer les offrandes destinées à leurs besoins. Bientôt on éleva à côté de ces temples des hospices , auxquels on donna le nom d'*Hôtel-Dieu*. On retrouve encore aujourd'hui la plupart de ces hôpitaux dans l'enceinte des cloîtres ; & l'on ne doit pas être surpris que les chanoines en aient été les premiers directeurs. Non-seulement ces prêtres étoient dépositaires des aumônes & des fondations , dues souvent à leurs sollicitations & à leur exem-

ple ; mais ils étoient la plupart du temps les seuls qui pussent administrer aux malades, les secours dont ils avoient besoin pour leur guérison. Dans ces temps, les sciences n'étoient cultivées que par des clercs, & la médecine étoit unie au sacerdoce : la plupart des premiers médecins de la Faculté de Paris, étoient des chanoines de la cathédrale ; & quand la Faculté de médecine forma une compagnie particulière, elle tenoit ses assemblées auprès du grand bénitier de Notre-Dame, c'est-à-dire, dans un lieu voisin de l'asyle destiné aux malades. Ainsi, lorsqu'au dernier incendie de l'Hôtel-Dieu, nous vîmes, avec un attendrissement mêlé de respect, les malades transportés dans les ailes de l'église métropolitaine, c'étoit l'image touchante du tableau qu'offrit la piété religieuse de nos ancêtres, en jetant les premiers fondemens des hospices consacrés aux malades, ou des hôpitaux connus sous le nom d'*Hôtel-Dieu*.

L'hôpital d'Etampes a été, dès son origine, situé & construit d'une manière fort avantageuse. Un terrain sec qui a permis de placer les salles au rez de chaussée ; les salles hautes & larges, des dégagemens commodes, des cheminées servant de ventouses, de petites salles isolées pour



les maladies contagieuses , ou pour les femmes en couche ; tous les bâtimens servant aux différens offices de l'hôpital placés à l'entour des salles , & très-commodément pour le service des malades ; tels sont les avantages que l'on trouve dans l'hôpital d'Etampes , & qu'il est difficile de trouver réunis dans les anciens hôpitaux. Le manque d'eau vive , qui seroit un défaut capital dans un hôpital plus considérable , est moins sensible dans un hôpital médiocre , sur-tout quand les puits donnent une eau salubre. Cependant les réformes avantageuses opérées depuis quelques années dans cette maison , sont une preuve des défauts qui peuvent subsister au milieu des établissemens les plus parfaits en apparence , & de la nécessité de les examiner sous tous les rapports. Ces réformes sont l'éloge des personnes chargées de l'administration de cette maison , qui se sont empressées de seconder les vues du Gouvernement , & qui y ont travaillé avec une attention continue & réfléchie. L'agrandissement & l'amélioration annuels & successifs de cet hôpital , font voir ce que peut produire l'économie , quand elle est continue & bien réglée. Enfin , par une suite de cette progression d'économie & de bienfaisance ,

il y a lieu d'espérer que cet hôpital ne laissera plus rien à desirer dans quelques années, & que les malades y feront tous couchés seul à seul, ou du moins dans des lits doubles (a), quand il ne sera pas possible de le faire autrement; car on ne conçoit guères comment on peut mettre deux malades dans des lits de trois pieds.

---

*OBSERVATIONS sur plusieurs fièvres malignes, faites pendant les trois premiers mois de l'année 1780, à l'hôpital d'Etampes; par M. BONCERF, médecin.*

#### PREMIERE OBSERVATION.

*Jacques Vaucel, garçon tisserand, âgé de vingt-deux ans, & d'un tempérament*

---

(a) On entend par lits doubles; des lits de quatre pieds exactement divisés en deux couchettes égales par une cloison triangulaire qui s'élève du milieu de ce lit, & qui va en diminuant de hauteur de la tête aux pieds. Les malades couchés dans ces lits, sont aussi-bien isolés l'un de l'autre, que s'ils étoient dans des lits particuliers; & c'est le seul moyen de gagner de la place sans mettre les malades dans le même lit.

bilieux, est entré à l'hôpital le 17 janvier 1780. Il se plaignoit de dégoût & de mal-aise, dont il étoit affecté depuis quelques jours; son pouls n'étoit que fébrile; &, comme on ne soupçonnoit qu'une indisposition, on se contenta de mettre le malade à la diète, & de lui prescrire une boisson délayante. La maladie paroissoit si légère, qu'on le purgea le 23 avec un émético-cathartique. Cette purgation sembla encore améliorer l'état du malade, qui parut assez bien le lendemain pour être mis au régime des convalescens; mais, la nuit du 27 au 28, il fut saisi d'un transport des plus violens, qui, après avoir duré quelques heures, se termina par une stupeur profonde; le visage étoit pâle & plombé; les mouvemens convulsifs des tendons étoient sensibles au poignet; la langue étoit humide & chargée de saburre. Reconnoissant à ces signes que la cause du mal consistoit plutôt dans les mauvais levains dont les humeurs étoient imprégnées, que dans la surabondance du sang, j'ordonnai une eau de casse, avec quatre grains d'émétique en trois verres, dont l'effet fut de produire une secousse très-vive, & des évacuations extraordinaires par leur quantité: néanmoins l'affection comateuse & les

soubresauts des tendons subsistèrent dans toute leur intensité.

Le 29, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes ; j'essayai de faire boire l'eau de tamarin, mais en vain. Quoique sans connoissance, le malade rejettoit les boissons qui bleissoient son goût, & je ne pus lui faire passer que de l'eau rougie émétisée, dont il but même fort peu pendant les premiers jours. Cette boisson n'amena aucune évacuation, j'y joignis bientôt une potion huileuse ; mais le malade étoit toujours dans la même situation, sans parole, sans connoissance, la bouche & les yeux fermés, la peau sèche, le pouls irrégulier & mauvais, mais sans être déprimé ; la respiration assez égale, mais l'haleine quelquefois brûlante. On sentoit en découvrant le lit une odeur d'aigre & d'ail, signes caractéristiques de la dissolution putride ; les vésicatoires faisoient peu d'effet, & le pus étoit de mauvaise qualité ; tous ces symptômes m'engageoient à porter le plus fâcheux pronostic.

Cependant vers le 4 février, huit jours après la rechûte, & dix-huit jours après l'entrée du malade à l'hôpital, le pouls a commencé à se développer, les mouvemens convulsifs ont été moins marqués ; la peau étoit devenue un peu gluante, &

humectée d'une humeur grasse. Le 5, le pouls étoit plus fébrile, les yeux plus ouverts & moins ternes; la moiteur continuoit, mais le malade restoit toujours sans parole, sans connoissance, sans mouvement; le ventre étoit un peu douloureux, mais nullement tendu; il n'y avoit aucune déjection, & il étoit impossible d'administrer des lavemens: on continuoit toujours l'eau rougie émétisée & la potion huileuse, auxquelles on ajouta sur la fin un hydromel fort chargé.

Le changement qui s'opéra depuis dans le malade fut imperceptible jusqu'au 15, qu'il eut une évacuation semblable à celle d'un homme qui se porte bien. Le 17, j'ai ordonné un minoratif qui ne produisit aucune évacuation; mais le mieux devenoit plus sensible de jour en jour, & on commença à donner au malade quelques alimens dont il se trouva très-bien. Les forces sont ensuite revenues par degrés sans aucun accident. La convalescence a été longue, à cause de plusieurs plaies survenues au dos, aux reins, au coccyx & au grand trochanter; mais elle a été sûre, & le malade est sorti parfaitement guéri.

Cette observation m'a paru propre à donner une idée des ressources de la na-

ture, quand elle n'est pas contrariée, & de la doctrine d'Hippocrate sur la coction & sur les crises.

J'ai cru aussi qu'on pourroit en inférer que dans les maladies semblables, ou analogues à celle-ci, la meilleure de toutes les boissons est souvent une eau rouge émétiquée, qui tient lieu de délayant, de laxatif, d'incisif, de cordial. J'en ai trouvé l'usage établi à l'hôpital d'Etampes, en 1756. D'abord je l'ai laissé subsister comme malgré moi, & parce que les malades, presque tous charretiers, rouliers ou gens du commun, accoutumés au vin, ne vouloient pas d'autre boisson. Mais l'expérience m'a fait connoître ensuite que cette méthode simple étoit souvent beaucoup plus heureuse, que les méthodes compliquées dont on use ordinairement en pareille circonstance.

## II<sup>e</sup> O B S E R V A T I O N ,

*Contenant l'histoire de plusieurs fièvres fort compliquées, dont furent atteints un grand nombre de matelots nouvellement sortis des prisons d'Angleterre.*

Dans les premiers jours de mars 1780, il est entré à l'hôpital d'Etampes un assez grand nombre de matelots qui revenoient

d'Angleterre où ils avoient été prisonniers pendant long-temps au château de Buchester. Plusieurs de ces matelots n'étoient que fatigués, & n'avoient besoin que de bonne nourriture, avec des boissons rafraîchissantes & antiscorbutiques; mais il s'en est trouvé onze dont les maladies ont été graves & compliquées, & on n'en fera pas surpris, en faisant attention à ce qu'ils avoient souffert dans leur prison.

Ces matelots avoient été renfermés dans un château étroit au nombre de cinq mille, & quelquefois de sept mille hommes. Leur nourriture consistoit pour chaque homme en une livre de mauvais pain mal cuit, qui se trouvoit quelquefois réduite à neuf onces: on leur donnoit un petit morceau de viande à dîner; le soir des choux, ou à leur défaut des pois piqués de mauvaise qualité. Ils faisoient leur boisson d'une petite quantité de mauvaise bière & de l'eau d'un puits de ce château. Quand ils se trouvoient en grand nombre, cette eau n'étoit pas en quantité suffisante, & le peu qu'on en avoit alors étoit trouble. A ces causes, si l'on ajoute le chagrin & la fatigue de plusieurs jours de marche, on ne sera plus surpris de voir que presque tous ces pauvres gens aient été indisposés, ou malades.

D'abord deux de ces hommes parurent plus gravement affectés que les autres. Le nommé *Pierre d'Anchoncouré*, matelot novice, natif de Saint-Jean-de-Luz, fut saisi très-vivement d'une fièvre aiguë. Le pouls étoit plein & dur, le visage enflammé; les yeux étoient abattus, larmoyans & d'un rouge *brouillé*; la langue étoit chargée d'un limon blanchâtre. Au bout de trois jours, la fièvre avoit marché avec tant de rapidité, que la fièvre fut générale. La peau étoit de la plus grande aridité, la langue sèche & noire, les lèvres étoient brûlées & recouvertes d'une croûte noirâtre; mais le symptôme le plus effrayant étoit une prostration de forces & un assoupissement considérables.

Le second, nommé *François Garcier*, Espagnol, offroit en partie les mêmes symptômes; mais il n'avoit ni le visage animé, ni les lèvres brûlées; son pouls étoit plus concentré: ce malade étoit moins assoupi que l'autre, mais il avoit un air inquiet, sans se plaindre de rien; il étoit dans un délire sourd; les mouvemens convulsifs des tendons étoient sensibles; de sorte que son état sembloit participer davantage du caractère des fièvres malignes nerveuses.



L'un & l'autre n'éprouvoient pas de rémittence périodique ; mais leur fièvre étoit coupée par des redoublemens fréquens & irréguliers , & laissoient voir une perte de connoissance absolue , avec une *exolution* des forces très-marquée.

J'ai commencé par donner à ces malades de l'eau de tamarins simple , & une tisane rafraîchissante. Le lendemain , je les ai fait vomir avec une eau de casse émétisée ; le jour suivant , je les ai remis à l'usage de l'eau de tamarins simple ; mais observant que la langue , après être devenue nette & humectée , s'étoit chargée de nouveau , & que la tête sembloit même plus fortement affectée , je pris le parti de leur prescrire à chacun trois grains de tartre émétique dans un bouillon , afin de les faire vomir une seconde fois : cette seconde secousse me paroissoit fort nécessaire pour évacuer les mauvais levains déposés de nouveau dans les premières voies , & pour ranimer l'action languissante du genre nerveux : elle eut tout le succès que j'en attendois , en faisant rejeter par haut une quantité de bile porracée , & en sollicitant par les voies inférieures d'abondantes évacuations. Il en résulta une sorte d'affaiblissement dans la fibre musculaire , mais plus de déve-

loppement & de régularité dans le poulx. Ainsi, pour entretenir la liberté du ventre qui étoit évidemment nécessaire, vu la qualité des déjections, & soutenir en même temps les forces, je les mis à l'eau rougie aiguillée, pour boisson.

Ils restèrent ainsi dans un état fort alarmant depuis le 6 jusqu'au 10 de la maladie, sans qu'il parût aucun indice de l'issue qu'elle devoit avoir.

A-peu-près à cette époque, la langue devint plus aride, la déglutition se fit plus difficilement, la respiration parut plus embarrassée, & il s'établit une petite toux qui augmenta par degré. Regardant ce nouveau symptôme comme un signe de la déclinaison de la maladie, je mis ces malades à l'usage d'une potion huileuse, tant pour détendre & lubrifier, que pour donner des entraves au tartre stibie. Je faisois en même temps donner à certaines distances de l'hydromel coupé avec du vin & des bouillons gras. La toux ne tarda pas à devenir plus humide, & tous les autres symptômes fâcheux diminuèrent aussi insensiblement.

Le plus jeune, dont la maladie participoit plus de la fièvre biliaire synoque simple ou putride, que de la fièvre maligne, a été plus promptement hors d'affaire, &

tous les accidens se sont dissipés avant le treizième jour. Quant à l'Espagnol, il n'a été hors de danger qu'après quatorze à quinze jours ; ils n'ont pas eu d'autres crises sensibles l'un & l'autre que des sueurs ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que sur le déclin de la maladie, ils ont dormi deux à trois jours sans se connoître ; sommeil en apparence léthargique, mais moyen efficace dont la nature s'est servi pour achever, par un concours régulier & plus uniforme de ses forces, le travail de la coction.

Les neuf matelots chez lesquels la maladie s'est encore développée d'une manière grave, ont présenté les différences suivantes ; chez trois d'entre eux, la maladie s'est annoncée par des saignemens de nez ; deux de ces trois malades ont eu des transports si furieux, qu'on a été obligé de les lier, & que dans la violence de leur mal, ils refusoient toute boisson, comme les hydrophobes.

Deux autres étoient couverts de taches pétéchiales qu'on auroit été tenté de prendre pour des taches scorbutiques ; & ces taches se sont dissipées avec la maladie, tant par le secours des sueurs, que par celui des évacuations.

Un de ces malades, affecté de scorbut

a été pris, dans sa convalescence, de dévoiement colliquatif qui le jettoit à vve d'œil dans le marasme & dans l'épuisement; & il a dû son rétablissement parfait à l'emploi de quelques médicamens adoucissans, laxatifs & fortifiens, tels que la décoction blanche, le catholicon double, la teinture de rhubarbe, la thériaque & le diascordium.

Parmi les derniers, quelques-uns ont eu un délire fort long-temps continué, & ils ont été traités tous à-peu-près suivant la même méthode, & avec le même succès. Chez l'un d'eux cependant j'ai eu lieu de croire que l'émétique administré trois fois en douze jours, avoit singulièrement favorisé la guérison. Ce qui m'avoit engagé à le répéter, étoit l'amélioration singulière que ce remède paroïssoit apporter dans tous les symptômes, & particulièrement dans l'état du pouls. Dois-je attribuer l'heureux effet qui en a résulté à des commotions qui ont discuté l'humour morbifique au moment où elle commence à se déposer sur les organes vitaux, & qui ont ranimé la force tonique des vaisseaux & des nerfs; ou bien me serois-je trompé en prenant une fièvre maligne pour une fièvre synoque simple, & en regardant comme un remède qui a sauvé la

la

la vie, un médicament qui n'a fait que nettoyer les premières voies.

Quoi qu'il en soit, je puis dire qu'il a été un temps où j'aurois cru faire une faute irréparable de ne pas prescrire au moins une saignée à chacun de ces malades, sur-tout à ceux qui étoient jeunes, d'un tempérament sanguin en apparence, ou qui avoient des saignemens de nez. L'expérience qui est le grand maître en médecine, l'habitude de traiter des malheureux dont les humeurs sont plus tournées à la putridité qu'à la pléthore; enfin l'histoire de ces infortunés, dont le genre de vie étoit si misérable depuis longtemps, m'ont déterminé à adopter la marche que j'ai suivie; & je crois que le tact médical est le moyen le plus sûr pour distinguer ces sortes de cas.

En reconnoissant l'efficacité des moyens que j'ai employés, je suis bien éloigné de prétendre que cette méthode soit infail-  
 lible, & encore plus de désapprouver généralement la saignée dans les fièvres. Un trop grand éréthisme, la raréfaction du sang, & la tendance à former des engorgemen dans les organes vitaux, exigent souvent ce secours: mais autant il est nécessaire en certaines circonstances, autant il est nuisible dans d'autres. Ce que j'ai

voulu établir, c'est qu'il est des cas où les évacuans, administrés avec la plus grande simplicité, sont des moyens propres à favoriser la nature dans la guérison des fièvres les plus redoutables. Les observations précédentes sont très-propres à le prouver selon moi ; car, quelque nom qu'on veuille donner aux fièvres que je viens de décrire, soit qu'on regarde les plus graves comme des fièvres ardentes malignes, soit qu'on y trouve des rapports avec cette fièvre des armées, connue sous le nom de *fièvre de Hongrie*, on ne pourra pas s'empêcher de convenir que la plus part d'entre elles étoient fort graves, & se sont guéries avec autant de sûreté que de promptitude.

### R É F L E X I O N S.

M. *Boncerf* n'a pas voulu donner de nom aux fièvres qu'il a observées, parce qu'il fait combien les noms ont été & sont encore arbitraires ; mais ce qui vaut mieux qu'une nomenclature, il a si bien décrit ces maladies, qu'on ne peut pas se méprendre sur leur caractère. Sans rejeter, ni admettre ici la division ordinaire des fièvres aiguës, nous ne risquons point de nous tromper, en les distinguant seulement en deux classes.

Dans la première classe nous placerons les fièvres simples dont les accidens ne sont ni continus, ni dangereux, & nous les appellerons *fièvres aiguës* ; nous rangerons dans la seconde classe les fièvres aiguës , dans lesquelles des symptômes graves & continus compliquent la maladie , & souvent la rendent pernicieuse , & nous leur donnerons le nom de *fièvres malignes*. Or, il est évident que la plupart des fièvres observées par M. Boncerf, ont été fortement & long-temps compliquées ; & qu'ainsi elles doivent être rangées dans la classe des fièvres pernicieuses ou malignes.

Dans la première observation, on trouve des symptômes de cette espèce de fièvre, qui doit sa malignité à l'affoiblissement du principe vital, & qu'on a nommée à cause de cela *fièvre maligne nerveuse* ; la fièvre des matelots , présentant divers symptômes d'inflammation , d'engorgement, de purridité , d'affaïssement , a de l'analogie avec cette fièvre putride maligne des armées , qu'on a nommée assez improprement *fièvre de Hongrie* ; mais nous le répétons , le peu d'intérêt que M. Boncerf a mis à donner un nom à ces maladies , & la sagacité avec laquelle il les a toutes traitées aussi heureusement , sont une preuve qu'un médecin clinique ne

dirige pas son traitement d'après le nom qu'il donne aux maladies dans ses premières visites, mais d'après le concours des symptômes qui se développent dans tout le cours de la maladie.

*Hippocrate* dans ses *Epidémies*, décrit plutôt les fièvres, qu'il ne les nomme. *Sydenham*, qu'on ne peut s'empêcher de citer souvent, en parlant de la médecine d'observation, se dirigeoit ainsi, non sur le nom de la maladie, mais sur son caractère, puisque dans les constitutions différentes il a employé des remèdes différens pour des maladies qu'il désigne sous la même dénomination.

Que de Traités nous avons sur les fièvres! & cela pour nous apprendre à placer à propos quatre ou cinq sortes de remèdes, la saignée, l'émétique, les purgatifs, les vésicatoires & les antiputrides. S'il est des auteurs, tels que *Lommius*, *Van-Swieten*, *Quesnay* & *Quarin*, qui savent apprécier ces différens moyens, & indiquer les cas dans lesquels il convient de les employer, il en est d'autres aussi qui semblent s'être attachés à l'un de ces moyens particulièrement, & qui, soit défaut de clarté, soit enthousiasme, proscrivent ou louent une méthode, à l'exclusion de toutes les autres. Tels sont



entre autres *Chirac* & *Lob* dans leurs traités sur les fièvres; *Silva*, dans ses écrits sur la saignée; & *de Haen*, quand il parle de l'émétique.

La diversité que présentent les auteurs, existe aussi jusqu'à un certain point entre les praticiens; les uns paroissent sectateurs outrés de la saignée; les autres semblent la redouter avec une petiteffe ridicule. Ceux-ci ordonnent constamment des évacuans, & prodiguent l'émétique & les laxatifs; ceux-là ne donnent le tartre stibié qu'en tremblant, & croient devoir être tranquilles spectateurs. Enfin les vésicatoires ont des partisans & des antagonistes puissans, qui plaident également bien leur cause.

Cette diversité d'opinions parmi les médecins, ne prouve pas l'incertitude, mais l'étendue de l'art. Il y a plus, elle est même une preuve de l'existence de la médecine; car, suivant Hippocrate, *si l'art n'existoit pas; s'il n'y avoit ni systèmes, ni préceptes, ni règles de pratique d'après lesquels l'artiste pût se diriger, il n'y auroit pas de bons ou de mauvais médecins comme il y en a, mais il seroient tous également habiles, également ignorans, & la guérison des malades dépendroit uniquement du hasard.* (HIPPOCR. lib. de prisc. Med.) Ainsi tout

homme d'un esprit juste, en réfléchissant sur la contradiction apparente des médecins dans leur manière de penser & d'agir, n'y verra qu'une chose ; c'est qu'il y a dans chaque maladie des cas différens ; dans lesquels chacun des différens moyens proposés a une plus ou moins grande efficacité ; il appercevra ensuite que la sagacité, fruit de l'observation, en dirigeant l'artiste dans le choix de ces moyens, constitue le bon ou le mauvais médecin ; & il en conclura que l'habitude de bien voir, ou, ce qui est la même chose, que l'expérience donne au praticien ce *tact* sûr pour reconnoître la maladie qui existe, & appliquer le remède qui lui convient. Cette dernière réflexion n'a point échappé à M. Boncerf ; & en effet ce *tact* est ce qu'il y a de plus précieux & de plus difficile à acquérir dans la pratique de la médecine. Or, qui peut mieux disposer à ce tact heureux, qui peut mieux l'entretenir & le conserver, que d'avoir sous les yeux des tableaux fréquens qui puissent faire distinguer & reconnoître auprès des malades les différens cas qui exigent ces différens moyens ? *Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium nunquam non scirem asserre.* (SYDENH.)

C'est dans cette vue que l'on doit lire les observations de M. *Boncerf*, & celles que fournira le département des hôpitaux.

En faisant voir que les maladies qui portent le même nom, peuvent & doivent être traitées par des remèdes opposés, mais administrés d'après des indications directes & certaines, on établira de plus en plus cette vérité, que si la médecine est une science par la tradition & le développement de ses principes, elle est un art par l'application de ces mêmes principes au soulagement des malades; & par-là on combattra également les sectiques qui meconnoissent la médecine, & les enthousiastes qui la connoissent mal, en ne la considérant que sous quelques points de vue.

La première observation de M. *Boncerf* prouve que le délire le plus long, & l'affection la plus décidément soporeuse, peuvent quelquefois se guérir sans saignée, & que, lorsqu'on saigne dans les fièvres, il faut plutôt se diriger d'après les forces du malade, que d'après les symptômes qui dénotent l'engorgement du cerveau.

On voit dans les deux jeunes matelots la maladie prendre le caractère propre à leur âge. La marche est plus vive, le sang

se porte à la face , & il y a une hémorrhagie abondante ; ce qui étoit un signe favorable , tandis que si le sang n'avoit coulé que goutte à goutte , le pronostic eût été des plus fâcheux.

La marche graduelle & naturelle de la coction dans la plupart de ces malades , qui ont tous pris constamment des boissons émétisées , la souplesse du ventre qui a été observée chez chacun d'eux , & l'avantage qui en est résulté sensiblement , font voir que c'est peut-être un peu légèrement que plusieurs médecins ont cherché à inspirer de la frayeur pour l'usage de l'émétique , qu'ils regardent presque toujours comme propre à enflammer le ventre , & à donner un nouveau caractère de putridité aux humeurs.

Les réflexions de M. *Boncerf* sur l'usage du vin dans les fièvres aiguës putrides , seront goûtées de tous les praticiens , parce qu'il n'est aucun d'entre eux qui n'ait eu des preuves répétées de son efficacité. Mais si le vin étendu dans l'eau forme quelquefois la boisson la plus favorable chez les fébricitans de toutes les classes , il faut avouer qu'elle convient particulièrement chez les pauvres gens , dont la constitution est presque toujours épuisée. Dans beaucoup d'hôpitaux , on prescrit

habituellement pour tisane de l'eau mêlée avec un peu de vin, & les malades la prennent avec le plus grand plaisir.

Ce qui est sur-tout remarquable dans les observations de M. *Boncerf*, c'est la candeur avec laquelle il les présente, & les restrictions sages qu'il met aux conséquences qu'on pourroit en tirer. Cette manière de traiter les fièvres, ajoute ce judicieux observateur, n'a pas eu le même succès sur un voiturier qui paroïssoit être dans les mêmes circonstances que les malades précédens. Ce voiturier avoit eu, du 10 au 16, un délire furieux; du 16 au 20, les accidens avoient diminué progressivement. Les fonctions du cerveau étoient parfaitement rétablies; le malade paroïssoit arrivé au moment d'une crise heureuse; elle ne fut cependant qu'imparfaite, car il survint une parotide qui fit périr le malade peu de jours après par une métastase: le traitement n'en avoit pas moins été sage; l'art avoit fait pour ce malade tout ce qu'il pouvoit faire, mais la nature n'a pas eu assez de forces pour y répondre complètement.



---

*OBSERVATION sur une fièvre compliquée, dans laquelle on a employé les bains avec beaucoup de succès, faite en 1779; par M. LE ROUGE DE PREFONTAINE, médecin à Compiègne.*

Une jeune fille, âgée de vingt-deux ans, d'un bon tempérament, fut saisie d'une fièvre très-vive le 23 septembre au matin. Elle avoit le visage fort allumé, les yeux étincelans, la peau brûlante, sèche & aride, le pouls vif & serré. Sur les trois heures, l'accès cessa, & il survint des sueurs abondantes & fétides. Le ventre étoit boursoufflé, les urines supprimées, la langue grasse & épaisse, l'haleine fétide. Sur les six heures, il vint un redoublement, avec une sueur abondante; le cerveau commençoit à s'embarraffer, mais la quantité de saburre dont les premières voies étoient farcies, m'empêcha de prescrire la saignée; la crainte de faciliter la métastase de cette humeur sur les viscères, en fut la cause; c'est pourquoi, cherchant à modérer l'acrimonie bilieuse à laquelle j'attribuois tous ces symptômes, j'employai les boissons tem-

pérantes, ce qui procura un flux abondant d'urines fétides & âcres.

Le lendemain 24, la tête étoit entièrement prise, la gorge gonflée, le ventre météorisé. La malade avoit de la peine à avaler, mais le pouls étoit un peu plus souple. J'ajoutai aux boissons tempérantes & délayantes un apozème rafraîchissant & laxatif, qui ne produisit rien. J'essayai de relâcher le ventre par des lavemens émolliens, & ensuite par des lavemens laxatifs, mais sans succès, & la nuit fut très-mauvaise.

Le 25, continuation des mêmes moyens, sans obtenir d'autres évacuations que des urines si âcres & si fétides, qu'elles corrodoient la peau; le visage étoit plombé, la bouche & les dents noires, les yeux ternes, la tête tout-à-fait absorbée, le pouls petit & resserré. Je fis appliquer le matin des vésicatoires qui avoient mordu dès le soir, & la nuit fut fort calme.

Le 26, redoublemens irréguliers, sueurs abondantes qui n'apportent aucun relâchement; l'assoupissement continuoit; la malade avaloit avec la plus grande difficulté; mais, malgré la quantité de délayans, de laxatifs & de lavemens qu'elle avoit pris, il n'y avoit point d'évacuation. Je sentoient cependant la nécessité

d'en avoir, mais je tremblois sur le choix des moyens à mettre en usage pour les solliciter. L'émétique à petite dose, me paroissoit trop foible pour obtenir ce que je desirois; à grande dose, il pouvoit augmenter l'érétisme. Les drastiques devoient évidemment susciter une inflammation; le progrès rapide de la maladie, & l'état de stupeur de la malade, me faisoient voir dans la saignée un remède capable de la jeter dans l'affaîssement.

Dans cet embarras, je songeai au bain, & il me parut le seul moyen de pouvoir procurer du relâchement sans courir les risques d'augmenter l'intensité de la maladie; je savois bien les contre-indications que la pratique ordinaire trouve à l'emploi de ce moyen dans le traitement des fièvres putrides, mais je les trouvois moins fortes que celles qui me retenoient dans l'emploi des autres médicamens, & je me déterminai promptement.

Ainsi le 27, quatrième jour de la maladie, dans le moment où la malade paroissoit dans un danger évident, je la fis mettre dans le bain où elle resta environ dix minutes. Une heure après, je lui fis donner un lavement avec les décoctions émollientes, le lénitif & le miel mercurial, ce qui procura une évacuation abon-



dante de matières noires & épaisses. La journée fut très-calme, les vésicatoires rendirent beaucoup, & le soir un autre lavement émollient amena encore une selle abondante.

Le 28, la nuit avoit été tranquille, & je trouvai le poulx bien relâché; je fis prendre le bain & les mêmes lavemens, il en résulta l'effet que je desirois. La tête se rétablit, la malade commença à parler, & demanda à boire. J'entretins la liberté du ventre par des apozèmes légers aiguisés, & le 10 octobre, la malade étoit en convalescence.

*OBSERVATION sur l'efficacité des bains dans une fièvre maligne éruptive, envoyée en 1779; par M. HENRIQUEZ, médecin de l'hôpital de Louviers.*

Un enfant de sept à huit ans, étoit au onzième jour d'une fièvre putride éruptive; l'éruption étoit miliaire cristalline & peu développée; la sécheresse & la chaleur de la peau étoient extrêmes, la langue desséchée & noire, le poulx serré & convulsif, la respiration très-difficile, avec un murmure considérable dans la poitrine. Enfin, dans ses yeux, dans son visage, le petit malade avoit tout l'air d'un

agonisant, mais d'un agonisant plutôt étouffé, qu'affaibli par le mal. Je le crus perdu sans ressource; cependant je conseillai de le mettre dans un cuvier plein d'eau tiède, & de le laisser dans cette situation autant de temps qu'il pourroit le supporter: il resta dans le bain depuis huit heures du soir, jusqu'à neuf heures & demie. Pendant la première heure, il n'y eut aucune apparence d'amélioration. Dans la demi-heure suivante, on crut appercevoir un changement sensible; mais le mieux ne persévéra pas. A minuit, l'enfant retomba dans son premier état: on le remit dans le bain où il resta pendant deux heures, & ce second bain eut un succès complet. Bien loin d'en être affoibli, l'enfant y paroissoit plus vigoureux & plus vivant, la poitrine se dégagea par une expectoration abondante & facile, & l'éruption se fit avec force. Le lendemain la peau étoit moite, la respiration libre, l'éruption complète, le pouls développé, & à peine fébrile. Cette heureuse situation a persévéré, & le petit malade étoit convalescent au bout de trois ou quatre jours.



## RÉFLEXIONS.

Une des principales indications que les médecins de tous les temps ont cherché à remplir dans les fièvres aiguës, a été de délayer les humeurs épaisses, d'adoucir les humeurs âcres, & de restituer aux parties solides le relâchement & la souplesse que la chaleur de la fièvre tend à détruire. Les boissons adoucissantes, émollientes, savonneuses, ont été les moyens qu'ils ont constamment employé. Les lavemens, les boissons, étoient une sorte de bain intérieur que prenoient les malades. De ce bain intérieur, à l'idée d'un bain extérieur, il y avoit bien quelque analogie ; mais la putridité jointe aux fièvres aiguës, la foiblesse qui souvent les accompagne, paroissent des raisons pour en proscrire l'usage. Il est certain que ces moyens forment véritablement des contradictions dans plusieurs cas, mais ils n'en forment pas dans tous. Depuis quelques années, nombre de faits semblent l'attester ; & l'usage des bains, quoique peu commun dans les siècles qui ont précédé, étoit cependant pratiqué dans le traitement des fièvres aiguës.

Lorsqu'il survenoit dans les fièvres des douleurs locales, *Hippocrate* faisoit des

lions perpétuelles sur la partie affectée ; & dans les fièvres péripneumoniques , il baïnoit complètement le malade dans l'intermission de la fièvre. *Themison* , & tous ceux qui suivoient la secte méthodique , faisoient d'amples & de fréquentes aspersions sur les différentes parties du corps des fébricitans , dans les premiers jours de la fièvre , comme on le voit dans *Celse* & dans *Plin* ; & il paroît même que dans les temps où les Romains manquoient de médecins , l'usage des bains faisoit la partie la plus essentielle & la plus sûre de la médecine grossière qu'ils avoient adoptée. *Galien* faisoit plus , il baïnoit dans presque toutes les fièvres lorsqu'il avoit évacué l'humour superflue , & qu'il ne soupçonnoit pas une trop grande foiblesse dans quelque organe important. Les médecins d'Alexandrie copièrent toujours *Galien* ; & parmi eux , *Aëtius* prescrivoit les bains sur la fin des fièvres , sur-tout de celles qui sont la suite des sollicitudes & des veilles. Parmi les Arabes , *Mésué* recommande les bains dans presque toutes les maladies , & conseille d'y unir les plantes. Enfin , *Fernel* regardoit le bain comme propre à disposer à la coction dans les fièvres putrides. *Baglivi* , *Huxham* , *Marteau* , ont vanté

l'efficacité des bains chauds ou tièdes dans les maladies inflammatoires ou éruptives ; mais aucun n'a démontré cette efficacité aussi-bien que M. *Gilchrist*, médecin Anglois. On lit dans un ouvrage de cet auteur , qu'il a obtenu beaucoup de succès , en employant les bains chauds ou tièdes , pour des malades atteints de fièvres inflammatoires ; il les plongeait dans l'eau avant le redoublement ; souvent il faisoit réitérer le bain plusieurs fois dans la journée ; & , dans certaines circonstances , il faisoit appliquer des sangsues ou un vésicatoire vers la partie la plus douloureuse.

Un assez grand nombre d'observations particulières , faites par des médecins dignes de foi , confirment aujourd'hui l'utilité de cette pratique. L'observation de M. *Hatté*, insérée dans le Journal de Médecine , août 1784 , en fournit un exemple. On en a encore adressé au même journal quelques-unes du même genre , qui y seront insérées successivement.

Les observations précédentes nous paroissent très-propres à confirmer cette doctrine salutaire. Dans la première , on y voit les bains suppléer à la saignée , que plusieurs praticiens n'auroient pas balancé à prescrire ; & , ce qu'il y a de plus re-

marquable, on y voit la manière douce & paisible dont les bains opèrent. Un sommeil tranquille succède à la plus grande agitation, la fièvre diminue, le pouls se développe, la peau devient moite, & le relâchement se propageant aux parties les plus intérieures, le spasme qui s'opposoit aux évacuations cesse tout-à-coup, & la nature expulse sans effort les matières putrides que l'art avoit en vain tenté de chasser depuis plusieurs jours. La saignée est, sans contredit, un grand remède dans les maladies aiguës : le moins expérimenté dans l'art de guérir, connoît les prodiges qu'elle opère ; mais, en accordant à ce moyen la propriété d'être, dans certaines circonstances, le relâchant le plus prompt & le plus efficace, il faudra convenir qu'il est des cas où les bains jouissent du même avantage. Toute la difficulté consistera à savoir quand il faudra employer l'un ou l'autre ; & c'est en cela que le médecin clinique aura besoin d'apprécier le degré de forces de son malade, & de distinguer si c'est l'engorgement sanguin, ou le spasme nerveux qui domine.

L'observation de M. *Henriquez* confirme ce que les médecins, depuis *Rhasès* jusqu'à *Vernage*, ont écrit touchant l'effi-

cacité des bains, pour rappeler à la peau un virus morbifique dont la métastase est mortelle, & touchant l'action délétère de ces virus sur le principe de la vie; mais de plus, on y remarque deux choses. La première, la promptitude avec laquelle le bain change l'état de sécheresse & d'aridité en un état contraire; la seconde, la possibilité, & même la nécessité de prescrire les bains, malgré l'époque avancée de la maladie & la foiblesse apparente, quand l'indication du bain est précise. Cette vertu restaurante du bain a été démontrée dans des circonstances encore plus délicates: on a vu le bain réussir dans ces convalescences longues & imparfaites qui arrivent à la suite des fièvres aiguës; ce qui avoit engagé à le prescrire, étoit la sécheresse de la peau. Et en effet, les bains, en détruisant cette aridité extérieure, donnent aux parties intérieures la souplesse dont elles ont besoin pour que les fonctions se fassent avec vigueur & régularité: on pourroit présumer de-là qu'il est des fièvres lentes, dans lesquelles les bains ne seroient pas moins efficaces que dans les fièvres aiguës.



*OBSERVATIONS sur plusieurs fièvres d'une nature particulière ; par M. ROSIGNOLY, médecin de l'hôpital à Grasse.*

PREMIERE OBSERVATION.

*Fièvre aiguë, guérie par un dépôt aux testicules.*

Pendant l'automne de 1779, il régna dans les environs de Grasse des fièvres-tierces & doubles-tierces, en assez grande quantité. Elles étoient longues & tenaces ; mais cependant, elles cédoient à un traitement méthodique : ainsi je n'en parlerai pas ; mais je crois devoir rapporter quelques observations particulières qui m'ont paru intéressantes, quoique je n'aye été pour ainsi dire que spectateur auprès des malades qui y ont donné lieu.

Les habitans de Pegomas, village qui sert presque de fauxbourg à la ville de Grasse, furent tout-à-coup attaqués par une fièvre qui, dès l'invasion, s'annonça d'une manière extraordinaire. La maladie commençoit par un engorgement aux parotides, & aux autres glandes salivaires. Cet état, très-génant pour la déglutition & la respiration, s'accroissoit pendant



quatre ou cinq jours avec un mouvement fébrile. Vers le sixième, l'engorgement se portoit subitement aux testicules où il s'établissoit une inflammation, accompagnée de tuméfaction considérable; ce qui débarrassoit entièrement le gosier. Cette métastase excitoit un mouvement fébrile un peu plus marqué, mais cette fièvre n'étoit que symptomatique; car, au bout de quelques jours, c'est-à-dire, vers le septième ou le huitième de l'invasion de la maladie, les accidens secondaires se dissipoient, la fièvre tomboit entièrement, & le jugement de la maladie étoit si complet, que les malades n'avoient besoin d'aucun remède, & se trouvoient ainsi guéris d'une manière singulière, par les seuls efforts de la nature; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'y a eu que les célibataires qui aient été attaqués de cette maladie.

## II<sup>e</sup> OBSERVATION.

*Fièvre aiguë très-vive, guérie très-rapidement par des saignemens de nez répétés.*

Une fille d'une forte constitution, âgée de dix-huit ans, étant allée à la campagne, tandis que ses règles, qu'elle avoit eues plus abondamment que de coutume,

couloient encore un peu , s'affit imprudemment sur le gazon. Elle revint le soir chez elle avec un léger mal de tête , & un froid qui dura l'espace de six heures , à la suite duquel la chaleur de la fièvre se manifesta & se développa avec une violence extrême. Le mal de tête étoit en même temps des plus considérables , ses yeux ne pouvoient souffrir la lumière , le bruit le plus léger lui caufoit une douleur extrême , & sa raison étoit égarée ; cette fille passa une nuit des plus cruelles.

Le lendemain au matin , le froid revint avec les mêmes signes , & la chaleur qui y succéda fut aussi forte. Je fis faire une saignée du pied , ce qui diminua le mal de tête , sans arrêter l'impétuosité de la fièvre.

Le troisième jour , même redoublement , précédé par un frisson ; la chaleur fut excessive , le visage étoit fort rouge , & il y eut un saignement de nez qui , sans être considérable , me fit renoncer aux saignées. Le quatrième , le cinquième & le sixième jour se passèrent de la même manière ; les redoublemens étoient presque tous suivis d'un léger saignement de nez qui sembloit apporter de l'amendement , mais trop peu pour ôter à la malade l'anxiété qui l'agitoit perpétuellement.

Le septième, l'hémorrhagie du nez fut plus considérable ; après le prélude ordinaire, il sortit deux palettes de sang qui soulagèrent entièrement le cerveau ; la fièvre tomba presque aussitôt, & un sommeil paisible annonça que la crise étoit décisive. En effet, le huit il n'y avoit plus de fièvre ; la malade a été purgée, & la maladie s'est ainsi terminée, sans que la marche ait été accélérée ou retardée par l'effet des remèdes.

### III<sup>e</sup>. OBSERVATION.

*Fièvre maligne (a), guérie en buvant de l'eau seulement.*

Dans le même temps, je vis un exemple plus frappant des ressources de la nature pour guérir les fièvres les plus compliquées. Un jeune garçon, âgé de douze ans, fort indiscipliné, & se refusant à tout ce qu'on voulut lui prescrire dans les premiers jours d'une fièvre fort aiguë, refusa non-seulement les remèdes qu'on lui proposa, mais il ne voulut pas même boire

---

(a) Nous laissons subsister ce mot, quoiqu'il ne soit pas, à notre avis, celui qui convient. Cette fièvre seroit mieux désignée sous le nom de *fièvre grave*.

une goutte de bouillon, ni de tisane. Bientôt la maladie parut très-grave. Les redoublemens étoient fréquens & irréguliers, la langue sèche; il y avoit des mouvemens convulsifs dans les tendons; la tête se perdit, & le malade étoit tantôt dans le délire, tantôt dans un assoupissement léthargique. Enfin, à en juger par le pouls, les forces paroissoient fort abattues. Le petit malade, constant dans son aversion pour toute espèce de boisson composée, ne voulut jamais boire que de l'eau pure; cependant, les symptômes alarmans qui avoient augmenté du trois au sept, baissèrent insensiblement du sept au neuf; de petites sueurs s'annoncèrent le dixième jour. Elles continuèrent sans trouble le dixième & le onzième, & le treizième le malade fut entièrement guéri sans le secours d'aucun remède.

Ce traitement si simple a beaucoup de rapport avec la méthode dont on use, dit-on, au Caire pour traiter les fièvres malignes, & par le moyen de laquelle on prétend que les crises manquent rarement.

#### R É F L E X I O N S.

Une opinion fort ancienne fait attribuer à la *nature* la guérison des maladies; mais il est assez rare de voir interpréter  
convena-

convenablement cette vérité, & appliquer avec justesse cet axiome, *la nature guérit*. L'erreur vient principalement de ce que tout le monde n'attache pas la même idée au mot *nature*; & il ne sera pas inutile de remonter à la source de cette erreur, en rappelant en peu de mots ce que les médecins & les philosophes des différens siècles ont entendu, en médecine, par le mot *nature*.

Avant *Hippocrate*, il y avoit déjà plusieurs systèmes imaginés pour expliquer la composition de l'univers, & la *nature* de l'homme. Parmi ces systèmes, on distingue ceux de *Pythagore*, de *Démocrite* & de *Zamolxis* médecin, philosophe & orateur, qui le premier a fait consister la santé, la maladie & la guérison dans l'influence de l'ame sur le corps. *Hippocrate*, écartant de la médecine les systèmes, observa la *nature* dans l'homme sain & dans l'homme malade; & le résultat de cette étude lui fit poser ce principe, *la nature dans l'homme est la constitution qui résulte des différens élémens dont il est composé*. Mais, voyant dans cette constitution un effort combiné & continu de toutes les parties pour la conservation de la vie & de la santé, observant d'ailleurs que sans cette correspondance des par-

ties constitutives, les remèdes ne peuvent rien, il établit ce second principe, *la nature guérit les maladies : Naturæ morborum medicatrices.*

*Platon, Epicure, & d'autres philosophes*, prirent le mot *nature* métaphoriquement : selon les uns, la nature est une puissance mouvante qui est la cause de la formation, de l'accroissement & du développement de l'animal; selon les autres, c'est un feu inné qui anime & qui préserve le corps. *Athénée* donna la plus grande célébrité à ces idées métaphysiques, en admettant dans l'homme une substance aérienne ou éthérée, qu'il regardoit comme le mobile de toutes les actions du corps humain, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie : cependant, malgré les diverses acceptions du mot *nature* par les philosophes, les médecins Grecs, marchant presque tous sur les traces d'*Hippocrate*, cherchoient comme lui à traiter les malades, en étudiant leur constitution primitive, le concours des forces & les signes qui indiquoient leur action, & en variant les moyens de guérison sur ces différentes vues.

*Asclépiades & Thémison*, regardant cette attention scrupuleuse des médecins Grecs comme inutile, & rejetant les

conséquences qui en résultoient comme une doctrine trop compliquée, introduisirent en médecine une méthode de guérir séduisante par sa douceur & ses promesses flatteuses, mais qui, sous l'apparence d'une activité simulée, laissoit à la *nature* la force ou la foiblesse, dépendantes de l'organisation primitive. *Celse*, *Plin*e & *Galien*, entendirent par *nature*, la même chose qu'*Hippocrate* : ils l'ont préconisée en style métaphorique ; mais ils ont dit ouvertement qu'elle étoit intimement liée avec les forces du corps, & qu'elle guérissoit de deux manières ; seule dans certains cas, par l'action des différentes parties dans lesquelles résident les forces ; & dans d'autres, avec l'aide de l'art, qu'ils regardoient comme un instrument souvent nécessaire pour que ces mêmes forces eussent une direction salutaire.

Les médecins d'Alexandrie & les Arabes, ne présentent sur cet article que des copies de *Galien*. Dans les siècles d'ignorance & de barbarie qui ont suivi, on ne donnoit plus au mot *nature* une acception philosophique ou médicale ; tout ce qui étoit alors au dessus de la portée des sens, paroissoit impénétrable ou miraculeux. A la renaissance des lettres, les restaurateurs

de la médecine grecque firent connoître ce que dans le corps humain, on devoit entendre par *nature* ; & ils enseignèrent , d'après *Hippocrate* , les moyens d'étudier sa marche dans les différentes maladies ; mais bientôt après , des chimistes & des spagyriques donnèrent une nouvelle vogue à l'idée d'une puissance occulte : de-là toutes les erreurs de *Raimond Lulle* , de *Paracelse* , de *Van-Helmont* , & de plusieurs autres médecins d'un esprit plus brillant que juste : de-là l'*archée* , le *principe universel* , &c.

Dans le dernier siècle , *Sydenham* livré tout entier à l'observation , dissipa toutes ces chimères. Selon ce médecin , la maladie est un effort de la *nature* pour délivrer l'être animé d'un ennemi qui l'opprime ; mais , bien loin de la croire en état de se débarrasser elle-même dans tous les cas , il a cru que les secours dont elle avoit besoin étoient si variés suivant les différentes circonstances , que la pratique seule pouvoit apprendre à les placer à propos.

La conspiration admirable de toutes les parties pour la plus petite fonction , & la conservation d'un mixte tel que le corps humain , qui tend par lui-même à la putréfaction la plus rapide , a fait supposer qu'un principe immatériel veilloit



sans cesse aux intérêts du corps animé ; mais que ce principe, en ordonnant les mouvemens, étoit susceptible de précipitation & de crainte. Aujourd'hui une nouvelle secte de médecins renouvelle ces idées sous une autre forme, & sous le nom de *principe vital*.

Par ces noms, par ces hypothèses, les médecins des différens âges ont voulu désigner une propriété innée qu'a le corps humain d'appéter ce qui lui est utile ou agréable, & de repousser ce qui lui est nuisible ; une puissance conservatrice qui réside dans la sensibilité & l'irritabilité dont la fibre animale est douée. En admettant un être immatériel, matériel ou mixte, comme principe & cause des mouvemens réguliers & irréguliers, des efforts salutaires & nuisibles, du développement, de la conservation & de la destruction des corps animés, on s'est bientôt perdu dans des considérations métaphysiques. Mais, en écartant tout système, l'observateur apprend à reconnoître que dans le corps animé, la *nature* n'est autre chose que le résultat de son organisation.

En se formant de justes idées sur le mot *nature*, on voit dans quel sens on doit entendre que la nature guérit les maladies, & jusqu'à quel point on doit croire

à la juste direction de ses effets. En faisant l'énumération de toutes les espèces de maladies auxquelles l'homme est exposé, on trouvera que la *nature* seule doit en guérir, & qu'elle en guérit un grand nombre; mais aussi on verra que la plus part de ces maladies que la *nature* guérit, sont peu graves, & que souvent elle est insuffisante pour guérir celles qui sont plus graves.

Citons quelques exemples qui serviront à faire entendre dans quel sens on doit admettre l'axiome, *la nature guérit*. La *nature* guérit les petites-véroles bénignes, mais elle est opprimée par les petites-véroles confluentes; & l'art, sachant à propos écarter & diminuer les symptômes les plus fâcheux, sauve beaucoup de malades qui auroient péri, s'ils eussent été abandonnés à la *nature* seule. Que peut la *nature*, en comparaison de l'art, dans un catarrhe suffoquant, dans une apoplexie? Les paysans redoutent en général les secours de la médecine; dans leurs maladies, on les voit obéir à l'instinct, & prendre ce que leur dicte l'appétit naturel; cependant les épidémies font chez eux le plus grand ravage, tant qu'ils sont ainsi abandonnés à eux-mêmes, & presque toujours les secours de

l'art suspendent ou diminuent la mortalité avec une promptitude étonnante. Dans les fièvres intermittentes soporifiques, la *nature* égarée conduiroit à la mort, si on n'avoit appris à la secourir par différens moyens, mais particulièrement par l'usage du quinquina à forte dose. Dans les maladies de poitrine, l'art n'a-t-il pas besoin de détourner de ce viscère, devenu trop foible, le sang & les autres fluides que la *nature*, la force supérieure des autres organes, y fait affluer avec impétuosité? Dans la plus part des hydropisies, la *nature* indique bien la méthode curative, en excitant le desir de boire des liqueurs rafraîchissantes & savonneuses, & de manger des fruits fondans. Quelques malades ont même dû leur guérison à ces moyens simples & naturels; mais le plus souvent les forces sont trop foibles, & leur concours trop interrompu pour que la nature puisse guérir sans le secours de l'art. Le médecin prescrit alors l'usage des stimulans avec celui des boissons, & il rend à la nature l'activité qui lui manquoit.

Ces exemples suffisent sans doute pour prouver, 1°. que les seuls efforts de la nature guérissent la plupart des maladies légères, & quelquefois des maladies gra-

ves ; mais que dans celles-ci ses efforts sont souvent trop tumultueux, ou trop foibles, & conséquemment nuisibles ou insuffisans.

2°. Que si le médecin est louable de laisser agir la *nature* seule dans certains cas ; dans d'autres il seroit condamnable de se borner à l'expectation.

3°. Que lorsque le médecin agit, lorsqu'il change la direction des mouvemens, & lorsqu'il augmente ou qu'il diminue les forces de la nature, ce n'est que pour satisfaire aux indications qu'elle présente elle-même.

4°. Que si ces indications ne sont point assez positives pour faire connoître précisément de quelle manière le médecin doit agir, il doit se borner à l'expectation, à moins qu'il ne soit évident que le malade, abandonné à la nature seule, ne succombe.

5°. Que, soit que le médecin se contente d'être expectant, soit qu'il agisse, on pourra toujours dire que la *nature* guérit les maladies. Dans le premier cas, elle guérira avec ses moyens seuls ; tandis que dans le second, elle est aidée de secours étrangers, mais qui ne peuvent rien sans elle.

La nature seule a opéré la crise des ma-

ladies dont M. *Rossignoly* rapporte les observations ; mais M. *Rossignoly* n'est point resté spectateur oisif, il a reconnu le vœu de la nature, & le médecin, qui fait remplir ce vœu, soit en expectant, soit en agissant, donne une égale preuve de sa sagacité.

Nous terminerons ces réflexions en rappelant que l'Académie de Dijon a proposé en 1775, une question des plus importantes : *Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agissante ; & à quels signes le médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

Le prix a été décerné à M. *Voullonne* ; l'extrait de son Mémoire se trouve dans le Journal de Médecine, volume xlviii, page 481.



LETTRES DE M. MESMER,  
A M. Vicq d'Azyr,

EN DATE DU 19 AOUST 1784;

ET

A MM. les Auteurs du Journal  
de Paris,

EN DATE DU 29 DU MÊME MOIS;

*Avec un extrait du Journal de Paris ,  
(du vendredi 27 août 1784.) A Bru-  
xelles, 1784. In-8° de 30 pages.*

M. Mesmer, qui avoit coutume de se servir du Journal de Paris (a), quand il avoit envie de faire une annonce, a manqué de cette ressource dans le plus grand besoin. « *En conséquence, ferme dans sa conduite, & décidé à tout entreprendre pour se procurer les réparations éclatantes qui lui sont dûes, M. Mesmer a voulu faire*

---

(a) Le Journal de Paris est presque toujours intéressant, & il est très-répandu; ce qui devroit être une raison pour empêcher d'y insérer des articles qui ne peuvent qu'induire en erreur, entretenir la crédulité publique, & favoriser les entreprises des charlatans.

*sommer MM. du Journal de Paris de recevoir sa Lettre, ou de déclarer en vertu de quels ordres ils la refusent. »*

*« Cinq huissiers auxquels M. Mesmer s'est successivement adressé, ont craint de se charger de sa sommation, & ne lui ont pas dissimulé qu'ils croyoient entrevoir du danger pour eux à la signifier. »*

Voilà la nouvelle que M. Mesmer nous apprend dans son Avant-Propos. Voici son Postscriptum : *« On m'assure que M. Deslon, de concert avec le conseil qui le dirige dans toutes ses démarches, se dispose à faire imprimer une réponse au Rapport de Messieurs les Commissaires. M. Deslon étant parvenu à me faire dérober, un peu avant la clôture de ce rapport, quelques-unes des notes que j'ai rédigées pour me guider dans l'explication que j'ai donnée de ma doctrine à mes élèves, il est possible qu'il parle un peu mieux sur le magnétisme animal qu'il ne l'a fait jusqu'à présent ; mais, comme des notes ne suffisent pas pour développer mon système, je n'en proteste pas moins de nouveau contre tout ce que M. Deslon pourra écrire ou faire de relatif à ma découverte. Quel que soit le ton que lui & son conseil prendront dans l'œuvre qu'ils méditent, je prie qu'on n'en soit pas dupe ; encore*

*un peu de temps, & je dirai tout, & l'hypocrisie profonde des deux personnages sera dévoilée, & on trouvera ma patience incroyable; & dans une affaire qui intéresse l'humanité, on regardera mon long silence, comme une faute que je n'aurois pas dû commettre.»*

Au temps passé, M. Mesmer vivoit en bon chrétien, & comme il l'a dit, *il étoit plus accoutumé à la résignation qu'à la vengeance* (a).

Maintenant implacable, sans remords, sans pitié, il dénonce au public le néophyte, le prosélyte, l'ami dont autrefois il a fait un si bel éloge, éloge auquel il avoit encore à ajouter; car, avant de finir, il s'est écrié: *«Je m'arrête, j'ai sacrifié ma vie au bonheur de l'humanité, & n'ai pas encore acquis le droit de lui faire l'éloge de mon ami* (b).»

(a) Voyez la Lettre de M. Mesmer, médecin de la Faculté de Vienne, à M. Philip, doyen de la Faculté de médecine de Paris, datée d'Aix-la-Chapelle, du 4 octobre 1782. A Londres, 1782, petit in-8° de 15 pages.

(b) Le lecteur est averti que tout ce qui est en italique, & marqué de guillemets au commencement & à la fin, est fidèlement extrait du *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal*, publié par M. Mesmer, en 1781.



Qu'il y a de vicissitudes dans les affaires humaines ! Tant que l'influence des astres sur notre corps ne sera pas calculée au juste , le chapitre des événemens imprévus sera sans fin. M. Deslon , par exemple , devoit-il présumer que M. Mesmer , qui s'étoit brouillé avec tous les savans distingués , se brouilleroit aussi avec lui ?

M. Deslon , qui *« considère la vérité sans rougir , »* n'avoit point manqué d'accueillir *« avec candeur »* celle que M. Mesmer lui découvroit , en lui apprenant que *« l'objet qu'il traite échappe encore à l'expression positive. Avec la franchise d'une ame pure & d'un cœur droit , M. Deslon se plaisoit au récit des aventures de M. Mesmer , & M. Mesmer aimoit à lui raconter , comme quoi il étoit abandonné , fui , dénigré , honni par tout ce qui tient aux sciences ; comme quoi ses malades & lui avoient été tour-à-tour , ou à la-fois , les objets des plaisanteries Autrichiennes ; comme quoi le Père Paradis entra chez lui l'épée à la main , & comme quoi la mère & la fille Paradis tombèrent évanouies à ses pieds , la première de rage , la seconde , pour avoir été jetée la tête contre la muraille par sa barbare mère ; comme quoi il fut délivré de celle-ci ; comme quoi , elle fit des remerciemens à madame Mesmer ; & comme*

quoï M. Mesmer avoit besoin de calme pour revenir à des sentimens plus raisonnables ; comme quoï il avoit envoyé son mémoire sur le magnétisme animal aux différentes académies de l'Europe ; comme quoï aussi il n'avoit reçu réponse d'aucune, excepté de celle de Berlin, laquelle lui a marqué qu'il étoit dans l'illusion.

A ces paroles, le zèle de M. Deslon s'enflamme, il se voue à la cause & à la personne de M. Mesmer, il s'élance dans les bras de l'homme inspiré qui poursuivoit ainsi :

(a) « Une ardeur brûlante s'empara de mes sens ; je ne cherchai plus la vérité avec amour, je la cherchai avec inquiétude : la campagne, les forêts, les solitudes les plus retirées eurent seules des attraits pour moi. Je m'y sentois plus près de la nature. Viollemment agité, il me sembloit quelquefois que le cœur fatigué de ses inutiles invitations, je la repoussois avec fureur. O nature ! m'écriois-je dans ces accès, que me veux-tu ? D'autres fois, au contraire, je m'imaginai l'étreindre dans mes bras avec

---

(a) Que nos lecteurs ne s'étonnent point de voir plusieurs fois les mêmes citations : des tirades subimes, comme celle qui suit, ne sauroient être répétées trop souvent.

*tendresse, ou la presser avec impatience & trépignement de se rendre à mes vœux. Heureusement mes accens perdus dans le silence des bois ; n'avoient que les arbres pour témoins de leur véhémence ; j'avois certainement l'air d'un phrénétique. Tel étoit l'effor de mon imagination ; je pensai trois mois sans langue. »*

M. Mesmer parloit encore, & déjà le fluide universel gonflait les veines du néophyte ; l'extase vient : c'en est fait, Nicolas Deslon est possédé du magnétisme animal. Plus de repos pour lui ; la nuit il rêve fluide universel ; le jour il est en courses, il arrête les passans ; il frappe à toutes les portes ; il dit par-tout : M. Mesmer & le fluide universel sont arrivés à Paris. M. Mesmer a vu des prodiges à Ratisbonne ; il en a fait à Vienne ; il vous en fera à Paris. Il est ici, Messieurs ; il est ici, Mesdames, pour votre conservation, préservation & curation ; la vue n'en coûte rien ; essayez-donc d'une dose de magnétisme animal.

(a) « Depuis dix ans j'ai été sujet à une

---

(a) Traitement de M. Deslon, pag. 89 & suiv. des *Observations sur le magnétisme animal*, publiées par M. Deslon, 1780. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune,

douleur d'estomac, provenant d'une obstruction au petit lobe du foie. Elle m'incommodoit fréquemment, & en tout temps je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. Certains jours j'étois obligé de lâcher les boutons de ma veste pour respirer à mon aise & sans douleur. Aujourd'hui je frappe sur mon estomac sans inconvénient. »

« J'avois en outre un embarras dans la tête, & un froid continuel à la tempe droite, qui me gênoit beaucoup les jours de travail, ou de fatigue. »

« Depuis long-temps ces deux incommodités me servoient à constater les expériences de M. Mesmer ; il avoit même eu plusieurs fois la complaisance de jouer de l'harmonica, ou du piano-forte en leur faveur ; non pas sans que je fusse obligé chaque fois de lui demander grace sur la musique. »

« Je lui dis un jour assez sérieusement que je me ferois traiter, si j'en avois le temps. « Bon ! me répondit-il, ne venez-vous pas ici tous les jours ? Vous êtes prudent : mettez-vous au traitement ; vous y demeurerez chaque fois le temps que vous voudrez, ou que vous pourrez. Si vous n'obtenez pas guérison entière, vous en prendrez moitié, un quart, un

» huitième : ce sera autant de gagné. » Je suivis son conseil ; & , dans le fait , j'ai eu comme les autres , mes crises , mes évacuations , mes douleurs au foie , mes tourmens de tête ; mon front s'est pelé , & je me suis trouvé soulagé. Dire en combien de temps j'ai obtenu ces effets , je ne le saurois. Mon traitement a été trop morcelé , pour m'être assujetti à un calcul quelconque. »

## R É F L E X I O N S.

« Mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du magnétisme animal , que je n'en aurois point parlé , s'il ne donnoit l'assurance que j'écris d'après des épreuves personnelles. »

« Il ne doit pas être rangé au nombre des cures. M. Mesmer m'a prouvé que je ne pouvois être radicalement guéri , & ses raisons m'ont paru valables. »

## TRAITEMENT DE M. MESMER.

« M. Mesmer éprouva , il y a quelques mois , un mal-aise général. Cet état ayant duré plusieurs jours , il jugea à propos de s'examiner avec soin. Il se trouva , dit-il , rempli d'obstructions. C'étoit bien le cas d'appliquer le proverbe : Médecin , guériss-toi toi-même. Il n'y manqua pas. Sans

doute il se traita en ami ; car ; dans l'espace d'un mois , il eut quatre ou cinq cents évacuations. Quelque vigoureux qu'il soit , il me parut en être fatigué : aussi disoit-il après cela , qu'il l'avoit échappé belle , & qu'il s'étoit avisé à temps.»

Ces certificats étoient moulés , selon les dimensions requises ; ils étoient conformes au goût du public , & M. Mesmer avoit à se féliciter d'avoir trouvé un homme comme M. Deslon : mais ,

*Luxuriant animi rebus plerumque secundis.*

Un jour , trop fier du succès , M. Deslon a fait plus qu'il n'en falloit. Il a fait l'entendu ; il a dit à quelqu'un , mais . . . . Mais « si le *magnétisme animal* n'étoit que le secret de faire agir l'imagination , M. Mesmer n'aura-t-il pas toujours un secret bien merveilleux ? car si la médecine d'imagination étoit la meilleure , pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination (a) ? »

C'est ainsi que l'orgueil perd l'homme , & que de fil en aiguille un propos présomptueux , contraire à la vraie théorie

---

(a) Voyez *Observations sur le magnétisme animal* , par M. Deslon , 1780.

du magnétisme animal, a fait succéder l'orage à des jours de jubilation.

Hélas ! c'est en vain que M. *Deslon* regrette le temps où M. *Mesmer* s'écrioit : *O nature ! que me veux-tu ?* Si M. *Mesmer* est agité, s'il trépigne, il n'étreint plus la nature avec tendresse, ses accens ne sont plus perdus dans le silence des bois, & leur véhémence a d'autres témoins que les arbres. Enfin, ce grand homme ne pense plus sans langue ; il en a une : à la vérité ce n'est que pour médire & non pas pour calomnier ; car il a prévenu le public qu'il ne calomniera pas : » *Je ne calomnierai pas*, &c. » Quoi qu'il en soit des procédés réciproques de MM. *Mesmer* & *Deslon*, la première chose à faire est de les amener tous deux à un point de conciliation : pour cela, nous nous adressons à M. *Deslon* ; par caractère il est doux, par nécessité toujours plein de soumission & d'admiration pour son maître ; & c'est dans l'espoir du succès le plus désirable, que nous lui confions notre projet ; il présente un moyen propre à réunir les intérêts les plus chers à M. *Deslon*, à M. *Mesmer*, au monde entier.

Quelque ami commun peut terminer cette grande affaire. Qu'il se présente chez M. *Mesmer* un *La Fontaine* à la main ;

qu'il lui lise la fable intitulée : *Le vieillard & ses enfans*, & qui commence par ce vers :

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.

Voilà son texte ; il ajoute , *les magnétiseurs sont divisés : on les écrase ; qu'ils se réunissent , ils seront forts*. Grandes exclamations ! Tout ce que le reproche met à la bouche , les mots d'ingratitude , de mauvaise foi , d'ignorance , &c. il laisse tout couler , il s'y attendoit. Il a l'air d'abandonner M. *Deslon*, de le condamner ; il partage l'amertume qui dévore un homme offensé ; mais il fait un adroit circuit , & bientôt il attaque le cœur de M. *Mesmer* avec deux béliers puissans , l'intérêt du magnétisme lui-même , & les droits sacrés de l'humanité. Ensuite , revenant sur M. *Deslon*, il rappelle ce temps heureux où M. *Mesmer* recevoit avec plaisir les sacrifices qu'il lui offroit , & l'encens qu'il brûloit en son honneur. Ce digne ami fait de légers efforts pour convaincre , il en fait de très-grands pour persuader ; il y réussit. M. *Mesmer* est magnétisé jusqu'à l'attendrissement. Tout étoit préparé ; les portes s'ouvrent ; M. *Deslon* se précipite sur le sein de son maître ; *Mesmériens* & *Desloniens*, tout est confondu ; deux grands hommes sont



réunis, leurs mains se touchent, leurs bras s'entrelacent, leurs poitrines ne laissent échapper que des sanglots entrecoupés, leurs joues-sont arrosées par les larmes du sentiment, par ces douces larmes que l'on a tant de plaisir à répandre. Tous les spectateurs émus pleurent, & rient à la fois. Un trône s'élève, les deux héros s'y placent, & les vrais croyans les voient couronnés d'une auréole magnétique, cent fois plus brillante que les aigrettes de la plus vive électricité. La dis-corde est plongée dans un *baquet*; elle y reste enchaînée entre la fièvre & la médecine, & l'on grave sur le couvercle : *Plus de maux incurables, longue vie & santé parfaite* ;

*Talia sæcla suis dixerunt, currite, suscitæ  
Concordes stabili fatorum numine Parcæ  
Aggredere, ô magnos, aderit jam tempus, honores,  
Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.*

Eh bien ! ne nous y voilà-t-il pas ? Peut-on nier maintenant que le magnétisme animal ne soit rien autre chose qu'*imagination, imitation & toucher* ? On lit des choses superbes sur le magnétisme : on se frotte les yeux, croyant que l'on a la berlue ; tout de suite la visière s'éclaircit, le cerveau se désobstrue, l'imagination trotte,

& par imitation, on fait le petit prophète; mais l'illusion a passé comme l'éclair; les clameurs publiques ont fait cesser le rêve, & la vérité ordonne d'une voix impérieuse d'annoncer à M. *Mesmer* qu'on commence à se dire, que s'il prétendoit à l'estime autant qu'il prétend aux écus; s'il avoit, en effet, le secret dont il se vante d'être le possesseur; si, comme il s'en glorifie, il avoit à cœur de servir l'humanité, il n'auroit point refusé 30000 liv. de rente que le Gouvernement étoit dans l'intention de lui faire; & que si M. *Mesmer* a éludé cette offre, c'est qu'il craignoit qu'on ne cessât de lui payer cette pension, parce qu'alors il auroit fallu avouer que son secret est celui de faire accroire qu'il en a un, & le Gouvernement n'auroit pas trouvé bonne cette confiance. Il faut que M. *Mesmer* sache qu'on ne peut plus se persuader que l'*austérité de ses principes* lui ait défendu de communiquer son secret au Gouvernement, parce qu'il avoit à craindre que les personnes choisies pour en être les dépositaires, n'en abusassent. On connoît à présent les motifs qui ont empêché M. *Mesmer* de vendre son secret pour une pension de dix mille écus, & qui l'ont déterminé à demander plutôt sept cents

mille francs comptant , ou une terre du même prix *en toute propriété*. Pour laisser subsister le prétexte d'abus du secret, il auroit fallu n'en pas faire trafic ; mais M. Mesmer suivoit son plan ; il étoit nécessaire qu'il commençât par négocier avec le Gouvernement , cela fixoit sur lui les regards du public , qu'il falloit forcer d'avoir une opinion , & de croire à l'existence & à l'efficacité du magnétisme animal. Pour y réussir, rien de mieux imaginé qu'un défi, mais fait de manière qu'il ne pût pas être accepté.

MM. les Auteurs du Journal de Paris n'ont pas manqué d'annoncer ce défi , & M. Mesmer le renouvelle dans sa Lettre à M. Vicq d'Azyr.

« *En attendant*, dit M. Mesmer, *que j'aye exposé mon opinion sur le rapport imprimé de MM. les Commissaires, qui, sans m'avoir interrogé, prétendent que je n'ai point de découverte; en attendant que je m'élève au dessus des circonstances, en apparence difficiles, dans lesquelles on a cru me jeter; qu'il me soit permis de renouveler ici le défi que j'ai fait aux médecins, il y a environ six ans. J'ai demandé à cette époque, & je demande aujourd'hui qu'ils choisissent vingt-quatre malades; j'en prendrai un même nombre;*

*Et l'état des uns & des autres sera constaté en présence de magistrats supérieurs qui voudront bien présider à leur traitement. En médecine, on ne doit se décider que par les faits ; je soutiens que mes malades seront plus promptement & plus sûrement guéris par ma méthode, que les malades confiés aux médecins ne le seront par leurs remèdes ; & si je fais une promesse vaine, je consens qu'on déclare ma doctrine fausse. Il y a dans Paris deux corps de médecins ayant une existence politique ; que l'un ou l'autre accepte mon défi, je le tiendrai. »*

Signé MESMER.

Ce défi est suivi d'une commémoration faite à point. *Galilée, obligé de faire amende honorable pour avoir soutenu que la terre tourne, disoit, en quittant les cachots de l'inquisition, ils ont beau faire, cependant la terre tourne.*

M. Mesmer a raison sans doute de se donner pour un grand homme, & c'est à son sujet que l'auteur des *Réflexions préliminaires* cite Socrate, La Chalotais & la magistrature Française. Mais à quoi bon rappeler ici le mot de Galilée en sortant des prisons de l'inquisition ? M. Mesmer n'a point éprouvé ce sort ; on n'a  
porté

porté aucune atteinte à sa liberté ; il en abuse même en s'exhalant en injures contre ceux qui n'embrassent pas ses opinions (a). Il reçoit de l'argent à pleines mains, il fait une secte ; au moins doit-il laisser la liberté de penser qu'un homme à *secret*, qui tient une conduite aussi extraordinaire, a pu s'être dit à lui-même :

*Dès les premiers temps que j'ai envoyé mon Mémoire à toutes les Académies de l'Europe, leur silence unanime m'assuroit bien que mon magnétisme animal & moi nous étions appréciés par tous les savans pour ce que nous valions ; MOI, pour un extravagant, ou un jongleur ; & le MAGNÉTISME ANIMAL, pour une chimère. Je suis donc sûr que ni les médecins de la Faculté, ni ceux de la Société, n'accepteront mon défi ; pourroient-ils consentir à me voir avec mon doigt & ma baguette turlupiner des malades qui auroient des fluxions de poitrine, des coliques néphrétiques, des dyssenteries, des esquinancies, des fièvres putrides, des affections gangre-*

---

(a) Ce n'étoit point par droit de repréfaillies : on n'avoit encore rien dit à M. *Méfmer*, rien écrit contre lui, quand il fit paroître ses premiers ouyrages, dans lesquels il se per-nect d'injurier toutes les Compagnies savantes.

neufes, &c. La plupart de ces malades périroient certainement faute des secours usités. Bien certain que mon défi ne peut pas être accepté, je puis & je dois le proposer. Je connois le public ; un défi lui plaît toujours. Mes partisans auront beau jeu pour accuser les médecins de mauvaise foi, & pour faire accroire que je suis sûr de mon fait, que j'ai véritablement un secret, un agent, le MAGNÉTISME ANIMAL ; & dans un certain monde, il sera du bon ton d'en être persuadé, quoique depuis sept ans que je suis à Paris, jeme sois conduit comme à Vienne, c'est-à-dire, de manière à prouver à tous les gens qui savent voir & raisonner, que je ne veux que de l'argent. Je sais bien que ce ne sont pas les écus de ces gens-là que je puis avoir ; mais ceux qui sont venus au monde pour m'en apporter, seront trop tard à s'appercevoir que si j'avois réellement un secret, si j'étois persuadé, ainsi que je l'ai annoncé, qu'il guérît toutes les maladies (a), rien n'auroit été plus honorable & plus satisfaisant pour moi que d'avoir donné mon secret au Gouvernement.

A présent, M. Mesmer, admettons pour

---

(a) M. Mesmer n'excepte que les maladies vénériennes.

un instant que vous aviez un secret, & que vous vouliez faire un défi pour en prouver l'existence ; n'auriez-vous pas dû écrire à M. le doyen de la Faculté, & à M. le secrétaire perpétuel de la Société, une Lettre conçue à-peu-près en ces termes :

*Je me suis assuré par des expériences répétées, que je possède un secret, par le moyen duquel non-seulement je puis guérir toutes les maladies que les médecins guérissent, mais même les guérir plus promptement, plus sûrement & sans drogues, ou presque sans drogues ; car je suis obligé d'en prescrire quelquefois, quoique rarement.*

*Comme il est prudent de se méfier de tous les gens à secret, & comme mes promesses paroissent tenir plus à l'illusion qu'à la réalité, je suis bien éloigné de demander à guérir d'abord des malades, lesquels, d'après le système reçu, seroient exposés à quelque danger, s'ils n'étoient point traités conformément aux principes établis, parce que ni la Faculté, ni la Société, ne doivent consentir à compromettre la vie du dernier des hommes.*

*Je commencerai donc par traiter celles des maladies externes que la médecine guérit aussi ; telles que certaines tumeurs, les*

goîtres récents, les maladies pédiculaires, la gale, les dartres, les maladies des yeux qui cèdent facilement : de-là je passerai au traitement d'autres maladies externes, plus difficiles à guérir, comme les dartres, les maladies des yeux dont les symptômes sont plus graves, la mauvaise gale, la teigne, les maladies pédiculaires & les goîtres invétérés. Je finirai par les varices, les anévrysmes, les tumeurs enkystées, les sarcofes, les squirrhes, les cancers & la lépre.

Après que j'aurai guéri, avec le seul MAGNÉTISME ANIMAL, les maladies que les médecins guérissent avec des drogues, j'aurai fait assez pour qu'il me soit permis de lui associer alors quelques topiques, ou quelques remèdes à prendre à l'intérieur pour aider la guérison des maladies que les médecins ne guérissent pas, ou guérissent si rarement, qu'ils n'osent point y compter.

Mais, quand j'aurai prouvé l'existence & l'efficacité du MAGNÉTISME ANIMAL par la guérison des maladies externes, on ne peut faire aucune difficulté de me confier le traitement des maladies internes ; & c'est par leur guérison que finiront les expériences auxquelles je me sou mets.

Les seules conditions que je fais sont



que, 1°. les malades observeront le régime que j'indiquerai, & qu'ils seront magnétisés, aussi souvent & aussi long-temps que je le jugerai convenable, par moi, ou par quelques-uns de mes élèves. 2°. Que les Commissaires que le Gouvernement me donnera seront choisis dans tous les ordres de l'Etat, afin de donner à mes expériences toute l'authenticité & la publicité qu'elles exigent.

Ma proposition garantit la droiture de mes intentions ; je demande à traiter d'abord des maladies externes, parce que le MAGNÉTISME ANIMAL les guérissant aussi-bien que les maladies internes, les personnes de tout ordre pourront plus aisément juger de l'état des malades, & des changemens qui auront lieu.

Voyez, M. Mesmer, comme on vous donne beau jeu ; car, après avoir supposé que vous avez réellement un secret, admettons que vous n'en avez point : dans les deux cas, rien de plus avantageux pour vous que la marche que l'on vous propose ; à la vérité elle est sûre, soit pour vous mener aux honneurs, soit pour vous démasquer, mais elle est lente ; & nécessairement, elle vous fait gagner un temps considérable, pendant lequel vos partisans auront le droit de dire : *Attendez,*

*Mesmer sortira victorieux ; il va se procurer les réparations éclatantes qui lui sont dûes.* Les incrédules n'oseront parler ; & ceux dont l'opinion n'est point encore fixée , attendront patiemment le dénouement.

Mais pendant que vous iriez de votre côté , qui empêcheroit que M. *Deslon* ne rassemblât ses forces , ne dressât d'autres batteries , ne prouvât que le rapport auquel il a donné lieu ne contient que des *billevesées* ; enfin , qui empêcheroit qu'il ne fît les mêmes preuves que vous , afin que l'on crût en lui comme en vous ? Prenez-y garde , M. *Mesmer* , point d'union entre vous & M. *Deslon* , point de croyance bien établie dans le magnétisme animal ; mais une fois réunis tous deux , & vos preuves faites , vous pourrez alors continuer tranquillement à *sacrifier votre vie au bonheur de l'humanité* , vous pourrez prendre un parti sûr pour faire triompher la vérité , pour soustraire enfin votre *fluide universel* à ce nouveau pouvoir que l'auteur des *Réflexions préliminaires* voit s'élever dans l'état , & pour faire décréter tous ceux qui magnétiseront , ou se feront magnétiser sans une permission par écrit ,  
*signée MESMER ;*

*Et plus bas, DESLON.*

Et quand tout cela sera fait, il restera toujours à dire : *Mais, pourquoi un secret ? Un médecin doit-il en avoir quand il s'agit d'un intérêt si général, qu'il embrasse le siècle présent & les générations futures ?*

L'obstination que M. Mesmer met à faire un secret d'une chose que tout le monde fait, défile tous les yeux ; les moins clairvoyans reconnoissent enfin que l'on s'est joué de leur crédulité, l'illusion cesse. Qu'importe à M. Mesmer ? sa mine est exploitée, il a mis à profit sa théorie, sa pratique, son secret & ses dupes ; & c'est bien, c'est bien.

Ce qu'il y aura de chagrinant, c'est que ses prosélytes seront peut-être pour quelque temps sans poupées (a). En at-

- 
- (a) Les enfans n'ont l'ame occupée  
Que du continuel fouci,  
Qu'on ne sâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit ;  
De cette source est descendue  
L'erreur payenne, qui se vit  
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment  
Les intérêts de leur chimère ;  
Pygmalion devint amant  
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,  
Autant qu'il peut, ses propres songes ;  
L'homme est de glace aux vérités ;  
Il est de feu pour les mensonges.

tendant qu'on leur en fasse une autre, ils s'entretenaient quelquefois d'une aventure qui a donné lieu à un *opéra comique*, à une *querelle d'allemand*, & qui de temps en temps a valu aux intéressés des quotes parts assez raisonnables.

---

## OBSERVATION ET RÉFLEXIONS

*Sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat ; par M. FARANGET, docteur en médecine, & professeur royal en la Faculté de Douai.*

Un chat, âgé de près de trois mois, venoit d'être sevré ; il refusa pendant plusieurs jours la nourriture qu'on lui offroit. Dans la même maison étoit une chienne d'environ quatorze mois. Cette petite bête n'avoit jamais eu de communication avec aucun mâle de son espèce. La meilleure intelligence régnoit entre ces deux animaux ; ils jouoient ensemble ; & pendant leurs jeux, le chat suçoit les mamelles de la chienne, qui se prêtoit à son manège. Après plusieurs jours, on s'aperçut que les mamelles de la chienne se gonfloient ; & en examinant la chose de plus près, on découvrit qu'elles étoient

pleines de lait, & elles suffirent bientôt pour la nourriture du chat. Voilà trois semaines que durent cette adoption & cette singulière nourriture. Cette chienne a du lait si abondamment, qu'elle en mouille les appartemens ; sa santé n'est nullement altérée. Son nourrisson est gros & gras ; l'attachement le plus tendre les unit tous deux, & le chat ne paroît pas disposé à renoncer de sitôt aux bienfaits de sa nouvelle mère.

Ce phénomène ne semble point s'accorder avec l'idée reçue parmi les physiologistes, sur la cause du transport du lait. Il n'est pas possible d'avoir ici recours à une sympathie entre l'*utérus* & les mamelles ; & puisqu'il s'agit d'une nourrice qui n'a point été mère, on ne peut pas dire que l'*utérus*, débarrassé du fardeau de la gestation, ait fait refluer aux mamelles la portion d'humeur laiteuse, que la nature employoit à l'accroissement de l'embryon. Encore moins est-il possible d'admettre l'influence de l'imagination, dont on regarde les faillies voluptueuses comme capables de déterminer cette sécrétion. Essayons de résoudre la difficulté.

Les physiologistes savent que le chyle, c'est-à-dire, le premier extrait fluide des alimens, se convertit en lait, avant de

devenir sang. Le lait peut être regardé comme un des termes de la progression dont l'ensemble complète la sanguification. A chaque digestion la nature travaille donc une certaine portion de lait : donc à chaque digestion, on pourroit, absolument parlant, en obtenir de tous les animaux, tant mâles que femelles ; mais les femelles seules ont reçu de la nature des organes propres à la séparation de ce fluide. Cependant, hors de la grossesse & du temps qui suit l'accouchement, ces organes (les mamelles) sont dans l'inaction ; & néanmoins ils ont besoin d'un surcroît d'action, pour devenir les réservoirs du fluide laiteux. Ainsi les vaches, par exemple, qui fournissent si long-temps & chaque jour, une quantité déterminée de lait, cesseroient bientôt d'en fournir, si l'on n'entretenoit dans leurs mamelles une action soutenue qui y appelle, & qui y fixe l'humeur laiteuse. C'est donc l'action, ou l'irritation portée sur un organe, qui y détermine l'abord du fluide qu'il est destiné à séparer de la masse totale.

D'après cette vérité si simple & si évidente, l'observation que nous venons de rapporter, ne présente plus rien de merveilleux. Si la jeune chienne n'avoit pas

été agacée dans une partie sensible, le lait qu'elle fournit chaque jour eût franchi, sans s'y arrêter, les mamelles, quelque favorable que soit d'ailleurs leur organisation ; mais les secousses souvent répétées, l'irritation soutenue qu'ont fait naître dans ces parties les caresses du jeune chat, ont suffi pour y appeller le fluide laiteux, qui, en roulant comme à l'ordinaire, avec le reste du sang, a trouvé sur son passage un organe, non-seulement propre à le recevoir, mais (ce qui est encore indispensable) un surcroît d'action dont il a suivi la direction constante.

..... *Si quid novisti rectius istis,*  
*Candidus imperti* .....

## OBSERVATION

*Sur un corps étranger arrêté dans l'œsophage ; par M. DE CROIX, médecin agrégé au collège de Lille.*

Le 6 août de cette année, je fus prié de secourir madame C.\*\*\*, qui se trouvoit dans une situation fort violente. Le tempérament de cette dame avoit été altéré par diverses incommodités qui l'avoient

conduite à une attaque d'apoplexie, qui avoit laissé un état d'imbécillité : on me dit que depuis la veille à deux heures, on n'avoit pu lui rien faire avaler. La respiration étoit très-laborieuse, le pouls déprimé, & la malade hors d'état de pouvoir prononcer un seul mot; enfin tout annonçoit un péril imminent. Un habile chirurgien de la ville ayant visité le fond de la bouche, & n'y ayant rien trouvé d'apparent, je crus pouvoir conclure que l'obstacle à la déglutition provenoit d'une atteinte subite de paralysie dans les muscles du pharynx & des parties adjacentes: en conséquence, je proposai l'application d'un large vésicatoire à la nuque, & des injections stimulantes dans le gosier.

Cependant je ne voulus pas aller plus loin sans consulter. M. *Boucher* fut appelé : il ne trouva rien de mieux à faire que d'insister sur les moyens que j'avois proposés, & principalement sur les injections dans le gosier, propres en même temps à rappeler l'action des parties paralysées, & à procurer l'expulsion du corps étranger, s'il s'en trouvoit un engagé dans l'œsophage, par la toux qu'elles exciteroient. Je fis moi-même quelques-unes de ces injections, & me trouvant obligé d'aller visiter d'autres malades, j'ordonnai



à la femme de chambre de les continuer à diverses reprises. Une heure après, on courut pour m'annoncer qu'on avoit effectivement extrait du gâsier de la malade un corps étranger. Quelle fut ma surprise, lorsqu'on me présenta une petite croix de bois encore humectée par la salive, dont le montant avoit deux pouces de longueur, & la traverse un pouce & demi!

Le volume, la figure & l'indissolubilité de ce corps, font pressentir les désordres qui en feroient résultés, s'il étoit resté engagé dans cette partie, & de manière à ne pas être apperçu, & à donner aisément prise à son extraction. Si le montant de la croix avoit été engagé le premier, il auroit pu pénétrer en grande partie plus avant dans l'œsophage; mais il s'est trouvé que c'étoit la traverse qui n'y avoit pu pénétrer, de façon que dans un accès de toux, ce corps ayant été repoussé en haut & en devant par une contraction forcée du pharynx, la femme de chambre allant réitérer les injections, en apperçut le bout qu'elle saisit avec les doigts & qu'elle dégagea adroitement.

En arrivant, je fis prendre à la malade un peu de liquide, qui passa à-peu-près avec la même facilité qu'avant l'accident. Ensuite, de concert avec M. *Boucher*, on

la mit à l'usage des boissons nourrissantes & miellées, pour calmer l'irritation des parties qui avoient souffert & remédier à leur excoriation. Tout alloit à souhait dès le lendemain, &, en peu de temps, la malade se trouva rendue à son état primitif.

---

## RAPPORT DES COMMISSAIRES

*Nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner un instrument inventé par M. DEMOURS fils, & propre à faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte. Lu à l'Assemblée, dite primâ Mensis, le premier décembre 1784.*

MESSIEURS,

Vous nous avez chargés d'assister à la première opération de la cataracte que feroit M. Demours fils, notre confrère, à l'effet de constater l'utilité du nouvel instrument qu'il vous a présenté, & de vous en rendre compte.

Nous nous sommes transportés le 10 du même mois, à onze heures du matin, dans la rue des Postes, où nous lui avons vu opérer l'œil gauche de madame la

comtesse de *Longueval*. Il auroit été difficile de rencontrer un sujet qui pût mieux nous convaincre de l'utilité de ce nouvel instrument. En effet la malade, quoique persuadée que l'opération de la cataracte n'est pas bien douloureuse, ne put cependant vaincre sa frayeur lorsqu'elle en sentit les approches. Quelques instans auparavant, elle fut atteinte de palpitations de cœur inquiétantes; &, lorsqu'il fallut l'opérer, elle perdit entièrement la tête. Ses yeux furent continuellement agités de mouvemens convulsifs si précipités, que l'opération eût été impraticable sans le secours de ce nouvel *Ophthalmostat*. Ces mouvemens convulsifs de l'œil, qui dénotoient l'extrême inquiétude de la malade, n'ont nullement embarrassé M. *Demours*. Dans le même temps qu'il introduisoit le bistouri à l'extrémité externe du diamètre horizontal de la cornée; il plaça la pointe de son instrument vers l'extrémité interne de ce même diamètre, à environ une ligne de distance de la sclérotique; afin que la pointe du bistouri pût sortir entre celle de l'instrument & cette membrane; de sorte que l'œil fut fixé dans le même instant. La malade ne fut plus alors la maîtresse de lui faire exécuter aucun mouvement. L'incision de la cor-

née a été faite en six secondes avec la plus grande sécurité. La pointe de l'*ophthalmostat* nous paru n'avoir pénétré que la moitié de l'épaisseur de la cornée, & n'a pas causé la plus légère douleur.

Il nous restoit à constater si cette légère piquûre ne seroit suivie d'aucun accident. La tranquillité avec laquelle madame la comtesse de *Longueval* a passé les neuf jours suivans, nous en a fourni la preuve la plus satisfaisante. La première nuit, elle dormit dix heures, & ne se plaignit jamais de la plus légère douleur à l'œil opéré.

Enfin, l'appareil ayant été levé le dixième jour, nous n'aperçûmes aucune trace de la légère piquûre faite par cet instrument. A peine même la cicatrice de l'incision faite à la cornée est-elle sensible; elle se trouve si près du bord de la sclérotique, qu'il faut examiner l'œil avec attention pour l'apercevoir.

Madame la comtesse de *Longueval*, qui voit aussi parfaitement de l'œil opéré qu'il soit possible de voir après l'opération de la cataracte, a désiré que son nom ne soit pas passé sous silence dans ce rapport, & elle nous a paru flattée dans cette occasion de rendre à M. *Demours* un témoignage public de sa reconnoissance.

Après avoir comparé le nouvel instrument, qui est l'objet de ce rapport, avec ceux qui ont été imaginés dans la même intention, nous avons reconnu qu'il avoit sur ces derniers une supériorité marquée, sur-tout en ce qu'il est tenu très-près du point où il agit. En effet, il n'y a que trois lignes de distance entre la pointe qui pique la cornée & l'extrémité du doigt qui la dirige. Nous croyons que cet instrument rendra l'opération de la cataracte beaucoup plus facile & plus sûre; & nous pensons en conséquence, que ce nouvel *ophthalmostat* doit mériter à son inventeur des éloges de la part de la Compagnie.

*Signé*, SALLIN, GOUBELLY.

*Typis mandetur, CAROLUS  
SALLIN, Decanus.*



---

*MALADIES qui ont régné à Paris  
pendant le mois de décembre 1784.*

Le baromètre, pendant ce mois, a été vingt-quatre jours de 27 pouces à 27 pouces 11 lignes, & sept jours de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

Le plus grand froid a marqué 4 degrés au dessous de 0, & le moindre froid, sept degrés au dessus de 0.

Le ciel a été couvert vingt-six jours; il y a eu quatre fois de la pluie dans le commencement du mois, sept fois de la neige, quatre fois du vent, deux jours de brouillard, vingt jours de gelée, & la Seine a charié trois jours.

Les vents N. N-O ont régné quatorze jours; les S. S-O. ont régné quinze jours; l'E. & l'O. chacun un jour sans continuité, & ils ont beaucoup varié.

Tout le mois a été humide; l'hygromètre ne s'est élevé qu'à trois degrés au dessus de 0, & est descendu à deux degrés au dessous de 0. Les termes les plus constants ont été un au dessus de 0, 0, & un au dessous de 0.

Il est tombé à Paris, pendant ce mois, un pouce sept lignes huit dixièmes d'eau.

Les affections catarrhales , les rhumatismes aigus, quelques restes de fièvres intermittentes, des jaunisses, des érysipèles, dont quelques-uns de gangreneux, sont les maladies qui ont paru les plus communes. Les fièvres catarrhales putrides simples, semblent avoir succédé aux fièvres malignes qui régnoient le mois dernier. Quelques femmes en couche ont essuyé des fièvres catarrhales malignes. Ces maladies ont cédé aux infusions des plantes diaphorétiques, à l'esprit de Mindererus, & aux légers purgatifs.

Vers le milieu du mois, les péripneumonies catarrhales sont devenues plus communes. On a observé que les femmes en couche ont été sujettes à la cachexie laiteuse, accompagnée de diarrhée, d'amaigrissement, de langueur.

À la fin du mois, il s'est manifesté des fièvres péripneumoniques, d'abord avec les signes de putridité qui prenoient promptement le caractère de fièvre péripneumonique maligne. Nous en rendrons compte le mois prochain.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D É C E M B R E 1784.

| Jours<br>du<br>mois. | THERMOMETRE.              |                              |                              | BAROMETRE. |            |            |
|----------------------|---------------------------|------------------------------|------------------------------|------------|------------|------------|
|                      | Au<br>lever du<br>Soleil. | A deux<br>heures<br>du soir. | A neuf<br>heures<br>du soir. | Au matin.  | A Midi.    | Au soir.   |
|                      | Dégr.                     | Dégr.                        | Dégr.                        | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. |
| 1.                   | 1,18                      | 5, 4                         | 2, 9                         | 27 8, 2    | 27 8, 9    | 27 9,11    |
| 2                    | 0,10                      | 2, 7                         | 0, 6                         | 27 11, 4   | 28 0, 0    | 28 0, 7    |
| 3                    | -0,18                     | 2, 0                         | 3,11                         | 27 11,10   | 27 10, 8   | 27 8,11    |
| 4                    | 4,15                      | 5,16                         | 4, 0                         | 27 6,10    | 27 6, 7    | 27 6, 0    |
| 5                    | 3,16                      | 5,10                         | 8, 0                         | 27 4, 4    | 27 2, 4    | 26 11,10   |
| 6                    | 5,17                      | 6, 6                         | 4, 3                         | 26 11, 5   | 26 10, 0   | 26 10, 6   |
| 7                    | 0,13                      | 4, 9                         | 2,10                         | 27 0, 2    | 27 0, 4    | 27 0, 1    |
| 8                    | 2,15                      | 3, 1                         | 1, 0                         | 26 11, 1   | 26 11, 8   | 27 1,10    |
| 9                    | 0,15                      | 1,13                         | 0, 0                         | 27 2, 2    | 27 4, 5    | 27 5, 3    |
| 10                   | -1, 0                     | 1,10                         | -0, 6                        | 27 5, 6    | 27 6, 2    | 27 7, 3    |
| 11                   | -1, 2                     | 1,10                         | -1, 0                        | 27 6, 8    | 27 6, 0    | 27 5, 0    |
| 12                   | -1, 1                     | -1, 9                        | -1, 3                        | 27 2, 6    | 27 2, 4    | 27 3,12    |
| 13                   | -1, 1                     | -1, 7                        | -0, 2                        | 27 5, 3    | 27 5, 7    | 27 6, 0    |
| 14                   | -0,19                     | -1,13                        | 0, 4                         | 27 5, 2    | 27 5, 3    | 27 5, 9    |
| 15                   | -0, 6                     | -0, 6                        | -1,17                        | 27 6, 8    | 27 7, 0    | 27 7, 8    |
| 16                   | -4, 4                     | -1,18                        | -4,14                        | 27 8, 5    | 27 8, 9    | 27 9, 1    |
| 17                   | -4,12                     | -2,10                        | -2, 2                        | 27 9, 8    | 27 9, 7    | 27 9, 6    |
| 18                   | -1,18                     | 1, 3                         | -0,12                        | 27 8, 5    | 27 7, 7    | 27 7, 0    |
| 19                   | -2,14                     | -0, 8                        | -0,15                        | 27 7, 3    | 27 7, 7    | 27 8, 9    |
| 20                   | 0, 6                      | 2, 8                         | -1,11                        | 27 10, 1   | 27 10, 9   | 27 11, 2   |
| 21                   | -0,11                     | 1,16                         | -0, 3                        | 27 10, 7   | 27 9, 7    | 27 8, 6    |
| 22                   | -2, 1                     | 0, 5                         | -1, 1                        | 27 7, 3    | 27 6,11    | 27 7, 1    |
| 23                   | -3, 6                     | -2, 3                        | -3, 8                        | 27 8,11    | 27 9, 7    | 27 10, 4   |
| 24                   | -3, 4                     | -1,10                        | -3,14                        | 27 11, 2   | 27 11, 7   | 28 0,10    |
| 25                   | -3, 8                     | -3, 4                        | -5, 5                        | 28 2, 0    | 28 1,11    | 28 1,11    |
| 26                   | -5, 0                     | -2, 2                        | -1,17                        | 28 1, 2    | 28 0, 5    | 28 0, 0    |
| 27                   | -2, 5                     | -1,12                        | -5, 9                        | 27 11, 0   | 27 10, 2   | 27 9, 2    |
| 28                   | -6, 2                     | -2, 1                        | -4,10                        | 27 9, 2    | 27 7,11    | 27 7,11    |
| 29                   | -2, 8                     | 1, 1                         | 0,13                         | 27 8, 0    | 27 7,11    | 27 7, 9    |
| 30                   | 1, 4                      | 2,10                         | 0,16                         | 27 6,10    | 27 5,11    | 27 4,11    |
| 31                   | 0, 7                      | 2, 5                         | 0, 0                         | 27 3, 8    | 27 2, 9    | 27 1,11    |



## VENTS. ET ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours<br/>du<br/>mois.</i> | <i>Le matin.</i>          | <i>L'après-midi.</i>         | <i>Le soir à 9 heures.</i>          |
|-------------------------------|---------------------------|------------------------------|-------------------------------------|
| 1                             | S. brouil. froid.         | E. couv. frais.              | S. couv. froid,<br>vent, pluie.     |
| 2                             | S-E. cou. froid.          | E. nuag. froid.              | N. ser. froi <sup>4</sup> .         |
| 3                             | S-O. <i>idem.</i>         | S-O. couv. fro.              | S-O. co. fro. ve.                   |
| 4                             | N-O. <i>id.</i> ve. pl.   | S-O. <i>idem.</i>            | S-O. <i>idem.</i>                   |
| 5                             | S. couv. froid.           | S. couv. froid.              | S-O. <i>id.</i> pl. temp.           |
| 6                             | S-O. <i>id.</i> pl. temp. | S-O. cou. frais,<br>tempête. | S-O. ser. froid,<br>tempête.        |
| 7                             | S-O. ser. fro. v.         | S-O. n. froid, v.            | N-E cou. froid.                     |
| 8                             | S. cou. <i>id.</i> brui.  | S-O. cou. froid.             | S-O. <i>idem.</i>                   |
| 9                             | S-O. c. fro. v. for.      | S-O. <i>idem.</i> neig.      | N-E. <i>id.</i> neige.              |
| 10                            | N-E. c. fro. nei.         | N-E. couv. froi.             | N-O. cou. froi                      |
| 11                            | E. couv. froid.           | E. <i>idem.</i>              | N-E. <i>idem.</i>                   |
| 12                            | N-E. <i>id.</i> v. neig.  | N. <i>id.</i> vent, nei.     | N-E. <i>idem.</i> ve.               |
| 13                            | N-E. co. fro. v.          | N-E. cou. fro. v.            | N-E. <i>id.</i> neig <sup>2</sup> . |
| 14                            | N-E. nua. froid.          | N-E. nua. <i>idem.</i>       | N-E. <i>idem.</i>                   |
| 15                            | N-E. cou. froid.          | N-E. cou. froid.             | N-E. couv. froi                     |
| 16                            | N-E. <i>id.</i> v. neig.  | N-E. <i>idem.</i>            | N-E. <i>idem.</i> ven               |
| 17                            | N-E. c. froid. v.         | N-E. <i>id.</i> v. neig.     | N-E. <i>id.</i> neige.              |
| 18                            | N., <i>idem.</i> neige.   | S-O. <i>idem.</i>            | N-E. brou. froi.                    |
| 19                            | N. couv. froid.           | N-E. cou. froid.             | S-O. ser. fro. v.                   |
| 20                            | N. <i>idem.</i>           | N. <i>idem.</i>              | N. couv. froid.                     |
| 21                            | N-O. <i>idem.</i>         | O. <i>idem.</i>              | S-O. <i>id.</i> v. neig.            |
| 22                            | N. brouil. froid.         | N. <i>idem.</i>              | N. couv. froid.                     |
| 23                            | N. couv. froid.           | N. <i>idem.</i>              | N. <i>id.</i> brouill.              |
| 24                            | N. <i>id.</i> brouillat.  | N-E. nuag. frai.             | N. nuag. froid.                     |
| 25                            | E. couv. froid.           | S-E. <i>idem.</i>            | N. ferein, froid                    |
| 26                            | S-O. <i>idem.</i>         | S-O. broui. froi             | O. brou. froid.                     |
| 27                            | N-E. <i>idem.</i>         | N-E. c. froi. ve.            | N-E. co. froi. v                    |
| 28                            | E. ser. froid. v.         | E. ferein, <i>idem.</i>      | N-E. ser. <i>idem.</i>              |
| 29                            | E. couv. froid.           | E. couv. froid.              | E. couv. froid.                     |
| 30                            | E. bro. fro. dég.         | E. bro. froi. dég.           | E. bro. froi. dég                   |
| 31                            | E. couv. <i>idem.</i>     | E. couv. <i>idem.</i>        | E. couv. froid<br>dég. vent, plu    |

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 6, 6 deg. le 6  
 Moindre degré de chaleur... -6, 2 le 28

Chaleur moyenne..... -0, 1 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*  
 mercure..... 28, 2, 0, le 25

Moindre élév. du mercure. 26, 10, 0, le 6

Elévation moyenne. 27, 7, 1

Nombre de jours de Beau.... 3

de Couvert... 26

de Nuages... 2

de Vent..... 8

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 7

de Pluie..... 5

de Neige.... 7

Quantité de Pluie..... 10 6, lig.

Evaporation..... 4 9

Différence..... 5 9

Le vent a soufflé du N..... 16 fois

N-E.... 27

N-O.... 3

S..... 5

S-E.... 3

S-O.... 21

E..... 15

O..... 2

TEMPÉRAT. très-froide & humide. La gelée s'est soutenue depuis le 10 jusqu'au 29. La neige a couvert la terre pendant tout ce temps; & à la fin du mois, elle n'étoit point fondue:

malgré le dégel, il en est tombé 9 pouces, qui ont donné 5 lignes d'eau.

MALADIES : Point.

Plus grande sécheresse . . . 26, 0 de  $\frac{3}{4}$  le 25

Moindre . . . . . 4, 5 le 5

Moyenne . . . . . 14, 4

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*A-Montmorency, ce premier janvier 1785.*

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de décembre 1784;  
par M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé de bonne heure. Dès le 2 du mois, on a vu de la glace dans la ville; & après le 9, la liqueur du thermomètre a toujours été observée au dessous du terme de la congélation, ou à ce terme même. Le 11, elle étoit descendue, le matin, à 2 degrés au dessous de ce terme. Le 16, à près de 4 degrés, & le 28, à 3  $\frac{1}{2}$  degrés.

Le 9, il y a eu de la neige; & du 12 au 24, il en est tombé une grande quantité.

Le mercure dans le baromètre a essuyé des variations considérables.

Le 2, il étoit monté à 28 pouces une ligne; & le 6, il est descendu au terme de 26 pouces 10  $\frac{1}{2}$  lignes. Le 7 & le 8, il n'étoit remonté qu'à celui de 27 pouces une ligne. Dans les dix derniers jours du mois, il s'est soutenu à la hauteur d'environ 28 pouces. Le 28, il étoit à 28 pouces 2 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée

## 240 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

par le thermomètre, a été de 5 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{3}{4}$  au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces  $10\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce  $3\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.  
6 fois du Nord vers l'Est.  
3 fois de l'Est.  
11 fois du Sud.  
5 fois du Sud vers l'Ouest.  
7 fois de l'Ouest.  
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.  
8 jours de neige.  
6 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

### *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de décembre 1784.*

La neige & la gelée qui ont eu lieu de bonne heure, ont amené des pleuro-péritneumonies & des fièvres péritneumoniques.

La péritneumonie n'étoit pas toujours de l'espèce décidément inflammatoire; c'étoit souvent un engueument sourd du poumon, d'où résultaient une forte oppression à la région précordiale,

cordiale, une grande difficulté de respirer, un pouls sourd & enfoncé, un abattement considérable. Le sang tiré des veines ne présentait point de couenne, ni de masse solide, lorsqu'il étoit refroidi. La violence des symptômes obligeoit néanmoins de pousser les saignées à un certain point, pour donner aux remèdes indiqués la facilité de pénétrer jusqu'au siége de la maladie. Ces remèdes devoient être de la classe des incisifs-diaphorétiques, unis aux anodyns pectoraux; tels que l'eau de son miellée, de l'oxymel étendu dans une infusion théiforme de fleurs de pavot & de sureau, des décoctions d'orge ou de gruau, édulcorées avec le sirop de guimauve ou de capillaires, de légers bouillons de veau aux navets, &c. Lorsque la cause de la maladie résistoit, le kermès minéral, étendu dans un looch adoucissant, opéroit les meilleurs effets, dès que la chaleur & l'intensité de la fièvre ne s'opposoit point à l'emploi de ce remède: il aidait l'expectoration, & procuroit des sueurs favorables.

La fièvre péripneumonique s'annonçoit par les symptômes analogues à la péripneumonie, auxquels se joignoient souvent des indices de saburre dans les premières voies; de façon qu'après l'emploi des saignées requises, qui néanmoins devoient être ménagées, il étoit alors question de recourir à un émétique, ou émético-cathartique, suivi de quelque apozème laxatif. L'omission de ce genre de remèdes entraînoit souvent les suites les plus fâcheuses, la mort même. La maladie, dans son progrès, prenoit la marche de la fièvre double-tierce-continue, & se terminoit favorablement par des selles bilieuses, précédées de sueurs mo-

## 242 MALADIES REGN. A LILLE.

dérées. Cette fièvre a été vermineuse dans quelques sujets.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux quelques personnes du peuple attaquées de la fièvre putride maligne, portant à la tête, & dont quelques-uns ont été les victimes.

Les rhumes étoient épidémiques. La petite-vérole persistoit, nonobstant la rigueur du froid.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### M É L A N G E S.

METZGERS, &c. Vermischte medicnische schriften, &c. C'est-à-dire, *Mélanges de Médecine*; par M. JEAN-DANIEL METZGER, Conseiller de la Cour, docteur & professeur en médecine & d'anatomie, médecin pensionné de la ville & du cercle de Konigsberg: deuxième volume, in-8° de 308 pages, sans la Préface, ni la Table des matières; avec onze Tables. A. Konigsberg, chez Wagner & Dengel. 1782.

1. La première section de ce volume est consacrée à la Médecine légale. On y trouve d'abord deux cas d'infanticide, que l'auteur a enrichis de remarques. Celles qui concernent les épreuves des poumons sont sans contredit les plus importantes. Leur objet est de prouver que le développement de cet organe,

produit par les premières inspirations, est en raison des forces vitales du nouveau-né, & que pour s'assurer si l'enfant a respiré ou non, il faut jeter dans l'eau tant les poumons réunis ensemble, que chaque lobe séparément, & enfin les différens morceaux de ce viscère découpé, afin de juger avec certitude si l'air a pénétré & dilaté quelque portion de la substance.

Le troisième cas concerne un homme ivre, qui s'étant battu, a été conduit au corps-de-garde, où il a été trouvé mort le lendemain. A l'inspection du cadavre, le seul scrotum a présenté à l'extérieur quelque marque de violence qui d'ailleurs n'intéressoit pas même les testicules. Le crâne étant levé, on a rencontré sous l'os des tempes, du côté gauche, trois ou quatre cuillerées de sang coagulé. Cette mort inattendue est attribuée aux effets réunis d'une forte ivresse & d'une chute violente que cet homme avoit faite sur son derrière, en entrant au corps-de-garde.

La Topographie médicinale de la ville & des environs de Königsberg, fait le sujet de la seconde section. L'auteur s'y occupe, 1<sup>o</sup> du site, de l'air, de l'eau, du sol de la ville & de ses environs, du genre de vie, des usages, &c. des habitans; 2<sup>o</sup> de la constitution médicinale; 3<sup>o</sup> des maladies épidémiques & épi-zootiques. Présentons quelques particularités de ces détails.

On remarque qu'à Königsberg, le temps est bien inconstant; ce qui vient, dit l'auteur, de l'abondance des eaux qui font dans le voisinage de la ville. L'air n'y est donc pas bien sain, sur-tout pour les étrangers. En été le temps

est quelquefois constamment le même , quoique les vents varient , & que les baromètres indiquent du changement.

L'abus d'enterrer dans les églises & dans les cimetières établis dans la ville , subsiste encore à Königsberg. Il devient singulièrement préjudiciable lors des épidémies , & dans quelques églises qui ne sont pavées qu'en planches.

Sans nous arrêter à l'assertion , peu probable , que la peste a ravagé la Prusse sept fois , durant le cours du dix-septième siècle , nous ne parlerons que des maladies qui ont été observées par l'auteur lui-même. Il nous apprend qu'il existe toujours à Königsberg des maladies d'enfant , telles que la petite-vérole , la rougeole , la coqueluche , &c. & qu'il n'a vu à Königsberg d'épidémie qu'en 1781.

L'hiver de 1778 à 1779 a été le plus doux que de mémoire d'homme on ait vu dans ces contrées ; & cependant l'année entière a été plus salubre qu'aucune des précédentes ni des suivantes.

En 1781 , l'auteur a observé deux espèces de rougeole , dont l'une lui paroît mériter le nom d'anomale : elle étoit accompagnée de la fièvre catarrhale , avec tous ses accidens ordinaires , & même quelquefois opiniâtre : l'éruption se faisoit promptement ; mais la desquamation n'avoit pas lieu , & toute la maladie se terminoit le sixième ou le huitième jour. Plusieurs malades guéris de cette espèce , furent , peu de temps après , attaqués de la rougeole régulière.

Pendant l'été & l'automne de cette année , jusqu'au mois de novembre , la ville de Ko-



nigsberg & les environs, furent infestés d'une dyssenterie épidémique putride très-dangereuse, qui enleva beaucoup du monde. Cette mortalité est moins dûe peut-être à la malignité de la maladie, qu'à l'ignorance des empiriques qui prescrivoient des astringens.

L'auteur l'a combattue avantageusement avec l'ipécacuanha en petites doses, & avec une solution de crème de tartre, pour boisson ordinaire : les mucilagineux ont ensuite achevé la guérison. Il s'est trouvé peu de cas pour lesquels M. Metzger ait eu recours à la rhubarbe.

Il consiste par les registres mortuaires des dix dernières années, que le quart des enfans meurt, à peu près dans la première année, des maladies propres à cet âge.

L'auteur donne, dans la troisième section, quelques rapports d'ouvertures de cadavres. Le cas suivant est remarquable. Une femme s'étoit laissé tomber du haut d'un escalier, un an avant sa mort. La perte de la vue avoit été le premier accident qui étoit survenu à cette chute. De grands & fréquens maux de tête s'y étoient joints, & avoient rendu imbécille cette femme qui est morte apoplectique, après avoir été sujette à des accès épileptiques très-rapprochés. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé la dure mère fortement adhérente au crâne, les sinus frontaux singulièrement spacieux, le droit contenant une grande quantité d'un pus épais, blanchâtre, inodore. Les artères de la dure-mère & les sinus veineux regorgeoient d'un sang noir, de même que les veines à la surface du cerveau. Une partie de la dure-mère étoit épaisse de plus

d'une ligne, & avoit la consistance d'un cartilage. Dans cet endroit la substance corticale du cerveau jusqu'à la substance médullaire, étoit fondue en un pus grisâtre, épais. Les chambres antérieures du cerveau contenoient une grande quantité d'eau ; mais on ne remarquoit rien d'extraordinaire aux nerfs optiques.

On lit ensuite la description de deux enfans monstrueux, dont l'un avoit le cœur & les autres viscères pendans hors du corps. La mère grosse de sept mois, & appliquée à un travail dur, avoit senti quelque chose se déchirer dans son ventre, sans essayer de douleur ni aucun autre accident.

Les détails anatomiques concernant le cadavre d'une femme, dans lequel on n'a pas trouvé d'utérus, sont empruntés d'une thèse soutenue à Königsberg, par M. le docteur *Engel*.

Dans la troisième section M. *Meißner*, après avoir fait l'éloge de la doctrine & de l'ouvrage de M. *Blumenbach*, concernant la vertu ou l'instinct formateur & l'œuvre de la génération, (*der Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*), nous apprend que la dame qui avoit subi la section de la symphyse, & dont il est question dans le premier volume de ces mélanges, a mis depuis au monde des jumeaux, & que cet accouchement n'a eu rien d'extraordinaire. Il plaide avec force la cause de la symphyotomie, & soutient que pratiquer l'opération césarienne, c'est sacrifier la mère à l'enfant.

Cette section contient encore une observation sur un enfant de neuf mois, défiguré par les éroutes de lait. L'auteur lui a fait prendre de la pensée (*viola tricolor*) dans tous ses alimens, & a guéri par-là ce petit malade.

La dernière section , intitulée *Thérapie*, renferme plusieurs réflexions détachées sur l'action des remèdes ; elles méritent d'être approfondies.

---

Positiones chemico-medicae de aëre vitali, seu dephlogisticato , tanquam novo sanitatis præsidio , ab autore ALEXANDRO POULLE, &c. *Thèses chimico-médicinales sur l'air vital déphlogistique , considéré comme un nouveau moyen de santé, soutenues à Montpellier par M. ALEXANDRE POULLE, pour son baccalauréat. A Montpellier, chez J. F. Picot ; libraire de l'université de médecine , brochure in-12 de 64 pag.*

2. « L'air vital est cette partie de l'atmosphère qui soutient la respiration des animaux & la flamme , & qui est absorbée par l'air nitreux. Il joue le principal rôle dans la combustion , la calcination , ainsi que dans la fermentation spiritueuse & acide : c'est une partie constituante de tous les acides. L'art le tire des chaux métalliques , sur-tout du nitre ; & la nature , des feuilles des végétaux. L'air de la mer & celui de la campagne en contiennent plus que celui des villes & des montagnes très-élevées. Les animaux vivent cinq ou six fois plus long-temps dans une quantité donnée de cet air , que dans une pareille quantité d'air atmosphérique. C'est à cet air que le sang doit sa vitalité ; il est l'aliment de la chaleur animale ;

il convient aux asthmatiques, dont l'état n'est pas fondé sur un excès d'irritabilité; il est utile dans les fièvres bilieuses, putrides, malignes; dans la peste, dans la phthisie, pourvu qu'il n'y ait ni inflammation, ni sensibilité excessive. On peut le mêler aux fumigations qu'on emploie dans les maladies de poitrine, & s'en servir pour purifier l'air qui a besoin d'être renouvelé. Il peut être d'un grand secours pour rappeler à la vie les personnes suffoquées; enfin, il peut prolonger les derniers instans des vieillards, en ranimant le feu de la vie, prêt à s'éteindre en eux ».

L'auteur a développé ces idées dans une dissertation en françois; où il a réuni avec un choix qui fait honneur à son discernement, toutes les découvertes modernes sur l'air.

---

De præcipuis morborum mutationibus & conversionibus tentamen medicum, autore A. C. LORRY, D. M. P. editionem post autoris fata curante J. N. HALLÉ, D. M. P. Parisiis, apud Méquignon natu majorem, bibliopolam, viâ fratrum Franciscanorum, prope scholas chirurgicas. *Volume in-12 de 496 pages. Prix relié, 3 liv. 12. s.*

3. Cet ouvrage posthume de M. Lorry, que la mort a trop tôt enlevé aux sciences; au public & à ses amis, vient d'être publié par les soins de M. Hallé son neveu, de la faculté de Paris, & de la société royale de médecine.

L'éditeur, dans la préface, rend à la cendre de cet illustre médecin un hommage avoué de tous ceux qui savent combien M. *Lorry* a honoré la médecine par ses vertus & par ses travaux. En publiant l'ouvrage que nous annonçons, on a dressé à sa mémoire le monument le plus durable & le plus glorieux. La matière en est vaste & difficile; elle demandoit, pour être bien traitée, un médecin qui, à une sagacité peu commune, joignît toutes les lumières que peut donner une pratique consommée. Les changemens & les transformations dont les maladies sont susceptibles, comprennent ce que l'observation & l'étude de la médecine offrent de plus intéressant & de plus nécessaire à savoir, parce qu'il n'y en a presque aucune dont l'aspect & la marche ne puissent être altérés par quelque cause. Ils constituent un tableau général des maladies. Il faut un tact bien exercé, pour distinguer toutes les nuances qui les séparent, & démêler ce qui tient intimement à leur essence, & ce qui leur est étranger. Ce sujet est très-épineux; il embrasse une foule d'objets qui, à chaque instant, semblent chercher à se confondre.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties. Dans la première, il traite de l'épigénèse; dans la seconde, il s'agit de la transformation d'une maladie en une autre, ou de la *metaptose*; la métastase est le sujet de la troisième.

L'épigénèse a lieu toutes les fois qu'il survient un nouveau symptôme, un nouvel accident qui n'a aucun rapport avec la cause de la maladie principale: ainsi l'œdème qui succède à des hémorrhagies immodérées, offre un exemple d'épigénèse dépendante de la maladie pri-

ritive ; mais sans avoir aucune connexion avec la cause de cette maladie , elle peut dépendre de l'état défectueux des forces vitales , alors insuffisantes pour opérer la coction , c'est-à-dire , ce changement de la matière morbifique qui la rend propre à être assimilée à notre substance , ou à être facilement expulsée du corps ; changement auquel la nature rend dans les maladies.

Les forces vitales peuvent pécher par un trop grand degré d'activité , & cette activité peut dépendre , ou d'une trop grande mobilité des nerfs , ou de leur trop grande force : dans le premier cas les parties sensibles , excitées par la plus petite cause , sont entraînées dans les mouvemens les plus défordonnées ; dans le second , la résistance qu'elles opposent aux causes qui devroient les ébranler , les met à l'abri d'être facilement ébranlées. Mais lorsque l'impression des causes nuisibles l'emporte sur cette résistance des parties sensibles , & parvient à les mettre en mouvement , elles y persévèrent avec autant d'opiniâtreté , qu'elles en avoient mis à s'en défendre.

Les *épigéèses* qui accompagnent ou suivent les maladies du cerveau , sont très-fréquentes. L'auteur a vu une femme , devenue imbécille à la suite d'une phrénésie , recouvrer la raison toutes les fois qu'elle devenoit enceinte. Les maladies de la poitrine & des organes qu'elle renferme , ne sont point exemptes d'*épigéèses*. Le plus souvent l'éclat de la voix se perd. Ces maladies laissent aux organes de la respiration des impressions que la plus légère cause renouvelle , & qui alors gênent leurs fonctions. C'est ainsi que les affections de l'estomac se sont res-

sentir à la tête, non point par l'effet d'une vapeur qui de cet organe monte au cerveau, comme le croyoient les anciens, mais par l'effet d'une sympathie entre ces deux organes, de laquelle l'observation prouve la réalité. Les maladies du foie sont celles qui offrent le plus grand nombre d'épigénèses. Cet organe, par la nature de ses fonctions & par ses nombreuses relations avec les parties voisines, est très-propre à fomentier une multitude d'affections: telles sont les obstructions, & tous les effets qui dépendent des hémorrhoides. Les embarras des autres viscères du bas-ventre, sur tout de la rate, le dérangement des digestions, les coliques, & enfin la trop grande sensibilité de la matrice, ne donnent pas lieu à un moins grand nombre d'affections suffocantes. Les autres maladies, telles que la goutte, la dentition, l'engorgement des glandes, entraînent aussi après elles plus ou moins d'accidens.

Il est une sorte d'épigénèse qui tient à une trop grande roideur des fibres, comme dans les personnes endurcies au travail; *Hippocrate* a dit, à leur égard, *qu'ils deviennent rarement malades, mais qu'ils guérissent difficilement*. Leurs humeurs sont plus épaisses, & leurs vaisseaux ne cèdent pas aisément à leur impulsion: de-là la difficulté d'uriner, de respirer, des inflammations, des dysenteries causées par une bile âcre & dépourvue de véhicule, &c.

Telle est la matière du premier article du premier chapitre de la première section, qui traite des épigénèses dépendantes de la maladie même. Le second article expose les épigénèses produites par le défaut opposé des forces vitales, c'est-à-dire, par la foiblesse. Cette foi-

blesse peut n'être que relative, c'est-à-dire, que la violence de la maladie peut être tellement supérieure aux forces de la nature, qu'elles deviennent insuffisantes pour opérer une coction salubre, & alors la maladie altérant par sa force l'organisation du corps, y laisse des traces d'où résultent de vraies épigénèses. La foiblesse peut dépendre aussi de l'état des forces vitales opprimées par la matière trop abondante ou trop délétère de la maladie: enfin, elle est quelquefois l'effet d'un épuisement réel, produit par le travail excessif, les veilles, l'abus des plaisirs, &c.; & les suites de cet état se manifestent dans la crudité des excréments, caractère ordinaire d'une coction imparfaite.

Le troisième article roule sur les *épigénèses* occasionnées par l'action inégale des forces vitales; comme lorsqu'un organe particulier manque de vigueur, & devient trop sensible par foiblesse. La matrice & l'estomac sont les parties les plus sujettes à cet état; qui est aussi très-souvent l'effet d'une trop grande mobilité de certains organes; mobilité qui est tantôt la suite d'évacuations excessives, & tantôt celle de poisons qu'on a avalés.

Les épigénèses causées par les vices des humeurs sont le sujet du second chapitre. Chaque âge, chaque sexe, chaque sujet les a constituées d'une manière particulière; elles diffèrent selon le climat & la manière de vivre. Quels changemens, à plus forte raison, les maladies ne doivent-elles pas leur faire subir? & combien d'épigénèses ne doit-il pas résulter de ces changemens? Si, dans les maladies aiguës, la dépuration des humeurs est imparfaite, elles



préparent de loin la matière des maladies chroniques. Si l'action des vaisseaux languit, le mouvement du sang se ralentit, & le rapport de ses parties constituantes change nécessairement. Les parties disposées à s'unir ne forment qu'une masse solide, & les autres deviennent la matière de ces flux séreux qui annoncent l'état cachectique du corps.

Le relâchement n'est pas la seule cause de l'épaississement des humeurs. L'inertie de l'estomac & le mauvais état de la bile leur donnent quelquefois un caractère glutineux & ténace, qui les dispose aux inflammations. D'autres fois un levain particulier donne cette ténacité à la lymphe. Cette constitution dispose les organes à contracter des adhérences. L'épaississement qu'acquiert le sang, & la dégénération qui en fait ce qu'on appelle *atrabile*, est la source de beaucoup d'*épigénèses*. La trop grande ténuité des humeurs est aussi le principe d'un grand nombre d'affections dont chacune donne lieu à beaucoup d'*épigénèses*; telles sont les dégénération putride & scorbutique. Toute acrimonie peut altérer la constitution du sang & détruire ce *mucus* bienfaisant, duquel dépendent ses bonnes qualités. L'action des sels âcres fait dégénérer aussi la bile, la graisse, & ouvre un vaste champ aux *épigénèses*. On peut rapporter à un principe d'acrimonie les différens venins, soit qu'ils aient pris naissance dans le corps, soit qu'ils y aient été apportés du dehors; tels que les venins de la peste, de la petite vérole; celui qui produit l'éruption miliaire, & les diverses maladies contagieuses.

Le troisième chapitre, qui traite des *épigénèses* dépendantes des causes accidentelles, est divisé

en deux articles. Le premier présente celles qui tiennent à l'action des médicamens ; & le second, celles qui sont le produit des autres causes externes. On sent bien que ce chapitre comprend tous les abus qu'on peut faire des remèdes & des choses non naturelles , & que leur énumération ne doit pas être courte.

La seconde section présente le tableau des *épigénèses* qui ne tiennent point à la nature de la maladie ; elle est divisée en trois chapitres , dont le premier traite des *épigénèses* qui tirent leur source d'un foyer préexistant de maladie ; le second expose les *épigénèses* qui doivent leur existence à des causes produites pendant la maladie ; & le troisième comprend celles qui sont la suite des maladies chirurgicales. Toutes les complications auxquelles peuvent donner lieu les levains accumulés d'humeurs crues ou dépravées , le lait égaré loin de ses couloirs naturels, ou dégénéré, la matière des excrétiens retenues ou répercutées , les différens virus vénérien, scrophuleux, rachitique, scorbutique, les rapports sympathiques des organes, les différentes affections nerveuses, soit qu'elles soient l'effet d'une cause matérielle, soit qu'elles dépendent d'une cause morale ; enfin , tous les accidens qui peuvent survenir dans la fracture ou dans la luxation d'une partie, & dans le traitement des plaies, ces objets importants sont discutés dans cette section.

Dans la seconde partie M. Lorry traite de la *métaptose*, c'est-à-dire , de la transformation d'une maladie en une autre, qui cependant tire son origine & tient de la nature de la première. Elle diffère de l'*épigénèse*, en ce que dans celle-ci une maladie est ajoutée à une autre maladie,

& qu'à l'ancienne cause il vient s'en joindre une nouvelle, accompagnée des symptômes qui lui sont propres ; au lieu que dans la *métaptofe*, la première maladie change de caractère, & prend l'aspect d'une affection nouvelle ; elle diffère de la *métastase*, comme le genre diffère de l'espèce, c'est-à-dire, que cette dernière est comprise dans le nombre des différentes formes que la *métaptofe* peut prendre.

La *métaptofe* a lieu lorsque la cause qui avoit produit la maladie, venant à changer de nature ou de siège, de nouveaux symptômes succèdent aux premiers, & font prendre à la maladie une face nouvelle. Cela arrive ; par exemple, lorsqu'une pleurésie se change en phrénésie, lorsqu'une humeur érysipélateuse est répercutée & se jette sur les organes internes, lorsqu'une fièvre intermittente change de type & devient continue ; il en est de même dans les maladies chroniques, comme lorsqu'une dartre abandonne la peau pour se jeter sur le poulmon, & qu'une gonorrhée qui couloit, vient à s'arrêter, & va enflammer les testicules ou les aines.

Cette seconde partie est divisée en quatre chapitres, dont le premier expose les maladies qui sont susceptibles de subir cette sorte de transformation ; le second traite des causes diverses qui les produisent, & de leurs différentes espèces ; le troisième a pour objet les causes accidentelles de la *métaptofe*, & leurs différens effets ; & le quatrième chapitre, les signes diagnostics & pronostics des différentes *métaptofes*.

L'auteur établit dans le premier, que dans toutes ces maladies, dont la violence & l'acti-

rité parviennent promptement à détruire l'organisation des parties, il n'y a point de *métaptose* à attendre. La nature n'a aucune ressource contre ces cas funestes, puisqu'il faudroit, pour réparer leurs effets, une nouvelle création qui n'est pas en son pouvoir; mais toutes les fois qu'il s'agira d'une maladie dépendante d'une humeur superflue ou étrangère à laquelle la nature puisse imprimer un mouvement quelconque, il pourra s'opérer des *métaptoses*. Telles sont toutes les maladies qui sont la suite de la suppression de quelque évacuation nécessaire ou habituelle. Les différentes fluxions catarrhales qui dérivent de la suppression de la matière de la transpiration, produisent des *métaptoses*. Il en est de même des affections qui suivent la suppression des menstrues, la diminution des liqueurs digestives. Les résultats des vices des organes digestifs peuvent aussi donner lieu à des *métaptoses*, ainsi que les douleurs violentes de colique, qui se changent quelquefois en une paralysie des membres, les vices de la bile, les hémorrhoides, cette humeur dégénérée que les anciens appeloient *atrabile*, les dérangemens occasionnés par l'urine, par le pus: &c les parties du corps sont d'autant plus disposées à recevoir ces humeurs dans leurs transports successifs, qu'elles ont plus d'analogie avec elles. Les maladies chroniques sont aussi sujettes à cette succession ou à ce passage d'un état à un autre, que les maladies aiguës.

La *métaptose*, soit dans les maladies aiguës, soit dans les maladies chroniques, annonce la nature de la maladie; dans les premières, elle indique que la maladie sera longue ou dangereuse; dans les dernières, au contraire, elle

doit donner des espérances, la matière mise en mouvement pouvant prendre une route favorable.

Les causes de la métaptose dont il s'agit dans le second chapitre, dépendent ou de la nature même de la maladie, ou tiennent à des accidens étrangers, qui sont exposés dans le troisième. Les premières peuvent se diviser en quatre classes: la première comprend tous les virus capables de se multiplier & de se propager, telles que dans la peste & la petite vérole, dans les maladies aiguës, la gale, les dartres, &c. dans les maladies chroniques. La seconde est formée par les causes dont la nature est d'abattre & d'anéantir les forces vitales. Elles consistent ou dans la surabondance de la matière morbifique, relativement à l'état de ces forces qui lui sont réellement inférieures, ou dans la simple oppression qui en empêche le développement. Sans qu'il y ait une matière morbifique admise dans le corps, par les seuls efforts que la nature fait dans les jeunes gens, pour développer successivement les organes, elle peut produire en eux diverses affections: si la matière nutritive se trouve trop abondante, elle acquiert de l'âcreté, & se jette alternativement sur les articulations, sur les yeux, sur les glandes, sur les organes de la digestion: enfin, chaque âge, chaque sexe, chaque état fournit plus ou moins de causes dépendantes de cette surabondance des humeurs, qui en dérange plus ou moins les mouvemens.

La troisième classe des causes de la *métaptose*, est fondée sur les vices & la mauvaise constitution des parties du corps. S'il y a un défaut de proportion entre elles, si l'harmonie qu'elles

doivent avoir est rompue, les plus foibles sont ordinairement attaquées. Les personnes dont la tête pèche par trop de volume, sont sujettes à des maux de tête; & dans leurs maladies, cette partie est celle qui est le plus attaquée. La mauvaise structure de la poitrine donne lieu à un grand nombre de *métaptoses*, ainsi que la mauvaise disposition des plexus nerveux. Les diverses transpositions des organes peuvent produire aussi diverses affections.

Enfin, la quatrième classe des causes *métap-toïques* est celle que fournissent les différentes dépravations des humeurs : telles sont celles que laissent après elles les maladies mal guéries, celles qui tiennent à un vice scorbutique, celles qui dépendent du lait dégénéré, des écrouelles, des dartres; & ces humeurs dépravées attaquent tantôt un seul organe, & tantôt tout le corps, selon qu'elles sont fixées ou mises en mouvement.

Quant aux causes accidentelles de la *métap-tose*, qui sont le sujet du troisième chapitre, elles roulent sur l'usage malheureux ou mal ordonné de ce que les médecins appellent *choses non naturelles*. Tout le monde sait l'influence qu'a l'état de l'atmosphère dans la production des maladies, & des diverses *épigénèses* dont elles sont susceptibles. Une humeur dartreuse, par exemple, répercutée par un air froid, cause des péripneumonies, des pleurésies, des angines âcres, salées & accompagnées de crachats cruds. L'humeur de la transpiration est subordonnée aux mouvemens incertains de cet élément : s'il la dirige vers les intestins, il survient des diarrhées, des dysenteries; les hémorrhoides & toutes les scènes

qui en dépendent, tiennent souvent à l'état de la transpiration modifiée par celui de l'atmosphère. Il influe sur-tout dans les fièvres putrides, dans les maladies inflammatoires & dans les fièvres malignes. Toutes ces maladies deviennent plus dangereuses, à mesure que l'air est plus vicié; & on sait qu'il l'est ordinairement dans les lieux étroits & resserrés, tels que les prisons: aussi ces maladies y sont-elles toujours plus graves qu'ailleurs. On ne peut pas prévoir les avantages que nos descendans retireront de l'air déphlogistiqué; mais en attendant tout ce que l'art peut & doit faire, c'est d'avoir soin que l'air soit souvent renouvelé.

Si le mauvais air favorise la putridité dans les maladies inflammatoires, il augmente la chaleur, la sécheresse & le mal-aise qui tourmentent les malades. Les changemens subits de l'atmosphère changent la face des maladies inflammatoires; & tout changement subit, dans les maladies, est dangereux en lui-même. Les maladies d'hiver & d'automne ont, selon la remarque de *Baillon*, une coction plus difficile, que celles de printemps & d'été. Enfin, rien n'est plus commun que les accidens occasionnés par un air froid tout-à-coup introduit dans le lit chaud d'un malade.

Rien n'altère plus le caractère des maladies; & n'occasionne plus de *métaptoses*, qu'une mauvaise diète & l'abus des alimens & des boissons; si ce n'est le cours des excréctions naturelles ou habituelles suspendu ou dérangé; ainsi la transpiration & la sueur interrompues, le lait retenu, les hémorrhoides arrêtées, sont le principe de beaucoup de changemens dans les maladies; l'excès du sommeil & de la veille dispose éga-

lement à un grand nombre d'affections. Les passions de l'ame ont toujours puissamment modifié l'état de la machine humaine, & changé la marche & la nature des maladies. Elles enchaînent ou troublent les mouvemens vitaux : leurs effets se font ordinairement sentir à la tête ; l'humeur goutteuse ou rhumatismale déplacée par les émotions vives de l'ame , a souvent occasionné l'apoplexie , la phrénésie & la mort.

Pour bien établir le diagnostic & le pronostic des *métaptoses*, dont l'auteur traite dans le quatrième chapitre , il faut connoître , outre la nature de la maladie & l'état du malade , ce qu'une expérience constante a fait voir de commun ou de particulier dans les maladies épidémiques & endémiques , & dans les diverses constitutions des corps ; quelles sont dans les maladies les conditions nécessaires pour produire les différentes *métaptoses* ; pourquoi les maladies d'humeurs sont spécialement susceptibles de changer de forme ; pourquoi les humeurs attaquées de quelque vice , subissent ces sortes de changemens ; pourquoi la mauvaise application des médicamens fait dégénérer les maladies ; quelles sont les maladies dans lesquelles la *métaptose* a plutôt lieu que la *métastase* ; ce que les fautes de régime , la situation des parties affectées , & la nature des fonctions lésées , l'âge , l'état & le sexe du malade peuvent apporter de différence dans les maladies , & juiques à quel point cette différence est capable de changer leur forme primitive.

La *métastase*, qui est la matière de la troisième partie de l'ouvrage , est aussi considérée dans



tous ses rapports. M. Lorry fait voir dans quatre chapitres quelles sont les causes efficientes & le mécanisme de la *metastase* ; quelles sont les différentes espèces de *metastases* ; quels sont les signes qui l'annoncent & la caractérisent ; & , enfin , quels sont les changemens que la complication des causes & des effets peut produire dans les maladies. Il n'est pas possible de suivre l'auteur dans tous les détails où il est entré ; pressé lui-même par sa matière qui est immense , il n'a pu la parcourir que rapidement.

Il expose d'une manière très-claire & très-énergique le mécanisme de la coction ; il établit que la coction naturelle , & celle qui a lieu dans les maladies , sont la même , & ne diffèrent entre elles que par le degré d'activité. Dans les maladies , les obstacles qu'elle a à vaincre , rendent nécessairement l'action des organes qui doivent l'opérer , moins régulière & moins efficace. La résistance considérable que la cause de la maladie oppose à la coction , enchainant plus ou moins les fonctions , doivent la retarder & la rendre pénible : cependant , si les mouvemens sont bien ordonnés , si les efforts sont soutenus , & que les forces se distribuent également dans toutes les parties , dont l'énergie est désignée sous le nom de *nature* , quelque vive que soit la cause de la maladie , elle subira tôt ou tard la coction ; alors la matière morbifique , ou sera assimilée , ou sera entraînée avec la masse des excréments , nécessairement augmentée , & toujours plus considérable dans ce cas , que dans l'état naturel. Mais souvent cette même action de la nature , lorsqu'elle est trop vive , en produisant un trop

grand éréthisme , & en altérant la constitution du sang , s'oppose aux vues qu'elle se propose , & nuit à la coction. La complication des maladies y est aussi un obstacle ; toutes les maladies ne s'y prêtent pas également ; il y en a qui éludent l'action de la nature ; quelquefois la matière trop compacte , comme dans le squirre , lui offre trop de résistance ; ses efforts sont aussi vains contre la plupart des matières vénéneuses , contre les humeurs devenues colliquatives , &c.

Il est rare que les maladies aiguës se terminent par une parfaite résolution ; pour l'ordinaire une partie de la matière morbifique seulement subit ce changement , tandis qu'une autre partie devient excrémentitielle , & que celle qui n'est pas si facile à modifier subit la *métastase*. Cependant la matière des *métastases* n'est pas tout-à-fait exempte de coction , mais elle y est plus opposée que celle des crises. Les parties les plus propres à devenir le siège des *métastases* , sont les parties molles & fournies de tissu cellulaire. La *métastase* est moins heureuse que les autres terminaisons d'une maladie ; elle est souvent plus dangereuse que la maladie même. On peut conclure de-là , que le médecin ne doit pas compter beaucoup sur les *métastases* , & que , puisqu'elles annoncent toujours dans la matière morbifique un caractère réfractaire qui résiste à la coction , & des forces insuffisantes ou trop mal dirigées , il faut tous les secours de l'art pour suppléer à ce qui manque à la nature.

Malgré les justes éloges dus à cet ouvrage ; malgré une méthode scrupuleuse , tous les lecteurs ne trouveront pas les objets assez bien

circonscrits , ni les nuances qui les rapprochent , assez bien distingués. Cette sorte de confusion vient peut-être , ou de cette foule de divisions mêmes par lesquelles l'auteur a cherché à devenir lumineux , ou bien du défaut de vues supérieures & nécessaires pour présenter les objets par grandes masses & pour les éclairer toutes d'une vive lumière. L'érudition , la méthode & les divisions ne sauroient suppléer au génie.

*Mémoire historique sur la fièvre catarrhale bilieuse, &c. qui a régné épidémiquement à la Forêt-sur-Saivre & aux environs, en mars, avril & mai 1784; rédigé par J. G. GALLOT, D. M. correspondant de la Société royale de médecine de Paris, intendant des eaux minérales de Fontenelles, la Brosfardière, &c. &c. imprimé par ordre de M. l'Intendant, & aux frais du Gouvernement. In-4° de 11 pages.*

4. Ce mémoire est le résultat des travaux concertés de M. Gallot & de M. Pallu, médecin breveté du roi & en chef des épidémies, à Poitiers. La maladie qui en est le sujet, étoit une de ces affections catarrhales qu'on éprouve depuis plusieurs années, à la Chataigneraie, dans l'hiver ou dans le printemps, & dont ces médecins rapportent la cause aux variations trop fréquentes & trop subites de la température de l'air. Le mal-aile, la douleur sourde dans les côtés de la poitrine, à laquelle les payfans ne font

pas d'abord attention, mais qui devenant tout à coup plus vives, les jettent dans un abattement extrême, sont les principaux symptômes de cette maladie. La douleur varie & s'étend aux extrémités; la fièvre survient, la tête se prend, la respiration devient difficile; les crachats sont bilieux, quelquefois rouillés; la langue, blanche d'abord, se charge d'un limon bilieux. Les vomissemens ont lieu dès le commencement, ainsi que la diarrhée, & cet accident est d'un fâcheux pronostic; les vers sont souvent complication, les urines sont quelquefois difficiles; le mal de gorge, les taches à la peau, les mouvemens convulsifs aux aîles du nez, les yeux larmoyans, l'espèce de paralysie de quelqu'une des extrémités, sont aussi du plus funeste augure. Le traitement se réduisoit à débarrasser les premières voies de la saburre bilieuse, à un purgatif donné le lendemain du jour de l'émetique, à l'application des vésicatoires sur différentes parties, & le plus souvent sur le lieu de la douleur. On a observé que ce moyen produisoit quelquefois trop d'irritation, & alors on insistoit sur la camphre. Outre le kermès minéral dans les loochs, on donnoit l'oxymel scillitique seul, ou dans la tisanne, à petite cuillerées. Le régime végétal & acidulé, un peu de vin vieux dans la convalescence, la propreté, le renouvellement de l'air, la séparation des malades, produisoient un très-bon effet. Ce traitement a réussi au gré de ceux qui l'ont conçu, & ne peut que faire beaucoup d'honneur à leurs lumières.



*Précis d'observations sur la nature, les causes, les symptômes & le traitement des maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort, & qu'on observe de temps en temps dans la plus part des provinces de France, avec des conseils sur les moyens de s'en préserver; par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier, ancien médecin ordinaire de la marine royale, correspondant de la Société royale de médecine, & de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Dijon. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers; & à Versailles, chez Blaisot, libraire ordinaire du Roi & de la Reine. In-12 de 156 pages. Prix broché 1 liv. 12 s.*

5. Cet ouvrage est divisé en cinq parties. Dans la première, l'auteur expose la nature des maladies qui constituent l'épidémie, & elles y sont considérées 1° par rapport aux individus; 2° en elles-mêmes; 3° dans leurs suites. Elles n'attaquent que les étrangers qui sont à Rochefort, sans en excepter ceux dont l'aisance apporte quelque différence dans leur régime. L'été est la saison pendant laquelle l'invasion de la maladie a lieu. On suppose, dit l'auteur, la cause de ces maladies dans les exhalaisons des marais. Cependant il résulte de l'observa-

tion une conséquence bien contraire à l'opinion de l'insalubrité de Rochefort. Comment, en effet, cet air, s'il étoit insalubre, causeroit-il des maladies qui épargneroient une partie distincte des individus qui le respirent? Ces maladies sont l'effet des changemens qui se font dans l'économie animale des étrangers qui y sont nouvellement arrivés. Ce qui le confirme, c'est qu'on n'a pas plutôt essuyé l'épidémie, qu'on vit dans les lieux où elle règne en aussi bonne santé, que les indigènes; mais les étrangers une fois délivrés de l'épidémie, peuvent acquérir la disposition à en être attaqués de nouveau; il suffit pour cela de s'absenter durant quelques mois.

Les maladies épidémiques de Rochefort ne participent point du caractère des maladies connues, pour être l'effet des exhalaisons des marais; elles ne sont ni malignes, ni contagieuses, ni funestes. Les fièvres qui règnent à Rochefort, sont des fièvres continues rémittentes, qui ne sont pas putrides; mais elles sont suivies de convalescences *interminables*, & même d'une grande mortalité; mais celle-ci n'a jamais lieu dans la première invasion de l'épidémie qui commence en juillet, & s'étend quelquefois jusqu'en septembre. Jusqu'à cette dernière époque, le nombre des morts n'excede pas celui qui seroit l'effet des maladies les plus simples. En octobre & novembre, la mortalité augmente à mesure que le nombre des malades diminue.

Dans la seconde partie, les causes de l'épidémie sont distinguées, 1<sup>o</sup> par rapport à la situation du sol, 2<sup>o</sup> à la constitution du climat, 3<sup>o</sup> à l'influence des marais. L'auteur insiste beau-

coup sur la chaleur & la sécheresse qui règnent à Rochefort pendant l'été, ainsi que sur le vent du midi qui y souffle régulièrement dans cette saison, & qui en augmente les effets pernicieux. Il croit même que *le vent du midi suffit pour causer l'épidémie de Rochefort, & qu'il n'est pas nécessaire de supposer que les émanations des marais y ont quelque part.*

Dans la troisième partie, M. Retz présente les symptômes de l'épidémie : la fièvre est continue rémittente ; elle attaque les malades après quelques jours de mal-aise général, accompagné de lassitudes & de douleurs de tête & d'estomac. Son invasion est marquée par un léger frisson & la soif : immédiatement après, la fièvre se développe ; elle devient considérable & d'un caractère inflammatoire ; elle dure environ dix-huit heures. Pendant ce temps-là, le mal tête est plus grand, la chaleur & l'accablement extrêmes, la soif inextinguible ; enfin, la rémission est annoncée par une sueur. Durant l'intermission, le pouls distingue exactement la fièvre continue de la fièvre intermittente. Les maladies graves qui succèdent à la fièvre continue rémittente, à l'époque de l'épidémie, & qui en font elles-mêmes partie, sont les fièvres inflammatoires, ardentes, putrides, malignes, la fièvre intermittente soporeuse, les diarrhées & la dysenterie qui deviennent chroniques & se propagent bien au-delà de l'époque de l'épidémie, les fièvres intermittentes longues & opiniâtres, &c. Les maladies qui suivent l'époque de l'épidémie sont d'un caractère encore plus mauvais.

La quatrième partie a pour objet, 1° le trai-

tement des maladies qui constituent l'épidémie en elle-même, 2°. de celles qui en sont les suites. La saignée doit être proscrite, lorsque les humeurs dominent; ce qui a lieu, lorsque le pouls n'est pas beaucoup plus élevé que dans l'état naturel, lorsqu'il y a simplement nausée, vomissement, sueur symptomatique ou diarrhée, ou fièvre intermittente irrégulière. Si le sang participe à l'agitation générale, comme il arrive dans les personnes d'un tempérament sanguin & d'une forte constitution, la saignée ne peut être omise sans danger; elle est indiquée par une chaleur extraordinaire, par des douleurs de la tête & des reins, par la plénitude du pouls, &c. Après la saignée, si elle est indiquée, il faut avoir recours à l'émétique. Ce remède doit être administré dans le commencement de l'épidémie. Le soir du jour où l'on a donné l'émétique, on donne un parégorique, pour calmer l'effervescence des humeurs. Ces remèdes ayant été placés à propos, les symptômes s'adoucissent, & n'exigent le plus souvent qu'un régime & du temps pour disparaître entièrement ou faire place à la fièvre intermittente. On purge le malade, lorsque la dépuratation est achevée. Le temps que la nature y emploie exige les cordiaux, si la faiblesse du malade est considérable. Lorsque la fièvre a cessé d'être continue, & est devenue absolument intermittente, on doit employer le quinquina. L'auteur indique avec beaucoup de détail, les modifications qu'on doit mettre dans son administration, ainsi que dans celle des apéritifs & des hydragogues.

La cinquième partie traite *des moyens de se préserver des maladies épidémiques à Rochefort*,



*dans tous les lieux où l'on observe la même maladie.* Ces moyens sont des arrosemens pour humecter l'air ; le régime, qui seroit des légumes frais, du lait, au lieu de viande, un travail réglé, peu de vin, mais de bonne qualité, & mêlé avec égales parties d'eau, l'exercice du matin. On pourroit faire prendre le matin un gros de quinquina en poudre aux personnes d'un tempérament pituiteux. Ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est d'éviter de s'attirer soi-même ces maladies, en tourmentant la nature par des remèdes de précaution.

On ne peut disconvenir que les moyens que M. Retz indique pour se garantir de l'épidémie de Rochefort, ne soient excellens non seulement pour modérer les impressions de cette épidémie, mais encore de quelque maladie que ce soit. Cependant tout le monde ne croira pas que les exhalaisons des marais de Rochefort soient aussi indifférentes qu'il le prétend. Il est douteux que tous ceux qui se piquent de justesse dans le raisonnement, trouvent concluans ceux qu'il emploie pour établir son opinion. Tout, dans les maladies de Rochefort, indique une cause locale & particulière, & M. Retz les impute à des causes générales qui produisent rarement cet effet ; telles que le vent du midi, & le mauvais régime. Le vent du midi peut bien certainement, sur-tout pendant les chaleurs de l'été, donner de l'intensité aux causes particulières des épidémies ; mais où en seroit l'espèce humaine, s'il produisoit par lui-même des épidémies dans tous les lieux où il souffle ? Il en est de même du changement de régime, qui est commun à toutes les villes où il afflue beaucoup d'étrangers,

comme à Rochefort. Par-tout les artisans, les soldats, les matelots vont dans les tavernes s'abreuver de mauvais vin, sans être sujets à des épidémies. M. *Retz* a bien senti qu'il ne pouvoit pas imputer ces excès ignobles aux gens riches. Il dit que ceux-ci se gorgent de viande, de volaille, de poisson & de pâtisserie. Dans tout le monde & dans tous les temps, les riches ont été dans l'usage de se donner des indigestions avec de la volaille, du gibier, du poisson & de la pâtisserie, sans qu'il en ait résulté aucune épidémie chez eux. M. *Retz* se fonde, pour nier l'insalubrité de l'air de Rochefort, sur ce que les indigènes sont exempts de l'épidémie qui y règne. Il nous semble qu'on pourroit tirer de ce fait une conclusion toute opposée; car, quoi qu'il en dise, l'empire de l'habitude modifie singulièrement les effets des causes morbifiques. Les observations de plusieurs auteurs prouvent qu'on peut s'accoutumer à un air mal-faisant. *Mead* dit avoir vu des malades qui supportoient plus aisément l'air infect de la ville, auquel ils étoient habitués; que l'air sain de la campagne qui étoit nouveau pour eux.

Une autre raison alléguée par M. *Retz*, ne nous paroît pas mieux fondée: c'est la différence qu'il croit appercevoir entre les maladies de Rochefort, & celles qui sont produites par les marais de la Flandre françoise. 1<sup>o</sup> Il n'est point démontré que toutes les maladies occasionnées par les émanations des marais, se ressemblent exactement, & que des causes étrangères ne peuvent pas modifier l'influence de ces émanations. 2<sup>o</sup> Des raisons tirées de la chimie doivent, au contraire, porter à croire

que les maladies occasionnées par les émanations des marais, doivent différer au moins par des nuances, puisque, selon MM. *Macquer* & de *Fourcroy*, l'air inflammable qui s'exhale des marais, n'est point par-tout le même, & qu'il est plus ou moins mêlé d'air fixe; ainsi, comme ce n'est point avec des sophismes qu'on guérit les maladies épidémiques, nous croyons que les habitans de Rochefort seront beaucoup plus avancés lorsqu'on leur dira tout bonnement la véritable cause de la leur.

*Essai sur le traitement des dartres, avec un Recueil d'observations qui démontrent l'efficacité de l'extrait de douce-amère, pour la guérison de cette maladie; par M. BERTRAND DE LA GRÉSIE, docteur en médecine & en chirurgie de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, & de la Société royale des sciences de Montpellier, chirurgien en survivance au régiment de S. A. S. monseigneur le duc de Bourbon. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, libraire-imprimeur, quai des Augustins; & chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers. In-12 de 155 pag. Prix broché, 2 liv.*

6. M. de la Grésie ne se proposoit point, à ce qu'il dit dans son discours préliminaire, de devenir auteur, encore moins compilateur. Mais ayant eu l'occasion de traiter sans succès, par les remèdes ordinaires, des dartres simples & com-

pliquées, & ayant employé la douce-amère avec un succès prodigieux, à l'exemple de M. *Fouquet*, il a cru devoir à la médecine & à l'humanité de faire connoître tous les avantages d'un pareil remède.

Après avoir donné une description très-succincte des dartres en général, il expose leurs causes & leurs complications. Dans leur traitement, il ne se borne point à la douce-amère; il prélude par les remèdes mis en usage jusqu'à présent par les médecins, & passe ensuite à l'administration de la douce-amère. Il emploie l'extrait de cette plante, dont il donne la description botanique, ainsi que la manière d'en préparer l'extrait. Il l'emploie aussi extérieurement, comme fondante & résolutive, ainsi que l'infusion de ses feuilles pour boisson: enfin, il prouve les effets salutaires de la douce-amère par vingt observations détaillées, qui en effet sont très-concluantes en faveur de ce remède.

*Traité des maladies vénériennes; par M. FABRE, professeur des écoles de chirurgie, ancien prévôt de sa Compagnie, commissaire pour les extraits de l'Académie, &c. Quatrième édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, rue du Hurepoix, près le pont Saint-Michel. 1782. Vol. in-8° de 525 pag.*

7. Un ouvrage annoncé tant de fois (a) avec

---

(a) Voyez Journal de Médecine, tome liij, p. 112.

éloge, qui a eu tant d'éditions, & qui s'est formé lentement de la longue expérience & des observations multipliées d'un homme judicieux & éclairé, ne sauroit manquer d'avoir la maturité nécessaire pour établir des principes dans l'art de guérir. Ceux de M. *Fabre* sont clairs, exposés avec méthode, & appuyés d'observations qui portent le caractère de la vérité. Il a supprimé dans cette édition tout ce qui regardoit le sublimé corrosif, *parce que*, dit-il, *il y a très-peu de praticiens qui n'en prescrivent l'usage, comme un remède aussi dangereux qu'infidèle.* A cet égard M. *Fabre* pourroit bien se tromper, & probablement il n'a pas consulté le plus grand nombre des médecins. Le sublimé corrosif demande certainement la plus grande prudence dans son administration. Son usage mal-entendu a occasionné les accidens les plus funestes ; mais aussi reste-t-il toujours constant que ce sel métallique opère dans certains cas les effets les plus heureux, & qu'on attendroit en vain d'aucun autre remède.

M. *Fabrè* a substitué à la discussion où il étoit entré touchant le sublimé, quelques réflexions sur divers ouvrages de M. *Mittre* sur les maladies vénériennes, & une suite d'observations nouvelles, sur plusieurs circonstances particulières qui regardent ces mêmes maladies. Ces réflexions sont dictées par un jugement sûr, & conforme à la plus saine doctrine. Les observations nouvelles sont faites avec exactitude, & très-propres à confirmer les principes de l'auteur. Les gens de l'art applaudiront assurément au zèle avec lequel il s'élève contre le manège & les attentats du charlatanisme, qui dans tous les temps a fait des maladies véné-

riennes sur-tout, l'objet de ses avides spéculations.

---

*Mémoires & Observations de chimie ; par M. DE FOURCROY, docteur en médecine de la Faculté de Paris, censeur royal, de la Société royale de médecine, de celle d'agriculture, professeur de chimie au Jardin du Roi, & à l'Ecole royale vétérinaire, Pour servir de suite aux Elémens de Chimie, publiés en 1782 par l'Auteur. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente. In-8<sup>o</sup> de 447 pag. Prix 5 liv. broché, 6 liv. relié.*

8. La plupart de ces Mémoires ont été lus à l'Académie royale des sciences, qui a bien voulu les accueillir, & leur donner son approbation. La multiplicité des travaux que les savans adressent à cette célèbre société, pourroient trop retarder l'impression des Mémoires de M. de Fourcroy ; les publier, c'étoit donner une date à ce qu'ils peuvent avoir de piquant & de neuf, & assurer à leur auteur une partie de sa gloire.

Parmi ces Mémoires, les lecteurs accoutumés à réfléchir, distingueront le premier sur l'art de faire des recherches de chimie, & sur celui d'observer & de décrire les phénomènes chimiques, Mémoire où l'auteur substitue la méthode & le jugement à la routine, qui guide trop souvent ceux qui font des opérations chimiques ;

trois Mémoires sur la différence des précipités martiaux, obtenus par les alkalis caustiques & non caustiques; deux Mémoires sur le gaz inflammable des marais, dans lesquels M. de Fourcroy fait voir que quoique le gaz des marais, & celui du roie de soufre, aient des propriétés distinctives, il existe entr'eux une analogie, dont les naturalistes & les chimistes ne se sont point assez occupés; que les fonds des eaux, où pourrissent beaucoup de matières végétales, fournissent un gaz peu inflammable & mêlé de beaucoup d'acide crayeux; que les mares & toutes les eaux stagnantes qui nourrissent beaucoup d'insectes, & au fond desquelles leurs cadavres se pourrissent, donnent le gaz le plus inflammable & le plus aisé à décomposer par la chaux & les alkalis, parce qu'il contient une moindre portion d'acide crayeux. M. de Fourcroy a recueilli de certaines eaux un gaz, qui au lieu de s'allumer, éteint au contraire la flamme: en le faisant passer à travers de l'eau de chaux, qu'il précipita abondamment, il fut absorbé en grande quantité, & le résidu étoit inflammable. Une surabondance d'acide crayeux rendoit le gaz incombustible; en la lui ôtant par le moyen de l'eau de chaux, M. de Fourcroy lui a donné la propriété de s'enflammer: il est parvenu à prouver & à rendre sensible par la synthèse cette espèce d'analyse, & à trouver la quantité d'acide crayeux nécessaire pour ôter la propriété combustible à l'air inflammable.

Deux autres Mémoires, l'un sur la détonnation du nitre, & l'autre sur la cause de la détonnation de la poudre fulminante, offrent aussi des idées intéressantes. L'auteur pense que les

effets de la détonnation de la poudre fulminante sont dûs; 1°. à la grande combustibilité du gaz inflammable que fournit le foie de soufre qui résulte du mélange des matières dont cette poudre est composée, & à la rapidité avec laquelle il s'empare de l'air pur fourni par le nitre, qui est aussi un des ingrédients de cette poudre; 2°. à l'état d'aggrégation semblable dans le corps combustible, & dans celui qui est nécessaire à sa combustion, état qui produit une grande énergie dans l'acte de leur combinaison; 3°. à l'obstacle que ces deux gaz éprouvent de la part du composé, d'où chacun d'eux s'échappent; & à l'effort violent qu'ils font pour s'approcher & se combiner. « La plupart de ces Mémoires, dit l'auteur lui-même, offrent des faits qui n'étoient pas connus, & que le hasard lui a souvent présentés. Telles sont l'action de l'alkali fixe caustique bien pur sur le soufre, l'antimoine & le kermès à froid; celle de l'acide marin sur le régule d'antimoine, qui a lieu par le temps & le seul contact; de l'eau de chaux & de la magnésie sur le bleu de Prusse: & dans quelques autres, il expose des théories nouvelles sur plusieurs phénomènes qui ne lui ont point paru encore expliqués. C'est sous ce point de vue qu'il considère le Mémoire sur les affinités doubles, les remarques sur la cause de l'ébullition. M. de Fourcroy pense que le dernier phénomène n'est autre chose que le passage de l'état liquide à l'état gazeux. Il fonde son opinion sur ces principes: 1°. que tout corps volatil n'a cette propriété qu'en vertu de sa tendance à prendre l'état gazeux; 2°. que sa volatilité est en raison di-



recte de cette tendance , & que c'est pour cela que les corps très-volatils entrent facilement en ébullition ; 3°. que lorsqu'une partie d'un liquide passe, par une cause quelconque, à l'état de fluide élastique , elle devient beaucoup plus légère que la portion qui conserve sa liquidité ; 4°. que dans ce dernier cas, la portion qui prend la forme d'air ne peut plus rester unie à la portion qui reste liquide , & qu'elle y devient, pour ainsi dire, insoluble.»

On trouvera encore dans ce volume des observations *sur l'incombustibilité*, considérée comme caractère des matières salines ; une explication de la déliquescence & de l'efflorescence des sels neutres : ces observations doivent être considérées comme des additions aux Leçons élémentaires de Chimie, que l'auteur a publiées il y a deux ans ; & elles lui ont paru nécessaires pour éclaircir plusieurs points de chimie , sur lesquels les savans n'avoient point encore prononcé. Quand même ces derniers ne trouveroient point dans plusieurs des objets que l'auteur a traités ce degré de démonstration qui doit fixer leur opinion, ils ne pourroient du moins se dispenser d'admirer sa sagacité ; ils y démêleront ces vues fines, qui sont toujours propres à en faire naître d'autres.

*Analyse de l'eau minérale de Fruges , par le sieur PIERRE DE RIBAU COURT, maître en pharmacie , démonstrateur en chimie , & entrepreneur des nitrières royales , demeurant à Abbeville. A Abbeville, 1783. In-8° de 28 pages.*

9. Cette nouvelle eau minérale étant chauffée

fée, se trouble & dépose une quantité considérable de terre jaunâtre; aussi les premiers essais analytiques qu'on lui fit subir, démontrèrent une eau martiale. Les expériences diverses & multipliées faites par M. de *R. baucourt*, annoncent, à ne pas en douter, qu'elle contient le fer, l'acide vitriolique, la terre alumineuse, la sélénite & le gaz; principes qui sont ceux de toutes les eaux minérales ferrugineuses connues: telles sont celles de Passy, d'Aumale, de Forges, de Spa, &c. Aussi le résultat des opérations de ce chimiste instruit, tend à faire croire que l'eau minérale de Fruges doit être mise au rang des meilleures eaux de cette classe, & que l'usage en peut être conseillé à tous les malades à qui cette sorte de médicament naturel peut convenir; qu'elle peut se transporter aussi-bien qu'aucune autre; mais les personnes qui pourront les prendre à la source, empêcheront la grande volatilité du gaz, qui tend perpétuellement à se dissiper, & jouiront par-là de toutes les propriétés de cette eau.

---

Christliche nachrichten von kleinen medicinischen schriften, in und außländischer academien von jahre 1780: C'est-à-dire, *Notices critiques de petits écrits sur la médecine, publiés dans les universités nationales & étrangères, depuis 1780; exposées dans des précis & des jugemens concis; par M. CHRISTIAN GODEFROY GRUNNER, conseiller*

*de Cour du duc de Weimar, professeur ordinaire de médecine à Jena, & membre de plusieurs savantes Académies : Tome I. A Leipfick, chez Boehmen, 1783. In-8°.*

10. Le but du favant professeur M. Grunner, est de mettre un frein à la multitude d'écrits composés à l'occasion des grades en médecine. On trouve dans ce premier volume des extraits assez détaillés, pour que le lecteur puisse facilement apprécier le mérite de ces dissertations, & profiter des choses utiles contenues dans les meilleures, tandis qu'une critique éclairée, qui s'étend même jusqu'au style, fait main-basse sur les médiocres, & expose au grand jour l'impéritie, l'ignorance ou la mal-adresse de ces écrivains présomptueux. Ce recueil contient les thèses soutenues à Jena, Erfort, Leipfick, Wittemberg, Halle, Francfort, Kiel, Helmstadt, Heidelberg, Ingolstadt, Trier, Altdorf, Griessen, Bamberg, Éslang, Prague, Vienne, Leyde, Utrecht, Copenhague, Lund, Upsal.

Parmi ces notices, celles dont la lecture nous a causé le plus de plaisir, regardent la magnésie, l'histoire des vers intestinaux de l'homme, les eaux minérales alkalines, acides & martiales de la Silésie, l'usage épispastique du sain-bois, la flore de la Holface, la menthe poivrée.



## SUJETS DES PRIX

*Proposés par l'Académie des Sciences,  
Arts & Belles-Lettres de Dijon.*

POUR 1786.

*Déterminer, par leurs propriétés respectives, la  
différence essentielle du phlogistique & de la ma-  
tière de la chaleur.*

Tous les savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages, *francs de port*; à M. Maret, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, qui recevra jusqu'au premier avril 1786 inclusivement, les ouvrages envoyés pour concourir au Prix proposé.

L'Académie s'étant vue forcée de réserver le Prix dont le sujet étoit *la théorie des vents*, annonça l'année dernière qu'elle adjudgeroit ce Prix, qui est double, à l'Auteur qui, en quelque temps que ce fût, enverroit sur cet objet un Mémoire satisfaisant.

Ceux qui lui ont été récemment adressés, n'ayant pas encore rempli les vues de la Compagnie, elle réitère l'annonce qu'elle a déjà faite, & invite de nouveau les physiciens à s'occuper de cet objet intéressant.

Le Prix fondé par M. le marquis du Terrail, & par madame de Crussol d'Uzès de Montausier, son épouse, à présent duchesse de Caylus, con-

fiste en une médaille d'or de la valeur de 300 l. portant, d'un côté, l'enpreinte des armes & du nom de M. *Pouffier*, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.

---

## NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Faculté de médecine de Douay desiroit depuis long-temps d'avoir un professeur qui enseignât la matière médicale dans ses écoles. Ses vœux n'avoient pu être remplis : cependant les étudiants demandoient avec empressement des instructions sur cette partie nécessaire de l'art de guérir. M. *Taranget*, qui est chargé de donner des leçons sur les instituts, & au mérite duquel nous rendons volontiers justice, n'écoutant que son zèle dans cette occasion, vient d'ouvrir un cours gratuit; ce fut le lundi 8 novembre dernier 1784; il le continue depuis ce temps les lundi, mercredi & vendredi, à trois heures après midi. Les preuves qu'il a données de ses connoissances & de sa capacité, attirent à ce Cours un grand nombre de personnes distinguées de la ville : récompense flatteuse, bien capable de soutenir les efforts d'un homme dont la noble ambition est d'être utile à l'art & à l'humanité.

---

## A V I S.

*PLAN suivant lequel se continue l'Herbier de la France.*

Depuis quatre années il paroît chaque mois, sous le titre général, *Herbier de la France*, un

cahier , contenant les figures de quatre plantes naturelles ou naturalisées à notre climat.

Ces figures sont coloriées au moyen de l'impression en couleur , & à l'aide de différens genres de gravure à l'imitation du pinceau (*a*) : au bas de chaque plante , on trouve la description anatomique de la plante représentée , avec une note (*b*) sur ses propriétés en médecine , & dans divers usages domestiques ; ses noms botaniques & vulgaires , françois & latins , & la citation des ouvrages botaniques les plus généralement suivis.

---

(*a*) *M. Bulliard* , persuadé que l'art de l'impression en couleur & celui de la gravure , à l'imitation du pinceau , pourroient lui être d'une grande utilité pour l'exécution de son ouvrage , s'est occupé long-temps des moyens de simplifier ces deux arts , également utiles & intéressans ; il a rassemblé ensuite chez lui un nombre d'artistes intelligens , à qui le soin de cette exécution a été confié.

Cet art de colorier , au moyen de l'impression , a parfaitement répondu à ses vues , par une exactitude soutenue , & une célérité étonnante ; par plus d'uniformité , de fraîcheur & de solidité dans le coloris , & en offrant en outre des moyens économiques , qui ne se rencontreroient dans aucun autre procédé connu.

(*b*) On auroit pu se dispenser de faire graver cette description au bas de la figure de chaque plante ; mais , comme il y a beaucoup de personnes qui font entrer ces figures dans leur *Herbier naturel* , & qu'il y en a d'autres qui desireroient les arranger suivant leur méthode particulière , il est satisfaisant pour elles , d'avoir à-la-fois sous les yeux la figure d'une plante & sa description , quelque abrégée qu'elle soit , & de pouvoir se faire en même temps une idée nette des principaux usages que l'on peut faire de cette plante.

M. Bulliard, en annonçant une suite de plantes sous le titre général, *Herbier de la France*, ne s'est point flatté qu'il rempliroit ce titre à la rigueur; il a senti au contraire, combien il étoit difficile à un seul homme de remplir cette tâche d'une manière satisfaisante dans le cours de sa vie; mais, jaloux d'avancer dans cette carrière, autant qu'il le pourra, & desirant que le public puisse jouir du fruit de son travail, en supposant même que personne après lui ne voulût se charger de compléter son entreprise, il a annoncé que son intention étoit de diviser l'*Herbier de la France* en plusieurs parties, qui, sous autant de titres particuliers, feroient autant d'ouvrages complets dans leur genre, & que pour satisfaire aux desirs des personnes qui, dans des vues différentes, se livrent à l'étude de la botanique, chacune de ses divisions seroit distribuée séparément.

La première division de l'*Herbier de la France* est complétée: elle porte le titre général, *Herbier de la France*, première division, *Plantes vénéneuses du royaume*; & le titre particulier, *Histoire des plantes vénéneuses & suspectes de la France*.

Les personnes qui prennent tout ce qui compose l'*Herbier de la France*, conserveront ces deux titres; parce que les autres divisions feront suite à celle-là, & paroîtront sur le même plan. Les personnes, au contraire, qui ne veulent que les plantes vénéneuses du royaume, retrancheront le premier titre, qui se trouve à cet effet sur une feuille séparée; elles auront alors l'*Histoire des plantes vénéneuses de la France*. Ceux qui ne voudront se procurer que l'*Histoire des plantes médicinales de la France*,

que l'*Histoire des plantes alimentaires*, que l'*Histoire des champignons*, que celle des *plantes propres au meilleur fourrage*, &c. retrancheront également le premier titre de chacune de ces divisions, pour les faire relier en autant d'ouvrages séparés, lesquels n'auront entre eux qu'une correspondance très-médiate.

On continuera de faire chaque mois, ou environ, une nouvelle livraison de quatre plantes, comme ci devant : celui qui a l'intention de se former un *herbier*, & à qui il est conséquemment indifférent que chaque cahier contienne des plantes médicinales, des plantes alimentaires, des champignons, ou telles autres plantes, trouve un avantage marqué, comme on le verra ci-après, à prendre ces plantes dans l'ordre périodique où elles paroissent. Au reste, ce même avantage se retrouve dans la facilité que chacun a, de ne prendre de cette collection, que ce qui est le plus relatif à son goût, ou analogue à son état ; tel que l'*Histoire des plantes vénéneuses* seulement, l'*Histoire des champignons*, &c. Ces plantes, prises séparément, sont un peu plus chères, à cause des incomplets qui restent ; mais on n'est point tenu à faire les frais d'une suite qui deviendrait inutile, & alors l'avantage est à peu-près le même.

#### PRIX DE L'HERBIER DE LA FRANCE.

1°. En faveur des personnes qui desireroient se livrer à l'étude de la botanique, & qui ne sont pas à portée de suivre un cours de démonstrations, ou qui en sont empêchées par leurs occupations particulières, M. Bulliard a fait un Dictionnaire élémentaire de botanique, de



même format que l'Herbier, petit in-fol. dans lequel on trouvera tous les préceptes de cette science ; tous les termes, tant françois que latins, consacrés à leur développement ; &c, pour en faciliter l'intelligence, il a enrichi cet ouvrage d'un nombre prodigieux de figures, prises sur la nature, & coloriées de la même manière que l'Herbier, à l'exception d'une planche qui paroît en noir. Ce Dictionnaire se vend séparément 15 liv. broché en carton.

Les personnes qui désireront avoir la collection entière, c'est-à-dire, tout ce qui a paru jusqu'ici, sous le titre général *Herbier de la France*, paieront chaque épreuve 15 sous, à l'exception de la première qu'elles paieront 3 liv. pour dédommager des frais de titre & de tables annuelles, que l'on a fait graver. Les personnes au contraire qui ne voudront avoir qu'une des divisions de l'Herbier, telle que l'Histoire des plantes vénéneuses ; celle des plantes médicinales ; celle des plantes alimentaires ; celle des champignons, des plantes grasses, &c. paieront 1 liv. chaque épreuve, à l'exception de la première qu'elles paieront 3 liv.

Les plantes qui composent la collection entière, sont aujourd'hui au nombre de 192 ; ce qui fait une somme de 146 liv. 5 sous, à raison de 15 s. chaque épreuve, & de 3 liv. pour la première. Tous les mois ou environ, ce nombre sera augmenté de quatre épreuves.

N. B. Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage aux étudiants en médecine, on leur délivrera deux ou trois cahiers par mois, jusqu'à ce qu'ils se trouvent au courant des livraisons.

Le nombre des plantes vénéneuses, soustraites de la collection entière, est de quatre-vingt-cinq; ce qui fait une somme de 87 liv. en feuilles... Brochées en carton avec le discours, 94 liv.

L'Histoire des plantes médicinales, & celle des champignons, sont fort avancées; on n'en publiera le discours, que lorsqu'on aura achevé de livrer les planches qui doivent compléter ces deux divisions.

On n'exige rien d'avance des personnes qui habitent Paris; elles payent 3 liv. chaque cahier à l'instant où elles le reçoivent. Quant aux personnes de province, si elles veulent qu'on leur envoie de suite, & francs de port, les cahiers dès qu'il y en aura six à expédier, il faut qu'elles soient toujours en avance de 36 liv. à cause des frais d'affranchissement, de boîtes, &c.

Le discours imprimé qui doit se trouver à la tête de chaque division, se distribuera séparément, en faveur des personnes qui connoissent assez bien les plantes, pour ne pas avoir besoin des figures: on en indiquera le prix, par la voie des papiers publics. Le discours sur les plantes vénéneuses, paroît actuellement; il a pour objet les différentes espèces de poisons végétaux, leurs effets, les signes auxquels on peut les reconnoître, les antidotes qu'il faut leur opposer dans telles & telles circonstances, soit que le poison ait été pris intérieurement, soit qu'il ait été appliqué à l'extérieur; il se vend séparément broché en carton, 6 liv.

Les personnes de province voudront bien s'expliquer clairement sur l'objet de leurs demandes, & affranchir leurs lettres: on leur enverra, *franc de port*, jusqu'aux frontières,

cette collection , dont elles auront chargé quel-  
qu'un de Paris , de payer le montant.

*OBSERVAT. Il y a des plantes dont on sera obligé de faire mention dans plusieurs divisions de l'Herbier de la France: par exemple , dans l'Histoire des plantes vénéneuses , on a donné la figure de quatre champignons , & l'on sera nécessairement obligé d'ajouter encore ces figures à celles qui doivent compléter l'Histoire des champignons de la France. On prévient à cet effet les personnes qui ne voudroient pas avoir deux fois la figure de la même plante , de laisser par écrit , en se faisant inscrire pour de nouvelles divisions , le titre de la division qu'elles ont déjà.*

## A P A R I S ,

l'Auteur (M. BULLIARD), rue des Pos-  
tes, au coin de celle du Cheval vert ;  
Chez { DIDOT le jeune , } quai des August.  
      { BARROIS le jeune , }  
      BELIN, libraire, rue Saint-Jacques,

N<sup>os</sup> 1, M. GRUNWALD.

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, M. ROUSSEL,

9, 10, M. WILLEMET.



# T A B L E.

|  |          |
|--|----------|
| <i>EXTRAIT. Observations faites dans le département des hôpitaux civils,</i>   | Page 145 |
| <i>Lettre de M. Mesmer, à M. Vicq d'Azyr,</i>  | 202      |
| <i>Observation &amp; Réflexions sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat. Par M. Taranget, méd.</i> | 224      |
| <i>Observation sur un corps étranger arrêté dans l'œsophage. Par M. De Croix, méd.</i>   | 227      |
| <i>Rapport des Commissaires nommés pour examiner un instrument inventé par M. Demours fils, méd.</i>                               | 230      |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre,</i>   | 234      |
| <i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>   | 236      |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>  | 239      |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>   | 240      |

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

|  |       |
|--|-------|
| <i>Mélanges,</i>                       | 422   |
| <i>Physiologie,</i>                    | 247   |
| <i>Médecine,</i>                       | 248   |
| <i>Chimie,</i>                         | 274   |
| <i>Bibliographie,</i>                  | 278   |
| <i>Sujets des Prix,</i>                | 280   |
| <i>Nouvelles en médecine,</i>          | 281   |
| <i>Avis,</i>                           | ibid. |
| <i>Prix de l'Herbier de la France,</i> | 284   |

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février 1785. A Paris, ce 24 janvier 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P.F. DIDOT jeune, 1785.

E

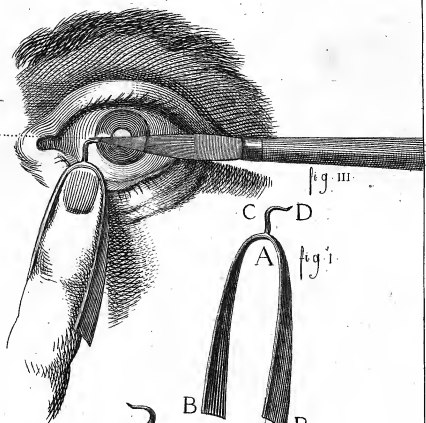


fig. III.

C D

A

fig. I.

B

B

fig. II.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

*Institution de l'hospice des pauvres Enfants-  
Trouvés atteints de la maladie véné-  
rienne, faite à Paris en 1780.*

L'expérience avoit démontré que tous  
les enfans qui naissoient avec la maladie  
Tome LXIII. N

vénérienne périssoient sous peu de temps, ou que si quelques-uns échappoient à la mort, ils traînoient une vie misérable & languissante, qui ordinairement ne s'étendoit pas jusqu'à l'âge de puberté. Le Gouvernement, touché du sort de ces innocentes victimes, avoit essayé à diverses reprises de remédier à un mal si contraire à la population, & de conserver des sujets qui pouvoient devenir un jour très-utiles à la société; on avoit fait pour la guérison de ces enfans, plusieurs tentatives, qui toutes avoient été infructueuses, soit par le mauvais choix des méthodes que l'on avoit employées, soit parce que l'on avoit négligé de prendre les précautions convenables: on avoit en quelque manière désespéré d'atteindre un but si désirable; mais, sous un règne de bienfaisance, où tous ceux qui approchent du prince sont animés de son esprit, on devoit s'attendre à de nouveaux efforts.

M. *Le Noir*, conseiller d'Etat, lieutenant général de police, & l'un des chefs de l'administration des hôpitaux, étant, par sa place même, instruit mieux que personne des désastres que produit le mal vénérien dans les enfans nouveau-nés, soit à l'hôpital général, soit aux enfans trouvés, soit même parmi le peuple, a mis tant de

zèle & de constance à la recherche des moyens propres à conserver la vie à ces enfans, qu'enfin ses soins ont été couronnés par le succès. Après avoir pris les renseignemens les plus exacts sur les essais qui avoient déjà été faits, après s'être assuré des causes qui avoient pu empêcher ces essais d'être satisfaisans, ce magistrat, d'après l'avis de plusieurs gens éclairés, a ordonné qu'on essayât de guérir les enfans nouveau-nés par une méthode aussi simple que naturelle. Cette méthode, qui consiste à traiter les enfans par le moyen de leur mère ou de leur nourrice, fut éprouvée, en 1780, avec le plus grand avantage, dans un lieu assez vaste pour qu'on pût y faire un nombre suffisant d'expériences.

Les résultats favorables que présentait un essai si bien combiné, déterminèrent promptement M. *Le Noir* à former un établissement durable, où la méthode si authentiquement éprouvée pût être pratiquée & perfectionnée pour le soulagement de tous les pauvres enfans nouveau-nés infectés du mal vénérien. En conséquence, M. *Le Noir* conserva le local qui avoit servi pour l'essai, & l'ayant fait disposer de manière à remplir ses vues, on se mit bientôt en état de réunir



dans cette maison un assez grand nombre de malades ; savoir, 1<sup>o</sup>. des femmes grosses attaquées du mal vénérien , assez avancées dans leur grossesse pour accoucher avant deux mois ; 2<sup>o</sup>. des femmes nourrices également infectées, & allaitant leurs enfans ; 3<sup>o</sup>. tous les enfans-trouvés attaqués du même mal ; 4<sup>o</sup>. les pauvres enfans du bas peuple qui se trouveroient dans le même cas. Le lieu dans lequel on a formé cet établissement n'avoit jamais servi d'hôpital , & même il n'est pas destiné pour long-temps à cet usage ; cependant il est nécessaire d'en faire une courte description ; car si le choix du local , & l'art des distributions ont quelque importance dans l'histoire des hôpitaux, c'est particulièrement pour ceux qui servent aux enfans , & sur-tout aux enfans qui naissent infectés.

L'hospice consacré jusqu'à ce jour aux pauvres enfans trouvés malades , est situé à Vaugirard , dans la grande rue , près l'église paroissiale : cet hôpital occupe un espace plus considérable que ne sembloit l'exiger le nombre des malades qu'il renferme ; mais dans un essai aussi intéressant, un emplacement vaste étoit nécessaire.

Une grande cour ouvrant sur la rue , & dans laquelle on a élevé près de l'en-

trée une barrière pour la sûreté de la discipline , conduit aux différens départemens de cette maison. Le principal corps de logis répond à la grande porte de la cour ; à droite sont plusieurs bâtimens moins considérables ; à gauche se trouvent la chapelle & différens offices , tels que la laiterie , la basse-cour , les écuries , les remises , le bûcher , & divers logemens des garçons de service. Tous ces bâtimens sont situés sur un terrain élevé & sec , & dans l'exposition la plus salubre.

Derrière le principal corps de logis , il y a un grand jardin , & un enclos ou verger d'une étendue considérable , & destiné tant à la promenade des malades , qu'à fournir les légumes qui servent à leur nourriture.

Le principal corps de logis est situé au nord du côté de la cour , & au midi du côté du jardin : il consiste en trois étages. Au rez de chaussée se trouvent le logement de l'économe , la salle d'assemblée , la pharmacie & le laboratoire.

La lingerie & la chambre de la supérieure sont au premier étage ; le reste de cet étage & tout le second , sont distribués en différentes chambres , dans chacune desquelles on peut placer trois ou quatre nourrices ayant deux enfans.

Un corridor fort aéré conduit à toutes ces chambres ; on a établi dans ces corridors des logemens pour les filles de service , & des cabinets destinés à différens usages , mais particulièrement pour servir de dépôt momentané aux linges gâtés , qu'il seroit dangereux de laisser séjourner au milieu des enfans.

Les cuisines & les différens offices qui en dépendent , sont adossés au corps de logis du côté droit. Sur ces cuisines se trouve un entresol où l'on a pratiqué une salle de bains , & un logement pour le chirurgien interne.

Ce corps de logis avoit suffi dans les premiers mois de l'établissement pour les différentes espèces de malades auxquels cet hospice étoit destiné ; mais en peu de temps , il fut à peine capable de contenir les femmes & les enfans qui subissoient le traitement. Il fallut donc songer à trouver des logemens non-seulement pour les femmes grosses & les nouvelles accouchées , mais aussi pour placer d'une manière isolée les femmes & les enfans convalescens. On avoit encore à desirer une salle propre à servir d'infirmierie aux enfans malades déjà sevrés , & guéris du mal vénérien , & une autre pour achever de guérir les nourrices qui , par la perte

de leur enfant ou par cause de maladie surajoutée à la maladie vénérienne, n'avoient pas subi le traitement complet. Les bâtimens placés à droite de la cour d'entrée, & principalement exposés à l'orient & au midi, furent destinés à ces différens usages : on s'en servit d'abord par partie, & suivant le besoin du moment ; mais l'affluence des malades augmentant de jour en jour, on employa ensuite tous ces bâtimens, qui consistent en trois corps de logis particuliers.

Le premier donne sur la grande cour d'entrée, & contient en bas huit femmes & seize enfans convalescens ; en haut, douze femmes & douze enfans convalescens. Le second donne sur une cour particulière qui s'étend des cuisines vers la rue ; & on y trouve, 1°. un supplément aux femmes convalescentes, pour 5 nourrices & dix enfans ; 2°. un grand dortoir pour les femmes grosses ; 3°. un vaste dortoir bien aéré pour les femmes nouvellement accouchées ; 4°. une salle d'accouchemens.

Le troisième corps de logis est peu considérable ; il ouvre aussi sur la petite cour, & il n'a que deux pièces. Celle d'en bas est occupée par des filles de service ; celle d'en haut, qui est tout-à-fait isolée, sert d'infirmérie pour les enfans sevrés malades.

On avoit élevé dans le verger de l'hospice un petit bâtiment , dans lequel on devoit placer dix-huit enfans fevrés , avec deux femmes pour en avoir soin. On ne s'est point servi de ce bâtiment qui eût cependant été très-utile , si quelque maladie contagieuse avoit frappé les enfans convalescens.

On n'a rien négligé pour donner toute la salubrité possible & toute la commodité nécessaire à ces différens corps de logis. Toutes les chambres & les dortoirs reçoivent l'air de plusieurs côtés opposés. Les dortoirs qui sont au rez-de-chauffée sont à l'abri de toute humidité , tant par la précaution que l'on a prise de les élever au dessus du sol , que par la manière dont on a formé le plancher. Il y a une cheminée dans chaque chambre de nourrice ; & cette disposition étoit nécessaire pour entretenir une chaleur constante , pour sécher les langes & chauffer convenablement les enfans. On a placé dans chaque chambre un reverbère qu'on allume le soir , & qui brûle toute la nuit ; ainsi les nourrices peuvent donner à leurs enfans les soins dont ils ont besoin avec autant de facilité la nuit que le jour, sans qu'on puisse craindre qu'elles mettent le feu.

Toutes les malades sont couchées seules, & leur lit est composé d'un bois de lit, d'une paille, d'un matelas, d'un traversin, & de deux couvertures pour l'hiver; les enfans ont chacun leur berceau, garni de deux paillassons & d'un oreiller remplis de paille d'avoine, d'une couverture, &c.

On nettoie souvent les berceaux; on les parfume; un enfant salit huit à dix couches par jour, & on fournit pour chacun d'eux, deux brassières & trois chemises par semaine.

Il y a dans chaque chambre divers ustensiles nécessaires; les uns sont généraux, comme des vases de fer étamé qui servent de bain-marie, & qui sont toujours devant le feu; un pot à l'eau d'étain avec sa cuvette, une petite baignoire de fer-blanc. Les autres sont particuliers; & chaque nourrice a son petit ménage composé d'une écuelle d'étain, d'une assiette & une saucière de même métal, d'une cuiller & une fourchette de fer étamé, d'une tymbale d'étain, & d'un ou deux vases d'étain en forme de grand gobelet, contenant un demi-setier, pour mettre le lait ou la panade des enfans.

On donne ces différens ustensiles en compte à chaque nourrice qui les range sur une planche ou sur une table; & qui

se charge de les nettoyer elle-même. Dans les premiers temps de l'établissement, faute d'avoir pris ces précautions, il y avoit beaucoup de désordre & de mal-propreté dans ces ustensiles; mais, depuis qu'on les a ainsi partagés & confiés à chaque nourrice, ils sont entretenus avec la plus grande propreté. C'est un des articles sur lesquels il a été le plus facile d'exciter l'émulation.

Dès le moment où il fut arrêté qu'on formeroit un hospice antivénérien à Vaugirard, M. *Le Noir* fit composer un règlement concernant l'administration & la discipline de cette maison. Ce règlement imprimé à l'Imprimerie royale, & publié dans le mois de mars 1781, est une chose importante à l'histoire d'un établissement, dans lequel l'ordre, les soins & la police ont la plus grande influence; mais il n'a pas été assez répandu pour pouvoir porter dans les provinces & dans les pays étrangers les lumières dont on a besoin sur cet article. Ainsi, en donnant une plus grande publicité à ce règlement, nous rendrons plus connus des principes sûrs & éprouvés sur la manière de conduire une maison de ce genre; & nous satisferons en même temps aux demandes multipliées qui ont été faites de cet imprimé, épuisé depuis long-temps.

R É G L E M E N T  
CONCERNANT L'HOSPICE DE  
VAUGIRARD.

TITRE PREMIER.

*De l'admission des femmes & enfans à  
l'Hospice.*

ARTICLE PREMIER.

Toutes les pauvres femmes grosses attaquées du mal vénérien seront admises à l'hospice , à l'époque de sept mois de grossesse , ou après cette époque passée, pour y faire leurs couches, & être traitées gratuitement, sous la condition qu'elles allaiteront leurs enfans ; & à leur défaut , ceux qui leur seront présentés.

ARTICLE II.

Les nourrices attaquées de la même maladie, & qui se présenteront avec leurs enfans qu'elles allaiteront, seront également admises ; mais les femmes qui y seront envoyées des maisons de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital général , seront reçues de préférence.



## ARTICLE III.

Les unes & les autres seront visitées par les officiers de santé avant leur admission, afin que leur état soit constaté.

## ARTICLE IV.

Les enfans nés de mères infectées, soit à l'Hôtel-Dieu, soit à l'Hôpital général, ceux qui seront apportés de la maison des Enfans-Trouvés, ainsi que ceux qui seront nés de parens pauvres, attequés de la même maladie, seront admis à l'Hospice. On exigera pour ces derniers un certificat du curé, qui attestera la pauvreté de leurs pères & mères.

## ARTICLE V.

Parmi les enfans nés de mères attequées de la maladie vénérienne, comme il en est qui n'apportent en naissant aucun symptôme apparent, ceux-ci ne seront reçus que sur un certificat signé des médecins ou chirurgiens des maisons ci-dessus énoncées, ou de tout autre officier de santé, ayant droit de pratiquer à Paris. Il sera spécifié par ce certificat, que les enfans que l'on présente sont nés de mères infectées.

## ARTICLE VI.

Le directeur, sur la première réquisition qui lui en sera faite, enverra chercher les enfans, soit à la maison des Enfans-Trouvés, soit à celle de l'Hôtel-Dieu ou à l'Hôpital général, dans une voiture disposée à cet effet. Le conducteur apportera exactement, 1°. le numéro de chaque enfant, qui contient son nom & surnom, & le jour de sa naissance; 2°. le certificat de baptême; 3°. celui des gens de l'art, ou de la maîtresse sage-femme qui l'aura reçu.

## ARTICLE VII.

Les femmes ainsi que les enfans qui seront conduits à l'Hospice, seront visités avant leur admission, dans un endroit destiné à cet effet, par le chirurgien résident à la maison, qui dressera un procès-verbal de leur état, avant de les faire passer dans le dortoir où elles doivent être placées.

## ARTICLE VIII.

Après cette visite, les femmes qui sont dans le cas d'être admises déposeront leurs vêtemens pour prendre ceux de la maison. Le directeur fera inscrire sur une

carte le nom de la nouvelle arrivée, le jour de son entrée, & l'état de ses habits. Cette carte sera jointe au paquet que l'on en fera, après que l'on en aura inscrit le double sur un registre particulier.

#### ARTICLE IX.

Le procès-verbal faisant mention des noms & surnoms, de l'âge & des accidens de la femme nouvellement arrivée, sera présenté au médecin & chirurgien en chef, qui le vérifieront à leur première visite.

#### TITRE II.

*Des fonctions des officiers de santé, de celles du directeur & de la sœur officière.*

#### ARTICLE PREMIER.

Le médecin & le chirurgien en chef feront tous les jours, à une heure convenue, une visite. Lorsque le cas l'exigera, l'un des deux, & même l'un & l'autre conjointement, en feront une seconde.

#### ARTICLE II.

Le médecin & le chirurgien en chef feront toujours accompagnés du chirurgien résident, dans leurs visites. Ils auront

devant les yeux le cahier de la précédente, sur lequel seront imprimés les numéros des malades, leur nom, & les remèdes & alimens ordonnés à chacun ; tandis que le chirurgien résident en tiendra un autre pour y inscrire de même les numéros & les noms de chaque malade , ainsi que les alimens & médicamens nouvellement prescrits.

### ARTICLE III.

Le chirurgien résident à l'Hospice sera chargé de la préparation & de la distribution des médicamens. Il veillera à celle des alimens dont il fera un relevé sur le cahier après chaque visite , lequel relevé sera présenté au directeur , & porté ensuite à la cuisine , pour que la quantité & la qualite en soient déterminées en conséquence.

### ARTICLE IV.

Le chirurgien en chef sera chargé de faire les accouchemens , les opérations & les grands pansemens. En son absence, le chirurgien résident à l'Hospice fera tous les pansemens ordinaires , & rendra compte à chaque visite de ce qui se sera passé depuis la dernière.

## ARTICLE V.

Le directeur sera chargé de surveiller toute la maison , de faire la dépense , de maintenir la police & le service. Il aura l'autorité sur tous les gens de service , & tiendra les différens registres qu'il représentera à la fin de chaque mois à M. le Lieutenant général de police , ou à l'inspecteur général des hôpitaux , pour en rendre compte à ce magistrat.

## ARTICLE VI.

Outre les registres de recette & de dépense générales , tenus & représentés comme ci-dessus , le directeur en tiendra un des effets & meubles de l'Hospice , & un pour chaque espèce de dépense en particulier , lesquels seront confrontés avec les reçus des marchands fournisseurs , &c ; enfin quatre autres registres concernant l'entrée , la sortie , la mort & les effets des malades. Sur le premier seront inscrits , 1°. l'entrée des femmes grosses , nourrices , & celle des enfans ; 2°. la maison d'où elles viennent ; 3°. le procès-verbal de leur état de maladie , fait par les officiers de santé de la maison ; 4°. leurs noms , surnoms & âges ; 5°. le sexe des enfans & le jour de leur nais-

fance; 6°. le certificat de baptême desdits enfans, & celui de la sage-femme ou accoucheur qui les auront reçus.

Le second contiendra l'état des vêtemens que chaque femme apportera, lequel sera conforme à la carte que l'on aura jointe au paquet qui en aura été fait: on y inscrira aussi la reddition qui sera faite desdits habits, au moment de la sortie de chacune d'elles.

Le troisième sera destiné pour inscrire les noms des malades sortans, la date du jour de leur sortie, & le procès-verbal de leur état à cette époque.

Le quatrième sera une espèce de registre mortuaire. Il contiendra le nom des malades qui seront morts à l'Hospice, avec les particularités qui auront paru dignes d'attention.

## ARTICLE VII.

La sœur officière sera spécialement occupée à faire observer la règle dans les différens dortoirs, à veiller à ce que la propreté y soit entretenue, & à ce qu'il ne manque rien aux femmes, ni aux enfans. Elle sera chargée en outre de la lingerie & de la cuisine, & veillera sur les filles de service. Elle rendra compte au directeur.

## ARTICLE VIII.

Les filles de service auront chacune leur département ; mais en cas de besoin, & d'après les ordres du directeur, de l'officière ou du chirurgien résident, toutes s'aideront mutuellement, & feront toutes les besognes auxquelles on voudra les employer.

## ARTICLE IX.

La sœur officière sera seule chargée du linge, que le directeur lui aura donné en compte. Elle tiendra un état de celui qu'elle donnera pour les femmes & enfans dans chaque dortoir. La quantité de ce linge sera chaque fois comparée avec l'état qu'elle en aura fait, avant qu'il soit remis à la blanchisseuse.

## TITRE III.

*De la nourriture.*

## ARTICLE PREMIER.

La portion de pain pour les femmes sera d'une livre & demie, & de froment de la deuxième espèce. Les trois-quarts, la demi, le quart ou soupe, seront les divisions relatives de cette portion, qui

pourra, dans le cas de besoin, être augmentée par les officiers de santé.

#### ARTICLE II.

La portion de viande de chaque femme sera d'une livre par jour, dont les deux tiers seront de bœuf, & l'autre tiers de veau ou de mouton. Les deux tiers seront pour le bouilli, & le tiers pour être rôti.

#### ARTICLE III.

La quantité de sel sera de deux gros par jour pour chaque personne.

#### ARTICLE IV.

On préparera pour la nourriture des femmes différens légumes du jardin potager, autant que cela se pourra. Ces légumes qui seront des épinars, de la chicorée blanche, des concombres, de la poirée, de la laitue, des navets, des haricots en purée, des carottes ou autres semblables, seront toujours cuits avec le bouillon de la marmite.

#### ARTICLE V.

Les femmes n'auront jamais d'autre nourriture que celle ci-dessus énoncée, à moins qu'il n'en soit ordonné différemment par les officiers de santé.



## ARTICLE VI.

Chaque nourrice aura par jour un demi-setier de vin, que l'on divisera pour le dîner & le souper. Les femmes enceintes n'auront que la moitié de cette portion.

## ARTICLE VII.

Le déjeûner des malades consistera uniquement en soupe ou en lait bouilli, & ce dernier article sera toujours exprimé sur le cahier de la visite. Le pain sera coupé sur leur portion, quand elles auront la ration entière, ou les trois-quarts; lorsqu'elles n'auront que la demie, on leur donnera trois onces de pain pour leur déjeûner.

## ARTICLE VIII.

La soupe des femmes grosses sera trempée en commun, & coupée sur un pain commun, dit *pain de soupe*, à raison de trois onces par personne à dîner. Elles auront pareillement la soupe à leur souper, mais le pain n'y fera qu'à raison de deux onces.

## ARTICLE IX.

La dose de bouillon pour le souper sera en raison de douze onces par personne.

## ARTICLE X.

La portion de viande bouillie pour le dîner sera de six onces, sans os. La quantité de celle qui sera rôtie pour le souper, sera de quatre onces; & celle des légumes, sera d'un quarteron environ pour chaque personne.

## ARTICLE XI.

On ne donnera dans le courant de la journée du bouillon à aucune des femmes grosses ou enceintes, si ce n'est aux malades; & alors la quantité & l'heure de l'administration en seront prescrits par les officiers de santé.

## ARTICLE XII.

Le directeur, la sœur officière & le chirurgien résident, auront chacun deux livres de pain blanc de pur froment par jour, & une livre & demie de viande. Ils en auront l'équivalent les jours maigres, en œufs, morue & légumes. La quantité de vin pour chacun d'eux, sera d'une pinte par jour.

## ARTICLE XIII.

La portion de pain des gens de service, sera d'une livre & demie de pain

bis blanc, & leur soupe sera coupée à raison de deux onces pour chacun d'eux. La dose de la viande sera d'une demi-livre seulement : le surplus de celle des femmes qui n'aura pas été consommé, sera donné auxdits gens de service pour former leur portion entière.

#### ARTICLE XIV.

On donnera les jours maigres aux gens de service, des haricots blancs ou petites fèves, des lentilles & des choux, ou autres légumes semblables, préparés avec du beurre fondu, à la dose de trois gros par personnes; & ces jours-là leur soupe sera trempée avec le jus de ces légumes.

#### ARTICLE XV.

On fera faire des pains de portion, tant pour le directeur, la sœur officière & le chirurgien résident, que pour les femmes, soit grosses & nourrices, & pour les gens de service.

### TITRE IV.

#### *Des médicamens.*

#### ARTICLE PREMIER.

La pharmacie sera approvisionnée des médicamens nécessaires, & sera sous la

garde du chirurgien résident ; auquel on donnera une fille ou deux pour aides, suivant le besoin & le nombre des malades.

#### ARTICLE II.

Elle sera pareillement pourvue de tous les ustensiles nécessaires pour la préparation des médicamens, suivant le besoin, & à la réquisition du médecin & du chirurgien en chef, qui en présenteront l'état à l'inspecteur général des hôpitaux.

#### ARTICLE III.

On n'administrera aux malades que les remèdes prescrits sur les cahiers de visite, qui feront foi de la consommation qui en aura été faite.

#### ARTICLE IV.

Le médecin fera une fois par semaine la visite de la pharmacie ; &, d'après le besoin, il sera dressé un état des drogues défectueuses & de celles qui manqueront. Cet état sera présenté à l'inspecteur général des hôpitaux, qui les fera renouveler, après en avoir rendu compte à M. le Lieutenant général de police.

#### ARTICLE V.

La composition des tisanes, lavemens

& autres médicamens , sera faite par le chirurgien résident , qui en fera la distribution exacte aux heures prescrites par le cahier de visite , & rendra compte de leurs effets au médecin & chirurgien en chef.

#### ARTICLE VI.

Les lavemens seront administrés aux femmes par les filles de service , employées au soin des malades dans les différens dortoirs.

### TITRE V.

#### *De la police.*

#### SECTION PREMIERE.

##### *De la distribution du temps des femmes.*

#### ARTICLE PREMIER.

Le lever des femmes grossés sera fixé à cinq heures & demie en été , & à sept heures en hiver ; le coucher à neuf.

#### ARTICLE II.

Aussitôt après le lever , on fera la prière. On pourvoira ensuite à la propreté ; on fera les lits ; on balayera les dortoirs , & on renouvellera l'air en ouvrant une  
ou

plusieurs croisées, suivant la grandeur du dortoir.

### ARTICLE III.

Après la prière, & après que les soins de propreté énoncés dans l'article précédent auront été remplis, on distribuera le déjeuner à six heures & demie en été, & à sept heures & demie en hiver.

### ARTICLE IV.

Le dîner sera en tout temps à onze heures précises, le goûter à quatre, & le souper à sept heures du soir.

### ARTICLE V.

La prière du soir se fera à huit heures & demie, après laquelle les femmes grosses se coucheront dans l'espace d'un quart d'heure. On laissera pendant la nuit un réverbère allumé dans chaque dortoir.

### ARTICLE VI.

Les femmes nourrices auront pareillement dans leur chambre un réverbère, afin qu'elles puissent donner à leurs enfans tous les secours dont ils auront besoin.

### ARTICLE VII.

L'espace qui se trouve entre le déjeuner  
Tome LXIII. O

& le dîner, le goûter & le souper, sera divisé de manière qu'il y ait après chaque repas une heure de récréation. Le reste sera employé au travail, par les femmes grosses qui ne seront pas malades.

#### A R T I C L E V I I I.

Ce travail sera analogue aux besoins de la maison. On pourra les occuper à la couture ou à tricoter. On ne contraindra aucune d'elles ; mais on les engagera par une récompense pécuniaire, qui sera proportionnée à l'ouvrage qu'elles feront ; ce qui sera toujours le cinquième du produit de la main d'œuvre.

#### A R T I C L E I X.

Les dimanches & fêtes, toutes les femmes, soit enceintes ou nourrices, qui ne seront pas malades, assisteront à l'office divin, qui sera célébré dans la chapelle de la maison ; & l'après midi, on leur fera dans la salle d'assemblée, une lecture pieuse qui durera une heure au moins.

#### A R T I C L E X.

Les nourrices observeront la même règle pour le lever, le coucher & les repas, que les femmes enceintes, à moins que leur santé n'exige le contraire, & que les médecins ne l'ordonnent autrement.

## ARTICLE XI.

Les femmes, lorsqu'il fera beau, passeront le temps de la récréation, après le dîner, dans le jardin ; les autres heures de récréation se passeront ou dans les dortoirs, ou dans la salle d'assemblée, ou même au jardin, suivant la saison & au gré du directeur : elles y seront toujours accompagnées d'une surveillante qui aura l'œil à ce qu'elles ne courent pas les unes après les autres, à ce qu'elles ne s'amuse à aucun jeu qui puisse exposer leur santé, & enfin à ce qu'elles ne causent aucun dommage. Il leur est très-expressement défendu de se répandre dans la cour, la cuisine, ou dans les bâtimens extérieurs.

## ARTICLE XII.

Le directeur punira les femmes qui manqueront d'observer cette règle, en les privant de la promenade, ou de toute autre manière qui ne puisse préjudicier à la santé. Les cas graves seront déférés à l'inspecteur général.

## ARTICLE XIII.

L'heure du lever & du coucher, celles de la récréation, ainsi que celles des exer-



cices pieux & du travail, seront annoncées par le son de la cloche.

#### A R T I C L E   X I V .

On ne laissera entrer dans l'Hospice aucun étranger, qu'avec un billet signé du magistrat, ou des officiers de santé & du directeur.

#### A R T I C L E   X V .

Toute femme qui sera dans le dernier mois de sa grossesse, sera obligée de se conformer aux réglemens généraux des hôpitaux, en s'approchant des sacremens.

### S E C O N D E   S E C T I O N .

#### *De la propreté & salubrité.*

#### A R T I C L E   P R E M I E R .

On balayera deux fois par jour les différens dortoirs, & les chambres particulières des femmes; savoir, le matin immédiatement après la prière, & le soir après le goûter.

#### A R T I C L E   I I .

On ouvrira plus ou moins de croisées, suivant la saison & la grandeur des dortoirs, & l'espèce de femmes qui s'y trou-

veront placées. Dans le dortoir des femmes enceintes, on en tiendra une ouverte à chaque extrémité, & deux dans la longueur. Dans celui des nourrices & des femmes qui, faute de nourrissons ou de lait, ont besoin d'être traitées séparément de la maladie vénérienne, on renouvellera l'air souvent avec toutes les précautions nécessaires.

### ARTICLE III.

On exposera à l'air libre, de temps en temps, les matelas des lits. Il y aura pour cela des tringles placées ou dans un lieu isolé du jardin, ou dans la basse-cour. On observera l'ordre nécessaire pour que chaque jour une certaine quantité ait été exposée à l'air.

## TITRE VI.

*De la sortie des femmes & des enfans guéris, & du sevrage.*

### ARTICLE PREMIER.

Lorsqu'une nourrice sera guérie, on ne lui donnera plus d'enfans gâtés à allaiter, & on la mettra dans un dortoir particulier avec les enfans qui auront été nourris de son lait, & guéris avec elle,

à l'effet de continuer ladite nourriture pendant l'espace de six mois, au bout duquel temps la nourrice obtiendra sa sortie de l'Hospice, avec une récompense proportionnée à la manière dont elle aura pris soin des enfans qui lui auront été confiés, & au nombre & bon état de ceux qu'elle aura allaités.

#### ARTICLE II.

Le enfans parvenus au terme de six mois d'allaitement, après celui de leur guérison, seront mis en sevrage. A cet effet, il y aura un dortoir particulier placé dans l'enclos du jardin, où tous les enfans en sevrage seront nourris & soignés, suivant la méthode la plus convenable à leur état, sous la direction d'une femme de service, bien éprouvée en ce genre, laquelle sera inspectée journellement par le directeur & la sœur officière.

#### ARTICLE III.

Les femmes accouchées qui auront pris soin de plusieurs enfans sans succès, & dont le lait sera tari & altéré, de manière à ne pouvoir plus en faire usage sans danger, seront placées dans un dortoir particulier, pour y être traitées jusqu'à parfaite guérison de la maladie vénérienne,

après laquelle elles auront un billet de sortie pour aller où bon leur semblera.

#### ARTICLE IV.

Lorsque les enfans en sevrage auront atteint l'âge de quatre ans , on pourvoira à leur placement dans les diverses maisons destinées à recevoir les pauvres orphelins , en mettant en usage toutes les précautions nécessaires pour s'assurer de leur état civil & physique.

#### ARTICLE V.

La sevrée recevra vingt-quatre livres de gratification pour chaque enfant qu'elle rendra sain à l'âge de quatre ans.

#### ARTICLE VI.

On ne remettra jamais aucun enfant à la mère qui l'aura allaité, en le faisant guérir avec elle , à moins que ladite mère ne donne les preuves les plus certaines, 1°. qu'elle est mariée ; 2°. ou que si elle est veuve ou mariée, elle a non-seulement les moyens suffisans de subsistance, mais encore un état qui permette de tenir son enfant en sevrage , sans qu'il puisse en souffrir , & une conduite qui ne laisse aucun doute sur le soin qu'elle prendroit de son enfant ; 3°. à moins qu'elle ne

promette de payer le sevrage dans un lieu qu'elle choisira, & qui sera approuvé par les officiers de santé de l'Hospice.

#### A R T I C L E   V I I .

La nourriture des enfans en sevrage à l'Hospice, la manière de les vêtir, leurs exercices, & en un mot toute leur éducation physique, seront sous la conduite des officiers de santé.

En 1781, au mois de juillet, l'administration de l'Hôpital général fut chargée du soin des pauvres enfans trouvés infectés du mal vénérien. La réunion de l'hospice de Vaugirard à l'Hopital général, opéra quelques changemens dans le gouvernement de cette maison. Cependant, presque tout ce que l'on trouve dans le règlement sur l'ordre & la police intérieure de l'Hospice, relativement à l'état physique des femmes & des enfans subsiste, à l'exception de quelques articles, tels que ceux-ci.

Par le règlement, il étoit enjoint à l'économe, nommé alors directeur, d'envoyer chercher les enfans trouvés malades aussitôt que leur existence lui seroit notifiée; mais le médecin de l'Hospice ayant représenté les inconvéniens qui en

résultoient, tant par le retard considérable que les enfans malades éprouvoient, que par les secousses de la voiture pendant le transport, il a été arrêté par MM. les administrateurs, que du moment où dans l'hôpital des Enfans-Trouvés, un enfant seroit déclaré infecté, on le feroit aussitôt transporter à l'hospice de Vaugirard par un homme préposé à cet effet.

On a fait dans le régime des femmes, & dans la manière de les récompenser, des améliorations qui ont été dictées par le desir de leur donner de nouveaux motifs d'encouragement.

Le grand nombre de malades dont l'Hospice a été rempli, n'a pas permis de se charger de toutes les femmes qui ne pouvoient pas nourrir. On a seulement gardé celles dont le traitement étoit avancé, & dont la conduite avoit été louable. Cependant la sévérité que les circonstances ont fait naître à cet égard, a tourné au profit de la maison, en engageant les femmes nouvellement accouchées à bien remplir leurs devoirs, non-seulement par l'attrait des récompenses, mais par la crainte d'être obligées, si on les renvoyoit de l'Hospice, de recourir à un asyle moins doux & moins agréable pour la fin de leur traitement.

Nulle partie du règlement n'a été plus difficile à maintenir que celle qui regarde la police ou la manière d'obliger les femmes à remplir avec ordre & exactitude tout ce qu'elles doivent faire pour leur guérison, & pour celle de leurs enfans. On sent combien l'exécution des différens articles relatifs à cette police, est difficile, tandis que d'un autre côté on voit que ces articles, bien loin d'être trop multipliés, sont encore insuffisans à bien des égards, & qu'il faut les regarder seulement comme un texte propre à donner l'idée des soins multipliés, & des précautions qu'on doit employer dans les différentes circonstances. Mais, pour bien concevoir la nécessité d'une discipline soutenue, & la difficulté de la faire régner dans une maison de ce genre, considérons un moment les femmes qui entrent dans l'Hospice, & ce qu'on veut obtenir d'elles.

Ces malades ne sont pas des êtres passifs qui suivent un régime, qui prennent des remèdes, & attendent avec patience l'effet qui doit en résulter : ce sont des êtres actifs, ou des instrumens animés, qui reçoivent un médicament pour le transmettre, par le moyen de leur sein, à des enfans qu'il faut régénérer. Non-seu-

lement leurs humeurs ont besoin d'être corrigées pour imprimer à leur lait une qualité propre à guérir les enfans ; mais leur cœur doit être réchauffé par le sentiment de la maternité , pour donner à leurs soins l'activité & l'adresse , sans lesquelles la guérison ne peut pas s'achever.

La tâche qui se présente à remplir , consiste donc à veiller à ce que les nourrices exécutent les choses nécessaires à la guérison , & à leur inspirer en même temps le zèle & l'affection , sans lesquels l'obéissance aux règles n'est qu'illusoire.

La sévérité ne fait qu'irriter des femmes ordinairement indisciplinées , la crainte ne produit chez elles que le découragement ; mais la douceur dans l'exécution des réglemens , & la persuasion que leur intérêt personnel s'accorde avec celui des enfans , & avec les vues bienfaisantes de l'administration , peuvent seules développer en elles le *sentiment* , sans lequel le bien que l'on se promet à l'hospice de Vaugirard , ne sauroit avoir d'exécution. Mais , comment faire naître le sentiment chez des femmes dégradées par leur éducation , ou par les suites inévitables de la misère ou du libertinage ? L'attachement que la nature inspire à une mère qui allaite son enfant , est de tous les moyens



le plus puissant ; on en voit tous les jours dans cet hôpital des preuves touchantes. Mais, nous le disons avec horreur, il y a des femmes qui sont tombées dans un tel degré d'avilissement & de dépravation, que le sentiment de mère, inné chez toutes les femelles des animaux, est effacé de leur cœur, ou y est si fort affoibli, qu'il en résulte le même effet. Détournons les yeux d'une idée si affligeante, & parlons des obstacles qui s'opposent le plus souvent, à l'Hospice, au développement de cette affection tendre que nous désirons. Quand les enfans sont étrangers à leurs nourrices ; quand ils les repoussent par des symptômes hideux & dégoûtans ; quand une nourrice peu ferme & peu intelligente voit mourir successivement plusieurs enfans sur son sein, c'est alors qu'il paroît pour ainsi dire impossible de ranimer son courage & ses espérances.

Les soins attentifs & assidus, les paroles consolantes, les encouragemens de toute espèce, sont souvent instructueux auprès de ces femmes. Les reproches peuvent bien les tirer de leur apathie, mais elles n'en sortent que pour montrer une fausse apparence de zèle, funeste aux frères individus qu'on leur confie. Ce qui réussit

le mieux , c'est l'art de faire régner une certaine émulation entre ces femmes : alors elles s'observent mutuellement , & mettent une sorte de gloire à fixer l'attention par leur zèle , leur courage & leur propreté ; elles attachent un grand prix aux complimens mérités ; & sévères entre elles , elles préviennent par des reproches , quelquefois trop vifs , les réprimandes qu'on est obligé de faire à celles qui par négligence , ou par d'autres vices , ne remplissent pas leurs devoirs. Ainsi la vigilance , constamment unie à la douceur , les distinctions justement réparties sur les bonnes nourrices , & les punitions dirigées sur celles que les autres femmes regardent elles-mêmes comme de mauvais sujets , sont les moyens les plus propres à exciter l'émulation. Mais l'émulation est tantôt vive & presque générale dans l'Hospice , tantôt elle languit , ou ne règne que dans certains départemens ; & le bon ordre de la maison est soumis aux mêmes révolutions. La cause de cette variation se trouve dans l'influence plus ou moins heureuse des femmes nourrices , dont les qualités physiques & morales sont bien éloignées d'être toujours les mêmes , comme il est aisé de s'en convaincre , en examinant quelles sont les

femmes qui entrent à l'hospice de Vaugirard, & leurs différentes qualités.

*Quelles sont les femmes qui entrent à l'hospice de Vaugirard, & leur nombre.*

Le nombre de ces femmes est de soixante à soixante-dix par an, de sorte que prenant un moyen terme, on peut compter sur soixante-cinq, dont le tableau général & particulier est intéressant à connaître.

Portant un enfant conçu dans l'infortune ou dans la débauche, affectée d'une maladie honteuse, & qui est souvent aggravée par la négligence ou par le mauvais traitement, chaque femme n'offre que des traits altérés & rebutans, & quoiqu'elle soit dans un âge & dans un état où toutes les femmes intéressent : cette ressemblance physique est générale. Mais ces femmes présentent entre elles bien des différences morales ; les unes sont vicieuses, & tout-à-fait corrompues ; d'autres ne sont que foibles & imprudentes ; celles-ci sont lâches & sans énergie, les autres sont fermes & robustes ; il y en a d'intelligentes & adroites ; il y en a de stupides & engourdies.

Les bonnes qualités & les défauts que

cés femmes tiennent de la nature ou de l'habitude , nous autorisent à en établir cinq classes.

#### PREMIERE CLASSE.

*Femmes qui vivent à Paris sans domicile.*

Ces femmes sont nées dans la dernière classe du peuple , ou ont été abandonnées dès leur enfance ; elles ont pris dans la débauche la source de leur mal, & il est aisé de présumer que chez elles le moral est tout aussi gâté que le physique. Presque toutes ont un virus fort ancien , & ont déjà passé deux ou trois fois par les remèdes, quoiqu'elles n'aient pas vingt-cinq ans. Pendant leur grossesse, elles sont insouciantes, peu sobres, difficiles à conduire, & elles sont plus que toutes les autres sujettes aux fausses-couches. Cependant quand leur tempérament n'est pas usé, quand elles conservent leur enfant, ou qu'à leur défaut elles prennent du goût pour les enfans trouvés qu'on leur donne, elles deviennent de bonnes nourrices. Elles sont toujours indociles ; mais elles ont de l'adresse, de la vigilance & une santé assez robuste. En général elles sont dangereuses, & d'un mauvais exemple. Quelques-unes ont été

fort nuisibles à la maison, on a été obligé d'en chasser plusieurs autres; mais aussi on a eu la satisfaction d'en voir un bon nombre nourrir deux enfans, & sortir en donnant les meilleures espérances pour la conduite qu'elles alloient tenir. Le nombre de ces femmes monte à-peu-près à douze par an.

## DEUXIEME CLASSE.

*Femmes qui se sont dérobées à leur famille.*

Nous placerons dans cette classe les filles de la moyenne classe du peuple. Dans les grandes villes, ces filles ont abandonné leurs parens par inconduite; elles sont d'autant plus accablées de leurs maux, qu'elles ont peu de force & de courage pour les soutenir; elles ont communément une figure plus agréable que les autres; elles sont adroites, intelligentes; elles sembleroient avoir toutes les qualités propres à remplir parfaitement les devoirs de nourrice, mais l'expérience a appris qu'il ne falloit point compter sur elles. En général, elles sont infectées d'un virus pernicieux. Pendant leur grossesse, elles sont douces, hypocrites, & semblent promettre beaucoup par leur docilité & leur zèle. Quand elles sont accou-

chées, elles sont délicates, *lâches* & indolentes. Elles sont très-difficiles à nourrir, & prennent les remèdes qu'on leur donne avec la plus grande négligence. Elles redoutent le travail, & feignent, pour s'y soustraire, des maladies que la paresse & le peu de soins leur causent effectivement tôt ou tard. Elles sont fières avec les autres femmes, insolentes envers les supérieures, & chagrines d'avoir perdu leur liberté. Elles jouent assez bien la sensibilité devant ceux qui ne sont pas accoutumés à les voir; mais pendant la nuit, elles abandonnent leurs enfans & les laissent croupir dans la malpropreté: quelques-unes ont été assez criminelles pour occasionner la mort de leurs enfans, soit par le défaut de soins, soit en désertant la maison sans prévenir personne de leur évasion. Les bons soins, le bon exemple, ont cependant amené quelques-unes de ces filles à remplir les devoirs de nourrice avec assez d'exactitude, mais cette exception a été rare. On reçoit chaque année à l'Hospice environ huit femmes de cette classe.



## TROISIÈME CLASSE.

*Femmes incapables de nourrir.*

Ces femmes sont de plusieurs espèces.  
 1<sup>o</sup>. Les unes, quoique fortes & bien portantes, n'ont pas de lait, ou ont le sein disposé de manière à ne pouvoir donner à teter; ou bien ces femmes sont engourdies, malpropres, mal adroites, & ne veulent point apprendre à gouverner des enfans; elles aiment mieux laisser engorger leurs seins, souffrir des douleurs très-vives, & s'exposer à des maladies très-graves, que de faire sucer leur lait par un nourrisson. Ces femmes sont ou des villageoises stupides; ou des femmes errantes de province en province, sans asyle & sans mœurs; ces dernières sont ordinairement plus âgées que les autres. À leur teint flétri, à leurs inclinations basses, à leur insouciance, on conjecture qu'elles ont séjourné dans des dépôts de mendicité. L'aisance & les bons traitemens ne font rien sur leur caractère.  
 2<sup>o</sup>. Les autres sont des femmes dont l'origine est à-peu-près la même, mais également incapables de nourrir, parce qu'elles sont épuisées, soit pour avoir languï dans des hôpitaux, soit pour avoir éprouvé trop de fatigue & de misère.

Elles sont dans le marasme ou œdématisées ; leur bouche donne des signes de scorbut ; elles accouchent presque toujours avant terme, ou d'un enfant mort. C'est dans cette classe que la mortalité des femmes se rencontre, soit à cause de la dissolution qui fait périr les plus foibles, soit parce que la fièvre puerpérale est plus fréquente & plus meurtrière dans cette classe de femmes. Ces femmes se montent année commune à douze.

#### QUATRIÈME CLASSE.

*Femmes de campagne, ou de province.*

Ce sont des filles qui ont eu dans leur pays ce qu'elles appellent une foiblesse, & que la honte chasse vers la capitale. Presque toutes sont robustes ; elles ont de la sensibilité, le plus grand desir d'être utiles, & des dispositions favorables pour devenir de bonnes nourrices. Le vice vénérien n'est en général, ni ancien, ni tenace chez elles, & elles se prêtent très-volontiers à tout ce qui est nécessaire pour leur guérison. Renvoyées de l'Hôtel-Dieu à l'Hospice, elles trouvent de la douceur dans ce changement de domicile ; elles arrivent fatiguées par la route, par les chagrins & par la détresse : quelques-unes



ont des accès de fièvre , mais après avoir été restaurées par les soins , les consolations & la bonne nourriture , elles font des couches heureuses. Ces femmes ont un cœur reconnoissant , & se laissent conduire avec docilité ; elles sont infatigables dans les soins qu'elles donnent aux nouveau-nés malades : aussi réussissent-elles dans des cas où les autres échouent. On en a vu qui ont fait vivre leurs enfans pendant plusieurs jours avec du bouillon & du vin. Quelques-unes ont nourri pendant près d'un mois à la cuiller des petits moribonds , trop foibles pour prendre le teton. Quand par malheur elles perdent leur enfant, elles en demandent un ou deux autres , avec la plus grande instance , & leurs soins ne sont guères moins tendres que pour leurs propres enfans. Elles sont intelligentes , parce qu'elles ont presque toutes été dans le service. Elles se gâtent un peu par les égards qu'on a pour elles , & par la bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes ; elles ont quelquefois des querelles vives , mais en général elles sont bonnes ; elles se rendent des services mutuels , & vivent autant en paix qu'il est possible pour des femmes de cet ordre. Plusieurs d'entre elles se sont chargées des enfans dont leurs camarades n'avoient pu finir la nour-

riture, & il en est qui ont ainsi nourri successivement trois, & jusqu'à quatre enfans. Depuis trois ans, on voit toujours parmi ces bonnes nourrices, des Alsaciennes; leur zèle, leur propreté, leur vigilance, leur sobriété sont exemplaires. Elles mettent de la gloire à soutenir la prééminence qu'elles se sont acquises, & elles seroient au désespoir si l'on ne leur donnoit pas deux enfans à nourrir. Les femmes intéressantes qui composent cette classe, se plaisent à l'Hospice; elles y sont reconnoissables à leur embonpoint, à leur gaieté, à leur propreté. Quand elles quittent l'Hôpital, elles s'arrachent avec la plus grande douleur à leur nourrisson; & si elles ont le malheur de le perdre pendant la convalescence, elles en sont très-vivement affectées. Plusieurs ont éprouvé en cette circonstance des jaunisses, & d'autres maladies plus graves. Ces femmes forment heureusement la classe la plus nombreuse : on en reçoit à-peu-près vingt-fix chaque année, & il n'y a que la maladie ou le manque d'enfans qui puisse les empêcher de nourrir.



## CINQUIÈME CLASSE.

*Femmes mariées & domiciliées.*

Ces femmes forment le plus petit nombre. Année commune, il n'en entre guères que 4 ou 5 à l'Hospice. Quelques-unes viennent de la campagne, mais la plus part sont de la ville ; & mariées à des ouvriers d'un ordre assez relevé , qui par leur mauvaise conduite ont causé le désordre & les malheurs de leur famille. Ces femmes sont jeunes , elles ont ordinairement la maladie vénérienne à un très-haut degré. Leur chagrin est plus profond que vif ; & elles ne se consolent pas aussi promptement que les autres. On a pour elles tous les égards que mérite leur situation. Ces égards distribués avec prudence ne blessent pas les autres femmes , que l'on a remarqué au contraire avoir de la déférence ; & presque du respect pour les femmes mariées ; remarque dont on a tâché de tirer avantage , en laissant à ces dernières une sorte de surveillance sur la conduite des autres. Ces femmes ne sont pas toutes en état de nourrir , soit par les maladies auxquelles elles sont plus sujettes que les autres , soit parce que le virus vénérien est trop exalté chez elles. En louant

le zèle avec lequel elles se livrent à la nourriture de leurs enfans, on doit ajouter qu'il est très-difficile de les faire consentir à nourrir un enfant trouvé, à moins qu'elles ne soient de la campagne, & qu'elles n'aient déjà fait quelques nourritures. Quelques unes de ces femmes sont arrivées avec leurs enfans. Elles n'étoient pas moins infectées que les autres ; & bornées à leur nourrisson, elles n'ont pas apporté un grand avantage à l'Hôpital. En général, si ces femmes ont toutes le plus grand besoin de secours & de consolation, on peut dire qu'elles trouvent à l'Hospice tout ce qu'elles peuvent attendre ; & , si par leurs travaux elles n'ont pas été aussi utiles qu'elles auroient pu l'être, elles ont rendu service à l'Hôpital par le bon exemple qu'elles y ont donné.

Il suit de ces considérations, qu'un assez grand nombre de femmes qui sont reçues à l'hospice de Vaugirard sont hors d'état de nourrir, soit par mauvaise volonté, soit par mauvaise constitution, ou par défaut d'intelligence ; & si l'on ajoute à ces femmes celles qui sont obligées d'interrompre leur nourriture par une maladie subite & imprévue, on ne sera pas surpris si la moitié des femmes qui sont entrées dans cet hôpital ont été inutiles à la maison.

On voit donc que s'il est nécessaire de garder dans cet Hôpital une discipline exacte & régulière, il est difficile d'y maintenir un juste équilibre.

Au reste, si l'expérience a appris qu'il n'est pas commun de trouver réunies dans les femmes de cette espèce les qualités physiques & morales d'une bonne nourrice, elle a fait connoître ce que pouvoient le travail & les soins pour en former une. La douleur qu'ont causée les femmes qui se sont mal conduites a été abondamment compensée par la satisfaction qu'ont procurée les bonnes nourrices, dont le zèle est vraiment digne d'éloge; elles sont récompensées elles-mêmes de leurs travaux par la santé qu'elles recouvrent dans cette maison & par le bonheur dont elles y jouissent. Après être arrivées dans un état de misère, de maigreur & de maladie, formant un ensemble hideux & repoussant; elles sortent presque toutes avec une certaine aisance, de l'embonpoint & de la fraîcheur. Ce qu'il y a de plus touchant, c'est qu'avec la santé on voit briller sur leur physionomie la sérénité & la satisfaction, produit d'une vie paisible, & de l'habitude constante d'une action honnête & vertueuse.

*La suite dans les Journaux suivans.*

MAGNÉTISME

## MAGNÉTISME ANIMAL.

*Observations sur les deux Rapports de MM. les Commissaires nommés par Sa Majesté pour l'examen du magnétisme animal; par M. DESLON. A Philadelphie; & se trouve à Paris, chez Clouzier, imprimeur-libraire, rue de Sorbonne, 1784. In-8° de 31 pag.*

*Supplément aux deux Rapports de MM. les Commissaires de l'Académie & de la Faculté de médecine & de la Société royale de médecine. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Guéffier, libraire-imprimeur au bas de la rue de la Harpe, 1784. In-4° de 80 pag.*

*Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum fallax, judicium difficile.* On avoit assez généralement trouvé du bon sens dans ces premiers mots des Aphorismes d'*Hippocrate*. Les malades pensoient se conduire sagement en donnant leur confiance à des médecins qui avoient quelques années d'expérience; & les médecins de leur côté pensoient aussi ne pouvoir mériter cette confiance qu'en se livrant à une étude, qui pût leur

faire deviner le vœu & le besoin de la nature, qui pût leur apprendre en même temps quand ils devoient s'en remettre à elle seule, & comment ils devoient agir, lorsque la nature ne se suffit pas à elle-même.

Mais ô vous, nos chers confrères, qui avez de la paresse & de l'ambition, qui prétendez à une grande réputation sans aucun mérite, qui parlez si bien de ce que vous savez si mal; vous enfin qui voulez faire fortune avec des talens superficiels, faites-vous initier au *magnétisme animal*, & marchez à la gloire: vous apporterez bien encore auprès de vos malades votre incapacité, votre étourderie, votre présomption; mais le *fluide universel* vous enveloppera de toutes parts, c'est un brouillard épais qui cachera votre insuffisance, le *fluide universel* supplée à tout; & M. Mesmer qui a le pouvoir de le transmettre à la lune, qui le fait circuler dans le commerce, qui le propage en masse, qui le trafique en détail, vous aura donné, par ce qu'il vous en aura jugé dignes, le pouvoir de guérir comme il guérit lui-même.

C'est d'une boîte que sont sortis tous nos maux; c'est d'un baquet que sortira la médecine universelle. Mais le monde

entier ne peut pas encore se prêter à la plénitude harmonique du *magnétisme animal* ; & trois fois heureuse la nation choisie , qui reçoit les premières semences du *système de bienfaisance universelle* , que MM. Mesmer, Deslon, Montjoie, promettent dans le Journal de Paris. En attendant ce retour de l'âge d'or ; en attendant que le fluide universel se répande en assez grande dose sur la race humaine, pour qu'elle ne se reproduise que par des *Hercules* & des *Pénélopes* , déjà on accouche sans douleur , & autour des *baquets* règnent la pudeur, la décence, l'amabilité ; les choses vont si bien leur train , que les meilleures têtes en médecine, ont aussi été les premières à se garnir du *magnétisme*.

Je vous salue, têtes élues, têtes béates ; cent louis & un secret vous dispensent de vous fatiguer davantage ; vous pouvez même vous débarrasser de vos connoissances anatomiques, elles sont inutiles ; & un docteur en *magnétisme animal*, qui ne fait reconnoître ni la cause , ni le siège de la maladie , n'en est pas plus en peine ; il a recours à une *criseuse* : cette créature privilégiée trouve en dormant ce que le magnétiseur éveillé chercheroit en vain. Profanes, vous riez, comme si



la notoriété publique vous permettoit de douter qu'une criseuse (a) indique l'organe dont il faut rétablir les fonctions ; & voilà le premier pas vers la cure : alors un initié, qui connoît ses pôles, n'a plus qu'à diriger le doigt ; il insinue le *magnétisme animal* d'après l'indication, & puis il demande un certificat, attendu que *cent faits négatifs ne prouvent rien, qu'un seul positif est une preuve concluante, & que l'attouchement doit être varié, doux & léger*, mais qu'il ne se fait pas aussi souvent dans la région du *colon* qu'on le prétend. Selon M. Deslon, il est encore à remarquer, que les deux rapports de MM. les Commissaires peignent les attouchemens comme des gestes grossiers, tandis que dans le discours que prononça devant eux M. de Lafosse, il est dit positivement que l'attouchement doit être doux & léger.

Ce ne sont point encore là les seules choses sur lesquelles M. Deslon n'est point d'accord avec MM. les Commissaires, & il a d'autres reproches à leur faire.

Selon M. Deslon, MM. les Commis-

---

(a) Voyez les pages 10, 11, 12, 13 & 14 d'une brochure qui a pour titre : *Cures opérées à Buzancy par le magnétisme animal*. A Soissons, 1784, in-8° de 44 pages.

saïres se sont trompés, 1°. quand ils ont dit que le *magnétisme animal* n'étoit rien, parce qu'il est impossible qu'avec rien on produise des effets ; mais c'est précisément parce qu'il est impossible qu'avec rien on produise des effets, que MM. les Commissaires ne se sont pas trompés ; car il résulte de leurs expériences, que le *magnétisme animal* n'a produit aucun effet.

Les sujets soumis aux expériences n'éprouvoient rien, quand ils ne savoient pas être magnétisés, quoiqu'on employât les moyens usités pour les magnétiser ; & les mêmes sujets ont éprouvé quelque chose, quand on leur a dit qu'on les magnétisoit ; ils ont ri ; ils ont pleuré ; ils ont eu des convulsions, quoiqu'on n'employât aucun moyen usité pour les magnétiser.

Ces expériences répétées & multipliées sur plusieurs personnes & en des lieux différens, sont décisives ; elles prouvent que le *magnétisme animal* n'est rien, & que le *magnétisme animal* n'étant rien, ou étant rien, ne produit absolument aucun effet que celui que peut occasionner une chimère sur des imaginations qui reçoivent rien pour quelque chose ; & , ce qu'il est bon d'apprendre enfin, c'est ainsi que rien devient quelque chose

dans certaines cervelles ; que *rien* peut rendre un visionnaire , ou assez misérable pour se croire possédé , ou assez fat pour se vanter d'être *cabaliste* , ou assez nigaud pour raconter que des montagnards des Vosges , à l'instant qu'ils ont passé de vie à trépas , sont venus à cent lieues tirer *la couverture de son lit* : tant les morts sont alertes en Lorraine !

En Hongrie , les morts ne s'amusoient point comme ceux des Vosges , à faire des niches & des polissonneries ; ils étoient infiniment malfaisans. Ces morts aussi cruels que lâches , exerçoient leur barbarie sur des personnes sans défense. Les traîtres n'ouvroient leur bière , ne se relevoient de leur fosse , ne se mettoient en course , ne s'introduisoient dans les maisons , que pour y boire le sang des payfans , des gentilshommes , des filles & des garçons qui dormoient. Est-ce une chimère ? est-ce *rien* que des faits attestés par le clergé , par la noblesse , par la magistrature de Hongrie ? Qu'en pense M. *Deslon* ? Pourra-t-il comprendre que l'épouvante , la consternation , le marasme , la mort de beaucoup de Hongrois , n'a eu lieu que parce qu'ils ont eu le malheur d'entendre parler d'une chimère , de croire que *rien* étoit *quelque chose* , de croire que des morts

pouvoient s'échapper clandestinement du cimetière pour s'abreuver du sang des vivans, lesquels, dès qu'ils étoient morts, suçoient à leur tour leurs amis jusqu'à ce que ceux-ci, à force d'être sucés, devenissent aussi des suceurs. Illustres & généreux protecteurs de l'humanité souffrante, nobles & scientifiques personnes, docteurs *Deslon*, *Bien-aimé*, *Corniquet*, *Pinorel*, *Langhans*, *Nicolas*, *Patillon*, M. *Mesmer* n'avoit pas besoin de mourir pour vous sucer ; vous non plus n'aviez pas besoin de mourir pour sucer à votre tour ; & vous, chevaliers François, convenez que le *magnétisme* vaut bien le *vampirisme*. Quoique l'un fasse horreur, & que l'autre soit assez comique, le *magnétisme* l'emporte par la hardiesse du plan & la difficulté de l'exécution.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

C'est la devise du général *Mesmer* ; ce héros marche droit à la capitale, il l'attaque, & ne craint point des milliers d'exemplaires de l'Encyclopédie : il fait bien que cet immense dépôt des connoissances humaines est, pour les Parisiens, comme un tas de bonnes armes qu'on laisse rouiller dans un arsenal, faute de s'en servir. Mais

tous les habitans de cette ville , grands & petits, lisent *Voltaire*, qui par-tout combat la superstition & les prestiges ; ce qui inquiéteroit un génie moins supérieur , enflamme le courage de M. *Mesmer*, qui lui-même a lu *Voltaire*, & qui a fait son profit de cette bonne réflexion , *les sottises passées n'éclairent pas les hommes sur les sottises présentes*. C'est donc dans Paris que M. *Mesmer* s'est plu à choisir des cervelles aptes au *magnétisme animal*, des cervelles dans lesquelles rien devient bientôt *quelque chose*, & dans lesquelles quelque chose se réduit à *rien*. Le premier âge du monde a sans doute produit de ces cervelles, & certains chronologistes (a) prétendent que le *magnétisme animal* remonte à la plus haute antiquité.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas trop se chagriner d'avoir cru, ou de croire encore au *magnétisme animal*. Si notre légèreté, ou un grain de vanité nous entraîne dans l'illusion, toujours notre gaieté naturelle nous rend à nous-mêmes. Laissons-là les *Réflexions préliminaires* (b) ;

---

(a) Voyez Traces du magnétisme animal , in-8° de 48 pag. A la Haye , 1784.

(b) Voyez cahier de janvier, article *magnétisme animal*.

on ne présente point la ciguë à M. *Mesmer*. Si ce galant homme s'est enrichi aux dépens des Parisiens, c'est sans scrupule, & avec un secret qui lui faisoit prévoir, que les Parisiens finiroient par se dédommager amplement, en riant de son secret & de leur crédulité. Eh bien, nous nous rassemblerons ce soir pour rire. Rien de mieux pour la santé des citoyens que de rire, de rire à l'aise, de rire ensemble, de rire les uns des autres. M. *Mesmer* nous le permet; il a la tête bonne & le gousset garni; il rira le dernier.

Nous sommes organisés si heureusement, que chez nous bientôt une folie succède à une autre folie qu'elle fait oublier; nous entassons merveille sur merveille; c'est de plus fort en plus fort : *VIVAT très-haut & très-puissant seigneur, M. CHEVALIER, comte du S. Empire Romain, chevalier de l'ordre militaire de l'Eperon d'or, &c. fauxbourg Saint-Denis, numéro 30, près la Barrière.*

Vous qui êtes nés pour tout croire, allez chez cet adepte; il ne demande pas cent louis, c'est pour deux gros écus qu'il vous communiquera des secrets dont la possession vous mettra aussi dans la possibilité de rendre les plus grands services à l'humanité. *Vous ferez des métamorphoses*

*par lesquelles un animal se changera en un autre, vous donnerez la douceur d'un agneau à un loup, & par la raison du contraire, (& dont vous êtes priés de ne point abuser,) vous donnerez à un agneau, à une tourterelle, la fureur du léopard.*

*Cette métamorphose s'étend aussi sur les végétaux; on peut faire en même temps des choses utiles & agréables. On donne si l'on veut l'odeur de la rose, de l'œillet, de la tubéreuse, aux concombres, aux choux, aux bettes-raves, &c. & l'odeur de l'oignon, du porreau, à la violette & au jasmin.*

*L'auteur apprend aussi à purifier les métaux, & à les transmuter en or & en argent, sans avoir besoin de poudre de projection. Ces grands secrets, dit M. CHEVALIER, lui étoient réservés pour faire du bien à ses concitoyens, comme on le verra à la fin du quatrième volume du Discours philosophique sur les trois principes, ou la suite de la clef qui ouvre les portes du sanctuaire philosophique. A Paris, 1784, chez l'Auteur.*

Ainsi consolez-vous, gens crédules, vrais dom Quichotes de tous les siècles, vous ne serez pas à rien faire; &, puisqu'il vous faut des charlatans; vous n'en manquerez pas. Mais ce pauvre M.

CHEVALIER a besoin que vous l'encouragiez. Allons, Messieurs, ouvrez une souscription, quotisez-vous; car, quoiqu'il s'offre de vous enseigner le secret de la transmutation des métaux, c'est de M. Mesmer qu'il apprendra à réaliser pour lui les promesses qu'il fait aux autres. Avec ces deux mots, *magnétisme animal*, M. Mesmer a fait de l'or, de l'or par poignées.

Mais nous touchons là un endroit sensible. Nous nommons M. Mesmer, que vous portez dans votre sein, M. Mesmer dont les principes sont devenus les vôtres; M. Mesmer enfin, qui produit sur vous, & qui vous a donné le pouvoir de produire sur d'autres des effets extraordinaires. Comment oser dire, d'après des rapports adoptés par trois compagnies savantes, que le *magnétisme animal* est une chimère? Quelle imprudence! Il faut avoir oublié que le public regarde l'empire des sciences comme une véritable aristocratie, dont il souffre le joug salutaire avec impatience; aussi nous réveillons, Messieurs; nous disons avec vous que le *magnétisme animal* n'est point une chimère, par la grande raison qu'une chimère n'étant rien, elle ne peut se trouver dans quelque cervelle que ce soit. Nous



convenons que le *magnétisme animal* a existé de tout temps, nous reculons avec vous dans les siècles passés. . . Mais arrêtons-nous ensemble au cimetière de S. Médard. . . *Eh bien, Messieurs, voilà des convulsions. . . Eh bien, ignorant, voilà du magnétisme animal ; cette tombe est un vrai baquet. . . Il faut se rendre : identité de causes, identité d'effets, du délire, de l'imposture, des illuminés, des badauds.*

Peu de médecins ont cru au bienheureux *Pâris*, cinq ou six seulement ont certifié ses miracles. Un grand nombre de médecins croient au docteur *Mesmer*. Ayons de la charité, & supposons que c'est parce que la superstition d'aujourd'hui est une superstition *physico-médicale*. Y a-t-il quelque motif personnel ? . . . Mais revenons à M. *Deslon*.

Il reproche à MM. les Commissaires, de s'être trompés, 2<sup>o</sup>. lorsqu'ils ont assuré que le *magnétisme animal* n'est que l'art d'exciter des convulsions. Selon M. *Deslon*, les convulsions ne peuvent point dépendre de l'imitation, par la raison qu'à son traitement les uns rient, les autres pleurent, tandis que d'autres sautent, ou restent immobiles.

Les médecins de tous les temps, qui

ont écrit sur les maladies des nerfs, rapportent tant d'exemples de convulsions *contractées par imitation* ; & ces maladies sont si peu rares, que pour n'être pas convaincu de leur possibilité & de leur existence, il faudroit n'avoir ni étudié, ni pratiqué la médecine.

Se pourroit-il qu'étant aussi savant & aussi expérimenté qu'il l'est, M. Deslort n'ait pas au moins quelque connoissance des ouvrages d'un médecin qui a écrit, non seulement pour les savans, & pour contribuer aux progrès de la médecine, mais aussi pour donner au public quelques idées justes de l'art de guérir ?

M. Tissot, dans son traité des *Maladies des nerfs* (a), rapporte plusieurs exemples de convulsions feintes dégénérées en convulsions réelles, & de convulsions contractées par imitation. « Une fille attaquée d'un hoquet convulsif très-fort, fut reçu dans un hôpital de la Nouvelle France ; il y avoit dans la salle où on la mit, quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes : trois jours après, elles commencèrent toutes à prendre le même hoquet & des convulsions très-

---

(a) Page 229 & suiv.

fortes, qui se reproduisoient fréquemment : on ne put les guérir qu'en les séparant, & en les menaçant de la plus forte discipline, si l'accès revenoit. La crainte du châtimement dissipa l'impression imitative, & les accès ne revinrent plus.»

«M. *Nicols*, dit encore M. *Tiffot*, connoissoit une communauté très-nombreuse de filles, lesquelles se trouvoient saisies tous les jours, à la même heure, d'un accès de vapeurs le plus singulier, par sa nature & son universalité. Des menaces d'un certain genre firent une telle impression sur ces filles honnêtes, que, frappées de la honte & de la crainte de l'exécution, elles furent promptement réduites au silence le plus profond (a).»

M. *Deston* a sans doute médité les ouvrages de *Boerhaave*, & a lu dans celui qui a pour titre, *Praelectiones Academicæ de morbis nervorum* (b), qu'une maladie convulsive analogue à la danse de Saint-Gui, avoit attaqué plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe dans un hôpital de Harlem; & que pour guérir ces malades, on avoit inutilement employé toute sorte de remèdes. *Boer-*

---

(a) *Ibid.*

(b) Pag. 806. & 807.

*haave* jugea que la maladie n'étoit que l'effet d'une imagination dérégulée ; & pour la faire cesser, il ordonna d'appliquer un fer rouge au bras des convulsionnaires, desquels il fit en même temps approcher ce fer rouge ; ce qui les effraya tellement , que la maladie disparut. *Sauvages* se servit à l'hôpital de Montpellier d'un moyen, en apparence , plus doux , mais plus humiliant, & qui ne fit pas moins d'effet sur l'imagination d'une jeune convulsionnaire. *M. Deslon* veut-il des exemples plus récents ? Dans la *Gazette salutaire*, du jeudi 29 novembre 1784, se trouve cet extrait d'une Lettre de *M. Maret*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, & médecin du Roi pour les épidémies. « Une jeune fille, pensionnaire au couvent de l'abbaye de S. Julien, s'ennuyoit de la retraite ; & pour forcer ses parens de la retirer, feignit des convulsions, qu'elle eut l'art de rendre si naturelles en apparence, qu'on les crut naturelles. La plupart de ses compagnes, frappées de ses agitations, tombèrent réellement en convulsions. L'alarme étoit générale ; l'application d'un remède, qui ne fut pas tiré de nos pharmacies, opéra une guérison complète. »

« Le père de la pensionnaire, qui étoit

un artisan riche, & plein de bon sens ; mais un peu brutal, sollicita, & obtint la permission d'entrer près de sa fille : il avoit, disoit-il, un remède qui la guériroit sûrement, & il tint parole. »

« Ce remède étoit un nerf de bœuf ; il en régala sa malade sans être arrêté par ses cris. Les convulsions n'eurent plus de retour, & la crainte du même remède opéra la guérison de toutes les autres convulsionnaires. »

M. de *Horne* a consigné dans le Journal de Médecine militaire plusieurs observations sur des maladies convulsives, devenues contagieuses parmi des soldats (a), & dont la guérison a été difficile. « Si les hommes les plus forts, les plus robustes, dit M. de *Horne*, n'ont pu éviter l'impression vive que fait sur les nerfs la vue d'une personne qui éprouve des convulsions violentes ; si les secours qu'exige cet état malheureux peuvent quelquefois devenir dangereux pour ceux qui les administrent, que ne doit-on pas appréhender dans ces

---

(a) Histoire d'une maladie convulsive ; par M. *Juffi*, chirurgien-major du régiment des Dragons de la Reine, tome ij, pag. 53.

Histoire d'une maladie convulsive ; par M. *Barilly*, chirurgien-major du régiment des Dragons du Roi, tome iij, pag. 487.

circonstances pour les personnes qui ont le genre nerveux sensible & délicat ? Cette manière de faire circuler les impressions nerveuses, qui deviennent si aisément convulsives, est plus commune & plus dangereuse qu'on ne le pense. Les charlatans ne peuvent-ils pas en abuser, la diriger avec adresse pour accréditer leur manière d'opérer des sensations inattendues, en étonnant le public, peu capable de les apprécier ? »

Si M. *Deslon* ne peut point nier que les convulsions se contractent par imitation, prétendrait-il encore que cela n'arrive pas ainsi autour de son baquet, parce que ses convulsionnaires ne rient pas tous, ne pleurent pas tous, ne sautent pas tous ; ce qui, selon M. *Deslon*, devrait arriver, si le *magnétisme animal* ne donnoit des convulsions que par imitation. Nous accordons à M. *Deslon* que les espèces sont variées ; mais ce sont toujours des convulsions. En effet, quoique les convulsions soient contagieuses, quoiqu'elles se propagent par l'imitation, quoique dans une assemblée de *magnétistes*, la première personne qui devient convulsionnaire excite les autres à avoir des convulsions, nous n'avons pas voulu dire que ces convulsionnaires soient des machines dont

les ressorts produisent le même jeu : au contraire, le tableau qu'offre une salle magnétique doit être aussi varié que le tableau qu'offre un rendez-vous d'énergumènes, une assemblée composée d'hypochondres, de farceurs, de fourbes & d'idiots. Pour nous perdre avec les magnétiseurs dans la région éthérée, nous comparerons l'action générale des convulsions au système planétaire. Le fluide universel est lancé par faisceaux ; il donne l'impulsion ; chaque malade est une planète qui a son tourbillon particulier, & son atmosphère composée & de ce qu'il reçoit, & de ce qu'il exhale (a). Chaque planète est bien entraînée par le mouvement général, mais elle a aussi son mouvement propre, son activité particulière, ses différens degrés

---

(a). Nous nous servons ici de grands mots ; quelques esprits chagrins trouveront cela mauvais ; mais nous espérons que les gens de goût, qui ont pris tant de plaisir à voir M. Mesmer comparé au *soleil*, & (sept lignes plus bas,) un *baquet* métamorphosé lui-même en *soleil* ; & toutes les personnes qui sont autour, en autant de *planètes* (Voyez le *supplément au n° 47 du Journal de Paris*, pag. 212, ligne 3 & ligne 10.) nous pardonneront d'emprunter ces expressions sublimes, & avoueront que nous employons le style qui convient au sujet.

d'éloignement, de gravitation, de pesanteur spécifique & relative. De-là il arrive qu'une planète éprouve une chaleur extrême, tandis qu'une autre est à la glace; une planète saute, une autre reste immobile; l'une dort, l'autre rit; l'une crie, l'autre n'ouvre pas la bouche; telle est attirée vers le centre, c'est-à-dire vers le magnétiseur, dont elle ne se croit jamais assez près; telle autre s'en éloigne, & paroît comme accablée par ses émanations. Il y a certaines planètes qui aiment beaucoup à se rouler: en général, le cours de chacune d'elles est assez réglé, & peut se calculer; mais vous avez aussi des planètes errantes, de vraies comètes dont la rencontre peut devenir funeste aux petits mondes, ou aux mondes tranquilles qui se trouveroient sur leur passage.

Quoi qu'il en soit, au milieu de la gaieté ou de la tristesse, de l'agitation ou du repos, des cris aigus ou du silence absolu, le *magnétisme animal* poursuit tout le monde, comme ce grand *bénéficeur* dans le lutrin, bon gré, malgré, chacun en a sa dose; car le *fluide universel* ne manque jamais son coup, quoiqu'il paroisse assez indifférent dans la manière d'agir, & que son effet sensible dépende



entièrement de la constitution du magnétisé & de sa disposition actuelle. Ainsi, l'on peut dire que parmi ceux qui ont le plaisir de se croire possédés du *magnétisme animal*, comme parmi les Maniaques qui ont le malheur de se croire possédés du *démon* ; dans le moment de la crise, les uns sont ricaneurs, les autres pleureurs ; quelques-uns ont de l'esprit ou de la douceur, d'autres sont des butors ou des forcenés. On trouve chez eux tous les genres dramatiques, le tragique, le comique, la farce ; *Oreste*, *l'Avocat Patelin* & *le Grimacier*, y figureroient à ravir.

Mais, M. *Deslon*, avant que nous poursuivions l'examen de vos observations, dites-nous si, pour être brouillé avec M. *Mesmer*, vous avez oublié l'allemand ? Vous ressouvenez-vous de ce proverbe : *Ein narr macht hundert narren*, dont la traduction littérale est : *Un fou fait cent fous* ? Sentez-vous bien qu'il n'est pas toujours très-aisé de mettre à exécution ce proverbe, quoiqu'il renferme un sens exquis, quoique l'on pourroit l'étendre en disant, un fou fait des millions de fous ? Mais, expliquons-nous. Supposons qu'il soit de l'intérêt d'un homme de faire éclore & de rendre contagieuse une folie quelconque, le plus

difficile pour cet homme sera de trouver une tête qui soit disposée de manière à prendre pour une réalité ce qui n'est qu'une rêverie, ou une imposture; dès que *Mahomet* eut fait accroire à *Khadige*, sa première femme, qu'il étoit inspiré, il eut bientôt pour prosélytes *Ali* son gendre, *Zaid* son esclave, & par suite tout le pays. Dès que M. *Mesmer* eut trouvé M. *Deslon*, il eut le fidèle *Antoine*; & le magnétisme se glissa lentement dans Paris, pour voler ensuite jusqu'aux extrémités de la France, & pour flatter M. *Mesmer* de l'espoir superbe qu'il a conçu d'envahir toute la terre. Ainsi, honneur soit rendu au proverbe: *Ein narr macht hundert narren.*

Selon M. *Deslon*, MM. les Commissaires se sont trompés, 3°. quand ils ont dit que tous les effets attribués au magnétisme animal appartiennent à l'attouchement, à l'imitation, à l'imagination; & la preuve en résulte des certificats.

Eh! M. *Deslon*, à quoi êtes-vous réduit? Cela fait pitié; vous devez le sentir en vous-même: c'est au moyen des certificats, qu'un écrivain à gage métamorphose une fable en histoire; c'est avec des certificats que le plus vil charlatan surprend des permissions, & vend son baume; c'est avec des certificats qu'un vi-

fionnaire se reconforte , lorsqu'il a quelques ressentimens de bon sens ; c'est avec des *certificats* que M. de Montgeron a publié les miracles du bienheureux *Pâris* ; c'est avec des *certificats* que dom Calmet a présenté son histoire du *Vampirisme* , celle des loups-garoux , des spectres , des esprits , des revenans & des intelligences aériennes.

Mais , dira-t-on , les certificats que M. Deslon produit ont été inspirés par la conviction , dictés par la reconnoissance , & donnés par la probité : nous en convenons , nous applaudissons même au motif qui a pu engager des personnes honnêtes & respectables à signer ces certificats ; mais tous les certificats faits & à faire ne prouvent point , & ne prouveront jamais qu'une chimère n'est pas une chimère ; les forciers & les forcières qui se sont eux-mêmes accusés d'avoir été au sabbat , étoient aussi intimement persuadés qu'ils y avoient été ; & l'on ne s'accuse pas soi-même , on ne se fait pas brûler , à moins de se croire sûr de son fait , à moins d'être convaincu que la chose en vaut la peine. M. Deslon , qui est Lorrain , & qui fait qu'il n'y a pas 50 ans que les Voïges fourmilloient encore de forciers & de forcières , peut-il se refuser à recon-

noître le pouvoir de l'imagination, de l'ignorance & de la superstition ?

Ah ! M. Deslon, n'avez-vous donc jamais rencontré le colosse empaillé que l'on promène tous les ans dans Paris, & que l'on nomme *le Suisse de la rue aux Ours* (a) ?

(a) Il est dégoûtant, il est nauséabond d'avoir à écrire sur une chimère ; sur le *magnétisme animal* ; mais cette chimère doit occuper une place dans l'histoire de la médecine. Ces deux mots *magnétisme animal* ont servi à reproduire les convulsions, les phrénésies, les stupeurs, les ébranlemens, les extases, les mêmes aventures, les mêmes phénomènes auxquels dans tous les siècles l'imagination, l'imitation & l'attouchement, ont donné lieu mille & mille fois. Nous avons encore à annoncer plus de cent brochures que le mesmérisme a fait éclore ; c'est aux médecins, c'est aux physiciens à transmettre à la postérité les indices & les monumens des superstitions que des charlatans en médecine & en physique renouvellent & propagent.

Cependant les notices sur les écrits relatifs au *magnétisme animal* ne seront insérées dans le Journal de Médecine, qu'en ajoutant une feuille de plus à chaque cahier, afin de ne point différer davantage à publier des manuscrits dont nos lecteurs ont droit d'attendre l'impression.



## OBSERVATIONS

*Sur l'efficacité des vésicatoires, appliqués de bonne heure dans les péripneumonies; par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, médecin-pensionnaire de la communauté de Langon, près Sallon en Provence.*

Il est peu de péripneumonies, dit *Hippocrate*, qui se terminent favorablement sans expectoration; c'est la crise la plus avantageuse que la nature puisse procurer dans cette maladie. Ce père de la médecine regardoit comme très-périlleuses les péripneumonies, dans lesquelles il ne s'en faisoit point: *Pleuritides siccae ac sine sputo, difficillimae sunt.* Coac. prænot. Il étoit tellement prévenu de la nécessité de cette évacuation, qu'il s'efforçoit de la procurer par les expectorans les plus énergiques; & que dans les cas désespérés, il employoit les émétiques: mais il arrive souvent que l'humeur qui, dans ces maladies, seroit avantageusement évacuée par l'expectoration, ne peut s'échapper par cette voie. Dans ces cas, elle stimule, elle irrite tellement le principe de la

la vie, que, vivement sollicité de s'en débarrasser, celui-ci fait tous ses efforts, & n'y parvient quelquefois que lorsque, par une métastase salutaire, il a déterminé la matière morbifique à se jeter sur les extrémités, à y causer des phlegmons, des abcès, &c. &c. que ces parties se sont enflées, & ont suppuré à la fin de ces maladies; au grand soulagement de la poitrine : *Quibuscumque ex peripneumoniâ abscessus ad infernas partes fiunt & suppurantur, hi superstites evadunt.* Ibid. Il est certain que, si l'on ferme trop tôt les ulcères des jambes, les poumons en sont affectés, & que les tumeurs hydro-piques de ces parties, que l'on répercute avec des bandages, occasionnent aussitôt un asthme; preuve évidente de la correspondance naturelle qui existe entre la poitrine & les extrémités inférieures. La même correspondance existe entre les poumons & la peau : la gale, la petite-vérole & la rougeole, dont la répercussion cause des désordres si subits & si graves dans la poitrine, en fournissent une preuve manifeste. Or je pense qu'on ne peut mieux faire, dans les péripneumonies, que d'appliquer des vésicatoires, ou sur les parties affectées, ou aux extrémités. *Hippocrate* n'avoit pas laissé échapper

l'observation de cette sympathie : Les dépôts, dit-il, qui se font aux jambes dans les maladies de la poitrine, sont du meilleur augure : *Abscessus ad crura in periculis pulmonis inflammationibus, omnes quidem commodi sunt.* Ibid. Ce qui porte à croire qu'en excitant dans ces parties sympathiques des dépôts artificiels, par l'application des vésicatoires, on aide la nature d'une manière très-avantageuse. Il paroît que cette méthode n'est pas nouvelle : l'on employoit autrefois des sinapismes ; on se sert aujourd'hui des mouches cantharides. L'efficacité de ces vésicatoires est généralement reconnue ; & ils ont un effet d'autant plus certain, comme l'observe M. Pringle, (*Mal. des armées*), qu'on en a fait une application plus prompte, parce qu'ils tendent à soulager la poitrine & à provoquer l'expectoration ; & que, dans les cas même où cette évacuation ne s'établit pas, l'écoulement qu'ils produisent peut y suppléer. On en voit un exemple dans ma troisième observation.

Il ne faut cependant pas croire qu'ils n'agissent jamais que comme exutoire, en procurant une issue à l'humeur qui embarrasse & enflamme le poumon. Pour mieux sentir leur utilité, il faut partir d'une considération plus géné-

rale, & remonter à la théorie de l'inflammation qui est bien simple, & déduite d'après les faits. Lorsqu'il se fait une irritation locale, elle détermine l'afflux du sang & des humeurs qui gonflent cet endroit, & qui constituent l'état inflammatoire de la partie affectée. Une piquûre, par exemple, ou tout autre genre d'irritation, excite d'abord une sensation de douleur très-vive, à laquelle succède la congestion du sang & des humeurs qui tuméfient cette partie, & les parties voisines. Dans le poumon, les causes de la maladie, en tant que *stimulus*, rendent la sensibilité exaltée; elles déterminent alors une congestion particulière, vicieuse, contre-nature, dans la partie du poumon qui est enflammée : l'application stimulante des vésicatoires dans un endroit externe qui correspond à l'endroit affecté du poumon, excite une nouvelle douleur externe qui diminue la douleur dans la partie du poumon attaquée d'inflammation, parce que, suivant l'idée vulgaire, *pluribus intentus minor est ad singula sensus* : le sentiment de la douleur interne doit se partager entre la partie externe & la partie interne; ce qui affoiblit nécessairement celle qui se fait sentir dans le poumon, où l'afflux des humeurs & du sang,



qui est le principe de l'inflammation, est diminué en proportion; conséquemment l'affoiblissement de l'inflammation interne laisse à la nature assez de forces pour opérer la coction critique de la maladie : d'où il est aisé de concevoir que les vésicatoires, employés à propos, peuvent faciliter la résolution de l'inflammation interne des poumons.

Aussi les emploie-t-on journellement dans les péripneumonies ; & s'ils ont pu mériter nos éloges & notre confiance dans cette maladie , ce n'est que quand , toute considération faite primitivement de la saison , de l'âge , du tempérament du malade , on a su en tirer un parti avantageux , en ayant principalement égard au temps le plus favorable à leur application ; car c'est de-là sur-tout que dépend leur effet plus ou moins salutaire. *Pringle* a dit qu'on pouvoit commencer le traitement par-là. Bien plus , lorsqu'il n'y avoit point de chirurgien à portée , il faisoit d'abord appliquer les vésicatoires au côté , & saigner après , pourvu qu'on ouvrit la veine , avant que les cantharides eussent eu le temps d'agir. Cet auteur préfère une prompte application , parce que , dans les occasions multipliées qu'il a eues de les employer , il n'a jamais vu

qu'en les appliquant immédiatement après la première saignée, il en résultât aucun inconvénient, & qu'il a toujours observé au contraire, qu'ils apportent un soulagement plus prompt & plus certain; mais il paroît qu'il s'est laissé entraîner à sa prévention en faveur de ce remède; car, si on les mettoit en usage, dans le principe de l'inflammation, avant d'en avoir affoibli la fougue par quelques saignées & les remèdes antiphlogistiques, il pourroit arriver, comme le dit *Baglivi*, au sujet des purgatifs, qu'au lieu de produire révulsion, ils agiroient en irritant; il se feroit un mouvement, en sens contraire à celui qu'on auroit cherché à obtenir; l'irritation se communiqueroit des parties externes aux parties internes; & ce surcroît de *stimulus*, en augmentant l'activité des causes de la maladie, aggraveroit nécessairement l'inflammation, au lieu de la diminuer: de même, si l'on différoit jusqu'aux temps avancés de la maladie, ce seroit en vain qu'on les emploieroit: l'énervation de la machine rend alors leur usage suspect; & comme il n'est que trop commun de voir attendre jusqu'à ce moment pour les mettre en usage, & que leur application est presque toujours la marque certaine du fa-

cheux pronostic que le médecin porte de la maladie, il est très-incertain aussi, pour ne pas dire presque impossible, qu'on puisse jamais en obtenir de bons effets. C'est décréditer une des ressources les plus avantageuses de l'art, que de réserver les vésicatoires pour des cas, où évidemment ils ne peuvent plus faire de bien, & dans lesquels même ils peuvent être nuisibles; car ils auront inévitablement ce mauvais effet, s'il y a chez le malade un abattement trop grand des forces, causé par de grandes évacuations, soit artificielles, soit naturelles, poussées trop loin par des saignées trop nombreuses, par une diarrhée symptomatique, par le mauvais régime & d'autres causes affoiblissantes, antérieures à la maladie. L'affoiblissement local, produit par le vésicatoire, se communique à tout le corps. La partie sur laquelle on l'a appliqué, qui a souffert une rupture de ses fibres, qui est ulcérée par l'action de ce remède, est très-affoiblie, & son énervation se communique rapidement dans tout le système des forces; & cela d'autant plus aisément, que les forces sont dans un plus grand état de prostration; & loin de n'accuser alors que le moment défavorable de leur application, on en rejette bien

souvent la cause sur la qualité délétère du remède. Il paroît donc que le moment le plus favorable à leur applicatoîn, est celui où l'inflammation est un peu tombée. La nature devient alors plus susceptible de se prêter à leur effet révulsif. J'ai vérifié plusieurs fois les avantages de cette méthode ; & dans le nombre d'observations que je pourrois en rapporter, je me contenterai des trois suivantes où les malades ont dû évidemment à l'application des vésicatoires , le retour à la santé.

#### PREMIERE OBSERVATION.

La demoiselle *Marie Becheiron* , de ce lieu , âgée de cinquante-cinq ans, fut prise, le 28 février, d'une fièvre assez vive, précédée d'un frisson considérable, auquel succéda bientôt une sueur modérée & continue; le pouls, malgré la moiteur qui existoit, étoit dur & plein: la respiration très-gênée, la toux forte & douloureuse, les crachats un peu sanguinolens, la douleur au côté gauche, le ventre dur & météorisé, la langue chargée & blanche formoient l'ensemble des symptômes qui se manifestèrent dès l'invasion, & qui subsistèrent le 29. Etant allé

lendemain au matin, premier mars, je reconnus à ces signes phlogistiques co-existans, une vraie péripleumonie. La sueur ne m'empêcha pas d'ordonner une saignée, que l'on pratiqua dans les premiers momens du relâche de cette excretion; le sang étoit couvert d'une croûte inflammatoire: la détente qui survint, procura une sueur plus copieuse; les symptômes phlogistiques perdirent un peu de leur intensité; le pouls, quoique fréquent, devint plus mou; mais la douleur au côté persistoit toujours aussi vivement, & la toux étoit continuelle & pénible. Je fis administrer un lavement émollient, appliquer sur le bas-ventre des fomentations de la même nature, & faire sur la partie douloureuse, des embrocations avec l'huile chaude. L'état de la malade conservoit le jour suivant le même degré de danger, par la continuité des symptômes. La douleur de la poitrine étoit également violente, & l'expectoration ne se faisoit qu'avec la plus grande difficulté. J'ordonnai sur le champ l'application d'un vésicatoire sur le côté affecté: son effet fut si prompt & si avantageux, que la douleur intérieure disparut bientôt; & qu'indépendamment de l'évacuation abondante que fournit cet

émonctoire, il s'établit une expectoration salutaire, que j'eus soin d'entretenir, au moyen d'une potion animée de six grains de kermès, à prendre par cuillerées, *chaque vingt-quatre heures*. Le 11, quand je vis que l'écoulement par le vésicatoire commençoit à se tarir, je purgeai ma malade avec un minoratif, répété le 13. Elle fut convenablement évacuée à l'une & l'autre reprise. Tous les symptômes morbifiques disparurent ensuite, & elle jouit depuis de la santé la mieux assurée.

## II<sup>e</sup> OBSERVATION.

Le nommé *Dominique Comte*, de ce lieu, âgé de soixante-cinq ans, fut pris, le 8. avril, d'une fièvre aiguë; je le trouvai sur le soir avec un pouls plein, dur & très-fréquent, la respiration pénible, une toux considérable, douleur au côté, quelques crachats teints de sang. Je me hâtai de le faire saigner: son sang n'étoit nullement couvert de la croûte pleurétique; les symptômes cependant, loin de diminuer de leur violence, paroïssent au contraire aller en augmentant: je le fis saigner une seconde fois dans la nuit; le sang cette fois-ci fut recouvert de couenne; le pouls étoit, malgré ces deux sai-

gnées, également dur & plein; la fièvre toujours vive. Je le fis saigner encore le 9 au matin. Ces trois saignées ne procurant pas la plus légère diminution dans les symptômes, j'en ordonnai une quatrième, qui fut suivie d'un relâchement considérable. Le malade fut tranquille toute la nuit du 9 au 10. Le pouls perdit toute sa dureté; la respiration fut moins gênée, la toux moins incommode, la douleur au côté moins vive, & les crachats n'étoient plus teints de sang. L'expectoration parut s'établir favorablement. Le 10, je lui fis faire usage d'un looch, animé de quatre grains de kermès minéral. Tout alloit bien, jusqu'au soir du 11, que les crachats se supprimèrent tout-à-coup. Tous les symptômes reparurent avec une nouvelle intensité. Le pouls seulement conserva sa mollesse. Etonné d'un changement aussi défavorable, j'ordonnai l'application d'un vésicatoire à chaque jambe; ils opérèrent un effet révulsif merveilleux: les symptômes furent bientôt calmés: l'expectoration se rétablit très-heureusement; & au moyen des loochs béchiques incisifs, elle se soutint sans interruption jusqu'au 21. Il fut purgé pendant deux jours avec une solution de manne, & il recouvra bientôt la santé la plus parfaite.

III<sup>e</sup> OBSERVATION.

Le nomme *Clary*, berger de ce lieu, de l'âge de vingt-trois ans, d'un tempérament pléthorique, fut pris, le 16 avril, d'une fièvre violente, accompagnée de difficulté de respirer, d'une toux fatigante, de douleur au côté & de crachats sanglans. J'ordonnai une saignée, qui ne produisit pas le moindre soulagement; elle fut suivie d'une seconde au bout de six heures: les symptômes toujours au même degré d'inflammation, j'en fis faire une troisième dans cette première journée; le sang des deux précédentes avoit été couvert d'une couenne, qui ne parut pas à celle-ci. Après ces trois saignées, mon malade reposa; le pouls ne fut ni si plein, ni si dur, quoique toujours fiévreux; la suffocation n'existoit plus; la toux étoit moindre; les crachats n'étoient plus sanglans, mais la douleur au côté étoit toujours également vive. Je fis appliquer un vésicatoire le 19; la douleur disparut, mais l'expectoration ne s'établit pas; elle fut en quelque façon suppléée par l'évacuation abondante que fournit le vésicatoire. Le 26, la fièvre cessa; je lui fis administrer le 27 un léger purgatif, que je fis réitérer le 29. Il entra



en convalescence, & au moyen du rétablissement le plus prompt & le plus complet, il fut bientôt en état de reprendre ses fonctions.

J'ajouterai en finissant, que si je n'ai pas toujours obtenu des effets avantageux des vésicatoires, c'est que bien souvent les malades se sont refusés à leur application, dans les premiers temps de la maladie, après que l'inflammation étoit un peu calmée, & n'y ont consenti ensuite qu'à un degré trop avancé, où, comme je l'ai dit plus haut, ils sont presque toujours au moins inutiles, & souvent dangereux; au lieu que j'ai vu triompher la nature dans tous les cas où il m'a été possible de les employer de bonne heure.

---

## O B S E R V A T I O N.

*Sur un polype d'un volume extraordinaire, & qui occupoit tout le vagin; par M. BAUDIER, élève en chirurgie à Aix.*

Les corps étrangers qui prennent naissance dans la matrice, présentent quelquefois des phénomènes si singuliers & si ressemblans avec les symptômes & les accidens qui accompagnent la gros-

seffe, qu'il est bien difficile d'en juger. Pour fixer l'incertitude du chirurgien & celle de la femme, il n'y a souvent d'autre parti à prendre que d'attendre que la nature s'explique, & qu'ayant dissipé le nuage, elle nous laisse entrevoir ce qui se passe dans l'intérieur de ce viscère.

L'observation suivante nous en offre un exemple frappant.

*Thérèse Michelle*, épouse du sieur *Dau*, maître tailleur d'habits de cette ville, âgée de quarante-huit ans, avoit depuis près de huit ans le ventre assez volumineux, mais particulièrement vers la région hypogastrique ; ce qui ne fut cependant suivi d'aucun accident fâcheux, si ce n'est de quelques pertes de sang plus ou moins considérables qui survenoient de temps en temps. Enfin le ventre grossit prodigieusement la dernière année de sa maladie. Le chirurgien qui la visitoit alors, crut qu'elle étoit enceinte, quand tout-à-coup elle fut attaquée d'une rétention d'urine qui obligeoit de la sonder deux ou trois fois le jour. Enfin les douleurs se déclarèrent, elle crut son accouchement prochain ; elle fit venir la sage-femme, qui attendit deux ou trois jours, mais inutilement, quoique les douleurs fussent des plus fortes. On appella M. *Labary*,

le chirurgien ordinaire, qui s'affura par le tact qu'une tumeur molle, & de la grosseur au moins de la tête d'un enfant, occupoit tout le vagin. Les doutes qui lui restoit sur la nature de cette tumeur, & l'état affreux dans lequel se trouvoit la malade, lui firent appeller en consultation MM. *Pontier, Roceas & Baudier*, qui s'étant rendus chez elle, s'aperçurent, après avoir examiné l'état du bas-ventre, d'une tumeur assez grosse, un peu alongée, occupant plus particulièrement le côté gauche du ventre : elle s'étendoit depuis l'hypogastre jusqu'à quatre travers de doigt au dessus de l'ombilic, où s'en découvroit une autre de la grosseur du poing.

Après avoir touché la femme, les opinions furent assez d'accord sur la nature de la tumeur, qu'on jugea être un polype, ou plutôt une môle. On proposa d'abord la ligature; mais la difficulté étoit invincible, eu égard à son volume; il fut délibéré de plonger dans cette partie un trois-quarts cannelé, dans la vue de donner issue à quelque fluide, si la tumeur en contenoit. Ce secours ne fut d'aucune utilité; car on n'obtint que quelques gouttes de sang qui s'échappèrent par l'ouverture. Les douleurs devinrent plus vi-

ves, & les contractions du bas-ventre semblèrent l'acheminer à l'expulsion ; chaque tranchée lui faisoit faire des progrès assez sensibles. On renvoya au lendemain matin , & on lui fit recevoir en attendant la vapeur de l'eau tiède, pour faciliter les parties à se prêter à l'expulsion ; effectivement le lendemain matin la tumeur sortoit hors des grandes lèvres de quatre travers de doigt. Il fut décidé de laisser agir la nature & de l'aider à l'expulsion, sans trop forcer néanmoins, crainte d'un renversement de matrice. *M. Tabary* passa la nuit à l'aider par de pareilles manœuvres : les douleurs furent des plus violentes ; & lorsque la tumeur fut entièrement expulsée , qu'elle ne tint plus que par son pédicule, la malade expira. (C'étoit le dix-huitième de la maladie.) Comme je n'étois allé chez cette femme que dans le dessein de m'instruire, je demandai à examiner la tumeur, on me l'accorda ; je la saisis, & la tirant médiocrement, je la sentis se détacher avec un bruit de crépitation, comme quand on divise du parchemin.



*Exposition anatomique de la tumeur.*

Le poids de la tumeur étoit de dix livres & demie , sa longueur de treize pouces huit lignes ; sa figure étoit oblongue ; elle avoit une base de dix-sept pouces dix lignes de circonférence , finissant vers son pédicule par six pouces six lignes ; elle étoit renfermée dans une membrane lisse & polie , d'un tissu assez ferme , qui me parut composé de deux lames , sur-tout vers le pédicule où le déchirement de la première me permit aisément d'appercevoir la seconde. Je l'ouvris dans toute son étendue , que je trouvai composée d'une substance charnue , dont les fibres se contournoient en S. romaine vers la base.

*Ouverture du cadavre.*

Le sieur *Garcin* , élève de mon père , procéda avec moi à l'ouverture du cadavre , dans lequel nous ne trouvâmes rien de remarquable , si ce n'est le déplacement des parties , causé par la présence de la tumeur ; la matrice même étoit dans son état naturel , à l'exception pourtant du vagin , qui étoit prodigieusement dilaté. La tumeur avoit son origine à un travers de doigt à côté de l'orifice de la

matrice extérieurement, & dans le repli que forme le vagin, à côté de l'*os tinæ*.

La matrice avoit été refoulée jusques au-delà de l'ombilic, & la petite tumeur adhérente qui paroissoit grosse comme le poing, étoit précisément la matrice. Je trouvai encore le lambeau frangé de la membrane qui manquoit au pédicule; ce qui me prouva manifestement que c'étoit là le siège de la tumeur. Un phénomène de cette espèce mérite une attention particulière, & des réflexions très-sérieuses.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1785.*

Les premiers jours du mois le mercure est descendu de 27 pouces 5 lignes, à 27 pouces une ligne, il s'est soutenu seize jours de 28 à 28 pouces 4 lignes; il a été quinze jours au dessous de 28 pouces, pendant lesquels de 27 pouces 11 lignes il est descendu à 27 pouces une ligne. Le tout d'une manière variable.

Pour terme du plus grand froid, le thermomètre a marqué  $2\frac{1}{2}$  au dessous de 0; le 9 à sept heures du matin, le ciel brumeux, le S.-O. soufflant; le terme du moindre froid a marqué 10 au dessus de 0, le 5 à midi, le ciel étant couvert, & le vent Sud. Les termes les plus ordinaires ont été de 2 à 6 degrés au dessus de 0.

Pendant ce mois, le ciel a été couvert vingt-un jours, clair sept, & variable trois. Il y a eu douze fois du brouillard, la plus part bas, épais & puant; onze fois de la pluie, dont grande le 6, & deux fois de la neige; il a gelé huit fois; il y a eu trois fois du vent.

Les vents ont été très-variables; N.N.-E., N.-O. ont soufflé huit fois; E.S.-E. neuf fois; S.S.-O. treize fois. Ces derniers ont été les plus froids.

L'humidité a régné d'une manière manifeste pendant tout le mois. L'hygromètre a été presque constamment au dessous de 0, & est descendu jusqu'à deux degrés & demi au dessous de 0. Il s'est rarement élevé à un degré au dessus de 0; il est très-rare d'observer pendant le

mois de janvier une température aussi constamment humide, & à un degré aussi grand.

Il est tombé neuf lignes deux dixièmes d'eau à Paris pendant le mois.

Il résulte de cet exposé, que la température du mois a été excessivement humide, mais tempérée.

La température froide & humide engendre les affections catarrhales ou fluxions, qui, se portant sur diverses parties, offrent en conséquence des affections variées, & plus ou moins graves, en raison de l'intensité du froid & de l'humidité combinés ensemble.

La constitution du mois de décembre ayant été froide & humide, changea presque subitement dans les premiers jours de janvier, en constitution humide tempérée; cette variation subite arrêta promptement l'intensité des fièvres catarrhales malignes, occasionnées par la constitution du mois dernier, lesquelles ne régnèrent qu'une quinzaine de jours, & desquelles nous allons rendre compte, ainsi que nous l'avons promis.

Ces fièvres se manifestèrent vers la fin du mois de décembre, & ont continué de régner une partie de ce mois; elles attaquèrent les gens du peuple, & principalement les sujets jeunes, forts & robustes.

Dans l'invasion, les malades se plaignent d'une grande foiblesse qui dégénère bientôt en prostration absolue; les uns avec mal de tête, d'autres avec mal à la gorge; quelques-uns avec les symptômes péripneumoniques, d'autres enfin avec des douleurs rhumatismales, ou sur les membranes des muscles, ou quelquefois sur les entrailles: à plusieurs se sont manife-



stées des éruptions érysipélateuses qui ont dégénéré en gangrène au bout de trente-six heures.

Dans l'état de la maladie, c'est-à-dire vers le 4, le pouls devient très-foible, presque insensible, mais très-précipité; l'odeur putride commence à se manifester; la langue qui étoit blanche devient d'un rouge livide; le visage s'allume par instant, la respiration devient gênée; il survient ou la diarrhée qui est abondante, féride, colliquative, avec tension du ventre, ou le météorisme; la tête reste absorbée, sans que les malades éprouvent de délire marqué; ils répondent assez juste aux demandes qu'on leur fait; mais ils sont dans un tel accablement, qu'ils paroissent ne rien désirer. Lorsqu'il doit s'établir des éruptions, elles s'annoncent par des anxiétés précordiales.

Quelques malades sont morts avant le neuvième de la maladie, & d'autres ont subi une convalescence si longue & si pénible, qu'ils y ont succombé.

Lorsque la peau s'humecte & qu'il survient une moiteur grasse dans l'état de la maladie, c'est un signe favorable.

Les vésicatoires ont paru d'abord produire de bons effets; mais dégénérant en gangrène, ils sont devenus funestes.

Les cordiaux; les acides minéraux, le quinquina, n'ont point paru convenables; les toniques doux, les diaphorétiques nitreux, la liqueur de Mindérerus, celle d'Hoffmann, l'eau de riz mêlée avec le vin, ont paru, par leurs bons effets, être les moyens indiqués par la nature.

Il a régné pendant ce mois beaucoup de

fluxions, de maux de gorge, de rhumatisme simple & gouteux, des fièvres catarrhales simples, quelques-unes aiguës ; il s'est manifesté de nouvelles fièvres tierces qui ont cédé facilement aux remèdes indiqués. Les petites-véroles ont été en aussi grand nombre qu'au mois d'octobre dernier ; & quoique, pour la plus part cohérentes, elles ont été toutes bénignes.

Parmi les femmes en couche, on a observé des suites fâcheuses, parmi lesquelles on a distingué, 1°. une affection précordiale particulière, paroissant être l'effet d'une fluxion au dessus de l'épigastre ; la respiration devenoit courte & précipitée, une diarrhée modérée survenant, jugeoit en bien cette affection. 2°. Une diarrhée séreuse colliquative qui épuisoit promptement les malades, & les faisoit périr promptement. Les femmes enfin chez lesquelles la poitrine est habituellement affectée, ont souffert beaucoup, & plusieurs ont péri.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. JANVIER 1785.

| Jours<br>du<br>mois. | THERMOMETRE.              |                              |                              | BAROMETRE. |            |            |
|----------------------|---------------------------|------------------------------|------------------------------|------------|------------|------------|
|                      | Au<br>lever du<br>Soleil. | A deux<br>heures<br>du soir. | A neuf<br>heures<br>du soir. | A matin.   | A Midi.    | Au soir.   |
|                      | Dégr.                     | Dégr.                        | Dégr.                        | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. |
| 1                    | 0, 9                      | 3, 14                        | 3, 14                        | 27 0, 9    | 27 0, 6    | 27 0, 5    |
| 2                    | 2, 10                     | 3, 7                         | 4, 15                        | 27 0, 1    | 26 11, 4   | 26 11, 10  |
| 3                    | 4, 5                      | 6, 12                        | 5, 0                         | 27 0, 8    | 27 1, 2    | 27 2, 5    |
| 4                    | 4, 15                     | 7, 9                         | 7, 0                         | 27 4, 0    | 27 5, 0    | 27 5, 7    |
| 5                    | 7, 5                      | 7, 10                        | 7, 3                         | 27 4, 8    | 27 4, 8    | 27 5, 0    |
| 6                    | 6, 7                      | 8, 11                        | 2, 10                        | 27 4, 9    | 27 4, 2    | 27 7, 0    |
| 7                    | -0, 13                    | 1, 17                        | -1, 10                       | 27 9, 11   | 27 10, 4   | 27 11, 6   |
| 8                    | -1, 0                     | 2, 10                        | 1, 18                        | 28 1, 1    | 28 1, 6    | 28 1, 0    |
| 9                    | 2, 2                      | 3, 13                        | -0, 8                        | 28 1, 6    | 28 2, 1    | 28 3, 0    |
| 10                   | -2, 4                     | 0, 14                        | -2, 0                        | 27 11, 7   | 27 11, 3   | 27 11, 0   |
| 11                   | -3, 0                     | 1, 16                        | -1, 8                        | 27 10, 3   | 27 9, 9    | 27 9, 9    |
| 12                   | 2, 4                      | 2, 19                        | -0, 8                        | 27 9, 6    | 27 9, 1    | 27 8, 10   |
| 13                   | -3, 0                     | 0, 13                        | 1, 10                        | 27 8, 2    | 27 7, 8    | 27 7, 6    |
| 14                   | 0, 10                     | 4, 1                         | 2, 14                        | 27 7, 10   | 27 8, 1    | 27 9, 6    |
| 15                   | 1, 10                     | 4, 12                        | 2, 8                         | 27 10, 7   | 27 10, 7   | 27 10, 7   |
| 16                   | 1, 0                      | 6, 7                         | 4, 5                         | 27 10, 8   | 27 10, 9   | 27 11, 0   |
| 17                   | 3, 8                      | 7, 14                        | 4, 7                         | 27 11, 1   | 27 11, 0   | 27 11, 2   |
| 18                   | 2, 13                     | 7, 10                        | 5, 5                         | 27 10, 7   | 27 10, 2   | 27 9, 11   |
| 19                   | 4, 2                      | 6, 9                         | 6, 0                         | 27 8, 10   | 27 8, 6    | 27 8, 6    |
| 20                   | 5, 0                      | 6, 16                        | 6, 3                         | 27 8, 6    | 27 8, 9    | 27 9, 6    |
| 21                   | 4, 0                      | 7, 13                        | 5, 15                        | 27 10, 2   | 27 10, 6   | 27 11, 11  |
| 22                   | 2, 0                      | 7, 9                         | 4, 2                         | 28 1, 1    | 28 1, 4    | 28 2, 1    |
| 23                   | 0, 13                     | 5, 7                         | 0, 14                        | 28 2, 3    | 28 2, 1    | 28 2, 0    |
| 24                   | -0, 19                    | -0, 2                        | -0, 17                       | 28 1, 6    | 28 1, 3    | 28 1, 3    |
| 25                   | -2, 5                     | 0, 1                         | 0, 11                        | 28 1, 3    | 28 1, 0    | 28 0, 10   |
| 26                   | 0, 10                     | 6, 12                        | 3, 0                         | 28 1, 0    | 28 1, 0    | 28 0, 9    |
| 27                   | 3, 0                      | 8, 0                         | 4, 8                         | 28 0, 9    | 28 0, 8    | 28 0, 3    |
| 28                   | 4, 4                      | 5, 6                         | 4, 4                         | 27 10, 4   | 27 8, 6    | 27 6, 10   |
| 29                   | 2, 16                     | 4, 0                         | 0, 16                        | 27 6, 2    | 27 5, 4    | 27 6, 9    |
| 30                   | 0, 0                      | 4, 4                         | 6, 8                         | 27 9, 1    | 27 8, 0    | 27 5, 8    |
| 31                   | -1, 16                    | 1, 3                         | -2, 3                        | 27 6, 0    | 27 6, 0    | 27 10, 3   |

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours<br/>du<br/>mois.</i> | <i>Le matin.</i>                   | <i>L'après-midi.</i>               | <i>Le soir à 9 heures.</i>         |
|-------------------------------|------------------------------------|------------------------------------|------------------------------------|
| 1                             | E. couv. froid ,<br>brouilla. dég. | S. couv. froid ,<br>brouilla. dég. | S. couv. froid ,<br>dégel.         |
| 2                             | E. couv. froid.                    | E. cou. froid, pl.                 | E. cou. froid pl.                  |
| 3                             | S-O. <i>id.</i> pluie.             | S-O. cou. fraic.                   | N-E. nuag. froi.                   |
| 4                             | S. brou. froi. pl.                 | S-O. cou. doux.                    | S-O. c. fra. v. pl.                |
| 5                             | S-O. c. doux, v.                   | S-O. <i>id.</i> vent.              | S-O. c. doux, v.                   |
| 6                             | S-O. couv. fra.<br>vent pluie.     | S-O. cou. doux,<br>vent.           | S-O. cou. froid,<br>tempête.       |
| 7                             | N-E. fer. froid.                   | N-E. fer. froid.                   | N-E. fer. froid.                   |
| 8                             | N. nuag. froid.                    | S-O. cou. froid.                   | S-O cou. froid.                    |
| 9                             | S-O. br. froi. pl.                 | S-O. <i>idem.</i>                  | N. ferein, froid.                  |
| 10                            | E. ferein, froid.                  | E. fer. froid.                     | N-E. <i>idem.</i>                  |
| 11                            | E. <i>idem.</i>                    | E. <i>id.</i> br. à l'hor.         | E. <i>idem.</i>                    |
| 12                            | E. <i>id.</i> brouillar.           | N-E. fer. froid.                   | N-E. <i>idem.</i>                  |
| 13                            | N-E. bro. froid.                   | N-E. bro. froid.                   | N-E. nua. froid.                   |
| 14                            | N-E. cou. froid.                   | N-E. c. vap. fra.                  | N-E. cou. froi.                    |
| 15                            | E. <i>idem.</i>                    | S-E. cou. froid.                   | N-E. nua. froid.                   |
| 16                            | N-E. brou. froi.                   | S-E. cou. doux.                    | E. couv. frais,                    |
| 17                            | S-E. nua. froid.                   | S. <i>idem.</i>                    | S. <i>idem.</i>                    |
| 18                            | E. <i>idem.</i>                    | S. <i>idem.</i>                    | N-E. <i>idem.</i>                  |
| 19                            | E. couv. frais.                    | S. <i>idem</i> , pluie.            | E. couv. doux.                     |
| 20                            | E. <i>idem</i> , pluie.            | E. brouill. frais.                 | E. brouill. frais.                 |
| 21                            | E. brouil. frais.                  | E. broui. doux.                    | N-E. couv. frais.                  |
| 22                            | E. ferein, froid.                  | E. fer. doux.                      | E. fer. froid.                     |
| 23                            | E. <i>idem.</i>                    | E. <i>idem.</i>                    | N-E. <i>id.</i> brouill.           |
| 24                            | N-E. brou. froi.                   | N-E. brou. froi.                   | N-E. brou. froi.                   |
| 25                            | N-E. <i>idem.</i>                  | N-E. <i>idem.</i>                  | N-E. <i>idem.</i>                  |
| 26                            | N-E. fer. frais.                   | E. ferein, froid.                  | E. nuag. froid.                    |
| 27                            | E. nuag. froid.                    | S. couv. doux.                     | S. couv. frais.                    |
| 28                            | S-O. co. fro. ve.                  | S-O. co. fro. ve.                  | S-O. co. fro. v. p.                |
| 29                            | S-O. <i>id.</i> tempête.           | N. <i>id.</i> neig. grêl.          | N. <i>id.</i> neig. grêl.          |
| 30                            | S-O. <i>id.</i> gelée bl.          | S-O. c. fro. v. pl.                | S-O. c. fro. v. pl.                |
| 31                            | S-O. cou. froid,<br>neige.         | O. couv. froid,<br>tempête, neig.  | S-O. cou. froid,<br>tempête, neig. |

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 7, 14 deg. le 17  
 Moindre degré de chaleur... -3, 0 le 11

|                      |            |
|----------------------|------------|
| Chaleur moyenne..... | 2, 19 deg. |
|----------------------|------------|

|                           |                   |
|---------------------------|-------------------|
| Plus grande élévation du  | <i>pouc. lig.</i> |
| mercure.....              | 28, 3, 0, le 9    |
| Moindre élév. du mercure. | 26, 11, 4, le 2   |

|                    |          |
|--------------------|----------|
| Elévation moyenne. | 27, 9, 1 |
|--------------------|----------|

|                             |   |
|-----------------------------|---|
| Nombre de jours de Beau.... | 7 |
| de Couvert... 22            |   |
| de Nuages... 2              |   |
| de Vent..... 6              |   |
| de Brouillard. 10           |   |
| de Pluie..... 4             |   |
| de Neige.... 2              |   |
| de grêle... 1               |   |

|                        |             |
|------------------------|-------------|
| Quantité de Pluie..... | 28 11, lig. |
|------------------------|-------------|

|                  |     |
|------------------|-----|
| Evaporation..... | 4 6 |
|------------------|-----|

|                 |      |
|-----------------|------|
| Différence..... | 24 5 |
|-----------------|------|

|                             |        |
|-----------------------------|--------|
| Le vent a soufflé du N..... | 3 fois |
|-----------------------------|--------|

|         |    |
|---------|----|
| N-E.... | 24 |
|---------|----|

|         |   |
|---------|---|
| N-O.... | 0 |
|---------|---|

|        |   |
|--------|---|
| S..... | 6 |
|--------|---|

|         |   |
|---------|---|
| S-E.... | 4 |
|---------|---|

|         |    |
|---------|----|
| S-O.... | 23 |
|---------|----|

|        |    |
|--------|----|
| E..... | 28 |
|--------|----|

TEMPÉRAT. froide d'abord, ensuite douce ;  
 & vers la fin du mois très-fraîche, humide &  
 désagréable.

MALADIES :

## OBSERV. MÉTÉOROLOG. &amp;c. 385

MALADIES : Quelques fièvres bilieuses & vermineuses , mais sans suite.

Plus grande sécheresse . . . 26 , 1 deg. le 7

Moindre . . . . . 4 , 0 le 2

Moyenne . . . . . 11 , 6

*A Montmorency , ce premier février 1785.*

JAUCOUR , prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille , au mois de janvier 1785 ;  
par M. BOUCHER , médecin.*

Tout le mois de janvier a été doux , au point que l'on voyoit , vers la fin du mois , les arbres à fruits bourgeonner. La liqueur du thermomètre , durant tout le mois , n'est guères descendue au dessous du terme de la congélation : ce n'est que le 11 qu'elle a été observée le matin à deux degrés au dessous de ce terme.

Il a plu tous les jours depuis le premier jusqu'au 8 du mois ; & dans la suite , il y a eu encore quelques jours de pluie. Il n'est guères tombé de neige de tout le mois que le 30 & le 31.

Le mercure dans le baromètre a été observé , dans les trois premiers jours du mois , au terme de 27 pouces 3 lignes ; & du 7 au 28 , s'est presque toujours maintenu au terme de 28 pouces , ou près de ce terme. Le 23 , il s'est élevé à celui de 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de  $6\frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moins

### 386 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

dre chaleur a été de 2 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

1 fois de l'Est.

6 fois du Sud-Est.

16 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

4 jours de neige.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

### *MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de janvier 1785.*

Les maladies aiguës dominantes de ce mois ont été des fluxions de poitrine , ou pleuropéritonies , des fièvres catarrhales ou péripneumoniques , & la petite-vérole. Elles ont été cependant moins répandues que le mois précédent , à l'exception de la petite-vérole ; ce qui a été vraisemblablement l'effet de la température de l'air , qui a eu lieu pendant tout le cours du mois.

Nous n'avons guères eu de morts dans nos hôpitaux de charité que des phthifiques, des personnes attaquées de vieilles maladies de langueur, & des vieillards cacochymiques.

Les péripneumonies ont été, dans un grand nombre de personnes, plutôt catarrhales que vraiment inflammatoires, de façon que la saignée a dû être ménagée, & qu'il a été souvent question, à la suite de celles qui étoient requises, de recourir à quelque apozème laxatif; ensuite de quoi on employoit avec succès des boissons diaphorétiques, parmi lesquelles des infusions théiformes de fleurs de pavot & de sureau avec de l'oxymel simple, méritoient la préférence. Lorsque le point de côté avoit lieu & étoit opiniâtre, un vésicatoire appliqué sur la partie souffrante, achevoit la guérison. Au reste, la maladie dans un grand nombre de personnes a dégénéré en fièvre lente ou en pulmonie, pour n'avoir pas été traitée convenablement dans le principe.

Les rhumes de poitrine ont encore été très-communs ce mois; &, si on n'y prenoit garde, ils dégénéroient aisément en fluxions de poitrine. Dans plusieurs, ils ont été accompagnés d'esquinancie pituiteuse.

On voyoit encore dans nos hôpitaux un grand nombre de personnes attaquées de fièvres tierce, quarte & double tierce, qui résistoient à toute espèce de remède.





## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## A C A D É M I E.

Kongl. Vetenskaps Academiens nye Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, troisième volume pour l'année 1782. A Stockholm, chez Lange, 1782.*

I. Ce volume contient les articles suivans relatifs à l'objet de notre journal.

I. *Une suite d'expériences tendant à expliquer les tourbillons & le cours des nuages.* M. WILKE, auteur de cet article, s'attache à y prouver la conformité de ces météores, tels que les trombes, &c. avec les expériences.

II. *Des expériences de M. SCHEELE sur la nature & la formation de l'éther.* Les recherches de ce savant chimiste nous apprennent que lorsqu'on ajoute de la manganèse à l'huile de vitriol destinée à la préparation de l'éther vitriolique, on obtient de l'acide aérien qui passe dans le récipient; que l'acide du sel & l'esprit de vin seuls ne donnent point d'éther, & dans l'acide muriatique de l'étain, il faut préalablement dissoudre de la chaux de zinc ou du régule d'antimoine; que le bismuth & le safran de mars produisent les mêmes effets; qu'on peut faire de l'éther avec l'acide du spath fluor, ainsi qu'avec le vinaigre, pourvu qu'on

y ajoute un acide minéral, & qu'alors il en fournit plus abondamment qu'aucun autre acide, mais que cet éther est le plus facile à décomposer; que l'acide phosphorique seul ne se prête pas à la composition de l'éther, & que, pour faire de l'éther avec les fleurs de benjoin il faut leur associer l'acide du sel. M. SCHEELÉ fait ensuite mention de quelques autres tentatives qui ne lui ont pas réussi: telles sont celles qu'il a essayées avec les acides du tartre, du citron, du sel sédatif, du succin, &c.

III. *Des éclaircissemens sur les parties de la fructification du muscadier, d'après des branches de cet arbre que M. le baron de WURMBES a envoyées de Batavia, conservées dans de l'arrack; par M. THUNBERG.*

IV. *Des expériences sur les effets des feuilles & tendres rameaux du romarin sauvage (Ledum) dans la dyssenterie; par M. BJÆRNLUND.* Ce simple a réussi sur dix personnes attaquées de flux de ventre dyssentériques. La plupart de ces malades au commencement de la maladie, avoient de la fièvre qui se soutenoit même avec plus ou moins de force pendant tout son cours. L'observateur a fait prendre à ses malades quelques tasses d'une décoction du *ledum* fix à sept fois par jour, en sorte que quelques-uns d'eux en ont consommé journellement jusqu'à quatre livres. Aucun ne s'est plaint de mal de tête, ni d'autres incommodités. M. Bjærnlund assure que plus on se hâte d'employer ce remède, plus tôt on guérit, & qu'il n'est point du tout nécessaire de préparer les malades à son usage. Cette plante réussit également dans les diarrhées.

V. *L'exposé de neuf autres guérisons de dyssenterie, opérées par le même végétal.* M. Brandelius avoit été invité par le collège de médecine de constater les vertus du romarin sauvage; & M. Odhélius, qui, dans ce mémoire, rend compte de ces essais, l'a administré lui-même avec le plus grand succès dans une diarrhée chronique accompagnée de teigne.

VI. Une observation sur un homme qui avoit avalé six à neuf dolars, monnoie de cuivre en pièces de six pfennings; c'est-à-dire, trente-deux à quarante-huit pièces du même volume à-peu-près que celles de vingt-quatre sols; un couteau pliant, un briquet & une pierre à fusil. Il n'y eut que cette dernière & quelques pièces de cuivre qui furent évacuées par les selles au bout de quelques jours: le reste ne fut rendu par cette voie qu'au bout de six mois: pendant ce temps cet homme souffroit considérablement des effets du verd de gris qui s'étoit engendré, & du poids de ces corps étrangers, en sorte qu'il étoit obligé de garder presque toujours le lit. Ces différens objets rendus présentoient des preuves plus ou moins considérables d'altération; le cuivre étoit très-brillant, l'os du manche de couteau consommé, la lame & le briquet corrodés.

VII. *Des descriptions & vérifications relatives à l'histoire des oiseaux,* par M. PICOT DE LA PEIROUSE.

VIII. *Des remarques sur cet article.*

IX. *Une méthode avantageuse pour conserver le vinaigre,* par M. SCHEELE. L'auteur veut qu'on le fasse bouillir pendant un quart d'heure à un

feu vif dans un chaudron de cuivre bien étamé , & qu'on le transfuse enfuite en bouteilles qu'on aura foin de bien boucher : ou bien qu'on le mette d'abord en bouteilles & le faffe bouillir au bain-marie.

X. *Un almanach d'infectes , pour l'année 1781.* M. *Bjerkander* a indiqué dans cet almanach le temps de la transformation d'un grand nombre d'infectes , ainfi que les effets de la faifon fur plufieurs de ces changemens.

XI. *La description & la représentation d'un nouveau genre de plantes appelé fragræa ceilanica , par M. THUNBERG.*

XII. *Des remarques fur les chouettes ( otix aluco ), par M. TEMGMALM.* L'auteur a découvert en Suède onze efpèces de hiboux , dont il complete ici l'hiftoire naturelle.

XIII. *L'éloge de la teinture de coloquinte , préparée d'après la formule de la pharmacopée de Suède , par M. DALBERG , confeiller des mines & ancien archiâtre de fa Majefté Suédoife.* Ce médecin, dans la paralysie , l'arthritide , le rhumatisme , les douleurs furvenues à l'ufage mal dirigé du mercure , les fièvres intermittentes irrégulières , fait prendre douze , quinze & même vingt gouttes de cette teinture , jufqu'à ce qu'elle procure la liberté du ventre.

XIV. *Des additions au Calendarium Faunæ , par M. OEDMAN , d'après les obfervations faites fur les oifeaux , les poiffons , les infectes , à Werm-dœ , lieu fitué à trois milles & demi de la mer.*

XV. *La description d'un procédé très-commode pour faturer l'eau d'air fixe , par M. WILKE.*

XVI. *Quelques notices sur les propriétés & les vertus médicinales de l'huile de Cajoputi.* Cette huile se tire des feuilles de la *Melaleuca Leucadendron*, dont les caractères spécifiques ne sont pas encore bien connus. L'auteur de cet article, M. *Thunberg*, nous apprend que cette huile, lorsqu'elle est véritable, est d'un verd d'herbe, d'une grande fluidité, volatile & si pure qu'en la brûlant, ou en la faisant évaporer, elle ne laisse pas le moindre charbon ou impureté. Elle a l'odeur d'un mélange de camphre & de térébenthine. On la distille en grand dans l'île de Banda; on la transporte en bouteilles d'abord à Batavia, & ensuite en Hollande. L'auteur n'en a jamais fait usage à l'intérieur; mais il s'en est servi très-avantageusement à l'extérieur contre les douleurs rhumatismales, les maux de dents, les inflammations, les ophthalmies, l'arthritique, la goutte, les dartres, les douleurs de tête, &c. Elle est encore d'une grande utilité pour la conservation des vêtements & des sujets d'histoire naturelle.

XVII. *La description de la sterna caspica.*

XVIII. *La description de la nipa, nouveau genre de palmier que M. THUNBERG a vu à Java.*

XIX. *Un extrait (par M. Wargentin) des registres relatifs à la population de la Suède depuis 1751 jusqu'en 1772.* Une chose très-remarquable est que depuis 1772 jusqu'en 1779, à l'exception toutefois de l'année 1773, il y a eu dans ce royaume tous les ans trente mille naissances de plus que de morts.

XX. *Les expériences de M. SCHEELÉ pour se procurer la substance colorante du bleu de Prusse,*

dégagée de toute partie étrangère. Il consiste par ces expériences, que cette substance n'est pas du phlogistique pur, & qu'elle est tellement fixée par la chaux de fer dans la lessive du sang, que ni l'acide aérien, ni aucun autre acide ne peuvent ensuite la dégager de l'alkali auquel elle est unie. Lorsqu'on fait bouillir la lessive du sang avec une chaux de fer parfaitement calcinée, ce métal ne s'y dissout point. La simple distillation ne suffit pas pour se procurer la substance colorante du bleu de Prusse. L'auteur a donc employé le sel neutre que fournit la lessive du tartre bouillie avec ce bleu; il a dissous ce sel dans l'eau, & après y avoir ajouté de l'huile de vitriol, il a distillé. L'eau qui passe dans cette distillation, contient la substance colorante toute pure.

XXI. *L'analyse des eaux minérales de Mideri en Suède*, par M. BERGMAN.

XXII. *Des recherches sur la germination des grains enfoncés en terre depuis un pouce jusqu'à six*, M. BJERKANDER. L'auteur a fait les expériences avec les fèves, les pois, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine & le lin, qu'il a semés en différens sols; il a encore eu égard aux différens degrés de chaleur, pour donner plus de précision à ses expériences.

XXIII. *Une observation de M. SCHUETZER-KRANZ, sur une fille de l'Ostbothnie, âgée de huit ans & demi, qui a essayé pendant trois ans toute sorte d'accidens, jusqu'à ce que l'évacuation menstruelle se fût établie.*

XXIV. *Des expériences sur l'effet du séjour dans les étables de vaches, dans les pulmonis.*

M. *Bergius* rend compte ici de trois malades qu'il a fait renfermer dans ces étables, sans qu'ils en aient retiré aucune utilité. Dans un seul cas il a paru que les exhalaisons très-concentrées des vaches ont concouru avec les autres remèdes à soulager le malade.

---

Carmen de Medico, ignoratâ morbi causâ, malè curante, &c. C'est-à-dire, *Poème sur le médecin qui guérit mal, faute de connoître la cause de la maladie. In-8° de deux feuilles & demie. A Tubingue, chez Heerbrand, 1784.*

2. On voit à la fin de la dédicace, que l'auteur prend le nom de *Janus Irenæus Soliscus*; mais on attribue généralement ce poème (du genre didactique) à M. *Jean-Frédéric Clossius*, dont le mot *Soliscus* est l'anagramme. L'ouvrage contient le détail de quelques observations sur des maladies qui n'avoient point été guéries, parce qu'on s'étoit mépris sur la cause, mais qui l'ont été lorsqu'on l'eut mieux connue.

Voici le précis de ces observations.

Un jeune homme auquel on avoit inoculé la petite vérole, fut attaqué d'une gonorrhée en apparence de mauvaise espèce sans être vénérienne. Cependant on la traita comme virulente, parce qu'elle étoit accompagnée de boutons sur le gland, d'inflammation & de phimosis. L'auteur suivit une autre méthode, & guérit le malade.

Une personne du sexe souffroit depuis longtemps d'une ophthalmie chronique, rebelle à

tous les remèdes, parce qu'on n'en soupçonna pas la véritable cause qui étoit un amas de pus dans la cavité maxillaire, à la suite d'une chute. L'auteur fit arracher quelques dents, & ayant donné par cette opération issue au pus, la guérison s'obtint facilement.

Une sciatique qui avoit long-tems tourmenté le malade, a été guérie par l'évacuation d'une bile corrompue.

Le pseudonyme consulté pour la stérilité d'un mariage heureux à tous autres égards, a reconnu que le frein du prépuce étant trop court, s'opposoit à la consommation d'un coït fécondant; il a fait une incision à cette membrane, & la femme est devenue enceinte.

Une fille de treize ans, attaquée de convulsions & d'autres symptômes qu'on attribuoit à la présence des vers dans le canal intestinal, fit infructueusement usage de toute espèce de vermifuge: on s'étoit mépris sur la cause; car voici comment l'auteur, qui l'a découverte, l'a décrit.

. . . . . *Adest lasciva salaxque puella:  
Nos quoties visum materna ad tella venimus,  
Ambas conspiciamus justo ferventiùs inter  
Sese amplectentes, insuetaque basia dantes,  
Sub quibus alterius linguam altera vibrat in ore,  
Errantes animas labiis sugentibus, atque  
Mammarum niveos dextris pressantibus orbes.  
Præterea interdum pariter conclave relinquunt,  
Cumque revertuntur, nimius rubor ora colorat.  
His visis, turpi tribadum quin crimine sese  
Commaculent, dubium nobis non esse videtur.*

R vj



Et en effet, en faisant des recherches, on trouva.

*Infrumenta aliquot tentos referentiâ penes.*

On les brûle, on fouette la demoiselle, on enferme l'autre fille dans une maison de force; & tout se remet dans l'ordre; la demoiselle, devenue plus raisonnable, se guérit & se maria quelque temps après.

A Treatise on the glandular disease of Barbadoes, &c. C'est-à-dire, *Traité sur la maladie des glandes à la Barbade, dans lequel on prouve que cette maladie a son siège dans le système lymphatique; par JACQUES HENDY, membre de la Société royale d'Edimbourg, médecin de l'hôpital maritime de S. M. B. à la Barbade, & médecin général de la milice de cette île. A Londres, chez Dilly, 1784.*

3. La maladie qui fait le sujet de cet ouvrage, est la même que celle que le docteur Hillary a désignée sous le nom d'*éléphantiasis*: l'auteur prétend qu'elle est endémique à la Barbade; qu'elle n'attaque point les habitans des autres îles des Indes Occidentales, & qu'une personne qui l'a essuyée à la Barbade, est exposée aux rechûtes, si elle ne quitte pas ce séjour; tandis qu'elle s'en garantira, si elle se rend à Tabago, à Demerary ou ailleurs.

« Cette maladie, dit M. Hendy, est parfaitement caractérisée par les phénomènes qu'elle

produit dans le système lymphatique; c'est à-dire, par une espèce de corde dure ou rouge (quelquefois l'un & l'autre); qui suit le trajet ordinaire des vaisseaux lymphatiques vers les glandes du même nom. La partie affectée se tuméfie, devient luisante & œdemateuse. Cependant, à moins que la maladie ne soit récente, la partie ainsi gorgée ne reçoit pas l'impression du doigt. L'inflammation réunie à la tuméfaction rendent roide & font contracter l'articulation qui en est la plus proche. »

« Lorsqu'au bout d'un tems plus ou moins long; selon la nature particulière des malades, la fièvre symptomatique diminue, l'enflure & l'inflammation locales persévèrent & se soutiennent encore pendant quelques jours. Il est vrai que la tumeur dispaçoit rarement tout-à-fait, principalement si la maladie attaque les extrémités inférieures, quoiqu'il y ait pourtant des exemples que cet engorgement ait été entièrement dissipé. »

« Dans certains cas la glande lymphatique reste grosse & dure, quelquefois même elle suppure. L'inflammation du vaisseau lymphatique est érysipélateuse, & se termine souvent par la gangrène: d'autres fois elle tient du rhumatisme. Il y a des exemples d'abcès formés dans le tissu cellulaire, qui dégénèrent en ulcères très-difficiles à guérir. »

Comment accorder cette description avec celle qu'a donnée le D<sup>r</sup>. *Hillary* de cette maladie quand elle a son siège dans les extrémités inférieures, & que M. *Hendy* reconnoît pour être exacte? Voici comment s'exprime le D<sup>r</sup>. *Hillary*: La peau, qui au commencement étoit douce, quoiqu'il y eût enflure, devient peu-à-peu

rade & écailleuse, ou plutôt la partie malade paroît couverte de verrues. On s'apperçoit qu'il y a eu antérieurement des crevasses & des déchirures ; la jambe grossit à chaque attaque ; elle prend un volume monstrueux , & sa forme s'altère de mille manières différentes.

Les variations subites dans la température de l'air , & l'extrême sécheresse de l'atmosphère sont , suivant M. *Hendy* , les causes auxquelles il faut attribuer l'indigénat de cette maladie dans cette île. Cependant , quoique la Barbade soit dépouillée d'arbres , comme le remarque l'auteur , les exhalaisons de la mer devroient , ce semble , suffire pour corriger cette sécheresse. On seroit plus porté à croire que les eaux de cette île contribuent à la formation de cette maladie. M. *Hendy* convient qu'elles sont mauvaises & mal-saines dans la ville , sans indiquer aucune raison qui puisse les corrompre là , plutôt que dans tout le reste de l'île ; d'où l'on peut conclure qu'elles sont toutes de mauvaise qualité. Nous remarquerons enfin que l'auteur avance & assure , avec trop peu de fondement , que cette maladie est propre à la Barbade. On trouve , au contraire , qu'elle a la plus grande ressemblance avec la *phlegmatia malabarica* des sauvages , & l'*hypersarcosis ulcerosa pedum* de Koempfer.

Vonder Wiskung des mohnsaften in der Lustseuche, &c. C'est-à-dire, *De l'effet de l'opium dans les maladies vénériennes. On y a joint des observations concernant la médecine & l'histoire naturelle , faites dans l'Amérique septen-*

*trionale ; par M. JEAN-DAVID SCHOPFF, premier médecin des troupes du prince d'Anspach. A Erlang, chez Palm, 1781. In-8°.*

4. M. *Délius* a composé la préface qui se trouve au commencement de cet ouvrage. Il y disserte sur la variation de la maladie vénérienne , sur les différentes méthodes de la combattre , & indique pour la guérir l'opium , moyen qui lui a été communiqué par M. *Schopff*. Il ne condamne cependant pas l'usage du mercure , mais il veut qu'on l'emploie avec précaution ; il déclare au reste avoir guéri lui-même diverses maladies vénériennes , sans se servir de mercure ni d'aucune de ses préparations.

M. *Schopff*, dans son écrit , vante beaucoup les vertus de l'opium contre la maladie vénérienne. C'est au hasard qu'on doit la découverte de ce moyen curatif. Un jeune homme attaqué de ce mal , après avoir inutilement tenté plusieurs des préparations mercurielles & d'autres médicamens , se trouva très-affoibli ; sa foiblesse étoit augmentée par l'insomnie ; il fit usage de l'opium avec beaucoup de succès ; il reprit bientôt des forces , & sa santé se rétablit. M. *Schopff* joint d'autres observations à cet exemple , & en promet encore un plus grand nombre. Il donnoit d'abord l'opium à petite dose ; & , suivant avec attention les différens symptômes , il l'augmentoît peu-à-peu. Il ne survint aucun embarras dans le bas-ventre ; & , s'il s'en fût présenté , il auroit été facile d'y remédier.

La vertu de l'opium dans les maladies véné-

riennes est-elle due à ses propriétés anodynes, antispasmodiques, narcotiques & nervines, ou bien ce remède seroit-il un spécifique antivénérien? M. *Schopff* n'ose décider la question; il attend des expériences ultérieures. Cependant il paroît porté à croire que l'opium agit comme spécifique, tandis que M. *Délius*, dans sa préface, l'attribue plutôt à sa vertu nervine.

Les autres observations de M. *Schopff* ont pour objet le climat de l'Amérique septentrionale, que pendant quatre ans il a étudié avec soin, & les maladies communes à cette contrée. Pendant l'été c'est l'apoplexie : au mois de juin 1778, cinquante-neuf soldats périrent en combattant, sans avoir reçu aucune blessure, mais par la seule chaleur du soleil. Il y règne ordinairement en été une espèce d'exanthème particulière à ce pays. La peau se couvre de taches rouges, plus ou moins grandes, avec démangeaisons; elles disparaissent ou reviennent, selon les degrés de chaleur. Ces taches paroissent plus facilement sur ceux qui s'exposent au soleil. Par l'ouverture des cadavres, M. *Schopff* a trouvé le plus souvent dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polypes, tantôt grands, tantôt petits, qui avoient la ténacité, l'épaisseur & la blancheur de la croûte inflammatoire. Il remarquoit des membranes inorganiques & gélatineuses, qui, après des inflammations, couvroient la surface du poumon & des autres viscères. Il en attribue la cause à l'usage trop fréquent des liqueurs spiritueuses. La première année que les étrangers habitent ce continent, la piquûre des coussins forme presque autant de tumeurs; cet effet n'a pas lieu les années suivantes.

A practical Treatise on the efficacy of stizolobium or cowhage internally administered, &c. C'est-à-dire, *Traité sur l'efficacité du stizolobium ou cowhage, administré à l'intérieur dans les maladies occasionnées par les vers ; par M. GUILLAUME CHAMBERLAINE, chirurgien, in-8°. A Londres, chez Murray, 1784.*

5. Les filiques du *dolichos urens* sont pourvues de soies très-piquantes qu'on a données avec succès contre les vers. On les fait prendre dans de la thériaque, du miel, ou enfin dans le mucilage de gomme arabique. Le syrop ordinaire n'est pas assez visqueux pour cela. Il paroît que ces soies agissent mécaniquement sur les vers ; car la décoction ou l'infusion de ces filiqués ne produit aucun effet, tandis qu'en administrant ces soies en substance, elles font un excellent vermifuge. Comme ces piquans ne font aucune impression dangereuse sur l'estomac & sur les intestins, on n'en détermine point la dose, quoiqu'il convienne de les prescrire d'abord en petite quantité, qu'on peut ensuite augmenter par degrés.

Nous remarquerons, à cette occasion, que M. Charles Bryant (*flora diætica, &c. c. a. d. flore diététique, ou histoire des plantes alimentaires, tant indigènes qu'exotiques, par Charles Bryant, de Norwich, in-8. à Londres chez White, 1783*), propose d'essayer la substance piquante soyeuse dont le fruit de l'églantier est rempli, pour la substituer au cow-itch, ou stizo-

lobium , comme l'appelle M. *Chamberlaine*. Cette idée paroît mériter d'autant plus d'attention ; que les filiques du Cowhage perdent facilement leurs soies , & qu'il est très-difficile de s'en procurer une certaine quantité.

*Dissertatio medica de diathesi sanguinis inflammatoria , &c. ; par M. VALENTIN-ANTOINE LAPPENBERG , du duché de Brême , docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue , chez Dieterich ; à Strasbourg , chez Kœnig , 1783. In-4° de 56 pag.*

6. Ce petit ouvrage devoit contenir quatre parties : la première auroit exposé les sentimens des chimistes , & des physiologistes , sur l'état du sang en santé : la seconde étoit destinée à traiter des changemens que le sang éprouve ordinairement dans les fièvres : la troisième fait l'objet de cette dissertation , & la quatrième auroit parlé de la putridité ; mais des raisons particulières ont empêché l'exécution de ce projet. De sorte que M. *Lappenberg* s'est contenté de dissenter sur la disposition inflammatoire du sang. Peut-être qu'un jour ce jeune docteur effectuera son premier plan. Quoi qu'il en soit , après un préambule sur le sang dans l'état de santé , M. *Lappenberg* entre en matière. Il rapporte & compare les diverses opinions des auteurs sur le changement que le sang éprouve dans les fièvres inflammatoires. Les uns prétendent que l'essence du sang enflammé & la cause des fièvres inflammatoires consistent dans l'épaississement &

la viscosité de ce fluide ; d'autres , au contraire , comme *Hewson* , que c'est dans son atténuation ; d'autres que c'est dans son acrimonie ; d'autres enfin , que c'est dans son épaisissement & son acrimonie réunis.

M. *Lappenberg* explique les raisons sur lesquelles chacun appuie son sentiment. Il essaie de les réfuter ou de les approuver : il ne décide pas précisément la question , il demande des observations & des expériences ultérieures. Sa dissertation inaugurale est dédiée à M. *Jean-Georges Busch* , professeur public de mathématiques au collège de Hambourg , qui a toujours pris un soin particulier de son éducation.

Remarks on the ophthalmy , psorophthalmy and purulent eyes , &c. C'est-à-dire , *Remarques sur l'ophtalmie , la psorophthalmie & les yeux purulens ; par JACQUES WARE , chirurgien. In-8° de 133 pag. A Londres , chez Dilly , 1780.*

7. A la suite d'une courte description de l'œil , l'auteur expose les différentes espèces d'inflammation des yeux : il nous dit qu'il a souvent remarqué qu'une très-légère rougeur est accompagnée d'une douleur extrême , tandis que cette douleur est fréquemment très-supportable , lors même que la rougeur & la tuméfaction sont très-fortes. La lumière fait ordinairement beaucoup de peine aux malades ; & pour garantir leurs yeux de son impression , il faut avoir recours aux gardes-vue , ou tenir les malades renfermés dans des chambres



obscures. Les compresses où les bandages occasionnent des frottemens, & ne conviennent point. Lorsque dans l'ophthalmie les élancemens douloureux traversent l'œil & la tête vers l'occiput, on peut conclure que l'inflammation est forte & menace de tourner en suppuration.

Les ophthalmies inflammatoires sont souvent épidémiques, & alors elles sont assez ordinairement catarrhales. Si l'œil s'enflamme à cause de l'irritation excitée par des corps étrangers qui y sont tombés, on réussit quelquefois à les en faire sortir, & à arrêter les suites de leur présence, avec des injections. Dans les ophthalmies survenues à des gonorrhées virulentes répercutées, l'écoulement qui se fait ressemble à celui de la matière gonorrhéique.

L'évacuation du sang paroît un des secours les plus efficaces dans l'ophthalmie. L'auteur considère les effets des diverses saignées relativement à cette maladie ; il remarque que l'ouverture de l'artère temporale a été généralement regardée comme d'une très-grande utilité ; & en appréciant ce point de pratique, il avance 1° que la quantité de sang qu'on obtient par cette artériotomie, n'est pas suffisante pour produire un grand effet, & 2° que les hémorrhagies très-embarrassantes & même dangereuses qui surviennent quelquefois plus ou moins long-temps après cette section, doivent rendre circonspect sur leur usage. Ces raisons lui font préférer l'application des sangsues aux tempes ; ou bien, si la maladie résiste, il coupe l'artère temporale en travers, au moyen de quoi non-seulement il se fait une évacuation considérable de sang, mais il s'opère encore une dérivation très-salutaire.

Quant aux sangsues appliquées près des paupières, ou, ce qui pis est encore, sur ces couvercles mêmes, elles entraînent quelquefois une tuméfaction très-considérable de ces parties, & augmentent pour un certain temps l'irritation de l'œil malade. *M. Ware* conseille de ne jamais en appliquer sur ces endroits, mais seulement aux tempes où il recommande de ne pas en appliquer moins de trois à la fois; & afin de prévenir l'inconvénient dont nous venons de parler, de les placer le plus près que faire se peut les unes des autres dans l'enfoncement des tempes, à environ un pouce & demi de l'angle externe de l'œil.

Il attend que les sangsues aient quitté prise; & que l'hémorrhagie consécutive soit arrêtée pour appliquer sur l'endroit même un emplâtre vésicatoire de la grandeur d'une demi-couronne; & l'expérience l'a convaincu que, si ces deux moyens curatifs sont employés près l'un de l'autre, ils procurent le plus grand avantage.

Outre ces remèdes généraux, *M. Ware* a recours à l'usage extérieur de la teinture thébâïque de la pharmacopée de Londres. Il a été témoin d'un grand nombre de faits qui établissent l'efficacité de ce médicament dans cette affection. On en fait tomber tous les jours une fois deux ou trois gouttes dans l'œil; il excite d'abord assez ordinairement une douleur vive, qui toutefois n'est pas de durée, & fait place à un soulagement singulier. Dès la première fois qu'on l'administre, l'inflammation diminue souvent considérablement, & se dissipe communément en peu de jours. Quelquefois la guérison s'opère plus lentement. L'auteur n'a rencontré

que très-peu de cas dans lesquels ce remède ait été infructueux. Il est impossible, selon lui, de prévoir si la teinture thébaïque réussira ou non : il faut l'essayer, & on le peut sans crainte, attendu que si elle ne fait pas du bien, elle ne fait jamais de mal. La première tentative suffit, pour juger si elle convient ou non. Ne produit-elle pas l'effet désiré, on en suspendra l'usage, & on insistera sur la saignée; on reviendra aux sangsues & aux purgatifs; après quoi on fera un nouvel essai avec la teinture thébaïque, qui alors est assez ordinairement suivi de succès.

M. *Ware* a reconnu qu'il n'y a que la teinture thébaïque préparée d'après la formule de cette pharmacopée, qui ait la propriété indiquée. Vainement a-t-il tenté de lui substituer une infusion aqueuse d'opium, ou une infusion vineuse des autres substances qui entrent dans sa composition; elles ont été insuffisantes ou ont absolument échoué. Une fomentation faite avec les têtes de pavot, & appliquée chaudement a soulagé la partie malade; & si l'ophthalmie étoit légère, elle a suffi pour la dissiper; mais pour peu qu'elle fût grave, elle a été très-souvent inutile, & il a fallu y joindre l'usage de la teinture thébaïque.

L'eau de Goulard ne convient que dans les inflammations récentes & de cause externe; elle ne réussit point dans les autres. M. *Ware* a observé la même efficacité que M. *Falk* à une solution d'un grain de sublimé corrosif dans quatre onces d'eau distillée contre les ophthalmies vénériennes. Il a même remarqué qu'elle dissipe les taies en très-peu de temps; qu'elle calme les cuissens & les chaleurs aux yeux des personnes échauffées à force de travail.

Le trichiasis qui, est souvent une cause de fortes ophthalmies, demande des secours chirurgicaux ; il dépend ordinairement d'une inversion de la paupière, & particulièrement de celle d'en bas. Si c'est la paupière supérieure qui en est affectée, cet accident est dû communément au relâchement du muscle releveur, tandis que si ce vice attaque la paupière inférieure, il faut l'attribuer au relâchement des tégumens communs, & au froncement de la partie inférieure du muscle orbiculaire. Pour guérir le trichiasis à la paupière supérieure, il faut irriter, fortifier & raccourcir le muscle releveur. On emportera une partie des tégumens de la paupière d'en bas, si c'est elle qui est renversée. Quelquefois la cause tient au raccourcissement & à la constriction du tarse, & dans ce cas, le traitement consiste dans la section de ce bord cartilagineux.

Pour appuyer ce qu'il dit concernant les vertus de la teinture thébaïque, l'auteur donne le détail de dix maladies contre lesquelles il l'a employée avec le plus grand succès. Elle a réussi dans les inflammations causées par un refroidissement, dans un chemosis, dans une ancienne ophthalmie, suite de la petite vérole, qui avoit déjà duré six ans, & dans une autre ancienne ophthalmie qui dotoit de douze ans ; dans des inflammations aux yeux, à la suite de la rougeole, ou de l'opération de la cataracte. Quelquefois la douleur que ce remède occasionne se soutient une heure entière. L'auteur a vu une fois que son usage a entraîné de violentes douleurs, sans amener aucun amendement ; il fit appliquer des sangsues & un vésicatoire. La seconde tentative fut également

douloureuse & infructueuse ; cependant , après avoir employé une seconde fois les sangsues & un vésicatoire , cette teinture réussit.

L'onzième observation contient l'histoire d'une inversion remarquable de la paupière & de sa guérison. Cet accident venoit du relâchement du muscle releveur. On fit une incision depuis l'angle interne de l'œil jusqu'à l'angle externe ; on découvrit les fibres du muscle le plus près possible du bord de la paupière : on irrita avec un fer chaud qu'on fit passer à trois reprises différentes sur le muscle : le malade guérit par ce moyen.

L'auteur définit la psorophthalmie , une espèce d'inflammation des bords des paupières , accompagnée d'un amas de matière épaisse puriforme à ces couvercles , laquelle , par l'évaporation des parties fluides pendant la nuit , les colle ensemble. Cette maladie dépend probablement d'un vice des glandes de Meibomius, qui séparent alors une matière âcre glutineuse. Il est souvent une suite de la petite vérole ou de la rougeole , quelquefois de l'inflammation. Communément il n'intéresse que les bords des paupières ; cependant quelquefois il s'étend aussi sur toute la paupière , & gagne même la joue où il cause une inflammation érysipélateuse & des excoriations qui demandent des remèdes antiphlogistiques.

La psorophthalmie n'est , la plupart du temps , qu'un vice local ; quoiqu'elle puisse être compliquée des virus vénérien ou scrophuleux : dans ces cas feu M. *Fothergill* conseilloit le quinquina & le calomel : dans les autres cas où la maladie est purement locale , l'onguent citrin de la pharmacopée de Londres ,  
est

est un remède immanquable. Voici la formule de cet onguent :

℞. Mercurii vivi. . . . . ʒj.  
Spir. nitri. . . . . ʒij

*Digere super arenam ut fiat solutio , quæ calidissima adhuc misceatur cum axongia porcina liquefacta & in coagulum tendentis ℥. j. strenuè agitando in mortario marmoreo ut fiat unguentum.*

On enferme cet onguent dans une petite boîte ; lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche d'une chandelle au point que la surface se fonde ; on en détache ensuite un peu avec l'index, & on frotte le bord de la paupière. On répète cette onction toutes les vingt-quatre heures une fois. Le matin, si les paupières sont collées, il faut les humecter avec du lait chaud, & se bien garder de les séparer de force.

Si la psorophthalmie est jointe à l'ophthalmie, il faut d'abord dissiper celle-ci au moyen de la teinture thébaïque ; & si la première est d'origine écrouelleuse ou vénérienne, l'onguent indiqué ne suffira pas seul ; il faut combattre le virus étranger par des remèdes appropriés. Quelquefois, lors des premières applications de cet onguent, il survient de grandes douleurs ; mais à mesure qu'on le répète, il cesse d'exciter des sensations pénibles. Ce remède a réussi dans des psorophthalmies de très-ancienne date.

Les enfans naissent souvent avec les yeux rouges, tuméfiés, chargés d'une matière purulente jaune & épaisse, qui couvre fréquemment tout le globe de l'œil. Toutes les fois que l'enfant pleure ou qu'on veut lui ouvrir les yeux, les paupières se renversent ; & comme

on ne facilite pas l'écoulement de cette humeur tenace, elle s'amasse, irrite l'œil, occasionne des inflammations, des ulcères, des taires. Toutes les méthodes curatives qu'on a tentées jusqu'ici; ont été insuffisantes. La cause prochaine de cette maladie est une congestion de mucosités qui prennent la forme purulente: les remèdes qui conviennent, sont les astringens. L'auteur se sert dans ce cas de la composition suivante:

℞. *Vitrioli romani*, } . . . . . āā ʒiv.  
*Bol. Armen.* }  
*Camphor.* . . . . . ʒj.

*M. F. pulv. de quo projice in aquæ bullientis ℥iv. unciā unā; remove ab igne, ut subsideant faeces.*

Lorsqu'on veut administrer ce médicament, on ajoute à deux onces d'eau de fontaine, une drachme de cette liqueur: on injecte ce mélange entre les paupières, en insinuant le bout de la seringue à l'angle extérieur de l'œil. Si la maladie est légère, on peut encore étendre davantage cette solution, & l'injecter deux fois par jour. On la laissera plus concentrée, lorsque la maladie est plus violente, & on ne l'emploiera qu'une fois en vingt-quatre heures.

Tous les émolliens, à en croire *M. Ware*, sont préjudiciables: le renversement des paupières vient du relâchement de la membrane interne; & dans ce cas, on peut même couvrir les yeux avec des compresses humectées de cette liqueur affoiblie. S'il y a beaucoup d'enflure, & que l'inflammation soit grande, on fera bien de faire mordre les sanglues aux tempes, & d'y appliquer ensuite un

emplâtre vésicatoire : on prescrira en même temps des purgatifs ; & l'inflammation étant violente , on aura recours à la teinture thébaïque. Si le sujet se ressent des scrophules , on réunira le traitement anti-écrouelleux aux remèdes indiqués.

L'auteur a eu soin de confirmer l'utilité de ces préceptes par des observations pratiques. Il a vu des malades qui rendoient du sang par les yeux , guérir par l'usage de sa liqueur styptique : une autre fois les paupières enflées au point d'égaliser une noix , ont repris peu à peu leur volume ordinaire , quoiqu'il eût fallu deux mois pour terminer cette guérison. M. Ware n'a vu échouer son remède que dans quelques cas anciens & négligés.

Le dernier article de cet ouvrage concerne une fille de dix-sept ans , qui , attequée d'un mal de dents violent pendant quelques jours , devint aveugle lorsque cette douleur eut cessé. L'électricité a dissipé cette cécité , qui vraisemblablement étoit rhumatismale.

A System of Surgery, &c. c'est-à-dire ; *Système de Chirurgie* ; par M. BENJAMIN BELL, membre du collège royal des chirurgiens d'Edimbourg , 2 vol. in-8°. A Londres , chez Robinson , 1784.

8. L'auteur traite dans ce volume , de la taille , de l'incontinence & de la suppression de l'urine , des obstructions dans le canal de l'urètre , de la fistule au périnée , des hémor-



rhoïdes, des condylomes, des chûtes du fondement, de l'imperforation de l'anüs, de la fistule au rectum, de la paracentèse du thorax & de l'abdomen, de l'œsophagotomie, de l'amputation des seins cancéreux.

Cet ouvrage, quoiqu'en grande partie compilé, est néanmoins enrichi de réflexions très-lumineuses & d'additions considérables aux connoissances actuelles en chirurgie. Nous en pourrions citer plusieurs exemples; mais nous sommes arrêtés par la difficulté du choix.

Dispensatorium pauperum, à Facultate medica Pragensi concinnatum : *Dispensaire des pauvres, préparé par la Faculté de médecine de Prague, édité par JOSEPH GODEFROI MIKAN, docteur en médecine, professeur ordinaire, vice-directeur & conseiller de santé de l'Empereur. A Prague & à Vienne, chez Schonfeld; se trouve à Strasbourg chez Kœnig, 1783. In-8° de 78 pag.*

9. C'est par ordre de l'Empereur JOSEPH, que la Faculté de médecine de Prague a composé cet opuscule. Son but est de donner un choix des meilleurs médicamens, recommandables par leur simplicité, leurs vertus, & surtout par la modicité des prix, afin que le traitement gratuit des pauvres ne devienne pas trop onéreux aux fonds publics, aux hôpitaux, & aux autres établissemens semblables. Quoique le nombre des médicamens simples & com-

posés soit bien moins considérable dans cette ~~pharm~~macopée que dans les autres, on l'auroit encore diminué; mais on a jugé à propos d'en laisser subsister plusieurs, en faveur des composés dans lesquels ils entrent: ils ont été notés d'une croix, & l'on y a joint le prix comme aux autres.

On a aussi marqué d'un astérisque tous les remèdes chers, dont on ne peut absolument se passer dans certains cas, mais que l'on n'emploie guères qu'à très petite dose.

Choisir les médicamens les plus efficaces, & en même temps les moins chers, c'est le plan que suivent constamment les médecins de Prague. Dans ce dispensaire économique, on voit avec plaisir que l'eau de fontaine distillée simple, & , s'il en est besoin, l'infusion d'herbes & de fleurs, remplace ici toutes les eaux distillées. On n'y trouve aucun sirop, si ce n'est celui de cassonade, & quelquefois le miel: les esprits de nitre & de sel dulcifiés, moins chers que la liqueur anodyne minérale d'*Hoffmann*, en tiennent lieu, ainsi que de tous les médicamens éthérés analogues. Le suc de raifort avec le miel, & la décoction d'orge, se prescrivent au défaut des conserves appelées *antiscurbutiques*.

Au catalogue des médicamens simples, on a ajouté pour les végétaux seulement, les noms systématiques du chevalier de *Linné*.

---

*Zea mājdis morbus ad ustaliginem vulgā  
relatus, &c. Essai physico-medical sur  
une maladie du maïs, rapportée ordi-*

*nairement à la carie ; par M. FRANÇ. JACQUES IMHOF, d'Arau dans le canton de Berne, avec une planche en taille-douce. A Strasbourg, chez Heitz, 1784. In-fol. de 36 pag.*

10. On compte ordinairement cinq maladies des grains, savoir, l'ergot, le charbon, la carie, l'avortement ou rachitisme, & la rouille. La maladie du maïs, dont il est ici question, en diffère considérablement, & ne doit être confondue avec aucune des précédentes. Celle-ci a des caractères vraiment particuliers, & des effets propres, qu'on n'a observés dans aucune autre espèce de grain. La partie de la plante qu'elle attaque commence par s'enfler ; sa substance se remplit & se gonfle par une liqueur aqueuse, dont une poudre noirâtre occupe ensuite la place. Au reste il n'est, pour ainsi dire, point de partie du maïs, qui soit à l'abri de cette maladie.

M. Imhof donne une description botanique très-détaillée de cette plante : il examine en particulier toutes ses parties qui sont sujettes à devenir la proie du mal ; il le décrit, en suit tous les progrès, & en observe tous les effets. Il n'oublie pas son histoire littéraire. Le premier qui en ait parlé est l'illustre *Charles Bonnet*, qui lui donne le nom de *bossé*. D'autres écrivains ont regardé cette maladie comme une plante parasite, du genre des lycoperdons, & uniquement particulière au maïs. M. Hermann même, ce célèbre professeur de l'université de Strasbourg, digne successeur de M. Spielmann, que M. Imhof se glorifie avec justice d'avoir

eu pour maître & pour guide , avoit d'abord embrassé ce dernier sentiment ; mais il l'a bientôt abandonné , convaincu de la vérité des observations de son disciple.

M. *Imhof* ne prétend cependant point assigner très-définitivement la nature & la cause de ce mal , de cette poussière sur-tout qui succède à la liqueur aqueuse ; il se contente de réfuter d'une manière solide plusieurs opinions fausses à ce sujet. Il fait voir que les animalcules n'entrent pour rien dans la formation de la maladie ; que si on en trouve dans la poussière , ce n'est qu'après qu'elle s'est corrompue , ou qu'on l'a fait infuser. Ce mal cause quelquefois de grands dégâts dans les champs de maïs. Un moyen d'y remédier , selon M. *Aymen* , c'est de couper la plus part des panicules de fleurs mâles , avant la maturité des anthères ; car , dit-il , si on les coupe trop tard , ce que les cultivateurs font souvent dans différentes provinces de France , alors les fleurs femelles , privées du suc nécessaire , deviennent stériles , ou sont attaquées de cette maladie. Mais , observe M. *Imhof* , cette opération est absolument inconnue aux environs de Strasbourg , & cependant la maladie du maïs y est ordinairement fort rare. Notre jeune auteur a rendu sa dissertation la plus complète possible. Il a fait différentes expériences intéressantes , que nous sommes fâchés de ne pouvoir détailler. Il a dédié cet essai à l'illustre M. *Hermann* , dont il a assurément beaucoup à se louer.



*Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité, & Observations sur les effets qu'elles ont produits ; par M. MAUDUYT : extrait des Mémoires de la Société royale de médecine, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1784 ; chez Théophile Barrois le jeune, quai des Augustins. In-8° de 301 pag.*

11. Ce Mémoire, dit l'Auteur, « a pour but, 1°. de réunir sous un même point de vue, ou de suite dans un même écrit, les différentes manières d'administrer l'électricité ; 2°. de citer les diverses maladies dans lesquelles ce remède a été mis en usage, la manière dont il a été employé dans chaque maladie, & les effets bons ou mauvais qu'il a produits dans les différents cas, & suivant les méthodes différentes selon lesquelles il a été employé. »

Les moyens d'administrer l'électricité sont ; 1°. le bain électrique ; 2°. les étincelles ; 3°. la commotion.

M. Mauduyt regarde le bain électrique comme le moyen le plus doux & le plus convenable aux sujets délicats & sensibles ; c'est pour cela qu'il lui a paru « propre à sonder, dit-il, le tempérament des malades, à prévoir les effets dont l'électricité pourra être suivie à leur égard ; & c'est pourquoi il a cru prudent de débiter toujours, dans les traitemens, par le bain électrique pendant quelques jours. »

Les étincelles demandent d'autres procédés

que le bain. M. *Mauduyt* les décrit, mais ils sont trop connus pour être rapportés ici. Les effets sensibles de ce moyen sont, 1°. la contraction du muscle frappé par les étincelles; 2°. le soulèvement & souvent la scission de l'épiderme au point frappé, & sous la petite vésicule qui a lieu, une légère élévation du corps muqueux avec la forme d'un petit bouton applati, à surface inégale & épanouie comme les fleurs rosacées; 3°. la rougeur des points qui ont été frappés. Ces effets annoncent que les étincelles sont propres à réveiller dans les muscles leur force contractive, & à rappeler les humeurs de l'intérieur au dehors; c'est pourquoi M. M. \*\*\* pense « qu'elles conviennent spécialement dans la paralysie, dans les cas d'atonie, de faiblesse, de stupeur & d'engourdissement. M. de *Sauvages* est un des premiers, & peut-être le premier qui ait conseillé de se borner aux étincelles. Le plus grand nombre des physiciens ont depuis, à son exemple, renoncé aux commotions, les réservant pour des cas particuliers. »

La manière d'administrer les étincelles est, 1°. de les tirer des parties paralysées; 2°. lorsqu'il n'y a que certains muscles de ces parties qui soient affectés, de ne les tirer que de ces muscles; 3°. d'en tirer aussi le long du trajet des principaux nerfs qui se distribuent aux parties affectées. On tire des étincelles du visage, de l'œil, de l'oreille, & de quelques parties internes avec des instrumens, dont M. M. \*\*\* donne la figure dans les deux planches qui se trouvent à la fin de son *Mémoire*:

Quant à la commotion, ainsi appellée, parce qu'elle secoue, meut, & agite fortement les

membres qui en éprouvent l'impression, on l'employa dans les premières tentatives de l'application de l'électricité à la cure des maladies. *M. de Haën*, qui employoit la commotion, dit en avoir obtenu de nombreux & grands succès, sur-tout dans les paralysies, les tremblemens & les maladies convulsives. Ce moyen employé à Paris, à l'hôtel royal des Invalides, n'eut aucun succès. *M. de Sauvages* fut un des premiers qui conseilla de n'électrifier les maladies que par simples étincelles, ou par bain; & ce conseil fut adopté & suivi par la plus part des physiciens. *M. M. \*\*\** s'est servi de la commotion dans l'hémiplégie & dans la goutte-seraine; il n'en a fait usage dans la première maladie, que lorsque l'affaiblissement, le défaut de ressort & l'atonie, étoient très-considérables. Il n'en a point obtenu de succès.

*M. Mauduyt* donne un précis de l'ouvrage de *M. Cavallo*, & de la dissertation de *M. Wilkinfon* sur l'électricité. Un des principes de *M. Cavallo* est, que la force électrique ne doit jamais excéder le degré que le malade peut souffrir sans peine, l'expérience ayant démontré que quand il lui est fort désagréable, il s'en trouve rarement bien; il croit aussi que les étincelles répondent mieux aux vues médicales que les chocs les plus violens; & *M. M. \*\*\** a éprouvé de même que l'électricité qui fatigue les malades, est rarement avantageuse. *M. M. \*\*\** expose ensuite les différentes manières d'administrer l'électricité, connues depuis un petit nombre d'années. En rapportant les différentes maladies dans lesquelles *MM. Cavallo & Wilkinfon* ont employé l'électricité, *M. Mauduyt* rapporte en même temps les observa-

tions qui lui sont particulières sur les mêmes cas, & on ne sauroit assez louer la bonne foi & l'impartialité qu'il fait paroître à cet égard. Des auteurs graves certifient l'efficacité de l'électricité dans la goutte-sereine : d'autres regardent ce moyen comme inutile, & assurent qu'il n'a rien produit entre leurs mains. M. M. \*\* pense que ces contradictions viennent ou de la différence des méthodes qu'on a employées, ou de la différence des causes de la goutte sereine, ou bien de ce qu'on a souvent regardé comme goutte-sereine, ce qui n'en étoit pas une. Quant à M. M. \*\*\* il avoue que son expérience, par rapport à cette maladie, est très-bornée, quoiqu'il ait entrepris d'en traiter plusieurs.

L'électricité *positive*, appliquée aux maladies nerveuses, n'ayant fait qu'augmenter l'irritation, on pensa que l'électricité *negative* auroit un effet contraire. M. M. \*\*\* ne croit pas que les effets de ces deux électricités soient opposés comme leurs noms : il dit ne connoître encore aucun fait qui prouve l'utilité de cette dernière méthode. Il a tenté de l'appliquer au traitement des maladies nerveuses ; il l'a administrée à cinq malades : il n'a produit aucun effet sur deux ; les trois autres n'ont pris qu'un petit nombre de séances. Leurs symptômes en ont cependant été augmentés : ainsi, ce qui paroît essentiellement distinguer M. M. \*\*\* de tous ceux qui ont écrit sur l'électricité, c'est la circonspection avec laquelle il juge les faits, c'est cette bonne foi avec lui-même & avec le public, qui caractérise la vraie philosophie, & sans laquelle on est indigne d'annoncer la vérité. Tout le monde lui saura bon gré des efforts



qu'il fait pour la trouver, quand même ses recherches seroient vaines.

Le Mémoire de M. *Mauduyt* se termine par un Catalogue des auteurs qui ont traité de l'électricité; il montre par conséquent à ceux qui voudront en faire une étude particulière, les sources où ils doivent puiser.

*Collection de Mémoires chimiques & physiques; par M. QUATREMERÉ DISJONVAL: Tome I. A Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins. In-4° de 310 pag.*

12. Ce premier tome contient quatre Mémoires. Le premier a pour objet l'analyse & l'examen chimique de l'indigo, tel qu'il est dans le commerce pour l'usage de la teinture. Le second roule sur les moyens d'assigner des différences entre la marne, la craie, la pierre à chaux & la terre des os, que la plupart des chimistes ont jusqu'à présent confondues dans la classe des terres calcaires. Le troisième est un essai sur les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde, & les différences qui en résultent pour leur emploi dans les arts. Le quatrième offre des recherches sur les moyens de combiner intimement les acides nitreux & marin avec la terre magnésienne, pour en obtenir des sels réguliers & permanens. Ces Mémoires, couronnés par différentes Académies, portent déjà par conséquent un caractère qui doit leur assurer le suffrage du public; ou du moins les faire lire avec une prévention favorable.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE L'ALLEMAGNE ET DU NORD.

1°. La vie d'*Abu Osaïbah Rhasès*, traduite de l'arabe en latin, par feu *Reisk*, recteur de l'école de saint-Nicolas de *Leipsick*, va être imprimée par les soins du docteur *M. Gruner*.

2°. L'histoire des muscles de l'homme, par *Albinus*, avec huit planches gravées; nouvelle édition latine, augmentée de notes. A *Francfort* & à *Leipsick*, chez *Goebhards*, 1784, grand in-4°.

3°. La Nosologie méthodique de *Sauvages*, abrégée, avec l'apparat de *Cullen*, par *M. C. F. Daniel*, professeur de *Halle*. A *Leipsick*, chez *Schwihers*, trois volumes grand in-8°.

4°. Les Préceptes de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens d'armées & des villages d'Autriche, par le baron de *Storck*, traduits de l'allemand en latin, par *Schöfulan*, seconde édition. A *Vienne*, chez *Hartmann*, deux volumes grand in-8°.

5°. Description du trésor des os malades, de *Hövier*, par *A. Bonn*, avec une dissertation sur le cal. A *Amsterdam*, & se trouve à *Leipsick*, chez *Beygang*, in-4°.

6°. Cynosure pour visiter annuellement les pharmacies du royaume de Bohême, selon la quatrième édition de la pharmacopée austro-provinciale. A *Prague* & à *Vienne*, chez *Lenoble de Schoenfeld*, in-folio.

## 422 NOUVELLES LITTÉRAIRES

7°. Observations de *Pierre Camper*, sur les changemens que les calculs éprouvent dans la vessie, traduites du hollandois en latin, par *Joseph-Gerard Szombathy*. A Pest, chez *Weingand & Koepf*, in-4°.

8°. Pharmacopée navale russe, publiée par *Bacheracht*, à Petersbourg, en 1783, in-8°. réimprimée à Léipsick.

Dans la nouvelle édition on a omis les noms *Russes*, & l'on a traduit de cette langue en latin le mémoire sur l'usage des médicamens.

9°. Pharmacopée suédoise, réimprimée d'après l'édition de Stockholm de 1779. A Léipsick & à Altona, chez, *Hellmann*, in-8°.

10°. Règles de la saignée, selon les causes mêmes des maladies, par *Jacques Wernischek*. A Vienne, chez *Wappler*, grand in-8°.

11°. Observations sur la racine de Benoite, par *R. Buchhave*, nouvelle édition corrigée, augmentée de nouvelles expériences. A Copenhague, chez *Faber & Nitzke*, in-8°.

Nous avons fait connoître la première édition de ces opuscules dans le tome soixantième de ce journal.

12°. Traité sur les fièvres intermittentes, par *Triller*. A Prague & à Vienne, chez *Schoenfeld*, in-8°.

13°. Supplément aux Elémens physiologiques de *Haller*, partie quatrième. A Lausanne, chez *Pott*, grand in-4°.

14°. Elémens de la doctrine de la peste, par *Martin Lange*. A Vienne, chez *Graffer*, in-8°.

15°. Le troisième volume de l'apparat des

DE L'ALLEM. ET DU NORD. 423  
médicamens de *Murray*. A Gottingue, chez  
*Dieterich*, in-8°.

16°. De quelques objets principaux qui  
concernent l'art des accouchemens, par M.  
*Chretien - Jacques-Théodore de Meza*. A Copen-  
hague, chez *Proft*.

On ne trouve rien dans cet écrit qui n'ait déjà  
été dit cent fois.

17°. Observations de médecine, par *Charles  
de Mertens*, partie deuxième. A Vienne, chez  
*Wappler*, in-8°.

18°. Institutions pathologiques, par *Ma-  
caire de Saint Elie*, seconde édition, revue &  
corrigée. A Gratz, chez *Weingand*, in-8°.

19°. Tiffot, de la maladie noire, de la variole,  
de l'apoplexie & de l'hydropisie. A Lausanne,  
chez *Pott*, in-8.

20°. Histoire de la cardialgie hestique, con-  
tenant les observations médicales de tous les  
siècles, par *Wenceslas Trnka de Kexowitz*. A  
Vienne, chez *Sonnenleithner*, in-8°.

Recueil qui n'est pas des plus soignés ni des  
mieux faits, dans lequel on ne trouve pas tout  
ce qui peut servir à connoître & à guérir cette  
maladie : c'est une compilation qui paroît faite  
sans jugement.

21°. Histoire de la Tympanite, contenant  
les observations médicales de tous les siècles,  
par le même, in-8°. sous presse.

22°. Histoire de l'ophthalmie, contenant les  
observations de tous les siècles, par le même.  
*ibid.* 592 pages.

M. *Trnka* promet de traiter de la même ma-

nière l'histoire de toutes les maladies ; mais il feroit à defirer qu'il manquât à fa parole.

23°. Recueil d'opuscules sur la médecine légale, par M. *Schlegel*. A Léipsick, chez *Schneider*, in-8°.

24°. Essais anatomiques sur les insectes, par M. *Lyonnois*, savant naturaliste hollandois. A la Haye.

Cet ouvrage qui va paroître contiendra un grand nombre d'excellentes observations anatomiques & microscopiques, sur les parties génitales des araignées ; sur l'insecte appelé *Ricin* ; sur les poux des oiseaux & des poissons, & sur d'autres animalcules moins connus. Le format sera le même que celui de son anatomie de la chenille de faule.

25°. La Flore de la Silésie, de M. *Kroeker*, docteur en médecine, va paroître à Breslau.

26°. La troisième partie de l'*Oryctographie* de la Carniole, par *Hacquet*, professeur à Laybac, est sous presse à Léipsick, chez *Breitkopf*.

27°. L'abrégé de botanique de M. *Reuff*, nouvelle édition. A Ulm, chez *Stettin*, in-8°.

28°. Figures des plantes & analyses de leurs parties, par *Schmidel*, gravées & enluminées. Sections VI & VII. A Nuremberg, chez *Bischoff*, in-folio.

29°. Nouvelles espèces de quadrupèdes, avec l'ordre appelé *glires*, par Pallas, seconde édition. A Erlang, chez *Walther*, grand in-4°.

30°. Les Indagateurs de la nature en Lithuanie, ou Opuscules divers qui peuvent éclairer l'histoire des animaux, des végétaux & des

maladies de cette province, par *J. C. Gilibert*. A Varsovie, chez *Groell*, in-8°.

31°. Flore de Lithuanie, par le même.

32°. Zoologie Danoise, ou description des animaux les plus rares & les moins connus du Danemarck & de la Norvège, par *Othon Frédéric Muller*. A Léipsick, chez *Muller*, deux volumes in-8°.

33°. Mémoire de botanique sur les renoncules de la Prusse, par *M. Hagen*. A Königsberg, chez *Hartung*, in-4°.

34°. Figures des plantes rares, par *Nicolas Jacquin*, partie troisième. A Vienne, chez *Wappler*, in-folio.

35°. Opuscules d'histoire naturelle, par *G. A. Langguth*. A Dessau, dans la librairie des savans.

Ce sont pour la plupart des programmes, des dissertations & d'autres légers écrits oubliés après la mort de l'auteur; on y a joint l'histoire de sa vie.

36°. Le système des végétaux du chevalier de *Linné*, édition quatorzième, fort augmentée par l'illustre *M. de Murray*. A Gottingue, chez *Dietrich*, in-8°.

37°. Observations de botanique, par *Retzius*, fascicule quatre. A Léipsick, chez *Crutius*, in-folio.

38°. Handbuch, c'est-à-dire, Magasin pour servir à arranger & à conserver dans les cabinets tous les objets d'histoire naturelle. A Léipsick, chez *Hillscher*, in-8°. de 372 pages.

L'éditeur anonyme a recueilli avec soin &c

avec jugement, tout ce qui peut éclaircir ce sujet, en citant presque par-tout les livres dont il s'est servi. Il a divisé son ouvrage en quatre parties, & a commencé par ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'ordre & la conservation des objets.

*SÉANCE PUBLIQUE,  
tenue au Louvre par la Société royale  
de médecine, le 15 février 1785.*

M. *Delafosse* a lu un mémoire fait conjointement avec M. *Cornette*, sur un nouveau procédé pour préparer l'éther nitreux & la liqueur anodyne nitreuse, & sur les cas dans lesquels ils peuvent être utilement employés en médecine.

M. *Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a lu ensuite l'éloge de feu M. *Macquer*, associé ordinaire de la société.

M. *Caille* a fait la lecture d'un mémoire sur les péri-pneumonies bilieuses qui ont régné pendant les années 1782, 1783 & 1784, tant à Paris que dans les différentes provinces du royaume.

M. *Mauduyt* a lu un mémoire contenant des recherches & des expériences nouvelles sur l'électricité employée dans la cure des tremblemens causés par les vapeurs du mercure; de la paralysie qui succède à la colique des peintres; des rhumatismes invétérés, des affections spasmodiques & des engelures.

M. *de Lavoisier* a lu un mémoire sur les altérations que l'air éprouve dans les circonstances où se trouvent les hommes réunis en société.

La séance a été terminée par la lecture que M. Vicq d'Azyr a faite de l'éloge de feu M. Targioni Tozzetti, médecin & naturaliste célèbre de Florence, associé étranger.

---

*PRIX distribués dans la Séance publique  
de la Société royale de médecine, tenue  
au Louvre le 15 février 1785.*

I.

Les mémoires envoyés pour concourir au prix de 600 livres, proposé sur la question suivante : *Déterminer quelles sont les maladies vraiment contagieuses, par quels moyens elles se communiquent, & quels sont les procédés les plus sûrs pour en arrêter les progrès*, n'ayant point rempli les vues de la société royale de médecine, elle en a différé la distribution jusqu'à l'année 1787. Les mémoires destinés à ce nouveau concours, seront remis au secrétaire de la compagnie avant le premier mai de la même année. (Voyez les prix proposés dans la séance du 15 février 1785.

II.

La société avoit proposé dans sa séance publique du 28 août 1781, pour sujet d'un prix dû à la bienfaisance de feu Mademoiselle Guérin, la question suivante :

*Déterminer par l'analyse chimique, quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques de la famille des Crucifères.*

Ce prix devoit être distribué dans la séance publique du 26 août 1783. Les vues de la société n'ayant point été remplies, elle annonça de



## 428 PRIX DISTRIBUÉS.

nouveau le même sujet, & elle-même indiqua les plantes sur lesquelles elle desireroit fixer l'attention des gens de l'art.

Parmi les mémoires envoyés au concours, deux ont été remarqués. Ils contiennent des analyses faites avec soin, & des résultats d'expériences nombreuses bien présentés dans des tableaux. La compagnie a pensé que le prix devoit être partagé entre les auteurs de ces deux mémoires, à chacun desquels elle a adjugé une médaille en or, de la valeur de 150 livres.

Le premier est M. Gueret, ancien apothicaire major des expéditions de Mahon & Gibraltar, honoraire des hôpitaux militaires, à Strasbourg, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante:

*Dulcè ridentes socios amabo.*

Hor. od. 19. Lib. I.

Le second est M. Tingry, membre du collège de pharmacie, & de la société des arts de Genève, démonstrateur en chimie & en histoire naturelle minéralogique, de la société des curieux de la nature de Berlin, & correspondant de l'académie royale des sciences de Turin, résidant à Genève, auteur du mémoire ayant pour épigraphe cette phrase de Plutarque:

*In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam;  
nec me ulla res delectabit, licèt eximia sit  
& salutaris, quàm mihi uni sciturus sum.*

## I I I.

La société avoit annoncé dans ses séances publiques du 26 août 1783 & du 31 août 1784, qu'elle décerneroit les prix d'encouragement

aux auteurs des meilleurs mémoires sur cette question : *Existe-t-il un scorbut aigu ?* Parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a distingué un de M. Goguelin, docteur en médecine à Montcontour, en Bretagne. Elle a arrêté qu'il en sera fait une mention honorable dans cette séance.

#### IV.

Le R. P. Cotte, associé régnicole, ayant continué depuis l'institution de la société de se livrer avec le plus grand zèle à la rédaction des observations météorologiques très-nombreuses que la compagnie reçoit de ses correspondans, & qu'elle publie dans ses volumes, elle a arrêté qu'elle lui offriroit aujourd'hui, comme un témoignage authentique de sa reconnaissance, une médaille en or de la valeur de 100 livres.

#### V.

Parmi les mémoires envoyés sur la topographie médicale, la société en a distingué un de M. Guyétant, médecin & correspondant à Lons-le-Saunier, sur la topographie du bailliage & de la ville d'Orgelet. Elle lui a décerné le prix consistant dans une médaille en or ayant la même forme que les jetons ordinaires de la société.

Elle a adjugé l'*accessit* à M. Didelot, docteur en médecine & correspondant à Remiremont en Lorraine, auteur d'une description medico-topographique du bailliage de Mirecourt.

Le mémoire de M. de Larbre, curé de la cathédrale de Clermont-Ferrand, sur la topographie de la paroisse de Royac, contient des

observations bien faites relativement à l'histoire naturelle de ce terrain.

M. *Berthelot* a joint à la topographie de Breffuire en bas-Poitou, des observations pratiques dont la compagnie a été satisfaite.

Les topographies de Grenoble, par M. *Gagnon*, de Toulouse, par MM. *Mafars & Perolle*, & de la ville d'Aligre, par M. *Pinet*, chirurgien, contiennent aussi des observations utiles. La compagnie invite les auteurs à prendre pour modèle dans les travaux de ce genre, la topographie de Marseille, par M. *Raimond* (a), & celle de la vallée de Montmorency, par le R. P. *Cotte* (b). Ils sont aussi priés de lire ce qui est écrit à ce sujet dans la préface du premier volume de nos Mémoires, année 1776.

## V I.

La société a décerné, dans l'ordre suivant, trois médailles d'or, chacune ayant la même forme que le jeton en argent qu'on distribue dans les séances de la compagnie.

1°. A M. *Ramel*, docteur en médecine à Aubagne, auteur d'un mémoire sur les maladies les plus communes à Bonne & à la Calle, comptoirs principaux de la compagnie royale d'Afrique.

Ce mémoire contient des vues de médecine-pratique dont la société a été satisfaite.

2°. A M. *Jacquinetle*, chirurgien-major du Régiment d'Agenois, auteur de deux mémoires; l'un, sur les pierres intestinales, tant de

---

(a) Deuxième volume du Recueil de la Société

(b) Troisième volume dudit Recueil.

l'homme que du cheval ; l'autre, sur la gangrène humide des hôpitaux.

3°. A M. *Lefebvre Deshayes*, correspondant du cabinet du roi, membre de l'académie des Arcades de Rome, & résident à la nouvelle Plymouth, auteur de deux mémoires ; l'un, sur les eaux minérales de la Grande-Anse ; l'autre, sur les *Albinos* ou *Nègres-Blancs*.

## V I I.

La société croit devoir faire une mention honorable d'une observation envoyée par Maffie, docteur en médecine à Bordeaux, sur des accidens très-graves survenus à des ouvriers que l'on employoit pour emmagasiner & battre des peaux de chevreuil envoyées de la Louisiane, & auxquels plusieurs ont succombé.

La société a reçu de Marseille & d'Arles des mémoires sur les maladies de plusieurs classes d'artisans. Elle invite les auteurs à rendre leur travail, déjà intéressant, plus complet, en recueillant & en y ajoutant des faits de médecine-pratique.

*PRIX proposés dans la Séance publique  
de la Société royale de médecine, tenue  
au Louvre le 15 février 1785.*

### I.

La société avoit proposé dans sa séance publique du 11 mars 1783, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. dû à la bienfaisance de M. *Lenoir*, conseiller d'état, lieutenant-général

ral de police , associé libre de la compagnie , la question suivante :

*Déterminer quelles sont parmi les maladies , soit aiguës , soit chroniques , celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre , & quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions.*

Le vrai sens de la question n'a point été saisi dans les mémoires envoyés au concours. La plus part contiennent des discussions étrangères , & sont dépourvus de faits & d'observations. Le seul mémoire ayant pour épigraphe la phrase suivante , *les virus contagieux ne sont point nés avec la nature* , a paru devoir être distingué & cité avec éloge. La question y est mieux traitée , la distribution en est plus claire & plus méthodique. Ce prix devoit être distribué dans la séance que la société tient aujourd'hui ; mais ses vues n'ayant point été remplies , elle est forcée d'en différer la distribution. Elle propose donc de nouveau le même sujet.

La question renferme trois chefs, 1°. la distinction des maladies contagieuses & non contagieuses , qu'il est indispensable d'établir. Cet article a été presque entièrement oublié par les auteurs des mémoires envoyés au concours ; il étoit cependant digne de toute leur attention. Il y a plusieurs affections , qui dans leurs premiers temps , n'offrent aucun principe de contagion , & dans lesquelles il paroît s'en développer un , lorsqu'elles ont acquis une grande intensité. Parmi les épidémies , celles qui se propagent par l'influence de l'air , des saisons ou des alimens , sont faciles à confondre avec  
celles

celles qui se communiquent d'un individu à un autre. C'est donc une recherche très-utile à faire, que celle des maladies contagieuses, soit par elles-mêmes, soit par accident, bien caractérisées & rangées avec ordre: sans doute il est possible que l'on manque de faits dans quelques-unes des parties de cet examen; alors on exposera ses doutes, on montrera quelles sont les limites actuelles de la science, & d'où il faut partir pour travailler à ses progrès.

2°. Les moyens ou voies de communication du principe contagieux, offrent aussi de grandes difficultés dans leurs recherches; quels sont les organes sur lesquels les différens *virus* portent leurs premiers coups, & comment agissent ils? Ces questions très-importantes n'ont jamais été traitées. La société desire réunir les faits qui y sont relatifs. On peut au moins, à leur défaut, donner un plan d'expériences & d'observations à faire pour les résoudre.

3°. La troisième partie du programme est très-intéressante pour la salubrité des hospices de différente nature, & pour le traitement des épidémies. Elle peut être considérée du côté de l'administration, & relativement au local. Sous le premier rapport, quelles sont les malades qui doivent être logés séparément, &c. Sous l'autre aspect, quelles précautions doit-on prendre pour prévenir la contagion des lieux, des habits, &c. & quels sont les meilleurs procédés de désinfection à mettre en usage.

Quoique la société propose la question en entier pour le concours, ceux qui, en ne répondant qu'à un des membres, donneront des renseignements utiles ou des observations intéressantes, recevront de la part de la compagnie,

des encouragemens proportionnés au mérite de leurs recherches. M. *Le Noir*, lieutenant général de police, l'a autorisée à annoncer qu'il en fera les frais, MM. les médecins & chirurgiens, chargés du traitement des maladies épidémiques, ou de celles qui régnent dans les hôpitaux, sont invités à communiquer leurs réflexions à ce sujet.

Ce Prix, ci-devant de la valeur de 600 liv. porté maintenant par M. *Le Noir* à celle de 800 liv. sera distribué dans la Séance publique de S. Louis 1787. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux Auteurs le temps que ce travail exige. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787; ce terme est de rigueur,

## I I.

La Société, considérant le peu de connoissances exactes que l'on a acquises sur la nature & les propriétés des différentes espèces de laits employés en médecine, a cru devoir fixer son attention sur cet objet de première importance. En conséquence, elle propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

*Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis, & de jument.*

La Compagnie desire que les concurrens fassent une analyse exacte de ces différens laits, qu'ils indiquent la quantité relative des principes muqueux, caséeux & butyreux que chacun d'eux contient, ainsi que la nature des sels qu'ils tiennent en dissolution. Elle invite les

chimistes & les médecins à étendre leurs travaux sur les laits considérés dans des saisons différentes, & sur différens sols, & à ne pas négliger leurs divers produits, tels que les liqueurs fermentées, le sel de lait & les fromages qu'on en prépare en grand. Dans le cas où toutes les espèces de lait ne pourroient pas être examinées, on demande sur-tout que le lait de femme ne soit pas oublié.

Déjà *Hoffmann* & *Rouelle* avoient entrepris des recherches sur ces humeurs animales. La Société desire que les travaux des concurrens soient dirigés à-peu-près sur le même plan, & appuyés par les mêmes principes.

Le Prix sera distribué dans la Séance de la fête de S. Louis 1786, & les Mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

La Société prévient qu'elle proposera pour sujet d'un second Prix, aussi de la valeur de 600 liv. des recherches sur l'usage médical de ces différentes espèces de lait, sur leur avantages & leurs inconvéniens, sur les moyens de prévenir ces derniers, & sur les différens cas auxquels chaque espèce de lait peut convenir.

*Les Mémoires qui concourront à ces Prix seront adressés, francs de port, à M. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, N° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

### III.

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal



de l'institution de la Société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle a annoncé dans sa dernière Séance publique, que la bienfaisance du Gouvernement, & la générosité de quelques-uns de ses Membres, qui n'ont point voulu être connus, l'avoient mise à portée de disposer d'une somme de 4000 liv. destinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la constitution médicale des saisons. Les mêmes conditions du concours, annoncées le 26 août 1783, subsistent. Nous croyons devoir les rappeler ici.

La somme de 4000 liv. dont il a été parlé, sera employée à la distribution de médailles de différente valeur, aux Auteurs des meilleurs Mémoires & Observations, soit sur la constitution médicale des saisons, & sur les maladies épidémiques du royaume, soit sur les différentes questions relatives à ces deux sujets, que la Société s'est réservé dans son dernier Programme le droit de proposer.

La distribution de ces différentes médailles se fera, comme il a été déjà exposé, dans les Séances publiques de l'année 1786. En conséquence les médecins & chirurgiens sont invités à entretenir avec la Société la correspondance la plus suivie. On a dit dans le Programme de 1783, & on répète ici, que l'exactitude dans la correspondance donne des droits à ces Prix.

#### I V.

Indépendamment des Prix que la Société propose dans cette Séance, elle croit devoir annoncer au public la suite des recherches qu'elle a commencées sur la topographie mé-

dicale du royaume , sur les eaux minérales & médicinales , sur les maladies des artisans , & sur les maladies des bestiaux. Elle espère que les médecins & physiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles , qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées , & elle distribuera des médailles de différente valeur aux Auteurs des meilleurs Mémoires sur ces différens sujets.

V.

Après avoir exposé les vues de la Société , relativement aux travaux qu'elle annonce, nous rapporterons ici la suite des Programmes déjà proposés.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi , & proposé dans la Séance du 26 août 1783, sur la question suivante : *Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1785.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 360 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784 : *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1785.

## 438 PRIX PROPOSÉS.

### TROISIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. proposé dans la Séance du 2 mars 1784. *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui sont la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuse & l'atrabilaire, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande si la quatrième a une existence distincte, & quelle est son influence dans la production des maladies épidémiques ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

### QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 400 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver après une campagne, la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

### CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition aux calculs, & autres affections analogues auxquelles les enfans sont sujets ; si cette disposition dépend des vices de l'ossification ; & quels sont les moyens de la prévenir, & d'en arrêter les progrès ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

### SIXIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer quels sont*

## PRIX PROPOSÉS. 439

*les caractères des maladies nerveuses, proprement dites ; telles que l'hystéricisme, l'hypochondriacisme, &c. jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie ; quelles sont leurs causes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.*

### SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 11 mars 1783, & 31 août 1784. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.*

### HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 15 février 1785. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.*

### NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Déterminer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit ai-*

*guës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre; 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.*

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à *M. Vicq d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adresse de *M. Vicq d'Azyr*; la seconde ou celle extérieure, à l'adresse de *monseigneur le Contrôleur général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins, physiciens & chirurgiens qui ne correspondent point avec la Société, parce qu'elle a déjà des associés ou des correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle desire avoir tous les gens de l'art pour correspondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.



## A V I S.

*Concernant les eaux minérales de Bierville.*

Il existe dans la terre de Bierville, située à une lieue & demie d'Etampes, une source minérale très-abondante, qui avoit été ignorée jusqu'ici. Un grand nombre de cures opérées par ces eaux, ont excité l'attention de M. le comte de *Bierville*, propriétaire de cette terre, qui n'a pas cru devoir négliger de s'assurer des vertus de ces eaux. Il a prié plusieurs gens de l'art d'en faire l'analyse sur les lieux. Ceux-ci les ont reconnues pour être très ferrugineuses, & les ont regardées comme ayant les propriétés convenables dans les maladies, pour lesquelles MM. les médecins conseillent les eaux de cette espèce. Mais M. le comte de *Bierville* ne s'est pas contenté de ces premiers essais ; & voulant se conformer aux réglemens donnés par le Roi, concernant les eaux minérales, il a soumis à l'examen de la Société royale de médecine, tant les analyses qui avoient déjà été faites des eaux de Bierville, que plusieurs bouteilles de ces mêmes eaux. Les commissaires nommés par cette Compagnie en ont fait un rapport, d'après les conclusions duquel la Société royale de médecine a formé la délibération suivante.

*Extrait des registres de la Société royale de médecine.*

La Société royale de médecine ayant en-

tendu, dans la Séance tenue au Louvre le 3 septembre 1784, la lecture du rapport fait par MM. *Teffier, Cornette & Fourcroy*, sur les eaux minérales de Bierville, dans lequel ils ont fait mention des bons effets obtenus par MM. *Boncerf*, médecin, *Filleau & Buttet*, chirurgiens à Etampes, qui les ont employées avec succès dans plusieurs circonstances, a jugé que ces eaux qui sont très-ferrugineuses, peuvent convenir dans le traitement des maladies de l'estomac, de l'ictère, des obstructions, des fièvres intermittentes, & de plusieurs autres maladies, dans lesquelles l'usage des eaux de cette espèce est indiqué. Elle a pensé que M. le comte de Bierville devoit être autorisé à faire annoncer ces eaux dans le public, afin d'en rendre l'usage plus étendu & plus général.

Signé VICQ D'AZYR,  
secrétaire perpétuel.

Les eaux de Bierville se trouveront au bureau général des eaux minérales, rue Plâtrière, à Paris.

Les malades auxquels on pourroit conseiller de prendre les eaux de Bierville sur les lieux, trouveront à Etampes, qui n'en est qu'à très-peu de distance, & où l'air est très-pur & très-sain, des logemens convenables, & pourront très-aisément faire demander des eaux minérales à Bierville.



## A U T R E    A V I S.

On trouve chez *Théophile Barrois le jeune*, libraire à Paris, quai des Augustins, n° 18, *Caroli Petri Thunberg Flora Japonica, sistens plantas insularum Japonicarum secundum systema sexuale emendatum redactas ad xx classes, ordines, genera & species, cum differentiis specificis, synonymis paucis, descriptionibus concinnis & xxxix iconibus adjectis.* Lipsiæ, 1784, in-8°.

On trouve chez le même libraire le catalogue des livres de la bibliothèque de M. *Spielmann*. La vente de ces livres avoit été annoncée pour le mois de janvier dernier : elle ne se fera qu'en avril.

N° 1, 2, 3, 5, 7, 8, M. GRUNWALD.  
4, 6, 9, 10, M. WILLEMET.  
11, 12, M. ROUSSEL.





# T A B L E.

|  |          |
|--|----------|
| <i>Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils,</i>   | Page 290 |
| <i>Observat. sur les deux Rapports de MM. les Commissaires nommés par Sa Majesté pour l'examen du Magnétisme animal. Par M. Dullon, méd.</i> | 337      |
| <i>Observations sur l'efficacité des vésicatoires. Par M. Archier, méd.</i>  | 360      |
| <i>Observat. sur un polype d'un volume extraordinaire. Par M. Baudier, chir.</i>   | 372      |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1785,</i>   | 378      |
| <i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>   | 382      |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>  | 385      |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>   | 386      |

## N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Académie,</i>   | 389 |
| <i>Médecine,</i>   | 394 |
| <i>Chirurgie,</i>  | 411 |
| <i>Pharmacie,</i>  | 412 |
| <i>Botanique,</i>  | 413 |
| <i>Physique,</i>   | 416 |
| <i>Chimie,</i>   | 420 |
| <i>Nouvelles littéraires de l'Allemagne &amp; du Nord,</i>                       | 421 |
| <i>Séance publique par la Société royale de médecine,</i>                        | 426 |
| <i>Prix distribués dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i> | 427 |
| <i>Prix proposés par la même Société,</i>  | 431 |
| <i>Avis,</i>   | 441 |
| <i>Autre Avis,</i>   | 443 |

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1785. A Paris, ce 24 février 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A V R I L 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

*Suite de l'hospice de Vaugirard (a).*

La méthode de traiter les enfans ma-

---

(a) Tout ce qui est contenu dans cet article, & tout ce qui se trouvera dans le Journal

Tome LXIII.

V.

lades par le moyen de leurs nourrices est si simple & si naturelle, qu'elle doit avoir été connue de tous les temps. Quand on fait prendre une médecine à une nourrice, on voit souvent son enfant éprouver les effets du médicament purgatif. Les nourrices sujettes à la colère donnent des convulsions à leurs enfans; celles qui observent un mauvais régime, ont de la peine à les élever; enfin, celles qui sont mal saines communiquent aux enfans qu'elles allaitent la dépravation de leurs humeurs. On devoit donc conjecturer qu'en donnant du mercure à une nourrice, son lait se trouveroit imprégné de ce spécifique, & qu'il acquerroit ainsi une qualité médicamenteuse; mais les espérances qu'on pouvoit concevoir de ce traitement, n'étoient pas simplement vagues & spéculatives; plusieurs observations frappantes, communiquées par les

---

prochain sur le même sujet, est extrait d'un Mémoire imprimé dans le troisième volume de la Société royale de Médecine pendant l'année 1781; d'un mémoire lu au *primâ mensis* de la Faculté, & publié en novembre 1781; & de différens autres Mémoires donnés au Gouvernement sur l'hospice de Vaugirard, depuis son établissement, jusqu'au moment actuel.

personnes que le magistrat de la police consulta sur ce nouvel établissement, étoient des motifs plus puissans qui sembloient garantir la réussite de cette nouvelle entreprise. L'inspecteur général des hôpitaux, appelé pour diriger cet essai intéressant, donna une nouvelle valeur aux raisons qu'on pouvoit alléguer en faveur du traitement par le moyen des nourrices. La méthode du traitement fut combinée, arrêtée, & mise par lui en exécution. Ce plan se trouve ainsi développé dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, (tom. iij, pag. 181.)

« Des observations isolées ayant appris qu'une mère atteinte de maladie vénérienne pouvoit, en allaitant son enfant, se faire guérir, & le guérir lui-même, on a présumé que ce moyen employé en grand, seroit très-utile pour le traitement des enfans nouveau-nés, & qu'il donneroit la solution du problème que l'on cherchoit depuis long-temps. On étoit certain que cet essai n'exposeroit à aucun inconvénient, & on étoit fondé à croire qu'il apprendroit au moins comment le mercure reçu par la mère agit sur l'enfant; genre de recherches qui ne pouvoit que fournir des résultats utiles.

Il falloit se déterminer pour une mé-

rhode. Le raisonnement & l'expérience ayant démontré que les frictions mercurielles sont le remède le plus efficace, & le moins capable d'altérer la santé, sur-tout dans le cas dont il s'agit, on résolut de les mettre en usage & de les préférer.

La méthode ayant été choisie, on reçut dans l'Hospice destiné à ce traitement, des femmes grosses de sept mois, attaquées du mal vénérien, pour y faire leurs couches, & y allaiter leurs enfans; avec cette condition que si leurs forces le leur permettoient, elles allaiteroient un second nourrisson infecté qu'on leur présenteroit. On y admit en même temps, & aux mêmes conditions, des nourrices attaquées du même mal.

On a donc à traiter des mères avant & après l'accouchement, & des enfans dont les uns peuvent prendre le mamelon, tandis que les autres le refusent. Nous indiquerons successivement ce qui convient dans ces différens cas.

Lorsque les femmes enceintes sont attaquées d'une manière grave, & qui ne permet point de délai, on leur donne les soins nécessaires pour empêcher l'avortement, & on leur fait subir un traitement palliatif, tel que la circonstance l'exige, en se réservant de leur administrer

les remèdes d'une manière complète après l'accouchement. Leur boisson est une légère décoction de falsepareille ; que l'on a bien fait ramollir avant de l'employer, ou de l'eau d'orge, lorsque la falsepareille porte trop de chaleur & d'éritisme. On leur donne en même temps une petite quantité de panacée mercurielle, à des distances plus ou moins éloignées. La dose ordinaire est de deux grains seulement ; encore y a-t-il beaucoup de femmes auxquelles il est impossible de les faire prendre chaque jour sans inconvénient.

Dans les trois ou quatre premiers jours après l'accouchement, on se conduit comme pour les femmes qui ne seroient point malades d'ailleurs, & on leur remet deux enfans qu'elles doivent allaiter.

Vers le dixième ou le douzième jour, on commence l'usage des bains ; on en fait prendre jusqu'à douze. Les premiers doivent être d'une demi-heure seulement, & les derniers d'une heure entière.

Après avoir fait baigner la nourrice ou la mère cinq ou six fois, on a recours aux frictions, qui n'empêchent point que l'on ne continue le reste des bains. On se sert, comme il est d'usage, d'onguent mercuriel double, dont on emploie un

gros à-peu-près dans chacune des premières frictions. On augmente ensuite cette dose, & on y met des intervalles proportionnés aux effets qui en résultent. Il faut sur-tout ne point oublier que les enfans périssent lorsque le mercure agit avec trop d'énergie ; ils sont alors tourmentés par des coliques & des dévoiemens, & ils jettent des cris continuels. On doit donc être beaucoup plus modéré dans le traitement des mères & des nourrices infectées qui allaitent un ou plusieurs enfans, que dans toute autre circonstance. Il est rare que l'on soit obligé d'employer plus de trois onces de pommade mercurielle. La boisson ordinaire est de l'eau de riz, que l'on donne aussi aux enfans. Lorsque les accidens sont graves, on fait prendre aux mères ou nourrices de la décoction de falsépareille. On veille avec la plus grande attention à leur régime, & on se garde bien de leur remettre vers le milieu du traitement des enfans nouvellement infectés ; ce que l'on ne pourroit faire sans altérer leur santé, & celle du premier enfant qu'elles allaitent. La totalité du traitement, en y comprenant les bains, dure deux mois, ou deux mois & demi, & très-rarement trois mois.

Les précautions que l'on prend, par rapport aux enfans, font de les tenir bien proprement & bien secs ; de les coucher seuls ; de les placer dans un lieu bien aéré, & où l'on n'en réunit pas beaucoup ensemble ; & de les laver, après chaque déjection, dans une petite baignoire faite exprès, où il se trouve toujours de l'eau tiède, que l'on renouvelle souvent.

On touche chaque jour une ou deux fois les aphthes avec un pinceau de charpie, trempé dans une eau qui tient du sublimé corrosif en dissolution, à la dose de six grains par pinte. On étuve les ulcères & exulcérations avec de l'eau d'orge, & on s'en sert aussi pour bassiner les paupières enflammées.

Le cas le plus embarrassant & le plus grave, est celui dans lequel les enfans ne peuvent pas prendre le mamelon, soit parce qu'ils sont trop foibles, ou parce que les aphthes rendent la succion trop douloureuse. On essaie de les nourrir avec le lait de vache, de chèvre ou d'ânesse, suivant leur force. On leur donne de l'eau de riz, & on les expose à la vapeur du mercure revivifié du cinabre, placé dans une terrine de fer que l'on chauffe. On dirige cette vapeur de plus ou moins loin vers les malades, que l'on a soin de ne



pas trop fatiguer. Lorsque la respiration devient trop fréquente, on les éloigne, & on les porte dans un lieu où ils puissent respirer un air libre & frais.

Ce moyen seul ne guériroit pas ces enfans, mais il affoiblit les accidens, il favorise la nutrition, & il les met en état de prendre le mamelon d'une nourrice dont le traitement commence. On observe d'ailleurs, relativement au logement, à la propreté & aux bains, les mêmes précautions que l'on a exposées ci-dessus pour les autres enfans qui sont au teton. »

*Hippocrate* avoit dit que la seule manière de traiter les enfans nouveaux-nés malades, étoit de traiter leurs nourrices : *Lactantium cura tota in curatione nutricum*, (*Epidem. lib. 6.*) Cependant deux siècles s'étoient écoulés depuis l'origine de la maladie vénérienne, avant qu'aucun médecin cherchât à faire l'application de ce sage précepte pour le traitement des enfans qui naissent infectés de cette maladie ; & jusqu'à l'établissement de l'hospice de Vaugirard, cette méthode n'étoit encore pour ainsi dire qu'une belle théorie. Il est aisé de s'en convaincre, en faisant quelques réflexions historiques sur ce sujet. (*Extrait du Mémoire lu à la Faculté.*)

« Jusques vers le milieu du dix-septième siècle, on disputa avec tant de chaleur sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes, & on l'administra avec tant d'effroi & d'incertitude, qu'on ne songea guère à l'appliquer à la guérison des enfans nouveau-nés, infectés de ce mal (a). *Mathiole*, médecin Siennois, a donné en 1536, la composition d'une eau philosophale, qu'il assure être bonne pour la guérison des nourrices & des enfans nouveau-nés, attaqués de cette maladie (b). *Nicolas Massa* chirurgien, son contemporain, dit que les pustules aux angles de la bouche, sont les signes de la vérole dans les enfans nouveau-nés, & recommande aussi une eau qui guérit les pustules & ulcères véroliques sans onction (c). *Rondelet*, médecin de Montpellier, & d'après lui, *Paré*, *Pigray*, & d'autres auteurs du dix-septième siècle, ont décrit dans leurs Œuvres, certaines eaux thé-

---

(a) Voyez les écrivains les plus célèbres du seizième siècle sur la maladie vénérienne, rassemblés dans l'*Aphrodisiacus* de LUISIUS, en 1566.

(b) *De Morbi gallici curatione dialogus*, 1536, Lugd. pag. 65.

(c) *Nic. Massæ, de Morbo Neapolit. lib. j, cap. 7; & lib. ij, cap. 3. Lugd. 1536.*

riacales , dans lesquelles ils avoient beaucoup de confiance pour la guérison des enfans nouveau-nés , en conseillant toutesfois d'y joindre la décoction des bois sudorifiques pour la mère, & des linimens très-légers sur les pustules de l'enfant (a). Sur la fin du seizième siècle, *Louis Guyon Dolois*, fleur de la *Nauche*, médecin, donna dans son Cours de Médecine théorique & pratique, un chapitre fort détaillé sur le traitement des maladies vénériennes chez les enfans. Ce médecin rejette les eaux thériacales, conseille de faire tetter des chèvres aux enfans malades, ou un linge trempé dans du lait de femme tout récemment exprimé, & de gagner un peu de temps pour passer à des onctions mercurielles. « Et même, dit-il, » certains, pendant que les enfans tettent, » les frottent de graisse de pourceau, mêlée d'un peu de fugitif, la mettant sur » les bubes & ulcères du petit, en s'abstenant d'en user, quand on leur connoît » la bouche sentir & échauffer. Il s'en est » guéri quelques-uns. Mais, qui pourroit

---

(a) Voyez RONDELET, de *Morbo gallico*, Par. 1573 ; les Œuvres de PARÉ, 1607 ; l'Epitome de PIGRAY, 1634 ; la Chirurgie de GUILLEMEAU, 1647, &c.

» attendre l'âge de quatre ou cinq ans, la  
 » guérison seroit plus assurée. » Car, dit-  
 il, à la tête du même chapitre : « Com-  
 » bien qu'on en ait vu qui ont vécu quel-  
 » ques mois ; si est-ce qu'enfin il leur faut  
 » mourir avant l'an révolu le plus sou-  
 » vent (a). » La plus part des méde-  
 cins, qui écrivoient du temps de l'au-  
 teur de ce livre, sont bien éloignés de  
 traiter aussi amplement ce sujet, quoi-  
 qu'aucun d'eux n'oublie d'annoncer la  
 manière réciproque dont s'infectent la  
 nourrice & l'enfant. *Sydenham* n'en dit  
 rien dans sa Lettre au docteur *Brady* (b).  
*Riviere*, dans ses observations comu-  
 niquées, dit en peu de mots, qu'un en-  
 fant né d'une mère infectée, a été traité  
 dès le quinzième jour par le précipité  
 blanc, à la dose de deux grains tous les  
 deux jours. *Harris* assure positivement  
 que des enfans couverts de taches & de  
 pustules qu'ils avoient gagnés en suçant le

---

(a) Le Cours de Médecine théorique & pra-  
 tique, par M. LOUIS GUYON DOLOIS, sieur  
 DE LA NAUCHE, docteur en médecine ; par  
 M. LAZARE MEYSSONIER, médecin de Mont-  
 pellier, sixième édition, Lyon, 1673, tom. ij,  
 liv. j, pag. 28.

(b) *Epistola responsoria*, 1680.

lait de femmes infectées, ont été guéris sans retour par une méthode fort simple; il s'agit seulement, selon lui, de mêler de la poudre de falsepareille aux panades & aux bouillies, & d'y ajouter un peu de santal citrin pour en corriger l'insipidité, en observant de purger de temps à autre : assertion forte & précise, mais qui depuis n'a été appuyée par aucun succès (a). Garnier, médecin de l'hôpital de Lyon, & auteur d'un Recueil de formules à l'usage de cet hôpital, y joignit, en 1696, une dissertation sur les maladies vénériennes; il remarque dans cet ouvrage, qu'il a fait frotter des femmes grosses & infectées de la maladie vénérienne, jusques dans le neuvième mois; que les enfans de ces femmes sont venus au monde guéris, ou peu infectés, & qu'il en a vu de ces derniers, achever de se guérir en suçant le lait de leurs mères qui avoient le flux de bouche (b). Parmi les ouvrages donnés dans le commencement du dix-huitième siècle sur la maladie vénérienne, ou sur les maladies des enfans, il ne paroît pas que la doctrine médicale ait fait beau-

---

(a) HARRIS, de *Lue venerèâ, versùs finem*.

(b) Traité pratique de la vérole; par M. PIERRE GARNIER. Lyon, 1696, pag. 65.

coup de progrès sur cet article. On craignoit, & avec raison, les effets dangereux des linimens mercuriels sur les corps délicats des enfans; d'un autre côté, l'administration des anti-vénériens étoit une affaire si grave, qu'on n'osoit plus l'employer chez les femmes qui étoient parvenues à la moitié du temps de leur grossesse (a). *Mauriceau* remarque, comme quelque chose de fort extraordinaire, qu'il a fait frotter des femmes dans les quatre premiers mois de grossesse, & ne dit rien des moyens propres à guérir l'enfant qui naît infecté. *Vercelloni* annonçoit en 1720, que deux enfans trouvés vérolés avoient infecté un très-grand nombre de nourrices; & dans un autre endroit, il dit avec assurance, qu'il a employé avec grand succès, en pareille circonstance, les moyens dont parle *Riviere* dans l'observation déjà citée, c'est à-dire les sels mercuriels (b). A cette époque à-peu près, le fameux *de Brunn*, ou *Brunner*, médecin Suisse, publia en mourant un livre sur le traitement de la maladie

---

(a) Les Accouchemens de MAURICEAU, tom. ij, obs. 61 & 100.

(b) *De Pudendorum morbis & Luc venerea Tetrabiblion.*

vénerienne sans salivation. Il y parle avec beaucoup de confiance d'une manière de traiter les enfans infectés du mal vénérien, consistante dans l'usage du mercure doux, en y unissant la décoction des bois sudorifiques & du mercure coulant (a). On verra dans la suite de ces détails, ce que l'expérience de l'hospice de Vaugirard a appris sur cette méthode. En 1736 parut le premier traité général & méthodique sur la maladie vénérienne. Le célèbre *Astruc*, qui n'avoit rien épargné pour donner le plus grand prix à cet ouvrage, y parle de la manière dont cette maladie se déclare dans les enfans nouveau-nés, en décrit brièvement les symptômes les plus communs, les regarde à-peu-près comme incurables, & cependant conseille expressément de ne point faire immédiatement de remède aux enfans, mais d'administrer seulement des frictions aux nourrices (b). Le traducteur & le commentateur de *Burton*, M. *Le Moine* qui présente la doctrine de M. *Antoine Petit* sur les maladies des enfans, donne aussi

---

(a) *Methodus tuto ac facili citrà salivationem curandi lue[m] veneream*, 1739, Schaffusiae.

(b) *De Morbis venereis*, lib. iv, cap. 5.

le même conseil qu'*Aflruc* (a). *Rosen*, médecin Suédois, connu par son Traité sur les maladies des enfans, recommande le même traitement, & cite plusieurs observations à ce sujet (b). Enfin, *Leyret* annonce qu'il a traité & guéri des enfans, en faisant frotter des chèvres dont il rendoit ainsi le lait médicamenteux (c).

Cependant la méthode curative, quoique bien décrite par plusieurs auteurs, n'avoit point été confirmée par une expérience authentique & suivie, & il y en a deux preuves frappantes.

La première est le silence, ou les diverses opinions de plusieurs médecins les plus recommandables sur ce sujet. On peut citer entre autres *Van-Swieten*, si exact & si étendu dans son Traité des maladies vénériennes, & qui n'a pas dit un mot sur la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés. D'un autre côté, les préparations mercurielles salines, telles que la panacée, le sublimé, le mercure gommeux, les frictions avec l'onguent mer-

(a) Maladies des enfans, à la suite des accouchemens de BURTON, tom. ij, pag. 7.

(b) Traité des maladies des enfans, pag. 560.

(c) L'Art des Accouchemens, troisième édition, pag. 267, §. 1375.



curiel camphré, l'extrait de ciguë, sont les remèdes qui ont été préconisés par d'autres médecins distingués de ce siècle.

La seconde preuve se trouve dans les écrits mêmes des auteurs qui se sont le plus étendus sur cette matière. *Astruc*, si précis sur le vrai traitement, paroît l'avoir peu suivi, soit par les détails qu'il laisse à desirer sur cette classe de maladie vénérienne, soit par le pronostic qu'il en tire. *M. Lemoine* parle beaucoup des précautions à prendre pour frotter les nourrices, mais paroît avoir encore plus de confiance dans l'application des emplâtres mercuriels sur les enfans. *M. Fabre* conseille aussi le lait de mère, de préférence à tout autre moyen, mais ne cite aucun fait à l'appui de ce conseil. *Rosén*, beaucoup plus étendu que les auteurs sur les symptômes, est encore éloigné d'en présenter le vrai tableau, & n'apporte que quelques exemples de traitement, qui même ne lui sont pas tous propres. Enfin, l'expérience de *M. Levret* n'avoit pas été répétée, & étoit d'ailleurs sujette à beaucoup de difficultés. »

On voit donc que la méthode de traiter par le moyen de leur nourrice, les enfans infectés du mal vénérien, n'avoit encore été appuyée que sur quelques

observations isolées, & qu'il falloit un établissement public pour en faire connoître toute la valeur.

Il s'agit maintenant de développer avec quelque détail les différentes parties du plan général de traitement que nous avons exposé ; car, sur ce sujet encore plus que sur tout autre, il ne suffit pas de présenter les principes, il faut encore indiquer les différentes circonstances qui peuvent diriger dans leur application. Ainsi, sans répéter ce qui a été dit sur la méthode curative employée à l'hospice de Vaugirard, on va donner des observations générales & particulières, 1<sup>o</sup> sur la préparation des femmes grosses destinées à être nourrices ; 2<sup>o</sup>. sur l'état des enfans infectés ; 3<sup>o</sup>. sur le traitement des nourrices ; 4<sup>o</sup>. sur le traitement particulier des enfans.

Le précis des observations faites dans cet hôpital, sera suivi par des Réflexions sur quelques maladies étrangères à la maladie vénérienne ; parce que ces maladies y ont été examinées & suivies avec une attention remarquable ; telles sont le millet, maladie contagieuse si funeste aux enfans nouveau-nés, la fièvre puerpérale, dont on s'est tant occupé les années dernières, & quelques autres affections

morbifiques particulières aux enfans du premier âge.

---

*OBSERVATIONS sur la préparation des femmes grosses destinées à être nourrices.*

D'après le tableau détaillé des femmes grosses qui entrent dans cet hôpital, il est aisé de conclure que presque toutes ont à leur arrivée des affections morbifiques de différente nature. Les plus fortes de ces femmes sont abattues, soit par la fatigue, soit par les suites inévitables de la misère & de la maladie dont elles sont attaquées; maladie souvent fort grave, & toujours négligée. Ce qui n'est qu'indisposition chez les femmes robustes & bien constituées, est réellement maladie chez celles qui sont foibles, délicates, ou qui ont languì plus long-temps dans la détresse, & dans la privation totale des secours dont elles avoient besoin. En ne s'occupant point dans ce moment-ci de la maladie vénérienne, on peut rappeler à trois espèces les maladies dont les femmes grosses sont affectées; 1<sup>o</sup> des affections fébriles; 2<sup>o</sup> des maladies de saburre; 3<sup>o</sup> des maladies de foiblesse.

1<sup>o</sup>. *Les affections fébriles.* Elles sont presque toujours du genre des fièvres in-

termittentes. Ces fièvres sont tierces ou double-tierces, & accompagnées d'un caractère de langueur très-remarquable. La plupart se guérissent assez facilement par l'usage des amers, des laxatifs & du quinquina; mais les rechûtes sont communes, à cause des fautes de régime. Quelques-unes de ces fièvres sont très-tenaces, & l'on s'obstineroit en vain à vouloir les combattre : il semble qu'elles soient unies à l'état de grossesse, & elles durent jusqu'au moment de l'accouchement. Ces fièvres dernières datent ordinairement de fort loin, ont un type plus irrégulier que les autres, & ne paroissent pas apporter un si grand dommage à la santé. En général ces affections fébriles marquent une mauvaise disposition dans les premières voies, de la délicatesse dans le genre nerveux, & sont d'un mauvais augure pour le service qu'on peut attendre de ces femmes.

2°. *Les maladies de saburre.* Telles sont les affections vermineuses, l'inappétence, les nausées, avec des accès de fièvres, des diarrhées bilieuses, &c. Les remèdes ordinaires à ces maladies, donnés avec la modération convenable aux circonstances, sont ce qu'il convient d'employer; on y a joint la rhubarbe unie à la

panacée pour les affections vermineuses; les amers, les laxatifs, les purgatifs légers sont mis en usage pour ranimer le ton de l'estomac, & expulser les mauvais suc dont les premières voies sont imprégnées. Un des remèdes les plus efficaces, est un léger émético-cathartique, tel qu'une once & demie de manne, & dix grains d'ipécacuanha. Il est bon d'observer que cette potion vomitive & purgative a toujours parfaitement évacué les femmes les plus délicates, sans avoir jamais produit aucun inconvénient. On verra par la suite, que cette manière d'évacuer ne se borne pas seulement à l'avantage de secouer l'estomac; ces femmes se rétablissent assez promptement, & deviennent, quand elles le veulent, de bonnes nourrices.

3°. *Les maladies de foiblesse.* Ce sont les obstructions, les bouffissures, la diarrhée, la fièvre lente. Les apéritifs variés suivant les circonstances, les béchiques, les laxatifs, les toniques, & sur-tout le régime, sont les moyens dont on use dans ces circonstances. La fièvre lente caractérise l'affection de poitrine, ou un degré de cachexie très-fort. La sagesse du régime, les médicamens opposés aux causes de la cachexie, sont les seules ressources qu'on puisse avoir; le vin anti-

scorbutique, le vin d'absynthe, les béchiques incisifs, la rhubarbe, le quinquina, sont les remèdes qui servent à remplir les différentes indications qui se présentent chez les femmes de cette classe. Il est essentiel d'observer qu'en agrandissant le local, en veillant avec plus d'attention à la propreté & au régime, on a vu le nombre de ces malades sensiblement diminuer, & leurs maladies devenir moins longues & moins graves. Presque toutes ces femmes débiles sont du nombre de celles qui ne peuvent pas nourrir par défaut de constitution.

La marche indiquée dans le plan général pour le traitement antivénérien des femmes grosses, doit être suivie avec quelque restriction. Toutes celles qui sont bien portantes, ou qui sont rétablies de leurs indispositions, & dont les symptômes vénériens ne sont ni très-multipliés, ni très-puissans, se trouvent parfaitement bien de prendre chaque jour un ou deux grains de panacée; mais cette préparation mercurielle ne convient ni aux femmes très-déliçates, ni à celles qui ont des accidens très-graves.

Les femmes délicates sans maladie décidée, sont celles qui ont la poitrine plus ou moins affectée, ou qui sont sujettes

à la diarrhée. On leur donne de légères frictions deux fois la semaine, ou bien on essaye de leur incorporer la panacée à très-petite dose avec la rhubarbe ou l'extrait de genièvre.

Celles qui ont des accidenstrès-graves, doivent être soumises à un traitement différent, soit par son activité, soit par son analogie avec les symptômes. Ces femmes sont de deux espèces. 1°. Les unes ont des ulcérations ou des tumeurs à l'extérieur des parties naturelles, dont l'étendue ou le volume sont considérables. Les malades ne peuvent pas marcher; les douleurs lancinantes qu'elles éprouvent, leur donnent une fièvre d'irritation, & les privent du sommeil; enfin la conformation des parties où réside le siège du mal est si dénaturée, que l'accouchement ne pourroit pas se faire sans causer des douleurs atroces, & sans le plus grand danger pour l'enfant. Ces accidens ne sont pas dangereux, & on les traite par des moyens bien simples. On applique alternativement des cataplasmes émolliens, & du cérat mercuriel étendu sur du papier brouillard. Au bout de quelques jours, il y a du soulagement, & on est étonné de la promptitude avec laquelle les ulcères se détergent, & les tumeurs

s'affaissent. Le mercure, introduit par ces linimens, pénètre dans la circulation avec promptitude ; & quand les symptômes exigent un secours puissant , il est d'autant plus difficile d'éviter un commencement de salivation , que l'état général de ramollissement, produit par la grosseffe, y dispose singulièrement. Les femmes les plus mal affectées par ces symptômes, ont été de bonnes nourrices, quand elles ont eu la bonne volonté & le courage nécessaire pour en remplir les devoirs.

2.<sup>o</sup>. D'autres ont des accidens moins effrayans en apparence , mais sont réellement affectées d'une manière plus dangereuse : elles ont des pustules plates, noires , & des gales vénériennes ; les glandes maxillaires sont à moitié squirreuses ; il y a des ulcères à la gorge, ou un écoulement gonorrhœique très-fétide. Souvent elles sont dans la cachexie ou dans le marasme. Elles dorment mal , ont un pouls continuellement irrité , & l'estomac fait très-mal ses fonctions.

La sécheresse de la peau, l'évétisme général dans lequel elles sont, demandent des bains ; mais les fausses couches fréquentes qui ont eu lieu dans le commencement de l'établissement, ont fait mettre la plus grande circonspection dans



l'usage de ce remède auxiliaire, & on ne l'a prescrit que dans les cas de grande nécessité. En considérant l'état cachectique de ces femmes, on voit aisément que ces cas sont très-rares. Les amers, les fébrifuges, les antiscorbutiques, les toniques, sont les moyens auxiliaires qui suffisent dans presque toutes les circonstances pour concourir avec le mercure à abattre la violence des accidens, & à restaurer les forces. On se trouve fort heureux, quand l'estomac de ces malades est assez robuste pour permettre d'unir le lait au quinquina, ou aux bois sudorifiques. Les frictions sont administrées à petite dose, mais rapprochées; cependant, quelque effort que l'on fasse, il arrive quelquefois que ces femmes ont des humeurs trop corrompues par le virus vénérien, pour pouvoir allaiter sans danger pour les enfans, & on les leur confie avec d'autant plus de réserve, qu'elles sont pour la plus part dans la classe des femmes qui ne peuvent pas nourrir, soit par mauvaise volonté, soit par foiblesse.



*OBSERVATIONS sur l'état des enfans infectés.*

Le développement de la maladie vénérienne est bien éloigné d'être le même dans tous les enfans nés de femmes infectées; en effet, les uns apportent en naissant, des symptômes non équivoques du mal vénérien; chez les autres, ces symptômes paroissent peu de temps après leur naissance; chez quelques-uns, ils restent plus ou moins long-temps cachés, pour se montrer ensuite avec fureur.

Plusieurs personnes doutent que dès le premier moment de la naissance de ces enfans, il puisse paroître des symptômes qui annoncent le virus dont ils sont imprégnés. Si par symptômes du mal vénérien, on entend des pustules très-éminentes, des ulcères très-marqués, l'ophtalmie vénérienne, des aphthes, &c. on peut dire que les enfans ne naissent pas avec les signes du mal vénérien; mais si le marasme, la destruction de l'épiderme, les taches noires & livides, des points ulcéreux, sont les effets du virus vérolique, il faudra conclure que les enfans naissent quelquefois avec des signes non équivoques de la maladie vénérienne.

Quand une femme très-infectée accouche d'un enfant mort & à moitié pourri, on attribue cet état de dissolution de l'enfant, à l'acrimonie des eaux dans lesquelles il a séjourné; par une conséquence nécessaire, on doit admettre que l'action de ces mêmes eaux doit produire dans certaines circonstances des effets moins marqués, mais non moins réels; & certainement, quand une femme infectée du mal vénérien met au monde un enfant dont la peau est flétrie, ridée, dont l'épiderme est macéré, ou marqué de taches livides & noires, il est clair que ces symptômes sont ceux du virus vénérien.

A l'Hospice, on ne voit ordinairement, au premier moment de la naissance, d'autre signe de l'existence du virus vénérien, que cette macération, ou ces taches de l'épiderme. Trois enfans cependant sont nés avec des signes plus caractérisés. Sur la fin de l'année 1781, l'enfant de la nommée *Agathe* est né avec un ulcère chancreux à la fourchette. En février 1782, l'enfant de la nommée *Ouret* avoit au moment de sa naissance une tumeur stéatomateuse à l'angle interne de l'œil. Cette tumeur, grosse comme une noisette, concourut avec d'autres symptômes plus tardifs à

donner la mort à cet enfant, & l'on trouva les os sur lesquels elle reposoit, enfoncés & corrompus. En 1783, un enfant appartenant à *Marie Gunb.*... est venu au monde marqué de pustules noirâtres & livides très-distinctes.

Sur le plus grand nombre des enfans ; c'est peu de jours après la naissance que les accidens se développent ; & , en général, on peut dire qu'ils naissent dans les premiers huit jours.

Les enfans chez lesquels le mal a paru léger, ou ne s'est pas développé dans les premiers huit jours, ne doivent pas être regardés pour cela comme non infectés. Nous en avons eu des preuves répétées ; mais il suffira de rapporter les faits suivans.

Dans le commencement de l'année 1781, plusieurs enfans qui avoient eu des symptômes très-légers en apparence, & qui tetoient bien, ont été attaqués subitement, au bout de trois semaines ou d'un mois, d'accidens très-graves & funestes, tels que des phlegmons ou des aphthes au voile du palais.

En 1782, une mère avoit eu deux enfans, chez lesquels on n'avoit apperçu que des symptômes légers & douteux. Trois mois après, ces enfans eurent des

ophthalmies, des enchifrenemens, des pustules, des rhagades; & il fallut non-seulement donner une très-grande dose de mercure à la mère, mais administrer aux enfans un traitement particulier, &c.

La troisième classe d'enfans malades, ou ceux chez lesquels le virus se développe tard, ont les mêmes symptômes que les autres, mais avec des différences qui leur sont propres, comme nous le verrons dans la suite de cette exposition.

Les symptômes vénériens chez les enfans sont beaucoup plus multipliés que ne l'avoient annoncé les auteurs qui se sont le plus étendus sur cet article, tels qu'*Astruc* & *Rosen*; mais ils peuvent se diviser en écoulemens, ulcères, pustules & tumeurs. Ils affectent particulièrement la bouche, les yeux & les parties de la génération; cependant, comme il n'est aucune partie du corps où ils ne portent leur ravage, nous les suivrons successivement dans ces différentes parties.

Le cuir chevelu est sujet à des ulcères, des pustules & des tumeurs. Ces ulcères paroissent d'abord sous la forme d'érosions simples: on les voit sur le coronal, sur les pariétaux & à la bosse occipitale. Bientôt ils s'élargissent & blanchissent un peu; ils distillent ensuite une liqueur ichoreuse,

fétide ; & prennent à la fin une couleur noire , qui annonce la gangrène prochaine. Les pustules sont de petits boutons comme ceux d'une petite vérole discrète , si ce n'est qu'ils sont plus aplatis. Ils tournent aussi de même à une prompte suppuration , & se dessèchent sans s'ouvrir. Les tumeurs qui viennent au cuir chevelu , méritent d'être remarquées ; elles sont rondes & dures , ou irrégulières & mollasses. Ces dernières ont été si abondantes dans un enfant de six semaines , qu'il y en avoit sur toutes les fontanelles ; elles étoient de la grosseur d'une noix.

La face est souvent livide & terreuse , quelquefois la peau est noire & desséchée ; ce ne sont plus les traits de l'enfance ; les rides , les plis & la contraction de la douleur en font la miniature de la décrépitude ; il paroît aussi au visage de petites pustules sèches comme à la tête. On voit quelquefois sur le bout du nez une espèce de tache noirâtre , qui n'est autre chose que l'empreinte d'une pustule plate ou très-peu éminente , qui tourne à la gangrène ; enfin , on remarque encore à la face d'autres pustules légèrement inflammatoires , & des dartres crustacées.

La conque auriculaire est rarement af-

fectée ; mais cependant on observe quelquefois des symptômes à cette partie. Ceux qui affectent l'oreille externe sont légers & superficiels ; ceux qui ont leur siège dans l'oreille moyenne , sont plus graves ; enfin , on redoute les tumeurs & les ulcères placés vers l'apophyse mastoïde.

Les symptômes des yeux sont l'œdème des paupières , sur-tout de la paupière supérieure , l'ophtalmie sèche , l'ophtalmie humide , plus fréquemment l'ophtalmie purulente , les érosions de la cornée , les *albugo* , les staphylomes.

Les symptômes des narines sont l'écoulement d'une humeur ichoreuse , verdâtre , & quelquefois sanguinolente ou purulente. L'engorgement de la membrane pituitaire , & l'écoulement qui en est la suite , sont presque toujours l'effet de la métastase de l'ophtalmie. Quand l'écoulement ne s'établit pas , les narines sont bouchées par la phlogose de la membrane , ou par un mucus sanieux desséché.

Les symptômes propres à la bouche , sont les pustules , les ulcères chancreux , & les aphthes.

La surface de la peau est souvent livide & parsemée de petits points farineux , ou de ces petites pustules plates déjà décri-

tes. On y voit des inflammations partielles & larges, des éruptions érysipélateuses, des pustules plates d'un rouge livide, & d'autres aussi peu élevées, sèches, grisâtres & crustacées : ces deux derniers symptômes sont plus familiers aux enfans chez lesquels le développement du virus est tardif.

Les ulcères ne paroissent pas également dans toute l'habitude du corps ; ils sont rares à la poitrine & aux flancs : on les observe plus communément au nombril, aux aînes & aux aisselles, à l'os sacrum & aux fesses.

Les épaules ont été affectées plusieurs fois de tumeurs suppurantes ; & il se forme quelquefois, le long & sur les côtés de l'épine dorsale, des tumeurs larges, élevées, mollasses, d'un brun noirâtre, qu'on prendroit d'abord pour des *spinâbifida*, mais qui n'ont le plus souvent leur siège que dans les tégumens.

Chez les enfans des deux sexes, les érosions, les rhagades, les végétations & les pustules à l'anus, sont des symptômes assez communs ; on les voit constamment sur les enfans dont le traitement n'a pas été commencé de bonne heure. Parmi les enfans sevrés qu'on a eu à traiter à l'Hospice, la plus part avoient des



accidens de cette espèce portés à un point très-grave ; on a apperçu quelquefois chez des enfans du sexe masculin , une pustule ou une excoriation chancreuse sur le gland ou sur le prépuce : jamais on n'y a remarqué d'écoulement , mais seulement des difficultés d'uriner. Les ulcères , l'inflammation , la tuméfaction du scrotum , sont des accidens plus familiers.

1. Les petites filles ont aussi des ardeurs d'urine , qui quelquefois sont accompagnées d'infiltration aux grandes lèvres. On observe de plus chez elles un écoulement jaunâtre , presque toujours consécutif , qu'il faut bien distinguer d'un écoulement lymphatique & muqueux qu'ont tous les enfans de ce sexe à leur naissance.

Les bras, les cuisses & les jambes , sont sujets aux affections générales de la peau ; mais il y survient plus ordinairement des pustules suppurantes , des abcès purulens & muqueux , des œdèmes. Un enfant d'onze mois étoit arrivé couvert de nombreuses pustules , larges , d'un rouge livide ; au bout de huit jours , elles avoient repris la couleur ordinaire de la peau ; au bout de quinze jours , elles étoient à moitié disparues ; avant six semaines , il s'est formé un abcès considérable à la

cuisse, qui a été suivi d'un œdème universel.

Cet œdème est propre aux enfans déjà avancés dans leur nourriture, ou qui sont au sevrage. Mais il est un œdème d'une autre espèce, propre aux enfans tout récemment nés : c'est un gonflement du tissu cellulaire, dur & sans élasticité, qui jette promptement les enfans dans un assoupissement mortel.

Il y a des particularités remarquables aux mains & aux pieds. Aux mains, & particulièrement aux doigts, il survient des pustules isolées, grosses, éminentes, & qui suppurent promptement. Quelquefois elles sont placées de manière à chasser les ongles. Un enfant entre autres, a perdu tous les ongles d'une main, & trois d'un pied. Nous avons vu deux ou trois fois survenir une éruption galeuse entre les doigts, & aux poignets.

Outre l'œdème, les pustules & la chute des ongles, les pieds ont un symptôme qui leur est propre ; c'est la rougeur & l'inflammation au talon. Cette rougeur devient vive ; la peau s'ulcère ; il se détache des lames du tissu cellulaire qui lie les tégumens au calcanéum ; & le bourrelet qui forme le talon, se trouve, pour ainsi dire, décollé.

De tous ces symptômes, les plus communs sont ceux qui se trouvent à la bouche, aux yeux & à la peau. On a même fait une remarque, c'est que quelques symptômes étoient plus familiers dans un certain temps de l'année que dans d'autres, sans pourtant pouvoir en tirer aucune induction générale. On peut voir seulement, dans le tableau que nous venons de présenter, que la maladie vénérienne dans les enfans, est la même que dans les adultes. En effet, elle affecte principalement, dans les uns & dans les autres, la tête, la bouche, & les parties de la génération. Si, dans l'enfance, le virus ne s'attache pas tant aux os & aux glandes, il est plus inhérent à la peau & au tissu cellulaire : enfin, si la gonorrhée, si commune chez les hommes, est si rare chez les enfans ; l'ophthalmie vénérienne, si souvent produite dans les adultes par la métastase de cet écoulement, est un des plus fréquens & des plus bénins symptômes de la vérole dans les enfans, & paroît y tenir lieu du flux gonorrhéique.

Quant aux ulcères de la tête, du coccyx, des malléoles & des talons, ils ne nous semblent dûs qu'aux irritations de ces arties, causées par la compression que les enfans éprouvent au passage pen-

dant l'accouchement, ou à l'inflammation qui sépare le cordon du ventre de l'enfant, ou enfin au frottement des langues, & au poids du corps qui repose & pèse toujours sur le même endroit. Les plis de la peau aux aînes & aux aisselles, sont peut-être aussi la cause des ulcérations fréquentes qu'on y rencontre.

Tous les symptômes que nous venons de décrire, se développent en plus ou moins grande quantité, selon les circonstances, & ne sont pas également meurtriers. Pour mettre plus facilement en état de les classer suivant leur nature, & de porter un pronostic juste, nous les récapitulerons en deux classes, les symptômes curables & les symptômes incurables.

*Symptômes curables.*

A la tête, ce sont les pustules plates & discrètes, les tumeurs rondes, mollaſſes qui ne s'ouvrent pas, mais qui jettent une humeur qui se dessèche, & les ulcérations simples qui sont très-râres.

A la face, ce sont les petites pustules sèches, les tumeurs même inflammatoires; les pustules crustacées sont très-dangereuses.

Aux yeux, l'œdème, l'ophtalmie hu-

mide & purulente, les érosions de la cornée, les staphylomes, sont des symptômes plus effrayans que dangereux, tant que l'écoulement a lieu. Les cicatrices ont fait perdre la vue à deux enfans. Les symptômes des oreilles sont très-dangereux, quand ils ont leur siège dans l'oreille moyenne ; mais à l'oreille externe, ils sont légers. En 1781, on a vu un abcès à la partie inférieure & postérieure de l'oreille ; carier l'apophyse mastoïde ; mais on a eu occasion d'observer depuis la même tumeur, qui n'a été suivie d'aucun accident, soit parce qu'elle a été ouverte plus tôt, soit parce qu'elle a eu lieu chez un enfant dont les humeurs étoient en meilleure disposition.

L'enchifrenement, quoique très-grave, & souvent mortel, est curable quand il s'établit un écoulement ichoreux ou purulent, quand l'ophthalmie se déclare, ou bien quand il se fait une nouvelle explosion du virus à l'anus, ou à quelque autre partie, &c.

A la bouche, les chancres des lèvres & les aphthes se guérissent, s'ils sont légers & superficiels, si l'enfant peut teter, & si le fond de la bouche est d'une bonne couleur ; mais il est rare de voir réunir toutes ces conditions.

A la peau, les pustules, les furoncles qui ne sont pas placés sur les parties délicates, les taches érysipélateuses, sont des symptômes assez bénins.

Il en faut dire autant des pustules isolées, qui paroissent aux extrémités, des éruptions galeuses communiquées par les mères, & des ulcérations aux talons. On a vu une tumeur grosse comme une noix, située sur l'os sacrum, s'abs céder & se cicatrifier fort heureusement, chez un enfant très-délicat; ce succès est très-rare.

L'enflure des pieds n'est pas un symptôme bien grave, si l'enfant tete bien, & s'il n'a pas d'autre accident.

L'écoulement par la vulve est un symptôme rare & bénin; les érosions, les rhagades & les boutons à l'anus, se guérissent aussi sûrement, quoique moins promptement.

### *Symptômes incurables.*

Tels sont les ulcères de la tête qui s'élargissent; ils blanchissent d'abord, mais ils distillent ensuite une humeur ichoreuse, l'enfant languit, & tombe dans l'assoupissement.

Le visage senile & décrépit est un signe mortel; quand l'enfant ne peut être réchauffé, ou qu'il est assoupi, quand il a

le dévoiement, qu'il ne prend le tétou ou le biberon qu'en criant, & qu'il les abandonne.

Aux yeux, la fonte du globe porte son ravage jusques dans les sinus de la base du crâne.

L'enchiffrement est un symptôme funeste toutes les fois qu'il ne se déclare pas d'écoulement ou de métastase, ou quand les narines sont bouchées au point que les enfans ont une respiration excessivement agitée, la tête renversée en arrière, & le visage rouge.

Les chancres des lèvres sont mortels, quand ils sont sur le milieu des lèvres, ou qu'ils gagnent le frein. Ceux de la bouche le sont de même, pour peu qu'ils soient profonds, qu'ils se prolongent vers le milieu du voile, & que la couleur de la bouche tire sur le noir.

Les tumeurs au ventre deviennent toutes phlegmoneuses, & tournent rapidement à la gangrène.

Les ulcères au nombril ont une terminaison aussi promptement funeste.

Ceux du scrotum & de l'os sacrum se guérissent, quand ils ne sont pas trop larges, & que l'enfant n'a pas d'autre accident grave.

À la peau, les pustules larges, plates

& livides , annoncent la dissolution. Ces symptômes sont ordinairement consécutifs.

Les phlegmons ne sont pas susceptibles de résolution , ni de suppuration ; ils sont mortels par-tout, excepté aux fesses. Enfin , un symptôme très-effrayant & presque toujours funeste , c'est cette bouffissure ferme & rénitente , accompagnée d'assoupissement. Cette bouffissure augmente , les yeux de l'enfant sont comme ensevelis , la peau se couvre de taches. On s'est assuré que cet état tenoit à la rétropulsion d'une humeur virulente , parce que quelques enfans en sont réchappés par une ophthalmie , & que d'autres , chez lesquels il y avoit eu suppression de l'écoulement par les yeux , sont tombés dans le même état. . . On croit aussi que la contagion du millet , dont nous parlerons par la suite , peut concourir à produire cet accident.





## R É F L E X I O N S

*Sur l'usage du lait de femme dans les phthysies pulmonaires; par M. EMALÉ, chirurgien-major du régiment de Montmorency, dragons.*

J'ai lu (Journal de février 1784, p. 132) une observation dont le sujet est une demoiselle guérie de la phthysie, par l'usage du lait de femme; l'auteur ne dit point si c'est au moyen de la succion immédiate au sein de la nourrice; mais, comme c'est de cette manière qu'on le prescrit dans la plupart des ouvrages où on le conseille, nos réflexions ne porteront point à faux.

M. Chevillard sera peut-être étonné qu'on désapprouve un moyen qui lui a si bien réussi; mais il sait mieux que nous, que quelques succès ne prouvent pas en faveur d'un remède; celui-ci est loin d'en avoir de constant; &c; dans le cas même cité par M. C. \*\*\*, le régime qu'il a tracé avec beaucoup de sagesse, a contribué au moins autant à la guérison, que le lait auquel il en fait honneur: ajoutons que souvent il est inapplicable, ou manque des

qualités nécessaires pour remplir les vues que l'on se propose en l'administrant (a).

Nous croyons qu'un motif plus fort que son insuffisance, doit rendre très-circonspect dans son usage, ou même déterminer à ne point le conseiller, pris par le moyen de la succion. En effet, quel médecin verroit d'un œil tranquille une nourrice pleine de santé, recevoir dans son sein le germe d'une maladie souvent mortelle, en échange du baume salutaire qu'elle répandroit dans celui d'un pulmonique, puisque la facilité qu'a le levain *tuberculeux* à se communiquer, semble malheureusement trop prouvée par les faits !

J'ai habité long-temps un grand hôpital : j'y ai vu beaucoup de femmes phthisiques ; plusieurs d'entre elles l'étoient devenues par communication (b). Deux

(a) L'analogie plus grande de ce lait avec nos humeurs, nous semble une foible raison pour l'employer dans la pulmonie ; celui qui est chargé de substances végétales & médicamenteuses devrait être préféré ; & les nourrices, indépendamment des vices de tempérament, primitifs ou acquis, ne vivent ordinairement que de substances animales.

(b) Outre les dispositions individuelles, j'ai observé que cette maladie a affecté de préférence les jeunes filles habituées à travailler en

victimes de cette maladie m'ont particulièrement frappé; elles étoient unies par la plus étroite liaison; l'une, d'une constitution délicate avec une poitrine étroite, écrasée, étoit sujette à l'hémoptysie, & avoit tous les caractères de la pulmonie; sa compagne fort bien conformée, jouissant d'une santé brillante, paroïssoit ne pas devoir en craindre les atteintes; cependant sa constitution s'altère; une toux sèche & fréquente la surprend; les crachats viennent & prennent un mauvais caractère, &c. Enfin, elle périt aussi-bien que celle dont l'amitié lui a été si funeste. VAN-SWIETEN, *Comment. in Aphor. BOERH. tom. 4, §. 1206*, dit avoir vu la sœur & la domestique d'un pulmonique

---

broderie ou tapisserie, sur des métiers dont les *ensouples* trop grosses ou trop écartées, les obligeoient à avoir la poitrine fortement appuyée contre elles, ce qui est bien digne de l'attention des administrateurs de cette maison, & de toutes celles dans lesquelles on s'occupe de pareils travaux. J'ai remarqué aussi que la communication n'étoit à craindre que chez les jeunes gens; les personnes plus âgées n'en sont presque jamais affectées; j'ai à cet égard plus d'un fait qu'il seroit trop long de rapporter, & qui pourroient servir à éclairer sur le choix de ceux qu'on emploie aux soins des pulmoniques.

mourir toutes deux victimes de l'assiduité de leurs soins.

Si l'on court tant de risque en approchant fréquemment les malades, en leur faisant une trop longue compagnie, & en habitant sans précaution dans les appartemens où ils vivent, la cohabitation ne conduit-elle pas plus sûrement à cette espèce d'inoculation meurtrière ? N'est-il pas aussi du devoir du médecin d'employer tous les moyens possibles pour la prévenir ?

Un jeune homme qu'une constitution délicate, des excès en tous genres, très-peu de sobriété, conduisoient à tous les accidens qui en dépendent, épouse une très-jeune personne bien portante. La pulmonie se déclare, & fait des progrès rapides chez le mari ; la jeune femme perd son embonpoint & sa fraîcheur : complaisante pour un époux qu'elle aime, elle craint de se refuser à des desirs que la maladie rend encore plus pressans chez les phthiques ; enfin, cet homme est péri, & a laissé une jeune veuve que je crois menacée d'une fin prochaine, & sans doute prématurée.

A ces observations j'en joins une dernière, & qui a plus de rapport à l'objet qui nous occupe. Un marchand du Poitou

me consulta pour un crachement de sang auquel il étoit sujet. Sa constitution étoit bien celle d'un pulmonique, de ceux même qu'on ne guérit jamais, ou très-difficilement ; entre plusieurs remèdes qu'on lui avoit conseillés, je l'engageai à insister sur l'usage du lait d'ânesse dont il paroissoit éprouver du bien, & cela d'autant mieux que la saison étoit favorable ; je l'avertis qu'il étoit essentiel pour sa femme & pour lui qu'il se privât des droits du mariage, que la cohabitation étoit dangereuse pour tous deux, & s'opposoit d'ailleurs à l'effet des remèdes. Je le perdis de vue. Il y a six mois que, réduit au dernier degré, il me fit prier par un de ses amis d'aller le voir ; après plusieurs remèdes employés fort empiriquement, il s'étoit décidé à prendre une nourrice ; je déclarai que sans juger ce moyen comme inefficace, j'avois des raisons pour ne pas le conseiller, & que je ne le voyois employer qu'avec la plus grande peine ; mon opinion ne prévalut pas. Le malade décidément incurable, n'a point tété longtemps ; il est mort, je crois, fort heureusement pour la nourrice. J'ai vu la femme, marchant rapidement à sa destruction, dont elle est peut-être bien près au moment où j'écris. D'après ces faits,

il paroît difficile de douter de la propriété qu'a le levain tabifique (a) de se communiquer. Semblable à plusieurs maladies contagieuses, il a comme elles plus d'une voie pour s'inoculer. Les vêtemens seuls d'un pulmonique ont suffi quelquefois pour conduire au même état celui qui s'en est revêtu inconfidérément (b). L'impression de la salive d'un pulmonique, seroit-elle moins dangereuse ? Nous le desirons sans le croire, malgré l'objection qu'on pourra nous faire, en disant que la succion a un effet qui s'oppose nécessairement à l'imprégnation du levain. Qui niera que des nourrices aient pris le virus vénérien par la même voie, & dans les mêmes circonstances ?

Au surplus, le lait de femme est-il dans la pulmonie aussi avantageux qu'on l'affure ? C'est ce qui reste à démontrer. Nous

---

(a) Un médecin de mérite croit qu'il y a de bonne raisons à opposer à cette doctrine. Je doute que des raisons puissent infirmer des faits ; & M. J. D. L. en paroît lui-même persuadé. *Journal des sçavans.*

(b) Voyez les faits consignés dans le Journal de Paris, 10 & 20 octobre 1780 ; le dernier est attesté par M. Al. \*, médecin à Groningue. Il existe en Italie des loix qui ordonnent de brûler les linges & vêtemens qui ont été à l'usage des malades de ce genre.

croyons qu'il arriveroit souvent de trop compter sur lui : le médecin fait qu'aucune maladie ne peut être soumise à un traitement absolu ; des remèdes , en apparence opposés , guérissent également , administrés méthodiquement.

Le traitement de la pulmonie , comme celui de l'hydropisie , a été long-temps conduit par l'empirisme ; avant & même depuis les savantes recherches de M. *Bacher* , n'a-t-on pas exténué par des hydragogues , ou fait souffrir une soif barbare à des hydropiques desséchés , qu'il falloit baigner & noyer pour ainsi dire de boisson ?

On a écrit de très-bonnes choses sur la pulmonie : on a fait des rapprochemens avantageux de ses phénomènes ; on a apprécié le degré de confiance que l'on doit avoir dans les moyens proposés pour son traitement.

Cependant il est encore des personnes qui ont leur remède de prédilection ; mais il reste à déterminer avec plus de certitude leur préférence respectives.

On me permettra d'observer que l'on n'a pas assez distingué la pulmonie idiopathique d'avec celle qui n'est que symptomatique ; ce qui étoit utile pour le pronostic. En s'arrêtant sur les moyens

internes, on a peut-être aussi un peu trop négligé leur application, pour ainsi dire immédiate par la voie de l'inspiration. Le choix de ces derniers moyens exige un examen particulier, & qui ne peut avoir lieu ici. Quoi qu'il en soit, on ne doit pas prodiguer le lait sans examen. Le feu long-temps abandonné, pourroit être placé avantageusement dans certains cas; & d'ailleurs on ne fatiguerait pas, par l'usage des remèdes, des malades qui ne peuvent guérir que par des moyens moraux. Une jeune demoiselle, sur le point de contracter un mariage avec un jeune officier qu'elle aimoit éperdument, en est tout-à-coup séparée. Des ordres l'appellent à la guerre; les travaux de l'armée, le tumulte des camps ralentissent leur correspondance. La santé de la jeune personne s'altère, elle est menacée de pulmonie, & dépérit sensiblement. Les remèdes ne peuvent rien. Des nouvelles plus heureuses lui apprennent qu'elle n'est point oubliée; elle reprend peu à peu sa fraîcheur. Le mariage se conclut; elle devient mère, & dès-lors continue de jouir de la meilleure santé.

J'ai cru devoir m'élever contre l'abus d'un moyen trop préconisé, & qu'on ne peut employer qu'en exposant celles que l'intérêt détermine à le prodiguer.



## OBSERVATION

*Sur une fièvre putride, guérie principalement par l'usage de l'air fixe; par M. BECU, Médecin à Lille en Flandres.*

Le 27 mai dernier, on m'appella à Wazennes, village près de Lille en Flandres, pour voir le nommé *Alexandre Dumortier*, ouvrier d'une blanchisserie de fil, attaqué depuis quinze jours d'une fièvre putride. En arrivant, je trouvai le malade dans le délire & dans un affaïssement singulier; les yeux ternes & couverts; la physionomie décomposée; la langue noire & gercée; la respiration très-gênée; le pouls foible, petit, tremblottant; le ventre ballonné, d'un volume énorme; les extrémités inférieures froides & œdématisées; le corps exhalant une odeur cadavéreuse. Je me fis rendre compte du commencement & des progrès de la maladie, ainsi que du traitement employé jusqu'alors. On me dit que la maladie avoit débuté par une fièvre irrégulière, un accablement général, un mal de tête violent, des nausées, &c.; qu'un chirurgien avoit saigné le malade dans cet état; qu'un

qu'un apothicaire, à son tour, l'avoit purgé; qu'après cela, l'intensité des symptômes ayant augmenté, le chirurgien avoit encore saigné & du bras & du pied. Son intention étoit d'abattre à coups de lancette le mal de tête & la fièvre: il n'abattit que le malade, qui, dès lors, perdit connoissance. Mais ce chirurgien eût ménagé le sang du malade, s'il avoit fait attention qu'il étoit dissous, appauvri, s'il s'étoit rappelé que les ouvriers de blanchifieries ont en général une atteinte de scorbut, à raison des viandes très-salées & enfumées dont ils se nourrissent, & des endroits humides, marécageux où ils travaillent. On n'avoit point fait usage de vomitifs, d'antiseptiques, quoiqu'il y eût des indications bien claires d'employer ces remèdes. Ainsi, non-seulement on avoit épuisé les forces du sujet par des saignées faites à contre-temps, mais on avoit laissé subsister le foyer putride de la maladie. Un traitement aussi contraire étoit bien propre à rendre plus dangereuse une maladie très-grave par elle-même, & à plonger le malade dans la situation déplorable où il s'est trouvé.

Je prescrivis une solution de tartre stibié, qui n'opéra que foiblement, quoique donnée à dose assez forte & répétée. Le

malade rendit cependant de la bile verte : la tête parut un peu allégée, après l'effet du vomitif; mais les autres symptômes devenoient de plus en plus alarmans. A ceux énoncés plus haut, il faut ajouter que la poitrine s'embarassoit; que le malade touffoit souvent, & crachoit avec peine des mucosités sanguinolentes; que les selles étoient noirâtres, mêlées de vers pourris & de sang dissous, d'une fétidité horrible; que les urines n'étoient pas de meilleure qualité. Je fis prendre au malade, pendant quelques jours, une forte infusion de quinquina, acidulé avec l'esprit de vitriol, un peu de vin, des lavemens d'*hydroxymel*, mais toujours sans succès marqué. Enfin, le malade étoit prêt à suffoquer, ne respirant qu'avec une angoisse extrême: une sueur fétide couvroit son corps presque glacé; le volume du ventre étoit excessif; le pouls se faisoit à peine sentir, lorsqu'il me vint en idée de tenter l'eau impregnée d'air fixe. Ce remède produisit un effet sensible, & surpassa mon attente. Chaque fois que le malade en prenoit, il lâchoit par haut & par bas des vents d'une puanteur insupportable: le météorisme du ventre diminuoit; la respiration devenoit plus libre, & les urines couloient plus

abondamment. Je secondois l'effet de ce moyen par le vin de Bordeaux, & l'infusion d'écorce du Pérou. Après quatre jours d'usage de ces remèdes, la nature un peu ranimée, sembloit tendre à se débarrasser par un cours de ventre. Je déterminai cette crise, dont l'issue me paroissoit pourtant bien douteuse, par un lavement composé d'une forte décoction de mercuriale, de sel commun & d'oxymel. A cette époque, l'orage cessa; mais l'état de foiblesse & d'inanition où étoit réduit le sujet, me faisoit encore appréhender pour lui. Je le soutins avec du vin de Bordeaux, du bouillon de pain, quelques lavemens d'eau d'orge & de bouillon de veau, acidulés, &c. : enfin, je le mis peu à peu à un régime plus nourrissant.

Un accident vint troubler, il y a trois semaines, le cours heureux de sa convalescence. En faisant des efforts pour aller à la selle, il sentit une douleur au testicule droit : ce testicule prit en peu de temps beaucoup de volume & de consistance, sans que la douleur augmentât à proportion. Quelques demi-bains, la vapeur de l'eau chaude, des cataplasmes émolliens, deux ou trois lavemens de mercuriale, dissipèrent en peu de jours

cette tumeur. Si j'avois purgé le convalescent, avant que cette espèce de dépôt survînt, je l'en aurois peut-être préservé, en entraînant par les selles l'humeur qui causa l'engorgement du testicule : mais je n'ai pas cru devoir rien ôter alors d'un corps foible & décharné. Le malade jouit actuellement d'une très-bonne santé, & il a repris son travail ordinaire.

L'air fixe m'a réussi encore dernièrement dans le traitement de quelques fièvres bilieuses, que je ne rapporterai point, parce qu'elles n'offrent rien de fort intéressant.

*Note de l'Editeur.*

Le quinquina & le vin de Bordeaux n'ont-ils point contribué encore plus que l'eau gazeuse, à la guérison du malade ?

---

## OBSERVATION

*Sur un épanchement laiteux dans la cavité abdominale, guéri par la paracentèse ; par M. LE PELLETIER, Docteur en Médecine, à l'Isle Jourdain, en Poitou.*

La veuve David, de la paroisse du Vigeant, fermière de M. le marquis de

Maleffi , âgée de vingt-quatre ans , d'un tempérament sanguin , accoucha fort heureusement , le 16 septembre 1783. Les lochies s'établirent d'abord dans l'ordre requis ; mais elles ne coulèrent que vingt-quatre heures. Malgré la cessation des lochies , l'accouchée étoit très-bien les jours suivans ; elle allaitoit son enfant , & les choses restèrent en cet état jusqu'au huitième jour , où elle fut saisie d'une fièvre accompagnée de plusieurs accidens , tels que diarrhée laiteuse , & vomissement de matières vertes. Presque aussitôt les seins devinrent flasques , malgré tous les efforts que la malade fit pour allaiter : le bas-ventre devint douloureux , & se météorisa ; enfin , l'abattement de la malade étoit considérable : on s'en apercevoit à sa physionomie , & encore plus à son pouls petit & concentré. M. *Cha-tillon* , Chirurgien , à qui la malade fut confiée , reconnut à cette maladie le caractère de la fièvre puerpérale , & suivit le traitement indiqué par M. *Doulcet*. Ainsi , après avoir donné l'ipécacuanha à plusieurs reprises , il prescrivit la potion huileuse , animée avec le kermès minéral , & donna au bout de quelques jours un minoratif doux : mais ces soins n'eurent pas le succès qu'on en espéroit ,

peut-être pour avoir été administrés un peu trop tard. La maladie fit des progrès alarmans, & je fus appelé le 7 janvier, quatorze jours après l'invasion de la maladie. Je trouvai l'accouchée avec peu de fièvre, mais ayant le pouls petit & serré: le bas ventre étoit prodigieusement gonflé, sur-tout vers la région hypogastrique; & en examinant cette partie avec soin, je reconnus un mouvement d'ondulation, qui me fit conjecturer que l'épanchement laiteux étoit formé dans la capacité abdominale. J'ordonnai pour boisson ordinaire de l'eau de poulet nitrée, & trois verres, chaque jour, d'un apozème composé avec le cerfeuil; la chicorée & l'arcanum duplicatum. Ce remède continué pendant deux jours, procura des évacuations considérables; mais sans apporter aucune diminution dans les accidens: au contraire, l'abdomen me parut plus élevé, & la fluctuation plus sensible. Dans ces circonstances, je proposai la paracentèse, comme l'unique moyen curatif; & après avoir employé quelques jours à restaurer la malade, nous procédâmes à cette opération. J'avois recommandé au chirurgien, de se munir non-seulement d'un trocart, mais d'une seringue à injection, parce que je présumois

mois que la matière laiteuse seroit coagulée, & ne pourroit passer par la canule ; mais cette précaution a été inutile : la liqueur à laquelle la ponction a donné issue, étoit très-fluide ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette liqueur équivalente à plus de six pintes, mesure de Paris, avoit conservé toutes les qualités apparentes du lait, à l'exception de la couleur qui étoit un peu altérée. Une heure après, la liqueur se décomposa dans le vaisseau où elle avoit été reçue, & représentoit fort bien du petit-lait non clarifié, dans lequel on voyoit flotter des morceaux de lait caillé. Le surlendemain de l'opération, je retournai voir la malade, à qui je trouvai le ventre douloureux & gonflé, au point de me faire craindre un second épanchement : je prescrivis des lavemens émolliens ; je purgeai ensuite la malade, & je la mis pendant six jours à l'usage des bouillons apéritifs & laxatifs. Ces remèdes produisirent des évacuations laiteuses, abondantes ; & l'idée de rechûte fut bientôt éloignée. Après quelques jours de repos, la malade parut dans une heureuse convalescence ; & comme le lait étoit remonté aux mamelles, je sollicitai la malade de



nourrir, pour éviter de nouveaux accidens : elle s'y refusa constamment, & ne témoigna pas moins de répugnance à continuer les médicamens qui dérivent le lait, & le régime convenable à son état. A peine une semaine s'étoit-elle écoulée, qu'il est survenu une nouvelle fièvre, accompagnée d'un vomissement continuels ; & d'un dépôt extérieur au nombril. On a appliqué sur le centre de la tumeur, le cataplasme de mie de pain & de lait : la tumeur s'est abscedée & ouverte d'elle-même, & il en est sorti une quantité de pus laiteux. On a traité la plaie selon la méthode ordinaire, & elle s'est cicatrisée promptement. La fièvre cessée, la plaie guérie, le vomissement subsistoit encore, & il n'a cédé qu'à l'usage de l'ipécacuanha. Après ce nouvel échec, la malade n'a pas été plus docile, & n'a suivi ni remède ni régime : aussi a-t-elle resté pendant trois mois, dans un état languoureux, qui n'a été terminé que par l'éruption d'une infinité de boutons sur toute l'habitude du corps, parmi lesquels plusieurs ont suppuré. Depuis cette époque, la malade a été de mieux en mieux ; & son état actuel donne lieu d'espérer qu'elle jouira bientôt de sa première santé.

*Note du Rédacteur.*

Cette observation intéressante & curieuse, ne se borne pas à nous faire connoître une ressource hardie & nouvelle, pour le traitement de la fièvre puerpérale ; elle nous présente encore la démonstration la plus complète de la doctrine que nous avons adoptée sur les causes & sur les effets de cette maladie. On y voit que la fièvre puerpérale peut naître à une distance plus ou moins grande de l'accouchement & se récidiver plusieurs fois ; qu'elle est caractérisée dès les premiers instans par l'affaiblissement des seins & la disparition du lait ; que l'ipécacuanha ne guérit pas cette maladie, quand il est administré trop tard, ou que la métastase est déjà formée ; que cette métastase est évidemment une matière laiteuse, qui ne paroît pas se décomposer dans le vivant ; que la fièvre puerpérale qui n'a pas été prévenue par l'usage de l'ipécacuanha, se termine par une crise & par une crise laiteuse ; que la lactation, le régime, les apéritifs & les doux laxatifs, sont les moyens les plus propres à favoriser cette crise ; enfin, que de toutes les crises la plus heureuse & la plus décisive est une éruption laiteuse ; toutes assertions présentées dans les remarques de M. Doublet sur la fièvre puerpérale, & qui ayant été dictées par l'expérience, ne peuvent manquer d'être toujours confirmées par elle.



## OBSERVATIONS\*

*Qui prouvent que dans les accouchemens où l'enfant présente les extrémités supérieures , au moment du travail , la délivrance peut être opérée par un mouvement spontané de l'enfant sur lui-même.*

Ces observations ont été communiquées au docteur *Simmons*, de la société royale, par M. *Thomas Denman*, docteur licencié en accouchement, du collège royal de médecine, médecin-accoucheur de l'hôpital de Middelsex, professeur d'accouchement; & elles sont extraites du journal de médecine de Londres.

Lorsque l'enfant présente les extrémités supérieures, au moment de l'accouchement, on a admis généralement, je crois, que cet accouchement ne peut être terminé, & que les femmes meurent, à moins que l'art ne vienne à leur secours. Ayant appris que les observations suivantes, qui contredisent cette opinion, ont été mal présentées & faussement citées, je vous demande la faveur de publier cette

---

\* Traduites par M. DOUBLET.

courte relation dans le journal de médecine de Londres.

## P R E M I E R C A S.

Dans l'année 1772, je fus appelé dans la rue d'Oxford, pour une pauvre femme qui avoit été en travail toute la nuit précédente, entre les mains d'une sage-femme: j'y trouvai deux étudiants dans l'art des accouchemens, qui avoient été mandés quelques heures avant moi; M. Kingston, demeurant aujourd'hui dans la rue Charlotte, & M. Goodwin, maintenant chirurgien à Wirksworth. Comme l'enfant présentoit le bras, ces messieurs avoient cherché à le tourner & à le tirer par les pieds; mais les douleurs étoient si fortes, qu'elles empêchoient l'introduction de la main dans la matrice. Je trouvai le bras très-enflé & poussé au milieu des parties externes, de telle manière que l'épaule s'étendoit près le périnée. La femme s'agitait beaucoup au milieu de ses douleurs; & pendant qu'elles continuoient, j'aperçus que l'épaule de l'enfant descendoit. Concluant de là que l'enfant étoit petit, & qu'il pourroit passer le corps plié en deux, au travers du détroit inférieur, je priai un des messieurs qui assistoient la femme, de se baïsser pour recevoir l'en-

fant; mais les amis de la femme, ne voulant pas me permettre de faire un mouvement, je restai dans la ruelle du lit, jusqu'à ce que l'enfant fût expulsé, & je fus fort surpris de trouver que les fesses & les extrémités inférieures étoient sorties avant la tête, comme si l'enfant avoit présenté, dès le premier moment, les extrémités inférieures.

L'enfant étoit mort; mais la mère se rétablit aussi promptement & aussi bien qu'elle auroit pu faire après le travail le plus naturel.

## C A S S E C O N D.

Le 2 janvier 1773, je fus appelé dans la rue de Castle, marché d'Oxford, pour une femme qui étoit entre les mains d'une sage-femme. Il y avoit quelques heures qu'on s'étoit apperçu que l'enfant présentoit le bras: on avoit aussitôt été chercher M. *Benosse*, chirurgien; & je fus appelé en consultation. Quand j'examinai la position, je trouvai l'épaule de l'enfant pressée dans l'ouverture supérieure du bassin. Les douleurs étoient fortes, & ne laissoient entre elles que de courts intervalles. Ayant senti la nécessité de tourner l'enfant & de l'extraire par les pieds, je m'assis & je fis des efforts répétés pour

relever l'épaule , avec toute la force que je pouvois employer sans danger ; mais l'action de l'utérus étoit si puissante , que je fus obligé de renoncer à cette entreprise. Alors , je rappelai à mon esprit les circonstances du cas précédent ; j'en fis l'histoire à M. *Benosse* , & je lui proposai d'attendre , pour voir l'effet qu'une continuité de douleurs pourroit produire , ou du moins , de différer jusqu'à ce que les douleurs fussent assez abattues pour permettre de tourner l'enfant avec moins de difficulté. Depuis ce moment , nous n'avons fait aucuns nouveaux efforts pour tourner l'enfant. Cependant , chaque douleur le poussa dans le petit bassin , & en moins d'une heure , il sortit , les fesses étant expulsées comme dans le premier cas.

Cet enfant mourut aussi ; mais la mère se rétablit de la manière la plus favorable.

Comme la première observation m'avoit bien préparé à observer le progrès de ce travail , je compris celui-ci beaucoup plus clairement que le premier ; j'essayai même de l'expliquer , soit dans des leçons particulières sur ce sujet , soit dans des aphorismes que je fis imprimer cette même année 1773 , pour l'usage des étudiants. Mon opinion sur la manière dont

le corps de l'enfant pouvoit ainsi changer de posture, étoit qu'il tournoit comme sur son axe. Je démontrâis aussi les circonstances dans lesquelles on pouvoit faire usage de la connoissance de ce fait, & combien il pouvoit être utile, pourvu qu'on en usât avec la plus grande circonspection.

### C A S T R O I S I È M E.

Le 2 janvier 1774, je fus appelé chez Madame D.... qui tient une boutique de tabletier, dans la rue de Windmill. Elle avoit été long-temps en travail, & l'enfant présentoit le bras.

Feu M. *Eustache* avoit été mandé dès le soir précédent, & avoit fait toutes sortes de tentatives pour tourner l'enfant; mais il y avoit renoncé après les avoir employées pendant plusieurs heures sans succès. On envoya chez moi vers une heure du matin. En cherchant à m'instruire de l'état des choses, je trouvai le bras poussé au milieu des parties externes : l'épaule pressoit fortement sur le périnée, & les efforts de la mère étoient étonnamment forts. J'examinai cette femme pendant deux douleurs, & je vis pendant la dernière, l'enfant se doubler & sortir par les fesses; je fis l'extraction des épaules

& de la tête , & je laissai l'enfant dans le lit. M. *Eustache* marqua un grand étonnement à ce changement soudain ; mais je l'assurai que je ne prétendois avoir eu d'autre mérite en cette occasion , que celui de n'avoir ni empêché , ni sollicité une délivrance , qui étoit due toute entière à la force des douleurs.

Cet enfant arriva mort comme les autres ; mais le rétablissement de la mère fut très-heureux. Il est essentiel d'observer que tous ces cas sont arrivés à la période complète de la gestation , & que les enfans avoient le poids & le volume ordinaires.

J'ai rencontré plusieurs autres faits semblables ; & un homme distingué dans l'art des accouchemens , m'a communiqué plusieurs histoires de même nature , qui ne varient que pour le temps , ou pour la manière dont l'enfant a tourné sur lui-même. Mais les observations que j'ai rapportées sont suffisantes pour prouver la proposition que j'ai avancée ; c'est-à-dire , *que dans les accouchemens où les enfans présentent le bras , il n'est pas vrai de dire que les femmes sont destinées à mourir , faute de délivrance , si l'art ne vient à leur secours.*

Quant au profit que nous pouvons ti-



rer en pratique de la connoissance de ce fait, je demande la permission d'observer que la manœuvre ordinaire de tourner l'enfant qui présente le bras, & d'aller chercher les pieds, doit toujours être regardée comme la meilleure méthode & la plus convenable, quand on peut la pratiquer sans nuire à la mère, ou avec l'espoir de sauver l'enfant; mais quand l'enfant a perdu la vie, & que nous n'avons d'autre intention que celle d'extraire un corps mort, & d'éloigner le danger qui peut survenir à la mère, il est de la plus grande importance de connoître que l'enfant peut être tourné spontanément par l'action de l'utérus.

En se conduisant d'après cette connoissance, on évitera la douleur & les inconvéniens qui suivent quelquefois la manœuvre de tourner un enfant, dans les cas de spasme trop violent de l'utérus. Un homme un peu versé dans la pratique, ne craindra point d'attendre en pareille circonstance; & même il n'auroit rien à se reprocher, si, par un défaut de douleur, ou par une autre cause, il étoit trompé dans ses espérances. En effet, ce nouveau procédé, ou plutôt cette expectation, ne peut accroître ni les souffrances de la mère, ni la somme des risques qu'elle a à courir.

Je termine ces remarques, en ajoutant, si vous voulez bien me le permettre, que les cas analogues sur lesquels j'ai des observations exactes, se montent présentement à trente, & que dans l'un de ces cas dont j'ai connoissance, l'enfant est venu au monde vivant, & entre les mains de notre aini le docteur *Garthfore*.

---

*Note du Traducteur.*

Les cas intéressans qui font l'objet des observations précédentes, ont de l'analogie avec d'autres cas rapportés dans les auteurs; tels sont ceux dans lesquels l'enfant présente d'abord les lombes ou le dos, & finit par sortir par les fesses. Les personnes versées dans l'art des accouchemens, conçoivent la possibilité des faits rapportés par le docteur anglois, non-seulement dans les accouchemens où le volume de l'enfant est plus petit qu'à l'ordinaire, mais même dans plusieurs autres, parce qu'ils savent que communément l'ouverture du bassin est plus grande qu'il ne faut, à-peu-près d'un cinquième. Ainsi, il n'y a pas le moindre doute à faire sur les observations précédentes, tant par la confiance que doit inspirer le nom de leur auteur, que par la véracité qui en fait évidemment le caractère. Il est un point sur lequel on désireroit plus de développement, c'est celui où M. *Denman* veut expliquer la manière dont l'enfant tourne sur lui-même. Au reste, sa conclusion est pleine de sagesse : c'est une exception à une règle

généralement admise qu'il propose ; mais il motive cette exception, mais il la circonscrit ; & en marquant ainsi les bornes qu'elle doit avoir , on doit lui applaudir ; & publier des remarques qui peuvent être souvent utiles sans susciter jamais un nouveau danger.

---

## DESCRIPTION

*De l'opération de la section de la symphyse, pratiquée par M. DEMATHIIS.*

La section de la symphyse du pubis est une des plus intéressantes découvertes qui aient été faites en France dans ce siècle. Par cette opération, on sauve avec certitude & avec facilité une mère & un enfant, qui sembloient auparavant destinés, & sur-tout la mère, à une mort presque certaine & très-douloureuse. Je n'entrerai point ici dans l'histoire de cette découverte, qui illustre à jamais MM. *Sigault* & *Alphonse le Roy*. Le premier a proposé l'opération ; le second a trouvé les moyens d'en rendre l'exécution heureuse.

On s'est beaucoup élevé contre cette méthode, mais sans lui opposer de raisonsnemens solides. Il falloit, pour la combattre avec avantage, des connoissances profondes du mécanisme de l'accouche-

ment & de l'économie des femmes ; & ces mêmes connoissances, pour une foible objection , fournissent cent raisons d'adoption.

Des accidens malheureux ont néanmoins suspendu l'universalité des suffrages. Ces accidens ont été utiles sous quelques rapports : car il est à croire que ceux qui ne connoissent pas profondément l'art des accouchemens , auroient abusé de cette méthode , à raison de sa facilité.

Cette opération, comme on va le voir, exige des précautions, qui, toutes simples qu'elles paroissent, sont néanmoins essentielles. Nous allons détailler les précautions relatives à l'opération, & ensuite celles qui ont rapport à l'accouchement ; car il faut moins s'attacher, comme on le verra à l'écartement nécessaire pour le passage de la tête, qu'à une manœuvre propre à faire passer cette même tête, après qu'on a obtenu cet écartement : aussi tous les enfans pour lesquels, dans cette opération, on a employé une manœuvre fondée sur les vrais principes de l'art, vivent encore. Tels sont ceux des femmes *Souchot, du Belois, Collet & Huguet*. C'est sur cette dernière femme, que j'ai eu l'avantage de pratiquer la section de la symphyse. Envoyé de la cour de Naples, pour re-

cueillir en France des connoissances sur l'art des accouchemens, M. *Alphonse le Roy* auquel je me suis adressé, m'a accueilli avec une grande aménité. Ce professeur habile m'a dévoilé dans ses leçons & dans ses entretiens particuliers, une foule de principes & de vérités sur l'art des accouchemens & sur les maladies des femmes; principes que je desirer vivement établir dans ma patrie. Comme l'étude, l'enseignement & la pratique sont les trois vrais moyens de se former à l'art de guérir, je me suis attaché aux leçons d'un maître habile; j'ai répété à ses jeunes élèves l'enseignement que j'avois reçu & médité; je me suis chargé de donner mes soins aux pauvres femmes qui veulent bien que leurs accouchemens servent d'instruction aux étudiants; j'ai donc suivi & terminé moi-même nombre d'accouchemens laborieux: il me restoit à pratiquer l'opération de la symphyse. L'occasion s'en étant offerte à M. *Alphonse le Roy*, il a eu la générosité de m'offrir d'opérer en sa présence. Je vais détailler cette opération, & sur-tout m'attacher aux causes qui me paroissent s'être quelquefois opposées au succès de la section de la symphyse, & donner les moyens de l'assurer dorénavant.

La femme *Huguet* est âgée de 29 ans : ses jambes contournées portent des traces évidentes du rachitis , dont elle fut attaquée dans sa tendre enfance , & qui semble altérer encore sa santé. Lorsqu'on cherche à s'assurer des dimensions du bassin de cette femme , & qu'à cet effet on porte le doigt dans le vagin, de la symphyse du pubis à la base du sacrum , pour reconnoître l'étendue du diamètre de devant en arrière ; cette étendue qui doit être au moins de 3 pouces & demi, n'a que 2 pouces & demi ; & comme cette mesure est une ligne oblique , elle est plus longue de 3 lignes , que la ligne droite de dessous la symphyse à la base du sacrum. Il n'y a donc que 2 pouces  $\frac{1}{4}$  de diamètre : or il est impossible qu'une tête qui a 3 pouces  $\frac{3}{4}$  d'épaisseur d'une bosse pariétale à l'autre , & 4 pouces  $\frac{1}{2}$  du menton à l'occiput , passe à travers 2 pouces  $\frac{1}{4}$ . Aussi tous les accouchemens précédens de cette femme avoient été terribles pour elle , & funestes à ses enfans. 201

En 1774, M. *Côme d'Angerville*, après avoir tenté inutilement de l'accoucher avec les manœuvres les plus fatigantes , fut enfin forcé de diminuer le volume de la tête , avec des instrumens contondans. En 1778 , elle eut un second enfant. Un

jeune chirurgien accoucheur employa auprès d'elle les mêmes efforts : ils furent inutiles. M. *Alphonse le Roy*, appelé, fit pratiquer la saignée du pied, qui lui parut indiquée, & manœuvra de manière que la tête affaissée par la mort de l'enfant, pût s'allonger & se mouler à l'ouverture du bassin.

Devenue grosse pour la troisième fois, elle s'adressa à M. *Alphonse le Roy*, qui lui promit ses soins. Le moment des douleurs étant arrivé, elle en supporta de très-vives pendant six heures; enfin, le 7 août dernier, elle envoya à neuf heures du matin chez M. *le Roy*, qui m'invita à l'accompagner, conjointement avec plusieurs autres personnes de l'art. Nous recherchâmes de nouveau les dimensions du bassin, & nous ne mesurâmes sur le doigt, que 2 pouces  $\frac{1}{2}$  de la symphyse au sacrum; il n'y avoit, comme nous l'avons dit ci-dessus, que 2 pouces  $\frac{1}{4}$  de ligne directe. Les douleurs commençoient à donner de temps en temps à la femme des défaillances.

La section de la symphyse ayant été résolue, je fis placer la femme sur son lit; sous les reins étoit un coussin rempli de paille; les jambes étoient pendantes & soutenues par des élèves, & le ventre étoit

plus élevé que la poitrine & la tête. J'introduisis une sonde dans le canal de l'urètre; M. *le Roy* la retint pour la diriger à droite; le pubis rasé, & la peau du ventre bien tendue & relevée en haut, je fis une incision à la peau, depuis la partie supérieure du pubis, jusqu'à la partie inférieure. Cette incision avoit à-peu-près un pouce de longueur: l'instrument dont je me servis, étoit le *mordache* ou le scalpel anglois dont la lame est recourbée de dedans en dehors, & dont M. *le Roy* a donné la description dans son second ouvrage sur l'opération de la symphyse. Je cherchai ensuite à couper le cartilage qui unit les deux symphyfes dont la section est absolument insensible; & quoique le tranchant de l'instrument portât bien au milieu du cartilage, je fus effrayé de l'obstacle que je rencontraï: je croyois qu'il y avoit une ossification. M. *Alphonse le Roy*, avec une tranquillité incroyable, me dit: jamais ce cartilage ne s'ossifie chez les femmes qui font des enfans. Portez le doigt sous la peau, jusqu'à la partie supérieure de la symphyse; dirigez le scalpel contre votre doigt, & commencez la section à la partie supérieure. C'est ce que j'exécutai avec une facilité dont on n'a pas d'idée, quand on n'en a pas été témoin.



Je suis persuadé que si cette opération a été si fatale entre les mains de quelques personnes, c'est faute de cette manœuvre si simple ; & si j'avois insisté à vouloir couper les cartilages par leurs parties moyennes, j'aurois plutôt brisé l'instrument, que d'en venir à bout. C'est probablement pour avoir opéré de cette manière, que *M. Sciebol*, n'ayant pas pu venir à bout de la section du cartilage, employa une scie qui produisit sur la vessie des désordres affreux, dont la femme a été la malheureuse victime. On a inséré dans plusieurs journaux, & notamment dans la Gazette de Santé, des observations toutes aussi fatales, & probablement pour la même cause : mais dorénavant on opérera avec une grande sûreté pour la mère & pour l'enfant, & avec une extrême facilité, si l'on va sous la peau inciser la symphyse, en commençant par la partie supérieure.

L'enfant présentoit la tête. *M. le Roy* perça les eaux, fut chercher les pieds, & dégagea le corps par de douces manœuvres sur les parties latérales. Quand ce vint à la tête, il fit écarter fortement les cuisses de droite à gauche, au point que la séparation des symphyfes étoit de plus de 2 pouces  $\frac{1}{2}$  ; il porta la main sur la face de l'enfant qui étoit à gauche & en arrière ;  
&

& en relevant le corps de l'enfant, & abaissant la face, il entraîna la tête dans l'excavation du bassin; alors, en achevant de relever le corps, au point de porter le dos de l'enfant presque sur le ventre de la mère, il dégagea le menton à la commissure inférieure des lèvres, puis la face, puis le front & le reste de la tête.

L'accouchement terminé, la peau tendue par la grosseffe, & relevée au moment de l'opération, n'offroit plus qu'une incision de 5 à 6 lignes de longueur; ce qui arriva par l'affaîssement du ventre, le relâchement des tégumens, & le rapprochement des lèvres de la plaie sur laquelle j'appliquai du blanc d'œuf battu avec de l'eau-de-vie, étendu sur des étoupes.

Le lendemain, la peau agglutinée n'offroit plus que l'image d'une légère égratignure: les symphyfes étoient déjà toutes boursoufflées. Je n'ai appliqué à cette femme, pour tout bandage, qu'un ruban en huit, pour empêcher l'écartement.

J'ai observé dans les 8 à 9 premiers jours, que le gonflement des symphyfes produisoit une petite fièvre semblable à celle de suppuration.

Les lochies ont été fétides les premiers jours; ce que je crois dû à son état ca-

chestique, plutôt qu'au gonflement des symphyfes.

Vers le neuvième jour, j'ai donné à cette femme, pendant quelques jours, l'infusion d'un gros de séné& de bon quinquina : les évacuations ont calmé la petite fièvre, & ramené les lochies à leur odeur naturelle.

Le quatorzième jour, l'accouchée s'est levée, & a fait quelques pas dans sa chambre. Je ne lui en ai pas permis davantage; & au dix-septième jour, elle a été complètement rétablie; le trentième, elle a été à l'église, & est venue de l'extrémité du fauxbourg S. Honoré, à l'extrémité du fauxbourg S. Germain, pour nous remercier, M. *Alphonse le Roy* & moi, de nos soins.

Il lui étoit resté de ses couches précédentes une chûte de vagin, laquelle est aujourd'hui entièrement dissipée. Cette dernière couche semble même avoir donné à la femme Huguet une meilleure santé que de coutume; ce qui paroît dû à l'usage qu'elle a fait des évacuans doux répétés, & combinés avec le quinquina.



## R É F L E X I O N S

*Sur une observation de M. NIEL, élève en chirurgie de l'hôpital militaire de Brest, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'octobre 1784, relativement à la cure d'une plaie pénétrante dans la poitrine, faite par un coup de bayonnette ; par M. ROSSIGNEUX, élève en chirurgie à l'hôpital militaire de Strasbourg.*

La vigilance des officiers supérieurs des corps ne peut pas toujours parer aux inconvéniens qui résultent des différends qui s'élèvent parmi les soldats. L'arme la plus offensive est malheureusement celle qu'ils savent dérober avec adresse, aux yeux de leurs surveillans. M. Niel en fournit un exemple parmi beaucoup d'autres.

« Le nommé *Monnier*, fusilier au régiment de Béarn, compagnie de *Comarque*, âgé de quarante ans & d'une frêle constitution, fut porté à l'hôpital militaire de Brest, le 25 mars, à cinq heures & demie du matin. Il venoit d'être frappé par un coup de bayonnette entre la troisième & la quatrième des vraies côtes, à

côté du sternum , près de la mamelle droite. Il est dit que le malade tomba sur le coup , & qu'il resta l'espace d'un demi-quart d'heure sans connoissance & sans secours. La foiblesse de son poulx étoit si grande , qu'on ne le distinguoit pas , & les extrémités étoient froides : » *Il vomissoit le sang , & le crachoit par regorgement à pleine bouche.*

En chirurgien instruit , les premiers soins de M. Niel furent de faire échauffer le malade par des frictions sèches. Il le fit situer sur le côté blessé pour prévenir l'épanchement , & ôter tout obstacle à l'évacuation du sang contenu dans la poitrine ; il en enleva un caillot collé sur la plaie , qui , selon lui , avoit la forme de la calotte d'un chapeau d'enfant , considérant avec raison ce caillot comme une digue qui s'opposoit à la sortie du sang. Cette conduite est conforme aux préceptes les plus sages. Les soins de M. Niel ne furent point infructueux ; la chaleur communiquée au malade releva le poulx ; & bientôt , comme on le fait entendre , il fut dans un état à permettre une saignée qui fut répétée quatre heures après. On nous apprend bien que ces saignées furent sans succès , mais on nous laisse ignorer la raison qui déterminâ à les faire.

Selon le principe de M. *Niel*, il suffiroit que le pouls se ranimât, c'est-à dire, qu'il sortît de cet état de foiblesse & de langueur dans lequel il est nécessairement après un évènement semblable, pour donner quelque confiance à la saignée.

L'élévation seule du pouls dans cette circonstance, n'indique rien autre chose que le mieux du malade; sa fréquence même n'est pas toujours un signe qui exige la saignée: il faut, pour se servir utilement de ce moyen, que l'artère soit pleine, & qu'elle oppose une certaine roideur sous le doigt, que la respiration soit laborieuse, & que les symptômes, enfin, qui sont une suite conséquente de la blessure, soient portés au point de ne laisser entrevoir cette évacuation que comme une ressource vraiment salutaire.

Tous ces cas sont prévus dans la Dissertation que M. *Lombard* a publiée en 1782, sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes, simples ou graves: il y a joint en 1783, un Supplément placé à la tête de sa Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des maladies chirurgicales. Il est possible que M. *Niel* n'ait eu aucune connoissance de cet ouvrage intéressant. Il y auroit vu que le malade ayant la bouche

mauvaise, pâteuse, (pour me servir de son expression,) & éprouvant de fréquentes envies de vomir, il étoit plus urgent de recourir aux remèdes évacuans, qu'aux saignées. On a peine à croire même, d'après M. *Niel*, que le malade ait été l'espace de six jours, sans donner aucune marque d'évacuation excrémentitielle, parce qu'on ne suppose pas qu'on ait négligé de tenir le ventre ouvert pendant le traitement d'une blessure semblable. Il étoit cependant aisé de concevoir que les gros intestins étant farcis de matières, ces matières devoient comprimer leurs parois, retarder l'oscillation de leurs vaisseaux, & ralentir par conséquent la marche de la circulation dans tous les viscères flottans du bas-ventre. Un tel apperçu auroit évidemment fait sentir qu'il se portoit une plus grande quantité de sang dans le parenchyme du poumon, par la raison qu'il y trouvoit un cours plus libre.

Doit-on chercher autre part la cause qui entretenoit l'hémorrhagie, puisqu'il est avoué par l'auteur même de l'observation, qu'elle n'a cédé qu'aux évacuations produites par la marmelade dont il est fait mention? Quelque grandes que soient les propriétés reconnues de la pou-

dre dont M. *Niel* s'est servi, & qu'il dit être un moyen éprouvé & constaté par l'expérience de M. *Parthys*, chirurgien-major de cet hôpital, un praticien exercé ne sauroit aveuglément lui donner sa confiance en pareil cas. Si on considère les ingrédiens qui composent cette poudre, on verra qu'elle n'est guère propre qu'à envelopper les molécules âcres d'une humeur quelconque qui se seroit portée sur les bronches, ou qu'à en enduire les parois pour prévenir son irritation.

Pour trouver les raisons qui doivent porter à éloigner ou à rapprocher la saignée dans la cure des plaies de poitrine pénétrantes avec lésion, il suffiroit de considérer la constitution du malade, son âge, la sensibilité plus ou moins grande de son système nerveux, la perte de sang qui est résultée de sa blessure; sa disposition plus ou moins prochaine à la maladie; enfin, le lieu qu'il habite, pour juger avec connoissance de cause de la nécessité des saignées ou des évacuans.

Appuyé sur ces préceptes d'*Hygiène Thérapeutique*, dont j'ai toujours pris soin de nourrir mes réflexions, & d'après la pratique rationnelle de M. *Lombard*, j'oserai présenter à mon tour une seule observation, entre beaucoup d'autres que



j'ai été à portée de faire pendant mon séjour à l'hôpital de Strasbourg. Cette observation est parfaitement analogue à celle de M. *Niel*.

Un fusilier du régiment de la Fère infanterie, (dont le nom est échappé à mes recherches), d'une constitution sèche & bilieuse, reçut le 22 du mois d'août dernier, à deux heures après midi, & étant ivre, un coup de bayonnette pénétrant sous l'aisselle droite, avec lésion. Il fut renversé sur le champ, & resta pendant une heure & demie exposé à la pluie. On le transporta à l'hôpital sans pouls, sans connoissance; ses extrémités étoient froides, & il lâchoit ses excréments. M. *Lombard*, qui, par événement, se trouva à l'hôpital avant l'heure de sa visite, s'occupa d'abord du soin de le faire échauffer: on lui fit des frictions chaudes & sèches sur le bas-ventre, sur le dos, & principalement sur les extrémités inférieures qu'on enveloppa avec des flanelles qu'on prenoit soin d'entretenir dans un état de chaleur convenable. Ce procédé, quoique l'unique, fut lent à pratiquer; à peine le pouls étoit-il sensible au bout de six heures, bien que le corps eût recouvré à-peu-près sa chaleur naturelle: on fit prendre deux lavemens au malade, & on le

mit à l'usage d'une tisane béchique, dans laquelle on délaya une suffisante quantité de miel. Les évacuations que produisirent ces remèdes, procurèrent de la tranquillité au blessé. Il eut quelques heures de sommeil pendant la nuit, quoiqu'il crachât & vomît le sang à plusieurs reprises. Le lendemain au matin, le pouls parut sensiblement élevé; mais, comme il n'étoit ni plein, ni dur, & qu'il n'éprouvoit aucun symptôme qui exigeât la saignée, il n'en fut pas question.

On répéta les lavemens, dans lesquels on ajouta l'extrait de casse, à la dose d'une once; ils eurent tout l'effet que l'on pouvoit en desirer. Le pouls étant toujours souple & la respiration libre, le vomissement de sang qu'avoit éprouvé & qu'éprouvoit encore le malade, fut regardé comme une évacuation salutaire qui devoit tenir lieu de saignée. La seconde nuit fut partagée entre le sommeil & la veille. La disposition heureuse dans laquelle on trouva le blessé, décida en faveur d'un minoratif donné sur le champ, & composé de deux onces & demie de manne, de deux gros de sel végétal dans une infusion de fleurs de bourrache. Ce remède opéra bien. Les choses parurent dans une meilleure disposition; & en effet, la

nuit suivante fut heureuse. L'époque de la fièvre qui survient à la suite des blessures, fit cesser tous les autres moyens, pour s'en tenir aux lavemens émolliens & la boisson ordinaire, tant que dureroit l'état de crise où se trouvoit le malade, qui, à la vérité, éprouva de l'inquiétude sur le soir, & fut un peu oppressé. On saisit cette circonstance, d'après l'indication que fournissoit le pouls, pour placer une très-petite saignée, qui fut faite entre huit & neuf heures du soir. Le lendemain au matin, la fièvre étoit presque totalement cessée, & les crachats étoient à peine sanguinolens. Le malade fut purgé une seconde fois deux jours après, & depuis il est entré dans une convalescence qui ne laissoit nulle crainte sur les événemens qu'il sembloit qu'on avoit à redouter d'une pareille plaie. L'état de la langue, & l'insouciance que le convalescent témoigna au bout de quelque temps pour les alimens, furent une indication pour le purger une troisième fois, le neuvième jour de son accident. Ce dernier purgatif acheva sa guérison, & il sortit de l'hôpital quatre jours après, pour reprendre ses travaux militaires.

Il est évident, d'après cette observation, que la saignée n'a été employée

que comme auxiliaire , & accidentellement , dans la cure de ce soldat ; son état présentoit un cas tout aussi dangereux que celui du malade dont il est fait mention dans l'observation de M. *Niel*. L'histoire de ces deux maladies , & leur guérison , ajoutent à la doctrine que M. *Lombard* a exposée , d'après les meilleurs maîtres. Les évacuans & la saignée seront toujours de vrais moyens curatifs , quand ils seront employés avec intelligence & discernement , & conformément aux indications qui se présentent dans le concours des plaies accidentelles récentes , simples ou graves.

---

## OBSERVATION

*Sur une Fraclure double de la mâchoire inférieure , compliquée de plaie. Par M. HEBERT , maître en chirurgie à Guingamp.*

Le 2 octobre 1784 , je fus mandé au village Saint-Jean , distant de Guingamp d'une demi-lieue , pour donner des soins au nommé *Nicolas Pichard* , cabaretier , homme fort & robuste. Il étoit tombé de la fenêtre de son grenier sur le pavé.

Je trouvai cet homme ayant tout le visage, & particulièrement les yeux tuméfiés. La partie latérale droite de l'os maxillaire inférieur, étoit fracturée à un demi-pouce près de la symphyse du menton, & plus loin entre l'apophyse coronôide & l'apophyse condyloïdienne ; cette portion d'os étoit renversée sur la langue. La langue elle-même étoit coupée transversalement d'environ un pouce de profondeur dans son corps ; & il y avoit en outre deux plaies, commençant près des commissures des lèvres, & se terminant sur les veines jugulaires, avec un décollement total des tégumens, dont les lambeaux étoient renversés sur la poitrine.

J'ai réduit les fractures avec assez de difficulté ; ensuite j'ai lavé les plaies avec partie égale de vin rouge & d'eau, pour les nettoyer des ordures dont elles étoient couvertes ; j'ai rapproché & soutenu les lambeaux par quelques points de suture, avec l'attention de laisser ces points un peu lâches, dans la crainte d'augmenter l'engorgement. Le pansément a consisté en des languettes de linge, légèrement recouvertes de baume d'Arcæus récemment fait, pour procurer une légère supuration, & en une compresse double,

le tout soutenu par le bandage en fronde.

J'aurois bien employé les emplâtres agglutinatifs, recommandés dans les plaies de la face ; mais en rapprochant les lèvres du côté droit, j'aurois indubitablement éloigné celles du côté gauche. Je lavois de temps en temps la bouche avec une décoction d'aigremoine, animée d'un peu d'eau-de-vie. J'ai abandonné la plaie de la langue à la sagesse de la nature, voyant l'impossibilité de me servir du petit sac conseillé dans les plaies de cet organe. Les saignées ne furent point négligées ; je recommandai au malade de ne faire aucun mouvement qui pût rien déranger, & je le fis nourrir avec du bouillon qu'on lui faisoit prendre, ainsi que des tisanes légèrement vulnéraires, par le moyen d'une petite théière à long bec.

Au bout de dix jours je m'aperçus de la solidité de l'os fracturé : la réunion des plaies se fit sans aucune difformité. Le malade a été guéri en vingt-cinq jours ; actuellement 14 novembre, il mange des alimens solides, jouit d'une très-bonne santé, & a repris ses exercices ordinaires.



## OBSERVATION

*Sur l'extirpation d'une loupe , faite avec succès à une femme de quatre-vingt-trois ans ; par M. DEGERAUD , chirurgien à Jouare.*

Le 18 mars 1782 , je fus mandé par la veuve *Jana* , habitante de Jouare , âgée de quatre-vingt-trois ans , pour consulter sur une loupe qu'elle avoit depuis vingt sept ans , à la partie antérieure de l'aisselle du côté gauche ; cette loupe avoit ses attaches sous la partie supérieure antérieure du muscle deltoïde. Ayant examiné la tumeur avec mon confrère *Mr. Rafficod* , que j'avois prié de m'accompagner , nous en avons trouvé le bout très-enflamé , de couleur presque noire , répandant une humeur fort corosive. La malade éprouvoit des douleurs violentes depuis dix à douze jours ; la fièvre étoit continue. Dans ce danger éminent , je fis appeler *M. Defrance* , médecin à la Ferté-sous-Jouare ; ses soins calmerent la fièvre , & préparèrent la malade à l'extirpation que nous avons jugée nécessaire. Elle fut faite le 27 dudit mois ; la tumeur en-

levée, pesoit quatre livres une once & demie. Nous avons reconnu par la dissection de cette masse, que c'étoit un tissu graisseux. La malade a supporté l'opération assez bien, vu son grand âge.

Il n'est survenu ni hémorrhagie ni autre accident, durant tout le traitement. La guérison a été achevée dans l'espace de six semaines. Dès que la suppuration a été établie, la fièvre a cessé. Nous avons employé, pour le pansement, l'eau-de-vie camphrée, le digestif animé, les lotions détersives.

## R A P P O R T

*Fait par MM. les Commissaires nommés  
par la Faculté de Médecine, pour l'exa-  
men des eaux d'Enghien, au dessous  
de l'étang de Saint-Gratien.*

MONSIEUR LE DOYEN, MESSIEURS,

Les eaux minérales ont de tout temps attiré l'attention des hommes, par les avantages qu'elles leur ont procurés dans une infinité de maux qui ne résistent que trop souvent à tous les autres secours que l'art emploie pour les combattre ; & les méde-



cins de tous les siècles les ont regardées comme un des moyens les plus sûrs qu'ils pussent mettre en usage contre les maladies chroniques. Cette confiance s'est sur-tout accrue depuis que les lumières de la chimie & l'observation la plus scrupuleuse, nous ont éclairés sur leur nature & sur leurs effets. Les eaux qu'on a désignées par le nom d'*eaux sulfureuses*, ont été distinguées, avec raison, par leur efficacité contre les maladies les plus rebelles; aussi a-t-on vu dans tous les temps les hommes accourir des lieux les plus éloignés vers ces sortes de fontaines, qu'on regardoit dans les siècles de superstition & d'ignorance, comme le domicile de quelque divinité propice, en méconnoissant la main toute-puissante qui a couvert ce globe de ses bienfaits.

La découverte d'une eau de cette espèce dans le voisinage de cette capitale, doit être regardée comme un bien d'autant plus précieux, que toutes celles que nous connoissons sont à une distance trop considérable, pour que les personnes d'une fortune bornée pussent soutenir les frais des voyages qu'il falloit entreprendre pour en jouir, & que par leur nature, elles souffrent difficilement le transport, & conservent encore plus difficilement

leur vertu, lorsqu'on les garde quelque temps. Telle est l'eau qu'on vient de découvrir depuis quelques années au dessous de la digue de l'étang de Saint-Gratien, au midi d'Enghien, dans la vallée de Montmorency. Ces eaux, qui ont d'abord été examinées par le père *Cotte*, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, puis par M. *Macquer*, notre confrère; enfin par M. *Le Veillard*, qui vient d'en obtenir la concession de S. A. S. monseigneur le prince de Condé; ces eaux, dis-je, commencent à attirer l'attention du public, encouragé par quelques essais favorables qu'on en a déjà faits; mais M. *Le Veillard* qui sait que vous seuls pouvez éclairer le public & les médecins sur les avantages qu'ils peuvent se promettre de leur usage, a cru devoir les soumettre à votre jugement.

Vous nous avez chargés, Messieurs, de faire toutes les recherches nécessaires sur leur nature, leur composition & leurs effets: nous allons vous exposer ce que l'examen de la source, l'analyse la plus exacte, nous ont appris sur ces objets; nous osons espérer que vous y trouverez des fondemens assez solides pour asseoir le jugement que vous devez porter.

Les eaux de l'étang de Saint-Gratien

sont soutenues par une digue fort longue, dirigée du nord-est au sud-ouest ; cette digue a à chacune de ses extrémités un déchargeoir pour l'écoulement du trop-plein de l'étang ; chacun de ces déchargeoirs est composé de trois arches , portées sur un massif de maçonnerie qui se termine en glacis du côté opposé à l'étang. C'est de dessous ces déchargeoirs que paroissent venir les sources minérales sulfureuses que vous nous avez chargés d'examiner. Celles qui sont situées à l'extrémité sud-ouest de la digue , paroissent trop peu considérables pour qu'on puisse se promettre d'en tirer quelque avantage : il n'en est pas de même de celle qui se trouve à l'extrémité nord-est du côté d'Enghien ; elle est assez-abondante pour espérer qu'elle fournira au besoin de tous ceux qui seront dans le cas d'y recourir. Outre ces sources, MM. *Roux St Darcet*, deux d'entre nous , étant allés cet été visiter les environs de l'étang avec M. *Le Veillard*, en découvrirent une nouvelle dans la prairie qui est à la tête de l'étang , mais dont les eaux leur parurent se mêler avec des eaux communes, ce qui ne permet pas d'espérer qu'on en puisse tirer parti ; ce qui nous a déterminés à borner notre examen à la seule source du

côté d'Enghien, la plus abondante, & celle qui paroît le plus chargée de principes minéraux.

Cette source sortoit autrefois du pied du glacis du déchargeoir, entre des pilotis, sur lesquels ce glacis est bâti; M. *Le Veillard*, depuis qu'il a en obtenu la concession, a fait creuser dessous le glacis pour suivre la source jusqu'à une masse de pierres d'entre lesquelles elle sourcille; il a fait construire pour la recevoir un bassin de pierre qui se décharge par une petite rigole dans un réservoir également bâti en pierre de taille, dans lequel on puise l'eau; il a fait recouvrir le tout d'une voûte en maçonnerie, & l'a fermé d'une porte; ce qui garantit la source d'être inondée par les eaux de l'étang, lorsqu'elles coulent par le déchargeoir, & empêche qu'on n'y jette des immondices, ou qu'on ne trouble de quelque autre manière la pureté des eaux.

La première chose que nous crûmes devoir examiner, lorsque nous nous sommes transportés à la source, fut d'évaluer à-peu-près la quantité d'eau qu'elle peut fournir; pour cet effet, nous jaugeâmes le réservoir antérieur; nous trouvâmes qu'il avoit deux pieds quarrés, sur dix huit pouces de profondeur; nous le fîmes

vider, & nous examinâmes à quelle hauteur les eaux qui venoient de la source, y monteroient en une demi-heure de temps; nous trouvâmes qu'elles s'y étoient élevées de onze pouces, d'où nous conclûmes que la source avoit fourni dans cet espace de temps, cent trente-deux pintes d'eau de 48 pouces cubes chacune, & que, par conséquent, elle pouvoit en fournir six mille trois cents trente-six pintes, ou vingt-deux muids en vingt-quatre heures; ce qui est plus que suffisant pour fournir, non-seulement à l'usage de ces eaux en boisson, mais même permettoit d'espérer qu'on pourroit y établir des bains.

Ces eaux exhalent une odeur fétide de foie de soufre qui se fait sentir de fort loin; puisées dans un verre, elles paroissent claires & limpides; leur goût n'est que peu désagréable; leur chaleur approche très-fort de celles de toutes les eaux de source, c'est-à-dire qu'elle n'a ni chaleur, ni froid marqués. Sa pesanteur spécifique est un peu plus considérable que celle de l'eau de Seine clarifiée. Elle dépose dans les bassins qui la reçoivent une matière noire; & dans le petit ruisseau qu'elle forme, elle se couvre d'une pellicule blanche assez semblable à celle qui s'élève sur l'eau de chaux. Les pierres & les

autres matières qui sont au fond de ce ruisseau, sont couvertes d'un dépôt tantôt gris, tantôt violet, tantôt jaune à sa surface, mais constamment noir dans son intérieur : ce dépôt devient gris en séchant ; & si on le jette sur un fer rouge dans un lieu obscur, il s'enflamme & exhale une odeur de soufre.

Si on puise ces eaux dans des bouteilles de grès ou de verre, & qu'on les bouche bien exactement, elles conservent leur diaphanéité, leur odeur & toutes leurs propriétés ; mais, pour peu qu'elles soient mal bouchées, elles se troublent, perdent peu à peu leur odeur. Pour s'assurer de la nature de la substance qui se dégageoit de ces eaux lorsqu'elles étoient exposées à l'air, M. Roux, qui s'étoit chargé du détail des expériences, pesa l'eau contenue dans deux bouteilles de grès qui avoient été puisées de la veille, & les distribua dans six bocaux de verre bien nets, qu'il couvrit d'un papier pour les mettre à l'abri de la poussière ; ces eaux qui pesoient dix-sept livres trois onces & demie, commencèrent bientôt à loucher, & peu à peu elles devinrent blanches & laiteuses ; il se forma à leur surface une pellicule assez semblable à la crème de chaux ; ensuite elles s'éclairci-

rent peu à peu , à mesure que cette matière se précipitoit : leur odeur diminua dans la même proportion ; de sorte que le troisième jour , elle étoit entièrement dissipée , & que le quatrième , elles étoient redevenues entièrement claires. Ayant filtré ces eaux ainsi éclaircies pour avoir le dépôt qu'elles avoient formé , on obtint onze grains d'une matière sèche , qui , jetée sur un fer rouge dans un lieu obscur , donna une légère flamme bleue , & exhala l'odeur du soufre ; la matière qui resta après cette combustion , étoit une terre insipide qui se dissolvoit avec effervescence dans les acides.

M. *Le Veillard* dit avoir observé qu'un pareil dépôt qu'il avoit obtenu des eaux qu'il avoit laissées exposées à l'air , ne contenoit point de soufre , puisqu'il ne brûloit pas lorsqu'on le jettoit sur des charbons ardents ; mais il a reconnu depuis , qu'avant que la fontaine fût arrangée , il ne se formoit point de pellicule à la surface des eaux qu'on exposoit à l'air , mais que le dépôt se précipitoit en entier , & il croit que la pellicule seule est inflammable.

Ayant fait porter dans le laboratoire de M. *Roux* une certaine quantité de ces eaux , il prit en notre présence dans chacun

des verres numérotés ci-dessous, environ quatre ou cinq onces d'eau d'Enghien, puisées onze jours auparavant, mais gardées dans des bouteilles bien bouchées, & qui n'avoient paru avoir rien perdu de leur odeur ni de leur transparence ; il y mêla différens réactifs qui produisirent les effets suivans.

N<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>. La dissolution d'argent dans l'acide nitreux, y a produit un précipité noir en flocons.

N<sup>o</sup> 2. La dissolution de mercure dans le même acide, un précipité d'un gris noirâtre.

N<sup>o</sup> 3. La dissolution de plomb dans le même acide, un précipité en flocons tirant sur le noir.

N<sup>o</sup> 4. La dissolution de sel ou sucre de Saturne, un précipité d'un gris très-foncé, ou noirâtre.

N<sup>o</sup> 5. Une dissolution de vitriol très-chargée, & qui contenoit un léger excès d'acide, n'en a rien précipité.

N<sup>o</sup> 6. Une dissolution de vitriol affoiblie, a donné un précipité noir.

N<sup>o</sup> 7. Quelques gouttes de la dissolution d'arsenic dans l'eau de sel marin, ou ce qu'on appelle *beurre d'arsenic*, ont



donné un précipité d'un beau jaune d'orpiment, avec l'odeur de l'orpiment.

N<sup>o</sup> 8. L'alkali fixe les a rendues laiteuses.

N<sup>o</sup> 9. L'alkali volatil ordinaire a fait loucher légèrement.

N<sup>o</sup> 10. L'alkali volatil caustique n'y a produit aucun changement.

N<sup>o</sup> 11. Les acides n'ont paru y produire aucune altération.

La couleur & l'odeur du précipité obtenu avec le beurre d'arsenic, ont engagé M. Roux à l'examiner plus particulièrement. Il a pesé huit livres d'eau d'Engghien, puisée depuis trois jours, & contenue dans une bouteille bien bouchée; il y a versé peu à peu de sa liqueur arsenicale; il s'est fait un précipité jaune en flocons, qui a bientôt gagné le haut de la liqueur; il a filtré cette liqueur, il en a retiré dix grains de précipité bien sec, très-jaune, & ayant toutes les apparences de l'orpiment. Il a employé une once de beurre d'arsenic pour cette précipitation.

Il a versé quelques gouttes de plus de cette même liqueur dans l'eau filtrée dont il avoit retiré les précipités, pour voir s'il ne resteroit pas encore quelques vestiges de cette matière qui colore l'arsenic en  
jaune,

jaune, & il s'est fait un précipité blanc : il en a obtenu un semblable en versant de la même liqueur arsenicale dans de l'eau distillée.

Trois jours après, il précipita neuf livres de la même eau puisée en même temps, & gardée dans une bouteille bien bouchée; il a obtenu un double précipité : 1°. un précipité jaune qui a flotté dans la liqueur; & 2°. un précipité blanc qui a adhéré aux vaisseaux dans lesquels il avoit fait la précipitation; le précipité jaune n'a pesé que neuf grains, & il n'a employé que la même quantité de liqueur arsenicale.

Huit livres d'eau d'Enghien gardées trois jours dans une bouteille qui ne bouchoit pas bien, & qui avoit commencé à se troubler, a donné avec la même quantité de liqueur arsenicale, un précipité mêlé de jaune & de blanc, qui étant desséché, a paru gris, & s'est trouvé peser vingt-trois grains.

Enfin, voulant se procurer une certaine quantité de précipité, il s'est transporté avec M. *Darcet* à la fontaine, où il a précipité une quantité considérable d'eau; & il a remarqué que, lorsqu'il n'employoit que la juste proportion de la liqueur arsenicale, il n'avoit qu'un précipité jaune flottant; mais que, lorsqu'il en

mettoit au-delà, il se formoit en même temps un précipité blanc qui tomboit sur le champ au fond des vaisseaux.

Pour reconnoître la matière qui colo-roit ainsi en jaune ces précipités, il en a jetté quelques grains sur un charbon ar-dent; il a observé qu'il brûloit à la ma-nière de l'orpiment, & qu'il exhaloit une odeur mêlée de soufre & d'arsenic: d'où il s'est cru fondé à conclure que c'étoit du soufre, comme sembloit l'indiquer la couleur; cependant, pour s'en assurer d'une manière encore plus convain-quante,

Il a mis dix grains de ce précipité jaune bien pur dans une cornue; il a mis dans une seconde cornue le précipité gris qu'il avoit obtenu de l'eau qui com-tenoit à se troubler; & dans une troi-sième, dix grains d'orpiment naturel, tel qu'on le trouve dans le commerce; il a ajusté ces trois cornues dans un seul & même fourneau, il leur a adapté un seul & même récipient; il a poussé le feu pen-dant deux bonnes heures: il a passé dans le ballon quelques gouttes d'humidité pro-venant des deux précipités; car le col des deux cornues qui les contenoient en étoit légèrement mouillé, tandis qu'il n'en a pas apperçu le moindre vestige dans celle

où étoit l'orpiment naturel : cette humidité étoit de l'acide sulfureux volatil, car le ballon en avoit fortement l'odeur.

Il s'est fait dans la cornue où étoit l'orpiment naturel, un sublimé qui a tapissé la voûte de la cornue, & la partie du col qui traversoit la paroi du fourneau, un sublimé, dis-je, plutôt orangé que rouge ; les bords en étoient même jaunes : il est resté dans le fond de la cornue un bouton de matière fondue, dont la partie adhérente au verre est d'une belle couleur d'or, & la partie supérieure rouge.

Il s'est fait dans la voûte de la cornue qui contenoit le précipité jaune pur, un sublimé d'un jaune foncé, & dans le col un sublimé en partie jaune, en partie rouge comme du réalgar ; il est resté une matière spongieuse noire qui ressembloit à une scorie, & qui, jetée sur des charbons ardents, a répandu une fumée blanche & une odeur arsenicale.

Enfin, on a trouvé dans la voûte de la troisième cornue un sublimé en partie jaune & en partie rouge, & un semblable dans le col ; la portion rouge en étoit même d'un plus beau rouge ; le résidu étoit fondu comme celui de l'orpiment, mais sa partie supérieure étoit couverte d'une matière fuligineuse.

Une autre fois , il a pris un gros cinquante-deux grains de précipité jaune , il les a mêlés avec le double de leur poids de sublimé corrosif ; il a mis le tout dans une petite cornue de verre qu'il a placée dans un fourneau de réverbère ; il y a ajusté un récipient , & a donné un feu convenable ; il a passé d'abord une liqueur jaune , ou un véritable beurre d'arsenic ; il s'est fait un double sublimé ; le premier jaune , qui n'a paru être qu'une portion de l'orpiment qui avoit échappé à la décomposition , & le second rouge ; celui-ci s'est trouvé être un véritable cinnabre : il est resté dans le fond de la cornue une matière noire , dont une partie étoit en poudre , & l'autre formoit une masse , mais qui s'est également réduite en poussière , en la retirant de la cornue. Cette matière étoit semblable à celle qu'on avoit obtenue du précipité pur , à cela près qu'elle ne paroissoit pas avoir subi de fusion comme elle : cette matière , quoiqu'elle eût supporté un degré de feu très-considérable , paroissoit retenir encore de l'arsenic , puisque , jettée sur un charbon ardent , elle en a répandu l'odeur.

Non-seulement ces expériences répétées constituent de la manière la plus évidente la présence du soufre dans les eaux

d'Enghien, mais encore peuvent fournir une méthode simple & facile de le démontrer dans les eaux où il est contenu, dans lesquelles son existence a paru problématique à quelques chimistes (a), avec d'autant plus de fondement, que la couleur noire que prennent l'argent & les différentes dissolutions métalliques, avoient été jusqu'ici les seuls indices par lesquels on pouvoit juger de sa présence, indices qui pouvoient d'autant mieux être suspects, que beaucoup d'autres matières que le soufre, présentent le même phénomène. Cette méthode est d'ailleurs plus simple que celle qu'ont employée MM. *Richard & Bayen*, dans l'analyse qu'ils ont faite des eaux sulfureuses de Bagnères de Luchon, méthode qui consiste à précipiter les eaux avec une dissolution de mercure, & à sublimer ensuite le précipité pour le convertir en cinnabre, au lieu que la couleur jaune du précipité arsenical, indique immédiatement la présence du soufre, puisque cette substance est la seule connue qui puisse colorer l'arsenic en jaune.

M. *Roux* avoit imaginé qu'en évapo-

---

(a) Voyez l'Hydrologie de M. *Monet*.

rant dans des vaisseaux fermés l'eau qui furnageoit les différens précipités, il parviendroit à découvrir la substance que le soufre abandonne pour s'unir à l'arsenic; mais il a été trompé dans son attente: lorsque cette eau a été évaporée aux trois-quarts, il a cristallisé une espèce de sel jaunâtre, de nature arsenicale, qui lui a paru insoluble ou presque insoluble dans l'eau, & qui, jeté sur les charbons, répand une odeur d'ail; sel dont il se propose de faire un examen plus suivi. Ce sel séparé, il a continué l'évaporation; il s'est dégagé encore de l'arsenic sous la forme de sel soyeux: ayant continué l'évaporation, il est resté une liqueur grasse, dans laquelle il a vu flotter quelques flocons qui l'ont déterminé à la filtrer; les ayant séparés par ce moyen, & les ayant lavés avec de l'eau distillée, il a trouvé que c'étoit une sélénite du plus beau blanc argentin: le reste de la liqueur évaporée a formé un *magma* salin qui a été cristallisé par le refroidissement en aiguilles groupées par paquets; ce *magma* a bientôt attiré l'humidité de l'air, & s'est résous en liqueur.

Après avoir démontré la présence du soufre dans les eaux d'Enghien, M. Roux a procédé, comme nous en étions con-

venus, à la recherche des autres matières contenues dans ces eaux. Pour cet effet, il a pris quinze pintes de ces eaux puisées depuis douze jours, & gardées dans des bouteilles de grès bien bouchées, dans lesquelles elles n'avoient rien perdu; il les a mises dans trois alembics de verre, placées dans un grand bain; elles ont donné trois gros douze grains de résidu sec, ce qui fait sept grains  $\frac{9}{17}$  par livre, ou quinze  $\frac{3}{17}$  grains par pinte.

Il a mis quelques grains de son résidu bien sec sur un fer rouge dans un lieu obscur; il n'a pu observer ni flâme, ni vapeurs sensibles. Il en a pris deux gros qu'il a mis sur un filtre; il a versé dessus environ huit onces d'eau distillée bouillante; il a filtré la dissolution: le résidu non dissous, resté sur le filtre, a pesé, après avoir été bien séché, un gros vingt-neuf grains; par conséquent il y a eu quarante-trois grains de matière dissoute.

Il a versé sur cette portion du résidu, qui n'avoit pu être dissoute par l'eau, deux onces de bon vinaigre distillé; il s'est fait une effervescence: il a filtré la dissolution; il a bien édulcoré le résidu qui, lorsqu'il a été sec, s'est trouvé peser soixante-sept grains qui étoient une véritable sélénite: par conséquent le vinaigre avoit dissous



quarante-quatre grains de terre calcaire pure qui étoient confondus avec elle.

La liqueur qui avoit dissous la matière saline, mise à évaporer, a donné d'abord une assez grande quantité de sélénite, ce qui a obligé de la filtrer à différentes reprises; lorsqu'elle a été portée au point de la cristallisation, elle a donné des cristaux en colonnes assez purs, qu'il a été aisé de reconnoître pour un véritable sel de Glauber, puisque l'alkali végétal n'a point précipité de terre de sa dissolution, qu'ils avoient le goût amer, & qu'ils sont tombés en efflorescence par la dessiccation à l'air. La liqueur qu'on a continué à évaporer, a encore fourni du sel de Glauber, & quelques cubes de sel marin; il est resté quelques gouttes d'eau-mère qui a refusé de cristalliser, qui, étant étendue dans un peu d'eau distillée, a donné un précipité blanc & terreux par l'addition d'un alkali fixe; ce qui prouve que c'est un sel à base terreuse: une petite quantité qu'on avoit desséchée, a paru répandre une légère odeur d'esprit de sel, en y appliquant une goutte d'huile de vitriol.

D'où il résulte que ces eaux, outre le soufre dont nous avons parlé, contiennent une assez grande quantité de terre calcaire pure & de sélénite, un peu de sel de Glau-

ber, & une quantité encore plus petite de sel marin, & de sel marin à base terreuse.

On nous demandera sans doute quelle est celle de ces substances qui tient le soufre en dissolution, & quelle est la raison qui fait qu'il s'en sépare dès qu'il a le contact de l'air ? Nous croyons pouvoir conjecturer qu'il y est uni à un alkali de la nature de la base du sel marin ou du natrum ; que lorsque ces eaux viennent à être exposées à l'air, la sélénite & le sel marin à base terreuse, qui sont contenus assez abondamment dans ces eaux, décomposent le foie de soufre par l'union qui se fait de leur acide avec l'alkali du foie de soufre ; que le soufre se précipite avec la terre que l'acide abandonne, tandis qu'il résulte de l'union de l'acide vitriolique de la sélénite à l'alkali minéral du foie de soufre un véritable sel de Glauber, & de celle de l'acide marin du sel marin à base terreuse à une autre portion du même alkali, un véritable sel marin ; à moins qu'on n'aimât mieux supposer que le soufre est uni à une terre calcaire absolument dépouillée d'air, ou dans l'état de chaux vive, laquelle reprenant de l'air dès qu'elle a le contact de l'atmosphère, cesse d'être soluble dans l'eau, tombe & entraîne avec elle le soufre.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, nous croyons pouvoir conclure de la nature connue de ces eaux, qu'elles peuvent produire des effets très-salutaires dans plusieurs maladies chroniques; qu'on a lieu d'attendre qu'elles seront apéritives, atténuantes, incisives, détersives; qu'elles pourront convenir dans les affections psoriques, les paralysies & les ulcères internes: nous savons même qu'on en a fait usage avec quelque succès dans plusieurs affections de cette espèce; qu'elles ont paru, lorsqu'on les a prises avec les précautions & les ménagemens convenables, porter à la peau, & exciter des sueurs abondantes.

*Signé* BELLOT, BERTRAND, ROUX,  
DARCET.

Le samedi 29 janvier 1774, la Faculté de médecine assemblée pour entendre le Rapport de MM. les Commissaires qu'elle avoit nommés pour examiner les eaux d'Enghien, a adopté en tout leur sentiment sur la nature & les propriétés desdites eaux: la Compagnie a jugé qu'elles pourroient devenir un nouveau secours en faveur des citoyens, d'autant plus avantageux, qu'elles se trouvent à portée de la capitale, & c'est ainsi que j'ai conclu.

*Signé* L. P. F. R. LE THEUILLIER, doyen.

La Société royale de médecine a analysé les mêmes eaux; le résultat est à-peu-près le même que celui de la Faculté pour les substances qu'elles contiennent, & les avantages qu'on doit en attendre.

La distribution de ces eaux se fait à la fontaine, & dans tous les dépôts où se débitent les nouvelles eaux minérales de Passy : savoir, à Paris, chez M. de *Pene-Tancoigne*, apothicaire, successeur de M. *Boulduc*, rue des Boucheries, fauxbourg Saint-Germain, & chez MM. *Cadet* & *Derosne*, apothicaires, rue Saint-Honoré; à Versailles, chez M. *Colombot*, apothicaire, successeur de M. *Corion*; à Saint-Germain, chez M. *Gros*, apothicaire; & à Passy, aux nouvelles eaux minérales: on pourra même les y boire dans le jardin.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1785.*

Le mercure s'est soutenu quatorze jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes : savoir, les 1, 2, 9, jusques & compris le 16; & du 25 jusques & compris le 28, il a parcouru de 27 pouces 1 ligne, à 27 pouces 11 lignes quatorze autres jours: savoir, du 3, jusques & compris le 8, & du 17, jusques & compris le 24.

Le moindre degré de froid a marqué au thermomètre 6 au dessus de 0, le 7 à midi, S-O.

## 552 MALADIES RÉGN. A PARIS.

soufflant. Le plus grand froid a marqué 6 au dessous de 0 ; le 28 matin & soir , nord. Il n'y a eu que dix jours sans gelée à Paris. Les termes les plus ordinaires , pendant ce mois , ont été de 0 à 2 au dessus de 0.

L'ouest , sud-ouest ont soufflé seize fois ; les nord nord-est , nord-ouest ont soufflé seize fois. Le ciel a été couvert quinze jours , clair un jour , variable douze jours.

Il y a eu de la neige dix fois , pluie quatre fois , dont pluie abondante & vent fort , le 7 la nuit , sud-ouest ; dix-huit jours de gelée & six fois du vent.

Le mois de février a été beaucoup moins humide que le mois précédent ; l'hygromètre n'est descendu qu'à 0 , & s'est élevé à 5 au dessus de 0. Il a marqué pendant ce mois six jours 0 , quinze jours 1 au dessus de 0 , & sept jours de 2 à 5 au dessus de 0.

Il est tombé à Paris , pendant ce mois , un pouce une ligne & neuf dixièmes d'eau.

La température de ce mois a été plus froide , mais moins humide que celle du mois précédent , moins froide & moins humide que celle du mois de décembre. La constitution étant cependant toujours la même , les affections catarrhales n'ont cessé de régner cet hiver avec peu de fièvre en général , & accompagnées de crachats sanguinolens. Elles ont été plus ou moins simples , rarement inflammatoires ; elles se sont compliquées , à diverses reprises , avec les fièvres putrides ou avec les fièvres malignes , surtout celles qui d'abord prenoient l'apparence ou le masque des fluxions de poitrine , ou des pleuropéritrœumonies , ont la plupart dégénéré en fièvres , ou putrides ou malignes , comme nous l'avons décrit les mois précédens.

Les affections catarrhales simples qui ont régné ce mois-ci, ont paru se combiner, pour la plupart, avec des affections rhumatismales, & ont exigé une ou deux saignées, & plusieurs ont exigé l'application des vésicatoires.

Parmi celles qui se sont manifestées avec les signes péripneumoniques, plusieurs ont dégénéré promptement en fièvre maligne, avec tendance à la gangrène; dans celles-ci, la gorge s'engage, se gangrène ou produit une suppuration abondante qui ne soulage point les malades; ils périssent du quatorze au quinze, & plusieurs après avoir rendu du pus avec abondance; leur langue est sèche, ils sont absorbés, mais sans délire. Il survient à beaucoup de ces malades des engorgemens lymphatiques; lorsque la peau s'humecte & que la bile vient à couler, ces tumeurs suppurent, & la convalescence est toujours longue & orageuse; mais, lorsque la bile ne coule point, que la peau reste sèche & aride, ces tumeurs dégénèrent en gangrène, ainsi que les plaies des vésicatoires, &c. & les malades périssent promptement. Plusieurs de ces malades ont échappé aux dangers de la fièvre maligne, lorsque l'on a été assez heureux, dans l'invasion de la maladie, d'obtenir par les émétiques réitérés des évacuations cuites & bilieuses; alors la maladie prenoit le caractère d'une fièvre humorale simple.

On a observé beaucoup de rhumes simples, d'éruptions à la peau, d'ophtalmies, de douleurs d'entrailles, de dévoiemens, & des affections paralytiques. La petite-vérole continue d'être fréquente; les fièvres tierces & double-tierces paroissent plus rares.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## F É V R I E R 1785.

| Jours<br>du<br>mois. | THERMOMETRE.              |                              |                              | BAROMETRE. |            |            |
|----------------------|---------------------------|------------------------------|------------------------------|------------|------------|------------|
|                      | Au<br>lever du<br>Soleil. | A deux<br>heures<br>du soir. | A neuf<br>heures<br>du soir. | Au matin.  | A Midi.    | Au soir.   |
|                      | Dégr.                     | Dégr.                        | Dégr.                        | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. |
| 1                    | -2,12                     | 2, 5                         | 0, 6                         | 27 11, 1   | 27 11, 1   | 27 11, 4   |
| 2                    | 0, 0                      | 1, 5                         | -0,12                        | 27 11, 4   | 27 10, 7   | 27 9, 7    |
| 3                    | -2,14                     | 0, 5                         | -0, 2                        | 27 8, 1    | 27 7, 3    | 27 6,11    |
| 4                    | -0, 3                     | 0,15                         | -1, 5                        | 27 6, 1    | 27 5,11    | 27 5, 9    |
| 5                    | -0,13                     | 1,14                         | 1, 0                         | 27 1, 7    | 27 0, 0    | 26 11, 9   |
| 6                    | 1,12                      | 0,17                         | 2, 0                         | 27 0, 5    | 26 11, 7   | 27 2, 1    |
| 7                    | 2, 0                      | 4,15                         | 0,12                         | 27 1, 7    | 27 1, 3    | 27 1, 7    |
| 8                    | 0, 4                      | 4, 6                         | 0, 7                         | 27 7, 1    | 27 8, 2    | 27 9, 6    |
| 9                    | 0,14                      | 5,15                         | 1, 4                         | 27 10, 1   | 27 11, 2   | 28 0, 9    |
| 10                   | 2, 0                      | 3,10                         | 4, 4                         | 28 0, 9    | 28 0, 0    | 27 11, 0   |
| 11                   | 0, 6                      | 3,18                         | -0, 4                        | 28 1, 6    | 28 2, 1    | 28 3, 2    |
| 12                   | 1,19                      | 1,13                         | -0,13                        | 28 3, 3    | 28 3, 5    | 28 3, 5    |
| 13                   | -1,17                     | 0, 5                         | -3, 5                        | 28 3, 5    | 28 3, 2    | 28 3, 1    |
| 14                   | -2,18                     | 1, 0                         | 0,18                         | 28 2, 5    | 28 1, 7    | 28 1, 5    |
| 15                   | -1, 0                     | 3,11                         | 2, 2                         | 28 0, 4    | 27 11, 3   | 27 11, 8   |
| 16                   | 1, 2                      | 3, 4                         | 0,15                         | 27 11, 6   | 27 11, 0   | 27 9,10    |
| 17                   | 0, 0                      | 1,15                         | 0,12                         | 27 6, 4    | 27 6, 4    | 27 4, 2    |
| 18                   | -1,11                     | 1, 7                         | -2,19                        | 27 3, 6    | 27 3, 3    | 27 4, 0    |
| 19                   | -5, 0                     | 1, 1                         | -0,17                        | 27 4, 3    | 27 3, 7    | 27 1, 4    |
| 20                   | -3, 7                     | 1, 0                         | -4,15                        | 27 0,11    | 27 1,11    | 27 2, 8    |
| 21                   | -3, 9                     | 2,13                         | 0,10                         | 27 2,11    | 27 2, 4    | 27 0,11    |
| 22                   | -0, 4                     | 2, 5                         | -2, 0                        | 27 0,11    | 26 11, 3   | 27 0, 7    |
| 23                   | -4, 0                     | 1, 5                         | -3,11                        | 27 2, 6    | 27 5, 5    | 27 8, 2    |
| 24                   | -2, 6                     | 3,14                         | 1,12                         | 27 9, 6    | 27 10, 0   | 27 10, 6   |
| 25                   | 1,15                      | 6, 7                         | 2,12                         | 27 11, 0   | 27 11, 5   | 28 0, 1    |
| 26                   | 1, 8                      | 4,11                         | -0,17                        | 28 0, 3    | 28 0, 4    | 28 0, 6    |
| 27                   | -1, 7                     | -1, 7                        | -4, 5                        | 27 11,10   | 27 11, 3   | 27 11,10   |
| 28                   | -8, 3                     | -4, 1                        | -8, 5                        | 27 11,10   | 27 11, 1   | 27 10,11   |
| 29                   |                           |                              |                              |            |            |            |
| 30                   |                           |                              |                              |            |            |            |
| 31                   |                           |                              |                              |            |            |            |

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours<br/>du<br/>mois.</i> | <i>Le matin.</i>                              | <i>L'après-midi.</i>                        | <i>Le soir à 9 heures.</i>                  |
|-------------------------------|---|---|---|
| 1                             | N. serein, froid,<br>vent.<br>N-E. cou. neig. | N. nuag. froid,<br>vent.<br>N-E. cou. froi. | N. cou. froid,<br>vent.<br>N-E. nua. froid. |
| 2                             | <i>idem.</i>                                  |   |   |
| 3                             | N. nuag. froid.                               | S-O. <i>idem.</i>                           | S-O. cou. froid.                            |
| 4                             | N. c. froid, neig.                            | N. <i>id.</i> neige.                        | N. nuag. froid.                             |
| 5                             | N. <i>idem.</i>                               | S. <i>idem.</i>                             | S. couv. froid.<br>neig. pl. dég.           |
| 6                             | S-O. cou. froid.<br>dégel, vent.              | S-O. <i>id.</i> tempé.                      | S-O. cou. froid,<br>tempête.                |
| 7                             | S-O. c. fro. temp.                            | S-O. <i>idem.</i>                           | S-O. <i>id.</i> pl. gréf.                   |
| 8                             | N. nuag. froid.                               | S-O. c. froi. ve.                           | S-O. nuag. froi.                            |
| 9                             | S-O. <i>id.</i> gel. bl.                      | S-O. cou. frais.                            | S-O. co. fro. v.                            |
| 10                            | S. serein, froid.                             | S. couv. froid,<br>pl. brouill.             | S. <i>id.</i> pl. brouil.                   |
| 11                            | E. serein, froid.                             | E. couv. froid.                             | E. co. froi. ve.                            |
| 12                            | E. <i>idem</i> , vent.                        | E. <i>id.</i> vent.                         | E. <i>idem.</i>                             |
| 13                            | E. nu. froid, ve.                             | E. ser. froid. v.                           | E. nu. froid, ve.                           |
| 14                            | N-E. cou. <i>idem.</i>                        | N-E. co. froid.                             | N-E. co. froid.                             |
| 15                            | N. <i>id.</i> nei. brou.                      | N. <i>id.</i> vent.                         | N. <i>idem</i> , vent.                      |
| 16                            | N. cou. froid, v.                             | N-O. cou. froid.                            | O. cou. froid.                              |
| 17                            | S-O. <i>idem.</i>                             | S-O. <i>idem.</i>                           | S-O. <i>idem.</i>                           |
| 18                            | N. couv. froid.                               | N. <i>idem</i> , gréfil.                    | N. <i>id.</i> neige.                        |
| 19                            | N. <i>id.</i> ye. neig.                       | S. couv. froid.                             | O. nua. froi. v.                            |
| 20                            | N. nua. froid.                                | N. <i>idem.</i>                             | N. n. froi. brou.                           |
| 21                            | N. co. fro. v. n.                             | S. <i>idem</i> , neige.                     | N-O. ser. froi. v.                          |
| 22                            | E. couv. froid.                               | S-O. cou. froid.                            | S-O. c. froid, v.                           |
| 23                            | N-E. <i>id.</i> neige.                        | N-O. c. fro. nei.                           | N-E. <i>id.</i> gréfil.                     |
| 24                            | N. n. froid. bro.                             | N-E. cou. froid.                            | S-O. n. froi. nei.                          |
| 25                            | S-O. c. froi. dég.                            | N. co. froi. dég.                           | N. couv. froid.                             |
| 26                            | N-E. cou. froid.                              | N-E. c. frais. ve.                          | N-E. <i>idem.</i> ven.                      |
| 27                            | N-E. <i>idem.</i>                             | N-E. nuag. froi.                            | N-E. ser. froi. v.                          |
| 28                            | E. serein, froid,<br>vent très-piq.           | N-E. ser. froid,<br>vent très-piq.          | N-E. ser. froid,<br>vent très-piq.          |



## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 6, 7 deg. le 25

Moindre degré de chaleur... -8, 5 le 28

Chaleur moyenne..... 0, 2 deg.

Plus grande élévation du mercure..... 28, 3, 5, le 12

Moindre élév. du mercure. 25, 11, 3, le 22

Elévation moyenne. 27, 8, 1

Nombre de jours de Beau.... 4

de Couvert... 19

de Nuages... 5

de Vent..... 17

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 4

de Pluie..... 2

de Neige.... 10

de grêle... 3

Quantité de Pluie..... 10 9, lig.

Evaporation..... 5 7

Différence..... 5 2

Le vent a soufflé du N..... 24 fois

N-E.... 17

N-O.... 3

S..... 6

S-E.... 0

S-O.... 17

E..... 11

O..... 2

TEMPÉRAT. très-froide &amp; sèche.

MALADIES : rhumes &amp; fièvres.

## OBSERV. MÉTÉOROLOG. &amp;c. 557

Plus grande sécheresse . . 43, 4 deg. le 28

Moindre..... 8, 8 le 9

Moyenne..... 20, 7

Le froid de ce mois a retardé la végétation qui avoit fait des progrès très-considérables le mois passé : on a même vu des fleurs d'abricotiers & de pêchers. Les violettes étoient en bouton.

*A Montmorency, ce premier mars 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de février 1785; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps, ce mois, a été beaucoup plus froid que le mois précédent, la liqueur du thermomètre ayant été observée, presque tous les matins, au dessous du terme de la congélation ou très-près de ce terme. Le 19 & le 20, elle est descendue jusqu'à celui de 3 degrés au dessous de ce terme : il en a été de même du 23, du 24 & du 27. Le 21, elle a été observée à 4½ degrés sous le même terme, & le 28, à 7½ degrés.

Il y a eu plusieurs jours de neige, tant au commencement qu'à la fin du mois : elle a été abondante le 21 & le 22.

Il y a eu des variations considérables dans le baromètre. Le 6 & le 22, le mercure est descendu jusqu'au terme de 27 pouces 2 lignes ; & le 11, le 12 & le 13, il s'est élevé à celui de 28 pouces 4½ lignes & 5 lignes.

Les vents ont varié.

## 558 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 3 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $7\frac{1}{2}$  degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuag.

12 jours de neige.

4 jours de pluie.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué tout le mois une grande humidité.

### *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1785.*

La fièvre continue putride a régné ce mois dans le peuple, & a été généralement vermineuse. Dans un certain nombre de personnes, elle a dégénéré en fièvre maligne; ce qui a été observé en particulier à l'égard de ceux à qui on avoit négligé d'administrer, dans le principe de la maladie, les remèdes requis, qui,

immédiatement après l'emploi de quelques saignées modérées, ont dû principalement consister en émético-cathartiques, associés aux vermifuges.

Il y a eu aussi dans le peuple des fluxions de poitrine, effets du temps neigeux & du froid aigu, succédant à un temps doux. Cette maladie dans nombre de personnes a été de l'espèce maligne, & elle a dû plutôt être combattue par les émétiques & les purgatifs mitigés, que par les saignées. Il étoit difficile de remédier aux suites fâcheuses qui résultoient de l'omission de pareils moyens dans le premier période de la maladie. Dans le progrès, les loochs, avec le kermès minéral, ont procuré souvent de bons effets ; & comme il étoit néanmoins difficile d'amener une expectoration louable, on s'est bien trouvé de l'application des vésicatoires aux jambes, pour détourner les dépôts dans la poitrine.

Dans un certain nombre de personnes, la fièvre continue a été décidément inflammatoire, portant tantôt à la tête, & tantôt à la poitrine.

Il y a eu aussi des squinancies, partie inflammatoires, partie catarrheuses. La petite-vérole persistoit ; nombre d'enfans en bas âge en ont été les victimes.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## A C A D É M I E.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, année 1781; avec l'histoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1783.*

¶. Il n'y a dans ce recueil que la classe de Philosophie expérimentale qui nous concerne. Les Mémoires qu'elle renferme sont au nombre de onze. Le premier contient des expériences sur la mine de cobalt calcinée pendant 48 heures au feu de porcelaine; il est de M. *Margraf*. L'auteur a d'abord extrait de cette mine avec l'eau-forte tout ce qu'il a pu, en renouvelant plusieurs fois le menstrue, & en faisant digérer au bain de sable. Il a ensuite employé l'acide marin, & a enfin essayé l'acide vitriolique. Sans entrer dans le long détail de ces expériences, nous dirons que M. *Margraf* a pris une drachme & demie de cette mine, & une once de sel ammoniac; il a mêlé le tout bien exactement; & l'ayant exposé pendant la nuit dans une cave bien fraîche, il l'a soumis à la distillation au bain de sable, dans une cucurbite de verre, couverte de son chapiteau. Le sublimé qu'il a obtenu a été d'une belle couleur de citron, & a pesé sept drachmes. Une demi-once de ce sublimé, dissout dans deux onces d'eau distillée, a donné une solution claire,

qui s'est troublée aussi-tôt qu'on y a ajouté une plus grande quantité d'eau. Cette solution trouble a déposé une poudre blanche pesant cinq grains ; filtrée ensuite , et traitée avec la lessive du sang, elle a fourni d'abord trois grains d'une poudre d'un beau bleu , puis , par l'addition d'une nouvelle portion de lessive de sang, deux grains d'une poudre brunâtre, tirant sur le noir. La tête morte du cobalt de la cucurbite a attiré l'humidité de l'air , dès qu'elle y a été exposée. L'eau distillée qu'on a versée dessus , s'est teinte en un beau rose. La solution du cobalt dans l'acide de sel , délayée dans de l'eau , donne une encre sympathique. L'écriture tracée avec cette encre devient d'un beau vert aussi-tôt qu'on l'expose à la chaleur , & disparaît à mesure que le papier se refroidit.

On lit 2<sup>o</sup>. un *Mémoire où sont rapportées plusieurs expériences électriques faites dans différentes vues* ; par M. Achard. L'objet de l'auteur est , 1<sup>o</sup>. de prouver que la matière électrique ne contient point d'acide qui s'en sépare lorsqu'elle s'enflamme , et qu'elle paroît sous la forme d'étincelle ; 2<sup>o</sup>. de constater , par des expériences , que l'électricité positive produit dans bien des cas les mêmes effets que l'électricité négative ; 3<sup>o</sup>. de montrer encore , par des expériences , que l'électricité accélère la fermentation des végétaux , et la putréfaction des substances animales ; 4<sup>o</sup>. de décider par les faits si l'électricité sans étincelle altère l'air commun , en l'imprégnant de phlogistique , & si en électrisant positivement ou négativement une masse d'air donnée , on change son élasticité.

M. Achard a fait passer deux mille décharges de la bouteille de Leyde dans une infusion de

tournesol, et quatre mille de ces décharges dans l'alkali volatil, sans qu'il y ait eu le moindre indice d'acidité. Il a examiné l'influence de l'électricité tant positive que négative sur le syphon électrique, sur le développement des germes végétaux & animaux, dans la semence du cresson et les œufs des vers à soie; enfin, sur l'évaporation. Dans tous ces cas, les deux espèces d'électricité ont agi de la même manière. M. *Achard* croit donc qu'on peut conclure de cette conformité d'effets, » qu'ils ne dépendent pas de la condensation ou raréfaction du fluide électrique, mais uniquement de quelque effet indépendant de la quantité de matière électrique, & occasionné par le manque d'équilibre du fluide électrique. Ne trouveroit-on pas cet effet, dit-il, dans la répulsion des parties d'un corps ou d'un système de plusieurs corps qui contiennent une quantité différente de fluide électrique, ou, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, entre des corps qui contiennent le fluide électrique dans un différent état de densité? « Notre académicien, pour établir cette opinion, rapporte deux expériences qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

Les propriétés qu'a l'électricité de hâter la fermentation & la putréfaction sont trop bien constatées pour nous y arrêter. Nous renvoyons également au Mémoire même pour les expériences, par lesquelles il conste, 1°. que l'air, en se chargeant de fluide électrique, ne perd pas sa salubrité, & ne reçoit pas de phlogistique comme cela a lieu lorsqu'on fait paroître des étincelles électriques dans une quantité déterminée d'air; 2°. que l'électricité, soit positive, soit négative, n'augmente ni ne diminue l'élasticité de l'air.

Le troisième Mémoire roule sur l'emphysème artificiel opéré avec différentes sortes d'air. M. Achard est encore l'auteur de ce Mémoire. En 1772, M. Gallandat lut à l'académie de Berlin un Mémoire sur l'emphysème artificiel. On trouve dans la *Gazette salulaire*, numéros 41, 42 & 43 de la même année, le précis de ce dernier Mémoire, qui a été inséré en entier dans le Journal de M. l'Abbé Rosier, année 1779. Cette opération des plus simples en elle-même a été employée différentes fois avec succès; cependant elle a été négligée. M. Achard, en la rappelant au souvenir des médecins, s'est encore appliqué à en rendre l'usage plus sûr & plus étendu; & dans cette vue il a fait plusieurs expériences pour connoître, 1<sup>o</sup>. l'effet que l'air insinué dans le tissu cellulaire produit sur l'animal; 2<sup>o</sup>. les changemens que l'air éprouve dans le tissu cellulaire, après y avoir séjourné pendant un tems connu. Elles prouvent d'un côté que l'insufflation avec l'air commun est sans danger; & d'un autre côté, que les différens airs peuvent se charger de particules animales, ou bien se décomposer pendant leur séjour dans le tissu cellulaire. L'air nitreux soufflé dans cette enveloppe universelle cause infailliblement la mort. » Cet effet, dit notre académicien, doit être attribué à l'air qui se trouve avant l'injection dans le tissu cellulaire, & qui, en se mêlant avec l'air nitreux, le décompose, & en sépare l'acide nitreux très-concentré qu'il contient, & qui ne peut produire que des effets très-meurtriers. Cette conjecture sur la décomposition de l'air nitreux par son mélange avec l'air qu'il rencontre dans le tissu cellulaire, est prouvée par l'expérience; car, après avoir



retiré l'air nitreux de l'animal dans lequel je l'avois injecté, j'ai constamment trouvé qu'il diminueoit l'air commun beaucoup moins qu'avant d'avoir été injecté : donc il avoit déjà subi un mélange & un degré de décomposition.

L'insufflation de l'air fixe a convaincu M. *Achard* que cet air ne dérange pas l'économie animale, & qu'il est absorbé par les parties fluides avec beaucoup de facilité & en grande quantité. « L'on connoît les effets salutaires que l'air fixe produit dans les maladies qui proviennent de la putréfaction, dit-il, & je crois que ce moyen de l'administrer, c'est-à-dire, par l'insufflation, seroit de la plus grande utilité, & bien préférable aux autres moyens qu'on a mis en pratique jusqu'à présent pour le faire servir à l'usage médicinal, qui consiste à le donner en lavemens, ou à le faire boire mêlé avec l'eau, ou enfin en le dégageant dans l'estomac, en prenant des terres absorbantes & des acides à petits intervalles. La quantité d'air fixe qui peut s'unir & être absorbée des humeurs animales par les pratiques usitées, est bien moindre que celle qu'elles absorbent lorsqu'on administre l'air par voie d'insufflation, ce qui est suffisamment prouvé par mes expériences. De plus les points de contact de ce puissant antiseptique, le seul de tous ceux qu'on connoît qui soit capable de rétablir, dans leur premier état, des matières animales déjà putréfiées, sont plus nombreuses lorsqu'il est répandu dans le tissu cellulaire, que lorsqu'il est pris en lavement ou porté dans l'estomac, soit par des boissons, ou en prenant alternativement des acides & des alkalis. »

Le quatrième Mémoire est intitulé : *De l'effet des*

*des parfums sur l'air ; par M. Achard.* On trouve, dès le commencement de cette dissertation, une explication très-ingénieuse de la diminution de l'air nitreux par des airs qui, à cause de leur union avec le phlogistique, ne devroient pas le diminuer à ce point, si cette diminution étoit en raison inverse de la quantité de phlogistique avec lequel ces airs sont combinés. L'auteur attribue cet excès de diminution à l'alkali volatil de certains airs, lequel, ayant une très-grande affinité avec l'acide nitreux, décompose l'air nitreux employé à l'expérience eudiométrique.

De tous les parfums solides ou fluides que notre académicien a essayés, le vinaigre est celui qui phlogistique le moins l'air.

Dans le cinquième Mémoire, *M. Achard* rapporte des expériences qui tendent à déterminer de quelle manière le feu agit sur la terre calcaire mêlée avec la terre d'alun, la terre de sel amer & des substances salines.

Le Mémoire suivant contient de nouveaux éclaircissmens concernant l'ancienne histoire fabuleuse qui se trouve dans *Simon Pauli*, sur la plante de Norwege, qu'on nomme *gramen ossifragum* *Norwegium*, *SIMON PAULI*; par *M. Gleditsch*. « On peut regarder ce Mémoire, dit l'auteur, comme une introduction à l'histoire d'une nouvelle maladie contagieuse qui vient de se répandre parmi le bétail. Elle s'est manifestée, depuis quelques années, dans la marche électorale de Brandenbourg & le duché de Magdebourg; & le symptôme particulier qui la caractérise, est un brisement des os dont elle est accompagnée. » *Simon Pauli* a avancé que l'usage du *gramen ossifragum* rendoit les os cas-

sans. Les recherches de l'auteur concernant cette assertion deviennent d'autant plus intéressantes , que cette prétendue découverte pourroit faire négliger la recherche de la véritable cause de cette maladie. M. *Gleditsch* prouve dans ce Mémoire l'absurdité de *Simon Pauli* , & promet un autre Mémoire dans lequel il donnera l'histoire & expliquera les causes de la maladie en question.

Le septième Mémoire , donné par M. *Gerhard* , a pour sujet le rapport qu'il y a entre les terres & les pierres exposées au feu de fusion dans des creusets de matières différentes. L'auteur indique d'abord les causes qui peuvent induire en erreur dans l'examen des différentes espèces de terre ; il insiste ensuite particulièrement sur la nécessité de choisir des creusets dont la composition ne puisse point produire d'altération dans le corps qu'on veut essayer. A la suite de ce Mémoire est une table où sont présentés les résultats des essais qu'il a faits.

Viennent 8 , 9 & 10 ; trois Mémoires sur l'arsenic , & sur sa combinaison avec différens corps ; par M. *Achard*. Le premier Mémoire contient le récit des expériences que notre académicien a faites en distillant avec l'arsenic les métaux qui entrent facilement en fusion ; ce sont l'étain , le plomb , le zinc , le bismuth , le régule d'antimoine simple , l'antimoine crud. On trouve encore dans ce Mémoire les résultats des fusions de l'arsenic avec la platine , le cuivre , le fer de fonte , le plomb , l'étain d'Angleterre , le bismuth , le régule d'antimoine , le zinc. C'est en rapportant les effets de l'arsenic sur la platine à laquelle il s'unit , qu'il rend fusible & très-cassante , de laquelle le feu seul suffit pour

la dégager de nouveau ; c'est en rapportant ces effets , disons-nous , que M. *Achard* explique la raison de la diversité de ses expériences , & de celles de MM. *Margraf* , *Baumé* & *Macquer* , sur le même métal. « L'arsenic , dit-il , est extrêmement volatil , la platine est de très-difficile fusion ; l'arsenic s'est donc toujours volatilisé avant qu'il ait pu agir sur la platine. L'alkali que j'ai ajouté l'a fixé , & a empêché qu'il ne se dissipe avant que la platine ait été chauffée au degré où elle doit l'être pour pouvoir s'unir avec l'arsenic : c'est par la même raison que , dans toutes les expériences que j'ai faites pour combiner par voie de fusion dans des creusets des métaux avec de l'arsenic , j'y ai toujours ajouté de l'alkali , & cela dans la proportion de trois parties de potasse contre deux parties d'arsenic , parce que j'ai trouvé , par des expériences répétées , qu'en fondant ce mélange il ne se volatilise point d'arsenic , & qu'il est entièrement fixé par l'alkali. »

Dans le second Mémoire , M. *Achard* rend compte des résultats des distillations de l'arsenic avec l'argent , le mercure , le fer , le cuivre , le régule du cobalt , la chaux d'étain , le minium , la chaux de fer faite avec l'acide du vinaigre , la chaux de cuivre , les fleurs de zinc , le magistère de bismuth , l'antimoine diaphorétique , l'antimoine calciné *per se* , le cobalt de Saxe calciné , l'huile de vitriol , le sel de Glauber , le tartre vitriolé , le sel ammoniacal vitriolique , la sélénite , l'alun , le sel d'Angleterre. L'huile de vitriol a donné à l'arsenic un degré de fixité suffisant pour le faire entrer en fusion dans la cornue ; d'ailleurs dans toutes ces distillations , il s'est exhalé une odeur d'acide marin au mo-

ment qu'on a détaché le récipient. En distillant quantité égale d'alun & d'arsenic, il a passé dans le récipient un fluide qui faisoit effervescence avec les alkalis, & avoit une odeur très-forte, & bien ressemblante à celle de l'acide marin. L'arsenic s'étoit sublimé dans le col de la cornue qui contenoit l'alun privé d'une partie de son acide.

Le troisième Mémoire renferme les expériences tentées pour déterminer de quelle manière l'arsenic agit sur les terres simples, sur les sels neutres qui ont les acides marin & nitreux pour base, sur ces acides mêmes, sur l'acide du vinaigre, l'acide des fourmis, le sel sédatif, le borax, l'acide phosphorique & le phosphore. Nous ne rapporterons que l'expérience suivante, qui paroîtra peut-être intéressante relativement à la discussion sur la présence de l'arsenic dans l'étain.

« Je fis fondre avec du flux noir, dit notre savant Chimiste, de la chaux d'étain que j'avois exposée avec autant d'arsenic au feu de fusion dans un creuset de Hesse. Il se réduisit de l'étain, mais seulement en petite quantité : cet étain étoit cristallisé en lames rhomboïdales, comme celui qui est fort arsenical. Toute la chaux d'étain ne paroissoit pas s'être réduite, & celui qui avoit éprouvé la réduction étoit fort arsenical. Avant de pouvoir décider avec certitude si l'arsenic, en se combinant avec la chaux d'étain, lui ôte la propriété de pouvoir être entièrement réduite, il faudroit répéter cette expérience, & faire attention à toutes les autres circonstances qui peuvent avoir privé la chaux d'être susceptible de la réductibilité ; toujours paroît-il que l'arsenic a une très-grande affinité

avec l'étain , puisque le phlogistique n'a pas pu l'en priver entièrement.

Le dernier article qui nous concerne présente un extrait des observations météorologiques faites à Berlin en l'année 1781 , par M. *Beguelin*.

---

J. H. MUNCH, &c. kurze Anleitung wie die *bella-donna* in tollen Hundsbiss anzuwenden , &c. C'est-à-dire , *Courte instruction sur la manière d'administrer la bella-donna, tant aux hommes qu'aux animaux, mordus des chiens enragés, avec la méthode de faire venir & de cultiver cette plante dans les jardins, de préparer ses racines & ses feuilles pour l'usage médicinal, dédié à tout le Clergé en général du pays d'Hanovre; par M. JEAN-HENRI MUNCH, surintendant à Cloetzen, in-8° de 40 pag. A Gottingue, chez Dietrich, 1783.*

2. En 1768, M. *Munch* fit insérer dans le Magasin d'Hanovre les premières instructions sur l'utilité & l'emploi de la Belladonna contre la morsure du chien enragé. On inséra ensuite dans la Bibliothèque Chirurgicale de M. *Richter* la méthode d'employer ce végétal, confirmée par un grand nombre d'observations rapportées dans ce même recueil. En 1781 le fils aîné de M. *Munch* soutint à Gottingue, pour le doctorat en médecine, une thèse intitulée : *de Bella-*

*donna, efficaci in rabie caninâ remedio*; & dernièrement le fils cadet de ce respectable ecclésiastique a donné ce simple avec le plus grand succès, à un malade déjà hydrophobe. Le moment favorable est de le donner aussitôt après la morsure, & avant qu'il paroisse aucun symptôme précurseur de la rage. M. *Munch* l'a administré, dans ces circonstances, à cent quarante personnes mordues par des chiens crus enragés; & quoiqu'il admette que peut-être une partie de ces individus n'ait pas été assaillie par des chiens réellement enragés, il n'en conclut pas moins que ce remède, outre son efficacité supérieure aux autres, possède des propriétés particulières. Rapportons ici la manière de préparer & d'administrer cette racine.

« Il faut choisir, dit M. *Munch*, parmi les racines, celles qui ont deux ou trois ans, & qui ne sont pas trop ligneuses. On les cueillera avant que la plante pousse des fleurs, on les lavera dans l'eau, on en détachera les fibrilles, on les fera sécher dans un grenier bien aéré, ou à une chaleur modérée du four, mais non pas au soleil. »

« Si la racine est épaisse on la fendra, afin qu'elle sèche plus facilement, & ne moisisse point. Lorsqu'elle sera sèche on la ramera; & après l'avoir réduite en poudre fine, on la passera au tamis de soie. »

« Ce remède paroît sur-tout opérer ses effets par la sueur. Il y a à la vérité des personnes si peu disposées à suer, que quelque forte que soit la dose de belladonna; la sueur ne perce pas. Ces malades sont ordinairement attaqués d'une forte enflûre à la partie mordue & dans les environs. Cette enflûre paroît sur-tout dès la

première dose de belladonna : elle diminue après la seconde, & dispaeroit entièrement à la troisième. »

« Quelquefois l'usage de ce médicament occasionne des tiraillemens dans l'endroit affecté ; alors il faut le continuer jusqu'à ce que ces tiraillemens aient cessé entièrement, & que l'escarre, si elle recouvre encore la plaie, soit séchée ou même tombée. »

« On donne au blessé, le plus tôt possible, une dose de belladonna : quarante-huit heures après, il en prend une seconde, & une troisième quarante-huit heures après celle-ci. Si à la troisième prise il subsiste encore de l'enflûre à la partie mordue, que les tiraillemens ne soient pas entièrement dissipés, ou que la cicatrice ne soit point parfaite, on laissera reposer le malade soixante-douze heures, pour revenir ensuite à la belladonna, dont on fait prendre cinq doses en mettant un intervalle de quarante-huit heures entre chacune. »

« Si ce remède agissoit sur le malade avec tant de violence, que le second jour il ne fût pas entièrement refait, on pourroit attendre jusqu'au lendemain ; mais il ne faudroit pas admettre ce retard sans nécessité. »

« Le malade avale une dose de cette poudre dans un peu de soupe de gruau d'avoine ; il se couche, & attend tranquillement les effets de la belladonna. S'il survient de la sécheresse à la gorge ou à la bouche, il prendra un peu d'eau fraîche ou de lait : s'il a envie de dormir, on le laissera se livrer au sommeil. »

« Si la poudre a été prise au soir, le blessé prendra le lendemain matin quelques tasses de thé ou de décoction de gruau d'avoine, &



restera encore au lit pendant quelques heures, pour entretenir la sueur.»

« Le remède excite-t-il un dévoiement ? il faut en suspendre l'usage jusqu'à ce que ces évacuations soient arrêtées. Si le blessé souffre une foiblesse de la vue, s'il voit les objets doubles, il faut éviter tout ce qui pourroit fatiguer les yeux : si la plaie est étendue ou profonde, il faut la couvrir avec un linge. »

« Si la rage s'est déclarée avant qu'on ait eu recours à la belladonna, ou qu'elle se manifeste pendant son usage, on fera boire au malade du lait nouveau, & on le tiendra au lit : si la sueur survient, l'accès sera bientôt dissipé : si la rage, déclarée avant l'emploi du remède, ne cède pas à la première ou à la seconde prise, & qu'au contraire elle semble faire des progrès, il faut saigner au pied, & continuer l'usage de la belladonna en augmentant les doses. »

« Je suppose des sujets robustes, sains, élevés durement pour fixer la dose convenable à chaque âge, & je me fonde en cela sur mon expérience. On donnera à un enfant à la mamelle jusqu'à l'âge d'un an, pour première dose, un grain ; pour les deuxième & troisième doses, un grain & demi dans du lait de la mère. Ces enfans deviennent ordinairement rouges par tout le corps pendant l'action du médicament, & on leur donne le sein aussi souvent qu'ils le demandent. »

« A un enfant de deux ans, on peut donner chaque fois deux grains ; ceux qui ont trois ans prendront pour la première dose, deux grains ; pour les deuxième & troisième, deux grains & demi ou trois grains. Je donne à un enfant de quatre à cinq ans, d'abord deux grains &

de mi , & ensuite trois & demi & même quatre grains. La première dose pour un enfant de six ou sept ans , est de quatre grains ; la seconde de quatre grains & demi , & la troisième de cinq grains , même cinq grains & demi. A l'âge de huit ou neuf ans , on leur fera avaler quatre grains & demi pour la première prise , cinq ou même six pour les deux autres. La première prise pour un sujet âgé de dix à onze ans pesera cinq grains , la seconde cinq & demi , & la troisième six & demi. Celles d'un blessé de douze à treize ans seront 1<sup>o</sup> de six grains , 2<sup>o</sup> de sept , & 3<sup>o</sup> de huit grains. Il faut donner aux personnes de quatorze ou seize ans d'abord six grains & demi , puis sept grains & demi , & enfin huit grains & demi. Les blessés depuis dix-sept jusqu'à cinquante ans feront usage de cette racine 1<sup>o</sup> à la dose de dix grains , 2<sup>o</sup> à celle de douze , & 3<sup>o</sup> à celle de treize ou quatorze grains. Je donne ordinairement des doses moins fortes aux femmes. Celles pour les personnes âgées de cinquante à soixante ans , sont dans la gradation de six , huit & neuf grains. Depuis cette époque jusqu'à la soixante dixième année , on prescrit pour la première prise cinq grains , & pour les deux autres six à sept grains. Au-delà de cet âge , on commence par trois grains & l'on finit par quatre grains. Les femmes qui allaitent , prennent d'abord trois grains , puis quatre , & enfin cinq grains. »

« Pour juger si , dans tous les cas , la dose est appropriée à l'âge & à la constitution du blessé , il faut faire attention si la première dose excite une très-forte sueur , ou au défaut de celle-ci , si la partie qui a été mordue s'enfle considérablement. L'un ou l'autre de ces effets étant

suffisant , on continuera le remède aux doses indiquées. On observera communément que la première dose fait plus d'effet que les deux autres, quoiqu'elles soient plus fortes. Si ce remède agit avec tant de force que le blessé ne soit pas entièrement rétabli au bout de quarante-huit heures , il ne faut point augmenter la deuxième dose. »

Über die goldene Ader fur unerfahrne in-  
der Arzney wissenschaf , C'est-à-dire,  
*Des Hémorrhoides , ouvrage consacré à  
ceux qui sont novices dans l'art de gué-  
rir ; par JEAN-GASPARD STUNZER,  
conseiller & médecin de S. M. I. R. A.  
in-8° de huit feuilles. A Vienne, chez  
Schmidt, 1783.*

3. Les maladies étant sujettes au sort général des choses humaines, l'auteur est persuadé que les hémorrhoides ne sont plus si communes qu'elles l'étoient du temps de *Stahl* & de ses sectateurs, dont le préjugé leur faisoit souvent administrer des remèdes aloétiques, dans l'intention de procurer cet écoulement sanguin, si salutaire dans leur idée. De nos jours, qu'on a mieux apprécié cette affection & qu'on a renoncé à la prévention des *Stahliens*, les hémorrhoidaires sont devenus plus rares ; ils le seroient peut-être même davantage, si l'abus du café & d'autres écarts dans le régime ne remplaçoient pas l'aloès pour ses effets relatifs aux hémorrhoides. Ces considérations ont engagé *M. Stunzer* à exposer les causes les plus communes, les accidens, les suites & le trai-

tement de cette évacuation sanguine ; & il a rempli son objet avec tant de clarté & de précision , qu'il s'est mis réellement à la portée de tout lecteur capable d'une attention ordinaire.

VENCESLAI TRNKA de Krzowitz, S. R.

I. equitis, medic. doct. in reg. univers.  
Budenf. pathologiæ prof. P. O. Historia  
ophthalmiæ omnis ævi observata  
medica continens : *Histoire de l'oph-  
thalmie, contenant les observations mé-  
dicales de tous les âges sur cette mala-  
die ; par M. VENCESLAS TRNKA  
de Krzowitz, chevalier du Saint-Em-  
pire Romain, professeur de pathologie,  
docteur en médecine de l'université royale  
de Bude. A Bude & à Vienne, chez  
Græffer ; se trouve à Strasbourg, chez  
Koenig, 1783. In-8° de 592 pag.*

4. M. le chevalier *Trnka* se propose d'être l'historien du grand nombre de maladies qui affligent l'humanité. L'exécution de ce projet fera-t-il avantageux pour l'art ? Si l'on en juge d'après cette histoire de l'ophthalmie, & d'après celle des fièvres hectiques, le prononcé ne sera point en sa faveur. Nous pensons comme plusieurs médecins du Nord, qui regardent ces deux volumes comme des compilations superflues.

Plus de trois cens auteurs ont été mis à contribution pour la confection de ce traité, qui est divisé en deux parties. On expose dans la

première les différentes espèces d'ophtalmie ; suivant les vices qui les produisent ; tels sont , par exemple , une sérosité âcre , le scorbut , le pus , les virus siphylitique , cancéreux & scrophuleux. On y traite des causes procathartiques , des symptômes , du pronostic , ce qui forme les sujets de plusieurs chapitres.

La seconde partie est destinée à faire connaître les médicamens antiophtalmiques. M. *Trnka* raisonne en conséquence sur les vomitifs , les purgatifs , les résolutifs , les diaphorétiques , le quinquina , le mercure , l'opium , les secours de la chirurgie , les lavemens , les ventouses , les rubéfians , les apophlegmatifians , les ulcères artificiels excités par les épispastiques , les cautères & les fonticules , l'inoculation de la gale & de la gonorrhée répercutées.

Les ophtalmiques , proprement dits , sont divisés en simples & composés ; les premiers comprennent les émolliens , les stimulans , les atténuans , les répercussifs , les mercuriaux , l'électricité ; les composés présentent plusieurs eaux & onguens estimés par différens auteurs. Cette histoire est terminée par un article sur la diète , & par dix-sept observations choisies , qui n'appartiennent point à M. *Trnka* , mais aux oculistes ses prédécesseurs.

Nous allons finir cette annonce en rapportant ici la formule d'une eau qu'employa *Grulingius* contre une ophtalmie âcre , qui tourmentoit une fille de vingt ans , depuis quatorze jours , & qui fut guérie par son usage en moins de deux jours ; elle s'en lavoit trois fois le jour avec une petite éponge , & en inséroit dans les yeux. L'utilité de ce collyre a été confirmée par d'autres oculistes qui le recommandent.

Prenez de l'Eau de rose , deux onces & demie.  
 De la tuthie préparée, demi-gros.  
 De la Pierre calaminaire ,  
 Du Sucre de Saturne , de chaque un  
 scrupule.

Mélez.

De Infanticidio non temerè admittendo :  
*Qu'il ne faut point admettre témérai-  
 rement l'infanticide ; par M. CHRIS-  
 TIAN GODEFROI GRUNER , doyen  
 de l'université , professeur public ordi-  
 naire de botanique & de théorétique à  
 Jena, conseiller aulique du duc de Saxe-  
 Weimar & Isenac. A Jena, chez Man-  
 kian, 1784. In-8° de 16 pag.*

5. M. Gruner s'est acquis une réputation méritée par ses connoissances dans toutes les branches de la médecine. Il s'est occupé aussi de la médecine légale , dont assez peu de médecins sont véritablement instruits. Le programme que nous annonçons sur cet objet , mettra à portée de décider des points & des questions graves & difficiles. Le savant professeur montre avec éloquence combien il est injuste d'accuser une fille d'avoir causé la mort de son enfant ; lorsque n'étant pas mariée, le fruit de ses amours périt avant ou après l'accouchement. Il s'élève contre cette barbare accusation qui n'est pas rare dans les tribunaux de l'Allemagne. Il soutient les droits de la nature , qui portent à un amour clandestin celles que les préjugés de la société , tels que la pauvreté & la différence de condition , empêchent de contracter une union

légitime. La morale du docteur Doyen de Jena ne sera pas admise en France.

Neue Bemerkungen und Erfahrungen, &c.

C'est-à-dire, *Nouvelles observations & expériences pour enrichir la chirurgie & la médecine*; par M. JEAN-CHRISTIAN-ANTOINE THEDEN, troisième chirurgien général de S. M. Prussienne; chirurgien-major du noble corps des artilleurs, & membre de l'Académie des Curieux de la nature, deuxième Partie. In-8° de dix-sept feuilles, non compris la Préface & la Table, avec trois planches en taille-douce. A Berlin, chez Nicolai, 1782.

6. L'auteur rectifie d'abord la formule de son eau d'arquebuse, en remarquant qu'au lieu d'eau d'oseille, il faut employer le vinaigre. Il s'occupe ensuite dans 33 chapitres :

I. *Du sarcocele & de l'hydrocele*. Il décrit dans ce chapitre les signes propres de l'hydrocele du testicule, ainsi que ceux qui caractérisent l'hydrocele du cordon spermatique. Pour guérir cette maladie, M. Theden enfonce une lancette à la partie déclive de la tumeur, & introduit ensuite dans la plaie un léger bourdonnet.

II. *D'un moyen qui peut suppléer le trépan, & en procurer l'effet dans les enfans, & même dans les adultes*. L'auteur conseille de racler la partie enfoncée du crâne, le long de la fente, avec un morceau de verre, jusqu'à ce que de petites

ouvertures indiquent que l'os est assez aminci pour être coupé avec des ciseaux courbes armés d'un bouton.

III. *Des différentes époques auxquelles les os s'exfolient.* Le tissu des os & l'âge du malade produisent beaucoup de variété à l'égard de l'exfoliation. L'auteur communique ici les observations qu'il a faites relativement à ce sujet, & traite ensuite des remèdes tant internes qu'externes, qui facilitent la séparation de la portion malade de l'os. Il a sur-tout reconnu que, parmi les médicamens internes, l'assa fétida & l'arnica opèrent de très-bons effets.

IV. *De la guérison des anévrysmes au moyen du bandage.* L'auteur insiste derechef sur l'efficacité du bandage, & sur celle de son eau d'arquebuse pour la guérison de cette maladie chirurgicale.

V. *Des commotions & de leurs suites.* La commotion est d'autant plus forte dans un os, que la force à laquelle il a résisté sans se rompre, a été plus considérable. Lorsque l'os se casse, la commotion est à la vérité moindre, mais elle ne laisse pas de s'étendre ordinairement dans les fibres osseuses au-delà de la fracture ou de la fissure: c'est à la commotion qu'il faut attribuer l'exfoliation qui survient quelquefois aux fractures déjà anciennes; c'est par elles que les plaies bien cicatrisées se rouvrent. Il paroît que dans ces cas les fibres osseuses ont essuyé une commotion assez forte pour perdre peu à peu la vie, & pour se séparer lentement du vif, tandis que, dans les commotions violentes, la mort & la séparation surviennent promptement. M. The-den observe encore que comme dans la com-



motion à la tête la dure-mère se détache du crâne à l'endroit où elle a lieu ; ainsi il est probable que dans les os cylindriques, le périoste interne se détache à l'endroit où la commotion a porté son effet.

VI. *De la manière de préparer une teinture particulière d'antimoine , & de ses effets.*

VII. *D'un violent battement de cœur causé par des obstructions au foie.* Un homme qui avoit éprouvé de continuelles palpitations de cœur , étant mort , on a trouvé , en l'ouvrant , le foie chargé d'excroissances dures , & si gros que son bord inférieur descendoit cinq travers de doigt au dessous du nombril. Ce viscère pesoit sept livres & demie. Le cœur étoit rempli de polypes pituiteux qui s'étendoient jusques dans l'aorte & l'artère pulmonaire.

VIII. *De la meilleure méthode d'inciser la peau dans certaines opérations.* Les incisions circulaires de la peau dans les extirpations des tumeurs cancéreuses ou des loupes , rendent la guérison de ces plaies plus difficile que les sections demilunaires allongées.

IX. *D'une opération d'un bubonèle dont le sac herniaire avoit un doigt d'épaisseur.*

X. *De l'extirpation d'une tumeur à la glande thyroïde , dont la base avoit neuf pouces de circonférence , et qui , mesurée d'un bord à l'autre en passant par dessus sa plus grande élévation , avoit sept pouces.*

XI. *D'une tumeur au genou , devenue mortelle.* L'auteur ayant ouvert cette tumeur du côté interne de la rotule , il s'en est écoulé une grande quantité de sang , & le malade est mort d'hé-

morrhagie le dixième jour de l'opération. Toute la cavité articulaire étoit remplie d'un sang corrompu, & toute la surface cartilagineuse offroit de petits vaisseaux dilatés. Le malade avoit autrefois été tourmenté d'une goutte vague qui enfin s'étoit fixée au genou.

XII. *D'une brûlure au bras, si violente qu'il a fallu procéder à l'amputation de ce membre.*

XIII. *D'un vomissement de sang.*

XIV. *De deux exemples de contusions fortes avec des accidens particuliers.* Dans le premier cas le périnée, le scrotum & l'urèthre avoient beaucoup souffert par une chute sur un sommier; & dans le second, un jeune homme eut le visage tout brisé, & la jambe droite cassée en deux endroits par un bloc tombé sur lui; l'un & l'autre malade ont été guéris.

XV. *Preuves concernant les détails donnés par M. Hagen sur une plaie à la poitrine.* M. Hagen avoit rendu compte d'une plaie faite par un pieu qui avoit traversé la poitrine d'outre en outre, & qui avoit été guérie en trois semaines. On avoit voulu jeter des doutes sur la vérité de cet exposé; M. Theden a vérifié toutes les circonstances du récit, & les expose.

XVI. *Du réducteur de M. Hagen, & des changemens avantageux qu'on peut y faire.* M. Theden se sert très-utilement de cette machine pour la réduction des fractures de l'avant-bras & de la jambe.

XVII. *Détails de l'ouverture du cadavre d'un homme mort après avoir été blessé deux fois très-grièvement au bas-ventre.* Un homme en dé-

mençe s'étoit fendu le ventre ; tous les intestins grêles sortis étoient devenus noirâtres & froids. Il y avoit une portion de l'omentum & un lambeau du bord du foie d'emporté ; ce dernier avoit un demi-pouce de large, sur trois de long. La portion transversale du colon étoit coupée, & les deux bouts très-écartés. Comme on jugea le blessé sans ressource, on avoit remis tous les viscères pêle-mêle dans la cavité de l'abdomen ; cependant cet homme, après être resté huit jours sans boire ni sans manger, fut guéri. Sept ans après, il se fendit de nouveau le ventre avec un morceau de verre, & mourut de cette blessure. A l'endroit de la section du colon, il y avoit une forte cicatrice ; cet intestin étoit très-resserré sans être fermé. L'omentum qui s'étoit roulé autour, avoit formé une espèce de canal, & remplissoit l'entre-deux que laissoient les extrémités. Le bord du foie étoit plus moussé que d'ordinaire, mais on n'y appercevoit point de cicatrice.

*XVIII. De la gomme élastique, de la manière de la dissoudre dans la naphthe de vitriol, & de son usage pour la formation des catheters & autres instrumens.*

*XIX. D'une hydrophobie spontanée.* A l'ouverture du cadavre de ce malade, on a trouvé le diaphragme enflammé dans son centre tendineux, ainsi que l'œsophage.

*XX. De quelques machines de la plus grande simplicité, dont l'auteur a retiré la plus grande utilité dans les fractures des extrémités, tant supérieures qu'inférieures. Ces machines sont représentées sur les planches.*

XXI. *Des polypes du nez , & d'un instrument propre pour les arracher par les arrières-narines.* La gravure est également jointe à la description de cet instrument.

XXII. *D'une maladie nerveuse particulière.* Voici la circonstance la plus remarquable. La malade ayant le bras droit paralytique , on y appliqua un vésicatoire. Cet emplâtre n'opéra point sur l'endroit où il fut mis , mais bien sur le bras gauche au lieu correspondant : il y excita de la rougeur , & de vives douleurs pendant tout le tems qu'il resta au bras opposé. Cependant la paralysie de ce membre se dissipa , & se jeta sur le bras gauche. On appliqua également sur celui-ci un vésicatoire. La rougeur de même que la douleur se firent remarquer au bras droit , & la paralysie quitta les deux bras. La guérison obtenue , les vésicatoires n'eurent plus rien de particulier dans leurs effets.

XXIII. *De l'extension des tendons , & de la luxation des fibres musculaires.* Il arrive souvent qu'à la suite d'un mouvement précipité on sent une douleur violente : elle est causée par la luxation d'une ou de plusieurs fibres musculaires. M. Theden y remédie en frottant avec les doigts humectés le muscle affecté , tantôt selon la direction des fibres , tantôt en sens contraire , tantôt obliquement. Il fait même donner différens mouvemens au membre affecté , pendant qu'il est occupé à faire ces frictions. Aussi-tôt qu'on a réussi à réduire la luxation , la douleur cesse. Quant aux extensions des tendons , M. Theden conseille fortement de n'y appliquer aucuns corps gras : les vrais moyens curatifs sont le bandage & l'eau d'arquebuse de l'auteur.

XXIV. *De l'usage de la gomme de Gaïac, & de l'assaïfétida dans la goutte & les douleurs rhumatismales.* Les personnes qui ne s'accoutument pas de la solution de la gomme de gaïac dans le taffia, supportent facilement cette substance lorsqu'elle est unie au savon médicinal.

XXV. *De l'usage de l'huile d'asphalte & de la bella-donna.* M. Theden a vu réussir la première dans la phthisie pulmonaire, & a retiré de très-heureux effets d'une poudre composée de feuilles de bella-donna & de rhubarbe, de chaque cinq grains, dans les obstructions, les affections hypochondriaques, les duretés & les skirrhes des glandes, la gale, les accidens hydropiques, la teigne.

XXVI. *Des hémorrhoides muqueuses par la vessie urinaire.* Voici le diagnostic de cette maladie : on éprouve toute sorte d'incommodités dans le bas-ventre, des rétentions d'urine avec douleur pressante dans l'intérieur du bassin, sans qu'il y ait en urinant aucune espèce d'ardeur dans l'urèthre. Les accidens cessent aussi-tôt que l'écoulement de la mucofité s'est établi : cette matière forme dans les urines des flocons, & imite les dépôts purulens dont il faut néanmoins la distinguer, ainsi que de la matière gonorrhéique.

XXVII. *De la fracture de la rotule.* L'auteur décrit dans ce chapitre un traitement propre à prévenir dans cet accident l'inflexibilité du genou, qui ne survient que trop souvent à la suite de cette fracture.

XXVIII. *D'une anasarque universelle, compliquée d'ascite.*

XXIX. *D'une légère blessure au pouce , pour laquelle il a fallu faire l'amputation du bras.*

XXX. *Des métastases du lait.*

XXXI. *D'un panaris singulier. M. Theden faisant un jour l'opération de la fistule à l'anus , s'étoit piqué au doigt ; il est survenu des douleurs violentes qui se sont étendues jusqu'au bras ; & ont enfin cédé aux fomentations avec de l'eau presque à la glace.*

XXXII. *De quelques objections qu'on a faites aux sentimens de l'auteur.*

XXXIII. *Objets peu importants , dit M. Theden lui-même , mais qui néanmoins méritent une attention sérieuse.*

---

A Treatise on comparative anatomy, &c.  
C'est-à-dire, *Traité sur l'anatomie comparative*; par ALEXANDRE MONRO, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, ancien professeur de médecine & d'anatomie à l'université d'Edimbourg, publié par son fils ALEXANDRE MONRO, docteur en médecine, professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie dans l'université d'Edimbourg; nouvelle édition, avec des additions & des corrections considérables par des mains étrangères, in-12, A Londres, chez Robinson, 1784.  
7. Ce Traité fut publié pour la première fois

en 1744. C'étoit des observations rassemblées d'après les notes que des étudiants avoient faites en suivant le cours de M. *Monro*. Bien que sans nom d'auteur, l'ouvrage fut si favorablement reçu , que l'édition fut bientôt épuisée. Depuis ce temps, M. *Monro* fils l'a inséré dans le Recueil des œuvres de son père, dont les droits sur cet écrit lui parurent légitimement établis.

La nouvelle édition que nous annonçons est enrichie de nombre d'augmentations qui se trouvent sur-tout aux articles *chien*, *oiseau*, *poisson*. Ce qu'on a ajouté sous le mot *oiseau*, concerne principalement l'incubation. Les articles nouveaux, relatifs aux amphibiens, tels que les serpens, les insectes, &c. paroissent faits avec exactitude.

ANDRÆ BONN, Descriptio thesauri ossium morbosorum Hoviani : adnexa est dissertatio de callo, &c. *Grand in-4<sup>o</sup> de 200 pag. A Amsterdam, chez Sepp, 1783.*

8. M. *Bonn* a non-seulement enrichi lui-même de plusieurs pièces cette collection à laquelle différentes personnes de l'art ont contribué, mais il a encore le mérite de l'avoir mise en ordre & de la faire connoître. La description qu'il en publie est d'autant plus précieuse, qu'il y a réuni des détails empruntés de ses prédécesseurs, & qu'il l'a accompagnée de remarques très-instructives.

Voici l'ordre qu'il a adopté. I. Maladies de l'épine du dos : on y trouve quatorze exemples de *Skoliosis*, avec l'exposé de cette maladie ;

douze de *Kophosis*, dont la plupart sont conservés dans de l'esprit de vin, & cinq de *spina bifida*. II. Maladies des articulations, dont quatre exemples de luxations de l'humérus; trente-quatre de luxations de la cuisse, sept de luxations du tibia, dix-sept d'articulations tuméfiées & cariées, cinquante-deux d'ankyloses. III. Maladies d'os de cause violente externe. Cet ordre comprend quinze exemples de blessures ou fractures au crâne, un d'un doigt de pied cassé & guéri; trois de fractures de côtes, trois de fractures de clavicules, un de fracture d'omoplate, sept de fractures de fémur pour la plupart guéries, quinze de fractures compliquées du même os, onze de fractures du tibia, un de fracture de péroné, vingt-un de fractures des deux os de la jambe, cinq de fractures de rotule; plusieurs exemples de fractures d'os de singes, moutons, porcs, bœufs, oiseaux, & d'une arête de poisson. IV. Maladies d'os de cause externe: il y a dix-neuf exemples d'amollissement par le virus rachitique, cinq de tumeurs dures d'os, vingt-deux de tumeurs spongieuses, deux de tumeurs pointues en dehors, cinq de tumeurs spongieuses dans l'intérieur, quatre de tumeurs fongueuses du périoste, onze d'os cariés, dix-sept d'os infectés de virus vénérien, neuf d'os attaqués de virus scorbutique. V. Exemples de la manière dont la nature sépare dans les os le mort d'avec le vif; trente-neuf exemples de portions d'os détachées, soit spontanément, soit à la suite de l'amputation. VI. Maladies congéniales. Dans cette section, outre différens os malades, l'auteur décrit encore quelques autres parties malades: il parle aussi de quelques maladies qui n'appartiennent



point aux os; telles que les pierres dans la vésicule du fiel, dans les reins, dans la vessie urinaire. Il y parle encore de deux enfans nègres, d'un enfant mulâtre, de deux hommes desséchés de l'île de Teneriffe, &c.

Dans sa dissertation sur le cal, il fait d'abord observer la différence qu'il y a dans la substance du cal selon qu'il est commençant, avancé ou formé: il établit que le cal se fait au moyen de la transsudation d'une liqueur qui suinte de la substance de l'os même. Il remarque que le cal souffre par la mort un changement très-considérable; que dans le corps vivant il ressemble à une chair animée, rebondissante, sensible, rougeâtre, composée de petits bourgeons couverts d'un pus blanc, lesquels bourgeons saignent facilement au plus léger attouchement. Dans le cadavre il est ferme & d'une autre couleur. L'auteur assure enfin que le cal est organisé & devient enfin osseux.

MARKS, &c. Geschichte der Eicheln, &c.

C'est-à-dire, *Histoire des glands, avec des expériences sur leur usage, tant diététique que médicinal; par le docteur M. S. MARK, médecin de la Cour de l'Electeur de Cologne, in-8° de 80 p. A Dessau & Leipfick, dans la librairie des Savans, 1784.*

9. Dès les années 1774 & 1775, l'auteur avoit déjà célébré les effets heureux des glands dans l'atrophie des enfans, dans la consommation à la suite des obstructions au bas-ventre, dans  
la

la toux muqueuse opiniâtre, & quelques années après il donna la confirmation de ces observations. Aujourd'hui il présente ce que les médecins anciens & modernes ont dit sur l'usage diététique & médicinal de ce fruit, décrit les essais chimiques auxquels il l'a soumis, & communique les nouvelles expériences tentées depuis son dernier ouvrage, soit par lui-même, soit par quelques autres personnes dignes de foi, expériences qui constatent de plus en plus la grande utilité de cette production végétale.

Il traite dans la première section de l'usage diététique du gland chez les anciens & chez les modernes. *Plutarque*, *Pline l'ainé*, *Galien*, &c. rapportent que plusieurs nations se sont nourries de glands dont elles préparoient du pain ou des bouillies. Les auteurs modernes font mention, non-seulement des sauvages de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, dont ce fruit est la nourriture, mais encore des habitans de quelques contrées de l'Europe, entr'autres de la France, de l'Ecosse, de l'Espagne, de l'Allemagne, qui, particulièrement en temps de disette, mangent des glands réduits en pain. *M. Mark* cite enfin le grand usage que depuis quelque temps on fait du café de gland en plusieurs endroits, pour la guérison de diverses incommodités.

La seconde section renferme les essais chimiques & les conséquences que l'auteur en déduit. Il y parle de l'infusion & de la décoction aqueuses, de la teinture spiritueuse, de l'esprit, de l'huile empyreumatique, & des extraits du gland; & après être entré dans les plus grands détails concernant ces essais, il en tire les conséquences dont voici une partie. Une légère torréfaction

détruit la trop forte cohésion des parties constitutives du gland, atténue sa partie muqueuse, le dépouille en partie de sa propriété astringente & de son goût acerbe, dissipe enfin l'humidité excédente; en un mot, dit-il, la chaleur artificielle vient alors au secours de la nature, & opère sur le gland le même effet que les rayons du soleil font sur les fruits encore crus. La grande quantité de mucus qu'il renferme, & dont M. Mark a reconnu la présence par les expériences 3, 7, 8 & 13, prouve la force nutritive de ce fruit; & il conste par les expériences 16 & 12, qu'il n'est que très-légèrement astringent; d'où il s'ensuit que torréfié il possède des propriétés nutritives, démulcentes, résolutives, calmantes & fortifiantes, sans être astringent.

Dans la troisième section l'auteur fait l'énumération des maladies contre lesquelles les anciens aussi bien que les modernes ont conseillé les glands. Hippocrate, Galien, Paul d'Egine, Dioscoride, Aëce, Trajius, Tabernemontanus, Hoyer, Kräutermann, Scopoli, de Haller, Lange, Ludolph, Rosenstein, &c. parlent de leurs vertus médicales & les recommandent dans la dysenterie, les diarrhées, l'hémoptysie, les ulcères, la pituite, les affections néphrétiques, la strangurie, la colique venteuse, le pissement de sang, la gonorrhée bénigne, la leucophlegmatie, l'hystérite, l'asthme, l'obstruction des glandes, & la consomption qui en provient, l'arthritisme, la gale, &c.

Dans la quatrième section, l'auteur déduit des principes physiques du gland, les vertus que les anciens lui ont attribuées. Il expose dans la cinquième ses propres expériences, & rapporte enfin dans la sixième les témoignages de

MM. *Ackermann*, *Auenbrucker* & *Goldhayen*, en confirmation des effets salutaires reconnus dans ce fruit. L'auteur a employé avec succès la poudre des glands torréfiés dans les cachexies, les hydropisies consécutives, les atrophies des enfans, les obstructions des glandes, dans les embarras du bas-ventre causés par des reliquats de maladies, dans les fièvres lentes sans ulcère, les tubercules commençans aux poumons, les affections hystériques & hypochondriaques, les règles supprimées, les affections spasmodiques, les fièvres intermittentes, les toux d'estomac ou pituiteuse, les rhumatismes, la foiblesse des articulations, l'arthritisme, le défaut de lait dans les nourrices.

On lit dans l'appendice quelques observations communiquées à l'auteur par M. *Karsting*, médecin vétérinaire à Hanovre, lesquelles prouvent que les glands privés de leur qualité astringente par la pluie qui les humecte, ou par l'infusion, nourrissent beaucoup mieux les porcs que les glands qui ont conservé cette propriété.

M. *Mark* joint enfin dans un Supplément les témoignages de M. *Wickard*, en faveur du café des glands, dans les affections nerveuses.

*Mémoire de M. MARAT, docteur en médecine, sur l'électricité médicale, couronné par l'Académie des sciences & belles-lettres de Rouen; in-8<sup>o</sup> de 111 p. chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près S. Côme.*

10. Ce sujet important ne pouvoit être traité

té, avec succès, que par un homme de l'art, qui réunit les lumières de la physique, aux lumières de la physiologie. Etranger à l'une ou à l'autre de ces sciences, il auroit cheminé à tâtons, & on n'auroit pu attendre de ses efforts que des notions vagues, incertaines & fausses. Mais ces sciences sont également familières à M. *Marat* ; & on fait que dans l'une & l'autre il a fait ses preuves (a).

M. *Marat* commence par une histoire abrégée de l'électricité médicale. Il remonte à l'instant où l'électrisation fut appliquée à la médecine. De légers succès ayant couronné les premières tentatives, on conçut de grandes espérances, & bientôt l'enthousiasme les porta à perte de vue. Non content d'en faire le spécifique assuré de toutes les maladies, on lui attribua le pouvoir d'en triompher tout-à-coup.

« Tant de merveilles, attribuées sans fondement à l'électricité, ne servirent qu'à faire des incrédules : on lui avoit trop accordé, & ensuite on lui refusa le pouvoir d'opérer des effets salutaires ; mais aucun parti extrême n'étant durable, les esprits droits revinrent peu à peu de leurs préventions. »

« S'il ne falloit pas désespérer des effets salutaires de l'électricité, il faut avouer que ses succès étoient rares & se faisoient long-temps attendre. Elle auroit pu en avoir de brillans entre les mains d'un vrai médecin, qui auroit approfondi la nature du fluide électrique, & ses effets sur les fonctions de l'économie ani-

---

(a) On peut consulter à cet égard son ouvrage sur *l'Homme*, & ses *Recherches physiques sur l'électricité*.

male. Mais l'électricité resta long-temps entre les mains des empiriques , d'où elle repassa entre les mains des savans ; & par une fatalité trop ordinaire , loin que ceux qui entrèrent dans la carrière , réunissent les connoissances du physicien aux connoissances du physiologiste , ils possédoient à peine celle de la branche qu'ils professoient. Egalement déstitués de ces doubles connoissances , on les vit les uns & les autres livrés à une routine aveugle , faire des essais sur une multitude de malades , pour découvrir les cas où l'électrification pourroit convenir. »

« Quoique les tentatives faites jusqu'à présent semblent laisser peu d'espoir de succès , on a renouvelé de nos jours ces vieilles chimères. On vient même d'en faire la médecine universelle ; & comme on a rassemblé à l'appui de ce système tout ce qui a été publié là-dessus , le réfuter solidement , c'est purger l'électricité médicale de tout ce qu'elle renferme d'hypothétique , d'illusoire & d'erroné. » C'est sous ce point de vue , qu'il faut considérer la réfutation que M. *Marat* fait du système de M. *l'abbé Bertholon* : réfutation qui a paru d'autant plus indispensable à M. *Marat* , que ce système a été honoré des suffrages d'une compagnie savante , & qu'il a été préconisé dans la plupart des feuilles périodiques de l'Europe. Mais entrons à ce sujet dans quelques détails.

Dès qu'on eut découvert que la foudre est produite par le fluide électrique accumulé dans les orages , on imagina bientôt que ce fluide disséminé dans l'air , devoit avoir une prodigieuse influence sur les fonctions de l'économie animale. Cette opinion séduisit tous les

favans. Une de nos Académies proposa même pour sujet d'un prix extraordinaire, *de déterminer la nature & l'étendue de cette influence.* On peut voir dans le mémoire couronné, le rôle merveilleux qu'on fait jouer à l'électricité atmosphérique, suivant qu'elle devient plus ou moins abondante, & suivant les variations qu'elle subit.

Quoiqu'il soit assez naturel de penser qu'un fluide si subtil & si actif, ne peut environner le corps sans l'affecter puissamment, M. Marat n'a pas craint de remettre en question cette influence.

D'abord il examine les preuves dont on l'étaye; & , selon lui, elles se réduisent toutes à une fausse induction, à un *sophisme*. Car ceux qui veulent qu'on admette cette influence, conviennent que le fluide électrique répandu dans l'air, pénètre le corps peu à peu, & qu'il agit d'une manière insensible. Or que font-ils pour prouver que le fluide électrique doit néanmoins l'affecter avec force ? Ils se contentent de prouver que l'électricité, par étincelles & par commotions, produit des effets marqués. Mais alléguer l'ébranlement des fibres, excité par des chocs violens, pour prouver que le fluide électrique répandu dans l'air influe puissamment sur le corps, c'est entreprendre de démontrer les effets du cours paisible d'un ruisseau, par le cours impétueux d'un torrent.

Selon M. Marat, il n'existe aucune preuve de la prétendue influence du fluide électrique disséminé dans l'air ; il assure qu'elle est démentie par les faits les plus simples & les plus constans ; & d'après les principes mêmes de M. l'abbé Bertholon, il conclut que cette influence

est nulle, « puisque le corps, sans cesse pénétré par le fluide électrique de l'air ambiant, perd subitement à mesure qu'il reçoit, & autant qu'il reçoit. »

Un autre point capital du système de M. l'abbé Bertholon, est l'influence de l'électricité spontanée du corps humain, c'est-à-dire, de l'électricité qu'il croit excitée par le frottement des parties organiques l'une contre l'autre : opinion si dénuée de fondement, qu'il est impossible que des substances différentes, (telles que les diverses parties du corps,) frottées l'une contre l'autre, s'électrifient jamais. L'influence de l'électricité atmosphérique est donc nulle, & l'existence de l'électricité supposée se faire spontanément dans l'économie animale, chimérique. « Si donc l'électricité offre un remède à nos maux, c'est dans l'électrification artificielle qu'il faut le chercher. »

C'étoit déjà beaucoup d'avoir écarté les vains systèmes de l'influence du fluide électrique ; mais il restoit à découvrir en quoi consiste réellement cette influence sur les fonctions de l'économie animale ; pour cela, il falloit en déterminer les propriétés & les manières d'agir. C'est à quoi M. Marat s'est appliqué.

Les physiciens prétendoient « que le fluide détruit par sa simple présence la viscidité des liqueurs. Qu'il augmente la force de la circulation. Qu'il facilite la transpiration. Enfin, qu'il fournit aux muscles le principe du mouvement. » Mais notre auteur fait voir par des faits incontestables, que ces propriétés sont fondées sur des hypothèses purement gratuites ; que l'action du fluide électrique est nulle,



tant qu'il pénètre le corps d'une manière imperceptible ; & que s'il peut produire quelque effet, c'est lorsqu'il ébranle les parties qui lui livrent passage. Ce qui restreint les manières efficaces de l'administrer , à celles où il agit comme stimulant.

C'est ce grand principe que M. Marat fait servir de pierre-de-touche dans l'examen qu'il fait des différentes méthodes d'électrifier en usage. D'où il suit que l'électrification *par bains*, *par impression de souffle* & *par aigrettes*, tant positive que négative, est absolument sans efficacité contre toute espèce de maladies.

Après avoir écarté ces faux agens qui embrouillent la science & égarent ceux qui la cultivent , il fixe les méthodes efficaces d'électrifier, qui se réduisent à celles *par frictions*, *par étincelles* & *par commotion*.

Toutes les maladies indistinctement peuvent-elles être traitées par l'électrification, ou ne convient-elle qu'à quelques-unes ? L'auteur résout cette question d'une manière très-satisfaisante. « L'électricité, dit-il, a eu le sort des autres remèdes à la mode ; on l'a crue propre à tout. Qui croiroit que de nos jours on l'a donnée pour le seul vrai remède à nos maux ? Comme si elle pouvoit guérir la pulmonie, l'hydropisie, la dysenterie, les diarrhées, les fièvres putrides & bilieuses, les épidémies, la peste, l'anthrax, la petite vérole, les maladies vénériennes & vermineuses, le cancer, les squirres ! Comme si elle pouvoit guérir les maladies qui tiennent à la pléthore, à l'épuisement ou à la dissolution des humeurs ; celles qui tiennent au dessèchement des solides !

Quant aux maladies du ressort de l'électri-

été, on est encore si peu versé dans cette matière, observe l'auteur, qu'on ignore en quelles circonstances il faut y recourir, & à quel point on peut y compter. Pour tirer tout le parti possible de l'électrisation, il importe de l'administrer d'une manière convenable dans les cas seuls où elle est indiquée, ce qui exige des règles d'une application claire & sûre. C'est à établir ces règles que M. *Marat* travaille en médecin éclairé.

On va voir comment il a su porter le flambeau de la physique dans cette branche de l'art de guérir.

« Le fluide électrique peut être regardé comme incisif, atténuant & résolutif : conséquemment, comme très-propre à détruire les obstructions. Mais s'il produit ces effets, ce n'est point en disposant les liqueurs qui en seroient imprégnées, à s'ouvrir passage à travers les vaisseaux obstrués, & à entraîner dans leur cours les matières hétérogènes qui faisoient obstacle. »

« Ce fluide affecte toujours de se rendre à travers les meilleurs conducteurs aux corps qui l'attirent, & les substances animales ne sont pas toutes également propres à le transmettre. Ainsi, quand on l'a fait pénétrer paisiblement dans le corps à l'aide de l'électrisation, à peine introduit, il s'y dissémine & s'y condense ; mais quand on l'en fait sortir tout-à-coup, sur-tout quand on l'oblige à le traverser, il ne se porte guères au dehors que par les muscles & les os. S'il s'y porte aussi par le système vasculaire, il passera par les gros vaisseaux, sans passer par les petits ; encore de ces vaisseaux n'enfilera-t-il que les sanguins.

C'est la suite nécessaire du plus ou moins d'aptitude à le transmettre qu'ont ces diverses parties. Or les obstructions commencent toujours par les capillaires, où le cours des liqueurs est nécessairement gêné, & jamais elles ne s'étendent aux vaisseaux d'un certain calibre : ainsi rien ne détermine le fluide électrique à s'écouler par ces petits conduits ; mais quand il enfileroit les capillaires, & les capillaires de tous les ordres de vaisseaux ; pour agir efficacement sur les matières qui les obstruent, il faudroit non seulement qu'il n'eût point de canaux de détournement, mais que ces matières elles-mêmes fussent imperméables ou à peu près ; autrement il les pénétreroit sans les ébranler.»

« Si on peut en attendre de grands effets, c'est donc uniquement en le déterminant sur les parties affectées, & le forçant à s'écouler par leurs conduits obstrués. Alors il stimule leurs parois, & le ton qu'il leur donne, joint à l'impétuosité de son cours, les excite à se dégager.»

« Il suit de-là, que l'efficacité du fluide électrique administré par frictions ou par étincelles, est sur-tout bornée aux maladies qui ont leur siège dans les parties externes du corps ; seules parties sur chaque point desquelles on peut déterminer à volonté son action.»

« Il suit de-là encore, que l'efficacité du fluide électrique administré par commotions, est sur-tout restreinte aux maladies qui ont leur siège dans les parties musculaires ou osseuses, de toutes les parties internes celles par où ce fluide affecte le plus de s'écouler.»

« Mais, de quelque manière qu'on l'administre, on doit en attendre beaucoup moins

d'effet dans les maladies qui ont pour siège les viscères, le foie, la rate, les reins & les autres organes internes & purement vasculaires.»

« On doit en attendre beaucoup moins encore dans celles qui ont pour siège la membrane adipeuse, les glandes sébacées, & tant d'autres parties que le fluide électrique ne pénètre pas, & sur lesquelles il ne sauroit porter son action.»

A ces observations générales, l'auteur fait succéder des observations particulières sur les maladies où la méthode d'électrifier par frictions, étincelles ou commotions, est plus particulièrement appropriée, relativement à la manière dont le fluide électrique agit dans chacune de ces méthodes.

Il suit des principes établis par M. *Marat*, que la première doit être préférée dans tous les cas où il s'agit de monter doucement le ressort des fibres, & d'aider les organes à se dégorgier : la seconde, dans tous les cas où il faut réveiller le sentiment & le mouvement dans les organes engourdis, & les aider à se désobstruer. Celle-ci est donc mieux appropriée aux maladies causées par l'obstruction des organes, comme celle du foie, de la rate, des glandes & des vaisseaux cutanés, les dartres sèches & autres éruptions de la peau : celle-là, aux maladies causées par simple stase, telles que l'engorgement des mamelles d'une nouvelle accouchée qui ne veut pas nourrir, la tuméfaction des parties qui ont été comprimées ou gênées, le gonflement des glandes, causé par le froid, les tumeurs œdémateuses, &c.

Quant à la méthode d'électrifier par commotions, l'auteur s'élève contre l'abus qu'on en fait, sur-tout des commotions violentes. Il détermine la manière d'agir du fluide électrique dans les fortes commotions, & il indique les maladies où elles peuvent convenir. Puis il détermine la manière d'agir de ce fluide dans les commotions modérées, & il indique les maladies où il doit être administré de la sorte. C'est pour celles-ci que l'auteur penche toujours; encore ne veut-il qu'on y ait recours, que lorsque les frictions & les étincelles sont sans effet.

« Au reste les cas où l'électrification suffit pour opérer une cure sont assez rares; ils se bornent à ceux dans lesquels le principe de la maladie est simple stupeur ou simple atonie, telles que la paralysie, l'hémiplégie, l'asphyxie, les affections soporeuses, l'empâtement du tissu cellulaire, &c. Dans tous les autres cas, l'électrification peut bien diminuer la violence des symptômes, & même les dissiper pour un temps; mais elle ne sauroit empêcher leur retour: elle doit donc être regardée comme un vrai palliatif, non comme un spécifique assuré. »

Après avoir établi des principes lumineux, donné des règles sûres pour en faire l'application, & indiqué de sages précautions pour ne pas abuser de l'électricité; il auroit été à souhaiter que l'auteur eût décrit la manipulation & les appareils nécessaires pour électrifier commodément les malades: détails nécessaires à ceux qui veulent se mettre au fait de la pratique de l'électricité médicale. Enfin le travail de M. *Marat* est terminé par quelques

traits saillans sur le magnétisme qui faisoit la seconde partie du programme proposé.

« J'ai rempli (dit l'auteur) la partie la moins difficile, mais la plus essentielle de la tâche proposée par l'académie : c'est la seule que je me sois imposée. Quant à l'autre partie, je sens trop ce qui me manque pour la remplir d'une manière qui réponde à l'importance du sujet, & à l'attente de mes juges. Mais quel homme assez vain oseroit se flatter de réussir ? A l'aide du peu que nous connoissons, & que nous connoissons si imparfaitement encore, comment traiter de l'influence du magnétisme sur les fonctions de l'économie animale ? Comment faire voir à quel point & à quelles conditions on peut y compter dans le traitement des maladies ? La science du magnétisme est à peine au berceau, si toutefois on peut appeler de ce nom une théorie sans principes & sans lois ; une branche de physique, dont l'objet échappe aux sens, se communique d'une manière merveilleuse, opère d'une manière inconcevable, & où tout est prodige : ou plutôt, si on peut appeler de ce nom un ramas de faits & d'observations sans suite, sans lien, sans rapport ; un tissu d'opinions erronées & d'hypothèses ridicules. »

« A l'égard des propriétés médicamenteuses de l'aimant, ce que nous en connoissons est entièrement dû à l'empirisme. Or tout ce qu'on peut raisonnablement inférer de ses essais nombreux, c'est que la vertu magnétique calme les douleurs sourdes des organes engorgés par des humeurs peu stimulantes. »

Si nous nous sommes étendus aussi longuement sur le travail de M. Marat, c'est par le

## 602 ELECTRICITÉ MÉDICALE.

désir que nous avons de porter le flambeau dans une branche de la médecine, dont l'empirisme a tant abusé, & dont il peut tant abuser encore.

---

N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 6, 7, 8, 9, M. GRUNWALD.  
4, 5, M. WILLEMET.

---

*Fautes à corriger dans le cahier de mars 1785.*

- Page 388, lignes 23, 24, 25; & dans l'acide muriatique de l'étain, il faut préalablement dissoudre, *lisez*, & qu'il faut préalablement dissoudre dans l'acide muriatique, de l'étain,  
Page 391, ligne 14, Otix, *lisez* Strix.  
Page 392, ligne 19, arthritique, *lisez* arthritis.  
Page 398, ligne 27, des Sauvages, *lisez* de Sauvages.  
*Ibid.* ligne 29, vonder, *lisez* von der.  
*Ibid.* Wiskung, *lisez* Wirkung.  
*Ibid.* inder, *lisez* in der.  
*Ibid.* ligne 30, Luftseuche, *lisez* Lustseuche.  
Page 404, ligne 31, leur, *lisez* son.  
Page 431, ligne 28, 2, *lisez* deuxième.  
Page 412, lignes 21 & 31, au lieu de Schonfeld, *lisez* Scœhnfeld.  
Page 421, ligne 11, Goebhards, *lisez* Goebhardt.  
*Ibid.* ligne 30, Lenoble, *lisez* le Noble.  
Page 431, ligne 10, ajoutez à la fin, M.



# TABLE.

|  |          |
|--|----------|
| <i>Extrait. Observations faites dans le déportement des hôpitaux civils,</i>   | Page 445 |
| <i>Réflexions sur l'usage du lait de femme dans les phthysies pulmonaires. Par M. Emale, chir.</i>   | 484      |
| <i>Observ. sur une fièvre putride. Par M. Becu, méd.</i>   | 592      |
| <i>Observation sur un épanchement lacteux. Par M. Le Pelletier, méd.</i>   | 496      |
| <i>Observations qui prouvent que dans les accouchemens où l'enfant présente les extrémités supérieures, au moment du travail, la délivrance peut être opérée par un mouvement spontané de l'enfant sur lui-même,</i> | 502      |
| <i>Description de l'opération de la section de la symphyse, pratiquée par M. DEMATHUIS, chir.</i>  | 510      |
| <i>Réflexions sur une Observation de M. Niel, relativement à la cure d'une plaie pénétrante dans la poitrine. Par M. Rossigneux, chir.</i>   | 519      |
| <i>Observat. sur une fracture double de la mâchoire inférieure. Par M. Hebert, chir.</i>   | 527      |
| <i>Observation sur l'extirpation d'une loupe. Par M. Degeraud, chir.</i>   | 530      |
| <i>Rapport fait par MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine, pour l'examen des eaux d'Enghien.</i>  | 531      |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1785.</i>   | 551      |
| <i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>   | 554      |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>  | 537      |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>   | 558      |

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Académie,</i>  | 560 |
| <i>Médecine,</i>  | 569 |
| <i>Anatomie,</i>  | 585 |
| <i>Matière médicale,</i>                                | 588 |
| <i>Électricité médicale,</i>                            | 591 |
| <i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i> | 602 |

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.





# TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les quatre premiers mois  
du Journal de Médecine de l'année  
1785, formant le Tome LXIII<sup>e</sup>.

## M É M O I R E S , DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

### 1<sup>o</sup>. MÉTÉOROLOGIE.

*Observations météorologiq. faites à Mont-  
morenci , près Paris ; par le père JAU-  
COURT, durant les mois de*

Novemb. 1784, p. 92 Janvier 1785, p. 382  
Décemb. 1784, 236 Février 1785, 554

*Observations météorol. faites à Lille , par  
M. BOUCHER, pendant les mois de*

Novemb. 1784, p. 95 Janvier 1785, p. 385  
Décemb. 1784, 239 Février 1785, 557

### 2<sup>o</sup>. P H Y S I Q U E .

*Lactation survenue à une chienne par la succion  
d'un jeune chat ; par M. PARANGET, méd. 224*

### 3<sup>o</sup> MATIÈRE MÉDICALE.

*Rapport de MM. les Commissaires de la Faculté  
de médecine de Paris, pour l'examen des eaux  
d'Enghien, 531*

# TABLE GÉNÉR. DES MATIÈRES. 605

- Observations sur l'efficacité des vésicatoires, dans les péripneumonies; par M. ARCHIER, méd.* 360  
*Réflexions sur l'usage du lait des femmes dans les phthifies pulmonaires; par M. ÉMALE, chir.* 484

## 4°. MÉDECINE.

### I.

- Observations faites dans le département des hôpitaux civils: Discours préliminaire, pag.* 3  
*Descript. topographique de l'hospice de S. Sulpice; institution, règles, usages de cette maison, 16*  
*Réflexions sur le genre de vie des malades reçus à cet hospice, 25*  
*Précis des maladies qui ont régné dans cet hospice durant l'année 1779, 38*

### II.

- Topographie de l'hôpital d'Etampes, par M. BONCERF, médecin de cet hôpital, 145*  
*Réflexions sur ce sujet, 155*  
*Observations sur plusieurs fièvres malignes, faites dans cet hôpital, par M. BONCERF, 158*  
*Réflexions sur cet objet, 170*

### III.

- Institution de l'hospice des pauvres enfans trouvés atteints de la maladie vénérienne, faite à Paris en 1780, à Vaugirard, 289*  
*Règlemens concernant cet hospice, 299*  
*Quelles sont les femmes qui entrent dans cet hospice, & leur nombre, 326*  
*Première Classe, 327*  
*Deuxième Classe, 328*  
*Troisième Classe, 330*  
*Quatrième Classe, 331*  
*Cinquième Classe, 334*

# 606 TABLE GENERALE

|   |     |
|---|-----|
| <i>Manière de traiter les enfans malades dans cet hospice,</i>                                      | 445 |
| <i>Observations sur la préparation des femmes grosses destinées à être nourrices de ces enfans,</i> | 462 |
| <i>Observations sur l'état des enfans infectés,</i>   | 469 |
| <i>Symptômes curables,</i>  | 479 |
| <i>Symptômes incurables,</i>  | 481 |

## I V.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Observation sur une fièvre compliquée, dans laquelle on a employé les bains; par M. LE ROUGE DE PRÉFONTAINE, méd.</i> | 178 |
| <i>Observ. sur l'efficacité des bains dans une fièvre maligne eruptive; par M. HENRIQUEZ, méd.</i>                       | 181 |
| <i>Réflexions à ce sujet,</i>  | 183 |
| <i>Observations sur des fièvres d'une nature particulière; par M. ROSSIGNOLY, méd.</i>                                   | 188 |
| <i>Réflexions à ce sujet,</i>  | 192 |
| <i>Observat. sur une fièvre putride, guérie par l'usage de l'air fixe; par M. BÉCU, méd.</i>                             | 492 |
| <i>Corps étrangers arrêtés dans l'œsophage; par M. DE CROIX, méd.</i>  | 227 |

*Extraits des prima mensis de la Faculté de Médec. de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de*

|                     |                       |
|---------------------|-----------------------|
| Novemb. 1784, p. 90 | Janvier, 1785, p. 378 |
| Décembr. 1784, 234  | Février 1785, 552     |

*Maladies observées à Lille, par M. BOUCHER, médecin, durant les mois de*

|                     |                      |
|---------------------|----------------------|
| Novemb. 1784, p. 96 | Janvier 1785, p. 386 |
| Décemb. 1784, 240   | Février 1785, 558    |

## 5°. CHIRURGIE.

- Instrument pour fixer l'œil dans l'opération de la cataracte ; par M. DEMOURS fils , méd.* 84
- Rapport des Commissaires de la Faculté sur cet instrument ,* 230
- Observat. sur une fracture double de la mâchoire inférieure , compliquée de plaie ; par M. HERBERT , chir.* 527
- Réflexions sur une observation de M. NIEL , chir. relativement à une plaie pénétrante dans la poitrine ; par M. ROSSIGNEUX , chir.* 519
- Observation sur un épanchement lacteux dans la cavité abdominale , guéri par la paracentèse ; par M. LE PELLETIER , méd.* 496
- Extirpation d'une loupe , faite avec succès à une femme de 83 ans ; par M. DEGERAUD , chir.* 530
- Observ. qui prouvent que , dans les accouchemens où l'enfant présente les extrémités supérieures au moment du travail , la délivrance peut être opérée par un mouvement spontané de l'enfant ; par M. DENMAN , méd. accouch.* 502
- Description de l'opération de la symphyse , pratiquée par M. DEMATHIS , au mois d'août 1784 ,* 510
- Polype du vagin d'un volume extraordinaire ; par M. BAUDIN , chir.* 372

## BIBLIOGRAPHIE,

OU

## LIVRES ANNONCÉS.

## 1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Differtatio medica de anthropophago Bercano.,*  
auct. F. G. A. JACOB. DE HATZFELD, d. m.

## 608 TABLE GENERALE

- Notices critiques de petits écrits sur la médecine ;*  
*par M. GRUNER, (en allemand,) 278*  
*Sentence du siège de la police de Rouen, qui con-*  
*damne plusieurs marchands de cidre à une*  
*amende, pour avoir introduit dans leurs cidres*  
*des corps étrangers, 140*

2°. PHYSIQUE, ÉCONOMIE, BOTANIQUE,  
MATIERE MÉDICALE.

- Mémoire sur les différentes manières d'administrer*  
*l'électricité; par M. MAUDUYT, doct. méd. 416*  
*Mémoire de M. MARAT, d. m. sur l'électricité*  
*médicale, 591*  
*Positiones chemicæ-mediciæ de aëre vitali, seu*  
*dephlogisticatò; auct. AL. POULLE, 247*  
*Manuel sur les propriétés de l'eau; par M. MAC-*  
*QUART, d. m. 131*  
*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux*  
*bestiaux, &c; par M. BUCHOZ, d. m. 138*  
*Zex mædis morbus ad ustaliginem vulgò re-*  
*latus; auct. F. J. IMHOF, 413, 414*  
*Histoire des glands, avec des expériences sur leur*  
*usage; par M. MARK, d. m. 588*  
*Traité sur l'efficacité du Stizolobium, ou Cowha-*  
*ge, dans les maladies vermineuses; (en angl.)*  
*par G. CHAMBERLAINE, chir. 401*  
*Courte instruction sur la manière d'administrer la*  
*bella-donna, dans la rage; (en allemand)*  
*par M. J. H. MUNCH, 569*  
*De l'effet de l'opium dans les maladies vénérien-*  
*nes; (en allem.) par J. D. SCHOPFF, d. m. 399*  
*Dissertatio medica de oleo Cajeput; auct. J.*  
*A. ADAMI, d. m. 136*  
*Dissertation sur la magnésie blanche & son uti-*  
*lité; par JOS. TEISSIER, qui la débite, 141*

## 3°. PHARMACIE ET CHIMIE.

- Dispensatorium pauperum à Facultate medica  
Pragensi concinnatum : edit. J. G. MIKAN, 412
- Choix des meilleurs médicam. par M. BUCHOZ,*  
d. m. 135
- Mémoires & Observations de chimie ; par M. DE*  
FOURCROY, 274
- Collection de Mémoires chimiques ; par M. QUATRE-*  
MERE, tome j, 420
- Analyse de l'eau minérale de Fruges ; par le sieur*  
P. DE RIBACOURT, apoth. 277

## 4°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

- Deux leçons préliminaires par le docteur GUILL.*  
HUNTER, (en anglois,) 102
- ANDRÉ BONN, Descriptio thesauri ossium  
morbosorum Hoviani, 586
- Dissertatio de pulmonibus ; auct. G. FR. HIL-  
DEBRANDT, d. m. 106
- Traité sur l'anatomie comparée ; par M. ALEX.*  
MONRO, nouv. édit. (en anglois,) 585
- Dissertatio medica de diathesi sanguinis inflam-  
matoriâ ; auct. V. A. LAPPENBERG, d. m. 402

## 5°. MÉDECINE.

- Carmen de medico, ignoratâ morbi causâ,  
malè curante ; auct. J. F. CLOSSIO, 394
- De præcipuis morborum mutationibus & con-  
versionibus ; auct. A. C. LORRY, d. m. 248
- Dissertatio medica de sputis ; auct. CHR. G.  
F. WEBEL, 124
- Observations faites en Angleterre & en France sur*  
*la médecine & la chirurgie, & particulièrement*  
*sur les hôpitaux, (en allemand ; ) par M. J.*  
HUNCZOUSKY, chir. 139

# 610 TABLE GÉNÉRALE

|   |          |
|---|----------|
| De morbis nervorum; auct. J. HEINEKEN;  | 121, 122 |
| J. G. RÆDERERI, & G. WAGLERI, Tractatus<br>de morbo mucoso denuò recusus,   | 125      |
| <i>Précis d'observations sur la nature, les causes,<br/>les symptômes &amp; le traitement des maladies épi-<br/>démiques de Rochefort; par M. RETZ, d. m.</i> | 265      |
| <i>Mémoire historique sur la fièvre catarrhale bilieu-<br/>se; par J. G. GALLOT, d. m.</i>  | 263      |
| <i>Essais &amp; Expériences sur les fièvres putrides, &amp;<br/>sur les dyssenteries, (en allemand;) par M.<br/>BILGUER, d. m.</i>                            | 129      |
| <i>Du scorbut, de la maladie vénérienne, &amp;c. (en<br/>allemand;) par M. CH. L. HOFFMANN,<br/>d. m.</i>   | 113      |
| <i>Traité des maladies véuériennes; par M. FABRE,<br/>chir. quatrième édition,</i>  | 272      |
| <i>Essai sur le traitement des dartres; par M. BER-<br/>TRAND DE LA GRÉSIE, d. m.</i>   | 271      |
| <i>Traité sur la maladie des glandes à la Barbade,<br/>(en anglois;) par J. HENDY, d. m.</i>  | 396      |
| <i>Remarques sur l'ophthalmie, &amp; autres maladies<br/>des yeux, (en angl.) par J. WARE, chir.</i>  | 403      |
| VENCESLAI TRNKA de Krzowitz, d. m. <i>Histo-<br/>ria ophthalmiæ,</i>  | 245      |
| <i>Des hémorrhoides, (en allemand;) par M. J.<br/>G. STUNZER, d. m.</i>   | 574      |

## MAGNÉTISME ANIMAL.

|   |                       |
|---|-----------------------|
| <i>Lettre de M. MESMER, à M. le comte de C. ***<br/>suivie d'une Requête à Nosseigneurs de parle-<br/>ment,</i> | 47                    |
| <i>Réflexions préliminaires à l'occasion de la comé-<br/>die intitulée, les Docteurs modernes,</i>              | 70                    |
| <i>Découverte du véritable secret du magnétisme,</i>  | 72 & suiv. jusqu'à 84 |

## DES MATIERES. 611

|  |       |
|--|-------|
| <i>Lettre de M. MESMER, à M. VICQ D'AZYR;<br/>&amp; à MM. les Auteurs du Journal de Paris,</i> | 202   |
| <i>Observations sur les deux Rapports de MM. les<br/>Commissaires; par M. DESLON,</i>          | 337   |
| <i>Supplément aux deux Rapports,</i>   | ibid. |

### 6°. CHIRURGIE.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Système de chirurgie, (en anglois;) par B. BELL,<br/>chirurgien,</i> | 411 |
|---|-----|

### 7°. MÉLANGES.

|   |          |
|---|----------|
| <i>Nouvelles observations &amp; expériences pour enri-<br/>chir la médecine &amp; la chirurgie; par M.<br/>THÉDEN, (en allemand,)</i> | 578      |
| <i>PH. CONR. FABRICII, d. m. animadversiones<br/>varii argumenti medicas collegit, G. Rud.<br/>Lichtenstein, d. m.</i>                | 127      |
| <i>Mélanges de médecine; par M. J. DAN. METZ-<br/>GER, d. m. (en allemand,)</i>   | 107, 242 |
| <i>Mémoires de l'Académie de Dijon,</i>   | 97       |
| <i>Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des<br/>sciences de Berlin, année 1781,</i>   | 560      |
| <i>Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de<br/>Stoekolm, troisième vol.</i>   | 388      |

### 8°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

|   |      |
|---|------|
| <i>De Infanticidio non temerè admittendo; auct.<br/>CHR. GOD. GRUNER, d. m.</i> | 577. |
|---|------|

## A N N O N C E S.

### SÉANCES ACADÉMIQUES.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Paris: Société royale de médecine,</i> | 426 |
|---|-----|



612 TABLE GÉNÉR. DES MATIÈRES.

P R I X   P R O P O S É S.

|  |     |
|--|-----|
| Dijon : <i>Société des sciences &amp; belles-lettres</i> , | 280 |
| Paris : <i>Société royale de médecine</i> ,                | 431 |

M É M O I R E S   C O U R O N N É S.

|   |     |
|---|-----|
| Paris : <i>Société royale de médecine</i> , | 427 |
|---|-----|

A V I S   D I V E R S.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Cours de matière médicale à Douai</i> ,                          | 281 |
| <i>Annonce des eaux minérales de Bierville</i> ,                    | 441 |
| <i>de l'Herbier de la France</i> ,                                  | 281 |
| <i>de la Phytognomonotechnie</i> , onzième Ca-                      |     |
| <i>hier</i> ,   | 141 |
| <i>de la Myologie de GAUTHIER</i> ,                                 | 142 |
| <i>de livres étrangers ; chez DIDOT</i> , li-                       |     |
| <i>braire</i> ,   | 143 |
| <i>de livres étrangers ; chez BARROIS</i> ,                         | 443 |
| <i>de livres nouvellement imprimés dans</i><br><i>l'Allemagne</i> , | 421 |

Fin de la Table générale des Matières.